

HENRY D'IDEVILLE

JOURNAL
D'UN
DIPLOMATE
EN ITALIE

NOTES INTIMES

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DU SECOND EMPIRE

ROME, 1862-1866

I. 1

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1875

JOURNAL

D'UN

DIPLOMATE

EN ITALIE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

JOURNAL D'UN DIPLOMATE EN ITALIE

NOTES INTIMES POUR SERVIR A L'HISTOIRE DU SECOND EMPIRE

TURIN, 1859-1862

Un volume in-18. Prix : 3 fr. 50 c.

EN PRÉPARATION

JOURNAL D'UN DIPLOMATE EN GRÈCE ET EN SAXE

NOTES INTIMES POUR SERVIR A L'HISTOIRE DU SECOND EMPIRE

ATHÈNES, 1867 — DRESDE, 1867-68

Un volume in-18. Prix : 3 fr. 50 c.

HISTOIRE DE L'AUTRICHE-HONGRIE

DEPUIS LA MORT DE MARIE-THÉRÈSE JUSQU'AU MINISTÈRE ANDRASSY

1780-1870

Par Louis TESTE et Henry D'IDEVILLE

PARIS — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

HENRY D'IDEVILLE

JOURNAL D'UN DIPLOMATE EN ITALIE

NOTES INTIMES

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DU SECOND EMPIRE

ROME, 1862-1866

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1873

Boulogne-sur-Seine, 2 mai 1875.

Je n'oublierai jamais l'accueil qui me fut fait un matin du mois de décembre 1871, lorsque je me présentai, à la maison Hachette, porteur de mon manuscrit du *Journal d'un diplomate en Italie.*

Cet accueil fut gracieux, aimable et décourageant, et je n'en fus aucunement surpris. La veille, en effet, j'avais été présenté à un de nos plus éminents écrivains, qui m'avait tenu ce langage : « Si vous n'étiez pas aussi chaudement patronné que vous l'êtes par un de mes meilleurs et plus anciens amis, j'hésiterais, monsieur, m'avait-il dit, à vous parler franchement. Mais, je vous dois toute la vérité, quelque cruelle qu'elle puisse vous paraître, en vous prévenant à l'avance du peu de succès que rencontrera votre publication.

« Votre livre, je ne le connais point. D'après ce qui m'a été dit, il doit être charmant ; vos souvenirs

pleins de sel et d'esprit, je n'en doute pas. Mais combien de gens pensez-vous qu'il puisse intéresser? Hélas! vous avez un grand défaut, monsieur, impardonnable pour le peuple impitoyable des lecteurs, vous êtes tout à fait inconnu!

« Votre nom fort honorable, estimé et apprécié dans un certain cercle, est absolument nouveau pour la foule. Lorsque deux cents ou trois cents personnes de votre monde, de vos amis, Français ou étrangers auront lu votre livre, ce sera tout. Si par hasard, grâce aux relations que vous pouvez avoir dans la presse, et je crains que vous n'en ayez pas, votre ouvrage parvient à passer entre les mains de quatre ou cinq cents personnes, ce sera un grand succès; mais, malgré le désir que j'en ai, je n'ose prévoir ce résultat. D'ailleurs, les événements dont vous parlez, quelque intéressants qu'ils soient, ne sont pas d'aujourd'hui. L'Italie! hélas! avons-nous le temps d'y songer? Nous avons, en France, le grand tort de nous occuper exclusivement de nous, beaucoup trop de nous, sans chercher à apprendre ce qui se passe chez les autres. Nos désastres nous guériront-ils? »

Monsieur X, avec une complaisance parfaite et un esprit de critique exquis, voulut bien entrer avec moi dans de curieux détails comparatifs sur le talent et sur le succès de nos principaux écrivains modernes. Soit pour me convaincre, et me décourager

dans mes projets, soit pour me consoler d'avance, il me confia que plus d'un auteur connu et de mérite avait éprouvé d'amers désappointements en librairie.

Toutefois, je ne fus ébranlé ni par ces sages conseils, ni par ces amicales observations. Peu de jours après cet entretien, mon manuscrit était, à mes frais, livré à l'imprimeur, sous les auspices et la direction de la maison Hachette.

Deux semaines s'étant écoulées, d'importants extraits de mon livre avaient paru dans le *Journal de Paris*, lorsque je fus informé que la maison Hachette se chargeait à ses frais et risques de l'impression du livre et m'invitait en même temps à signer un traité fort avantageux pour moi. C'était de bon augure.

A la fin de février, le *Journal d'un diplomate* s'étalait à la devanture de tous les libraires de Paris.

Mon étonnement fut grand, je l'avoue, et ma satisfaction très-vive lorsque, peu de jours après son apparition, les articles des journaux français et étrangers m'apprirent le succès du livre. Mon nom, jusqu'à cette heure entièrement inconnu, allait désormais, grâce à la bienveillance des critiques, avoir sa petite notoriété. Mes relations dans le monde littéraire étant presque nulles, je fus très-surpris d'être ainsi apprécié par des écrivains éminents que je connaissais seulement par leurs œuvres.

Faut-il l'avouer? en raison de l'humaine faiblesse

et de ces instincts méchants que chacun de nous porte en soi, l'une des plus grandes joies qui me fut causée par le succès relatif de mon livre vint de la certitude que ce succès serait désagréable à certaines bonnes âmes, et qu'après la publication de ce premier ouvrage, je serais considéré comme moins inutile et moins inoffensif qu'on aurait pu le supposer jusqu'alors.

Les témoignages de sympathie que je reçus, à cette occasion, de très-importants personnages, d'hommes d'État français et italiens, me causèrent, je dois le dire, un légitime contentement. Tandis que d'anciens collègues, pleins de pudeur, s'évertuaient à crier au scandale, à l'oubli de toutes les traditions, je me consolai facilement du déplaisir que je leur causais en recevant les félicitations chaleureuses d'amis inconnus. « Votre livre, m'écrivait l'un d'eux, a été apprécié parce que vous avez raconté simplement, et avec une grande franchise, ce que d'autres n'osaient point dire et ce qu'ils ont été enchantés qui fût dit. »

Plusieurs de mes critiques, sans que j'eusse besoin de m'en mêler, prirent d'eux-mêmes le soin de ma défense, en allant au-devant des reproches d'indiscrétion coupable, d'oubli de ces fameuses traditions et des devoirs diplomatiques.

La plus importante revue d'Angleterre, le *Quarterly Review*, dans son numéro d'octobre 1872, con-

sacre à l'examen de mon livre un long article dans lequel l'auteur, que je ne saurais trop remercier, invoque, pour m'absoudre, la récente publication de documents officiels, dépêches, lettres confidentielles faite dans un but unique de justification personnelle. Mon cas est bien différent. N'ayant jamais été admis à jouer de rôle important, comment aurais-je pu trahir des secrets qui ne m'ont point été confiés ? Quant à ceux que j'ai pu surprendre, je suis loin de les avoir révélés.

Mes impressions, mes sentiments, mes jugements sont ceux d'un simple observateur, souvent trop passionné peut-être, et poussant la sincérité jusqu'à l'imprudence, mais qui n'a jamais cessé de dire vrai. D'ailleurs, en plaçant mon nom au bas de mon livre, j'assume l'entière responsabilité de tout ce que j'écris. Les événements dont je parle sont trop importants, et surtout trop récents, pour que, dans le cas où j'aurais commis une erreur involontaire, elle ne pût être immédiatement relevée.

La seconde partie du *Journal d'un diplomate en Italie*, publiée aujourd'hui, comprend une période de plus de trois années (novembre 1862 à février 1866), durant lesquelles je fis partie de l'am-

bassade dirigée d'abord par le prince de la Tour-d'Auvergne, plus tard par le comte de Sartiges.

Les défauts aussi bien que les qualités contenus dans le *Journal d'un diplomate à Turin* se retrouveront tout entiers dans les notes prises à Rome. Dans ce volume cependant, il faut bien que je l'avoue, on trouvera rarement le récit de ces faits dramatiques auxquels le hasard m'avait fait assister à Turin. Ici sont simplement et fidèlement retracés au jour le jour les incidents variés, les impressions, les rencontres de tout genre qui remplissaient à Rome la vie d'un diplomate. Bien que cette relation de l'emploi des journées d'un secrétaire d'ambassade affecte souvent un caractère trop intime, j'ai tenu à ne rien retrancher. La Rome de 1875 est si différente, hélas! de la Rome de 1865! Voilà pourquoi on nous pardonnera, je l'espère, les minutieux détails qui font revivre cette chère époque. Plus d'un voyageur français, plus d'un diplomate reconnaîtra, j'en suis certain, dans ce livre la trace de ses souvenirs et de ses impressions personnelles; plus d'un aussi, je le gage, sera tenté, comme moi, de regretter ces temps où, en dépit de ses fautes et de ses faiblesses, la France avait au moins un gouvernement sérieux, qui avait le courage de ses actes et se faisait respecter au dehors.

Dans mes appréciations sur les événements et sur-

tout sur les hommes, on comprendra aisément la réserve qui m'est imposée sur certains points en raison de la situation présente du Saint-Siége. Aux victorieux et aux puissants du jour, la vérité doit être dite sans ménagement, sans détours; les opprimés et les victimes ont un droit absolu au respect.

Si, au milieu des grands événements qui s'accomplirent pendant mon séjour à Turin, je n'eus pas le courage de résister, il faut bien le dire, à la séduction du génie et de la personne du comte de Cavour, j'avouerai, mais avec plus d'orgueil, que durant les trois années que je passai à Rome, la grande figure du Pape Pie IX a constamment primé et absorbé à mes yeux celle de tout autre.

Combien tous nos souverains, cardinaux, ambassadeurs, généraux et ministres me parurent chétifs et mesquins, en présence de la figure sereine et sublime du Pontife dont la résignation, l'héroïsme et la vertu étonneront les âges futurs !

Peu de temps après mon départ de Turin, la politique impériale en Italie (août 1862) se trouva entièrement modifiée par la retraite de MM. de la Valette et Benedetti et l'arrivée de M. Drouyn de Lhuys au quai d'Orsay. Il est vrai que je n'avais pas eu besoin de ce revirement dans la pensée de Napoléon III pour voir s'éteindre une grande partie de mon ardeur italienne. Dans les derniers temps de mon séjour à Tu-

rin, surtout depuis la mort de Cavour et l'avénement de MM. Rattazzi et Benedetti aux affaires, j'avais compris que désormais les intérêts de la France devaient se séparer des intérêts de l'Italie. Dès lors, je commençai à considérer les événements avec moins de passion et d'enthousiasme, et, partant, je devins plus sage et plus clairvoyant. Sans être guéri radicalement de ce penchant irrésistible qui m'entraînera toujours vers cette adorable terre italienne, j'avais cependant, le jour où j'arrivai à Rome, perdu de nombreuses illusions. De plus, j'étais préparé, par un long séjour dans l'Italie du Nord, à juger sainement les hommes et les choses de l'Italie méridionale.

Depuis, rien n'a pu modifier mes opinions, bien au contraire. En dépit des transformations pacifiques et accidentelles qui ont produit l'unité de l'Italie et conduit, à la faveur de nos désastres, le roi Victor-Emmanuel à Rome, je persiste à croire que non-seulement, au nom du droit et du juste, mais encore pour la prospérité de l'Italie et la paix du monde, nous saluerons avant dix ans la Confédération Italienne.

HENRY D'IDEVILLE.

JOURNAL

D'UN

DIPLOMATE EN ITALIE

NOTES INTIMES

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DU SECOND EMPIRE

CHAPITRE PREMIER

Ma nomination à Rome. — Départ de Marseille. — Gênes. — Pise, le général Cialdini; Garibaldi malade. — Civita Vecchia. — Arrivée à Rome. Premières impressions.

Rome, novembre 1862.

Le 15 octobre 1862, M. Drouyn de Lhuys reprit des mains de M. Thouvenel le portefeuille des affaires étrangères; c'était pour la quatrième fois, depuis l'année 1848, qu'il rentrait au ministère. Ses premiers actes furent significatifs : le lendemain de son installation au quai d'Orsay, MM. Benedetti et de la Valette furent rappelés, l'un de Turin, l'autre de Rome. Quelques jours après, le prince de la Tour-

d'Auvergne, ambassadeur à Berlin, était désigné pour représenter la France auprès du Saint-Siége, et le personnel de l'ambassade, selon la volonté expresse du nouvel ambassadeur, reconstitué de la manière suivante : le baron Baude, secrétaire de deuxième classe, faisant fonction de premier secrétaire ; moi, également secrétaire de deuxième classe, second secrétaire ; le baron de Cholet, troisième secrétaire ; attachés ; le baron Othon de Bourgoing, le comte Gustave de Montebello, le comte de Chateaubriand et deux anciens attachés de M. de la Valette, le baron d'Haubersart et le marquis Aguado de las Marimas.

Afin de ne pas laisser chargé d'affaires le baron Saillard, second secrétaire de la dernière ambassade, M. Drouyn de Lhuys fit partir sur-le-champ le comte de Lallemand pour gérer l'ambassade, tandis que M. de la Tour-d'Auvergne faisait ses préparatifs, son départ ne devant s'effectuer que dans les premiers jours de décembre.

Je fus invité également à rejoindre mon nouveau poste dans le plus bref délai, et, le 27 novembre, à Marseille, je m'embarquai, par le plus beau temps du monde, sur *le Quirinal*. J'étais marié depuis deux mois, et rien, je l'avoue, ne pouvait m'être plus agréable que de passer l'hiver en Italie. A chaque étape du voyage, je retrouvais des amis enchantés de souhaiter la bienvenue à ma jeune compagne. A Marseille, Pierre Pastré ; à Gênes, Ollivier de Saint-Foix, alors élève consul sous les ordres de M. Huet ; à Livourne, le marquis X... C'était à qui s'empresse-

rait de lui offrir des fleurs et des compliments accompagnés de tous les bonbons du pays. J'en profitais traîtreusement pour essayer de persuader à l'innocente voyageuse que, dans le mariage et la diplomatie, tout se passait ainsi, et que ses jours, désormais, seraient remplis de soleil, de bonbons et de fleurs.

Le bateau des Messageries *le Quirinal*, commandé par l'excellent capitaine Caboufigue, si connu dans la Méditerranée, faisait alors le service des côtes d'Italie. Le bateau s'arrêtant une journée entière à Livourne, j'en profitai pour faire une excursion à Pise. Au moment où nous entrions dans la gare, je rencontrai le général Cialdini, que je présentai à madame d'Ideville. Le célèbre général, que j'avais connu à Turin, revenait en ce moment de la capitale où, me dit-il, le roi l'avait mandé en toute hâte pour une combinaison ministérielle. — « Mais j'ai « décliné les offres de Sa Majesté, s'empressa-t-il « d'ajouter; car, mon cher monsieur d'Ideville, tant « qu'il nous faudra, en Italie, pour être ministre, « obtenir l'assentiment de l'empereur et recevoir « son mot d'ordre, je préfère m'abstenir. — Le roi « vous réserve pour un moment plus grave, répli- « quai-je, et si jamais on risque un coup d'État, vous « serez là, général ! » — Il sourit, et nous nous séparâmes. A cette époque, en effet, c'était peu de mois après Aspromonte, des rumeurs vagues, mais qui avaient leur raison d'être, circulaient en Italie sur les velléités que Victor-Emmanuel avait pu concevoir de suspendre la constitution et de tenter une grande

aventure; dans de telles circonstances, le général Cialdini était indiqué comme le plus énergique et le plus audacieux.

A Pise, cette ville morne, déserte, où la tristesse profonde, l'ennui solennel semblent peser sur toutes les têtes, je fus fort étonné de trouver cette fois une agitation inaccoutumée. Un jeune ami de Turin, le capitaine d'artillerie Arthur de Perron, que je rencontrai sur les quais de l'Arno, nous apprit la cause de cette agitation. Le général Garibaldi, le héros du moment, souffrant encore de sa blessure, avait été transporté à Pise. Nous vîmes en effet, sur le quai, devant l'hôtel *delle Tre Donzelle*, des étudiants armés et en costume de garibaldiens, qui faisaient un service d'honneur auprès de l'illustre malade. Le gouvernement italien n'aurait pu, sans danger, s'opposer à ces manifestations. Le lion de Caprera, blessé et vaincu, et auquel la raison d'État avait commandé d'accorder le pardon, était encore plus redoutable et plus populaire que par le passé. — Étrange pays! étrange époque!

Le lendemain, au soleil levant, nous étions en vue de Civita Vecchia. Le soldat français, en faction devant les vieilles portes de la cité pontificale, nuisait peut-être au pittoresque; toutefois, malgré la vue du pantalon rouge national, nous nous sentions déjà bien loin de la France. Le trajet de Civita Vecchia

à Rome par chemin de fer se fait très-rapidement : trois heures tout au plus. Les immenses plaines incultes, désertes et marécageuses, que l'on traverse pour arriver à Rome préparent bien l'esprit du voyageur aux émotions qui l'attendent en débarquant. L'unique station est *Palo*, où l'on aperçoit la masse sombre d'un château moyen âge qui se dresse sur la mer ; quelques soldats français occupaient les ruines de la forteresse, qui servait, encore à la fin du siècle dernier, à préserver les côtes pontificales contre les incursions et les descentes des corsaires musulmans.

Aux approches de Rome, nul ne peut échapper à un sentiment mystérieux de curiosité et d'attente émue. Mais lorsque les yeux découvrent les ruines éparses des aqueducs et la coupole imposante de Saint-Pierre, l'homme le plus léger se recueille ; tous les souvenirs de la grande Rome païenne et de la ville des papes viennent se dresser devant vous, et c'est à l'évocation de ce passé gigantesque auquel l'esprit s'est livré pendant deux heures qu'il faut attribuer la désillusion si vive, mais passagère, qui saisit le voyageur au moment où il quitte la gare pour parcourir les longues rues étroites et tortueuses de la Ville éternelle [1].

[1] Aujourd'hui, si je ne me trompe, les impressions premières du voyageur entrant à Rome doivent être toutes différentes par suite du changement de la gare; la gare a été reportée, en effet, à une autre extrémité de la ville. Avant de pénétrer à Rome, le convoi suit dans une partie de leur développement les grands murs de l'*enceinte d'Honorius*. Les tours gothiques, les flèches gracieuses de *Sainte-*

Au temps jadis, il est vrai, l'entrée de Rome était plus intéressante; on y pénétrait suivant la route *de Ponte Molle*, par la porte monumentale *de la place du Peuple;* mais c'était alors l'heureux temps des *vetturini*, des chaises de poste, et le voyageur pouvait aussi lentement qu'il le désirait et à loisir savourer les émotions de l'arrivée.

Nous ne sommes pas débarqués en étrangers à Rome, en inconnus. Mon ami, Othon de Bourgoing, nous attendait à la gare; notre appartement était préparé à l'*Hôtel Cerny*, place d'Espagne. Sur cette même place, il y a un siècle, avait logé le président de Brosses, notre compatriote. A coup sûr, il reconnaîtrait les mêmes pavés, les mêmes maisons et les mêmes magasins de mosaïques et de bijouteries. Comme en 1760, les étrangers et les Anglais en particulier affectionnent cette partie de la ville, plus gaie, plus animée que les autres, et surtout plus exposée au soleil.

C'était un dimanche, le ciel était splendide; depuis Gênes, la température d'Italie nous avait fait oublier les brouillards de la Seine. Toutes les rues, sillonnées de promeneurs endimanchés et d'équipages fort convenables, me parurent très-animées. Je ne sais si le

Marie-Majeure, les clochers byzantins, les silhouettes de la façade de *Saint-Jean de Latran* se déroulent aux yeux du touriste. Il est déjà familiarisé avec ces beautés sévères, et c'est par gradations qu'il arrive à saisir l'ensemble de l'imposante cité.

procédé que j'emploie pour connaître une ville est le meilleur, mais dès les premiers moments, je cherche à prendre de son ensemble une idée générale. — Après m'être reposé quelques heures, je montai en voiture et me fis conduire au Pincio. De là se découvre la ville entière dans toute son étendue ; ce panorama fantastique s'est gravé dès le premier instant et pour toujours dans ma mémoire ; c'est sans contredit le plus beau point de vue de Rome. Avide d'impressions nouvelles et voulant, comme un avare ou plutôt comme un enfant gâté, embrasser tout, jouir de tout, sans retard et à la fois, je descendis des hauteurs du Pincio, et visitai dans la même heure Saint-Pierre, le Forum, le Colisée et Saint-Jean de Latran. Les ruines de la Rome impériale m'émurent profondément, je dois l'avouer, et, à cette première visite, les souvenirs classiques l'emportèrent alors sur les grandeurs de la cité des papes et les légendes chrétiennes. Plus tard, il est vrai, ces impressions se modifièrent et leurs origines si touchantes trouvèrent en moi un fervent admirateur. Je rentrai à l'hôtel la tête brisée, l'esprit encore plus fatigué que les yeux.

CHAPITRE II

Le comte de Lallemand. — Le général et la comtesse de Montebello. — Le général Dumont et les généraux français. — Arrivée de l'ambassadeur. — Le palais Colonna. — Présentation au Pape. — Cérémonie du 1er janvier.

Rome, décembre 1862.

Le jour de notre arrivée, madame d'Ideville reçut la visite du comte de Lallemand, qui devait gérer l'ambassade jusqu'à la venue du prince de la Tour-d'Auvergne. C'est un homme de quarante ans, simple, aimable et très-distingué. Plus tard, je regrettai vivement son départ et je n'oublierai jamais les excellentes relations que nous avons eues ensemble pendant le temps que je me suis trouvé sous ses ordres. Loin de rester inactif, comme il aurait pu le faire, durant sa courte gestion, il s'efforça, au contraire, dans ses fréquents entretiens avec le cardinal Antonelli, d'agir, dans la mesure de ses instructions, sur le gouvernement pontifical autant par ses conseils

que par ses prières. Dans sa correspondance avec le département des affaires étrangères, on retrouverait des dépêches qui dénotent un esprit vif, original ; les idées qu'il émet sur la cour de Rome et les modes qu'il propose pour introduire et appliquer des réformes dans l'administration sont neufs.

Le lendemain, j'ai été présenté par M. de Lallemand au général de Montebello, qui commandait en chef l'armée d'occupation. Son accueil fut plein de cordialité militaire, mais que dirais-je de l'abord de la comtesse Adrienne de Montebello, l'une des femmes les plus gracieuses et les plus séduisantes que j'aie connues : l'élégance de sa personne et le charme de ses manières, son caractère affable et conciliant, sa position de dame de l'impératrice, et surtout l'amitié dont l'honorait sa souveraine, donnent, dans le monde romain et étranger, une sorte d'influence au général de Montebello. La comtesse, grande dame par sa naissance (née de Villeneuve-Bargemont), est nécessairement catholique et n'a jamais usé, il faut le dire, de l'ascendant qu'elle pouvait exercer sur son mari que dans l'intérêt du Saint-Père, auquel elle a voué une respectueuse affection.

Le général Dumont commande la place de Rome. C'est un officier distingué et énergique. Il ne cache point son attachement pour la cause du Pape. Comme ancien officier d'ordonnance du duc d'Orléans, il avait connu plusieurs membres de ma famille, et je fus très-heureux de le rencontrer à Rome. Ce général, simple et bon, est très-aimé dans l'armée. Les

généraux Ridouel et Micheler sont à la tête des deux brigades qui composent le corps d'occupation.

La municipalité de Rome a mis à la disposition de nos chefs de corps de fort beaux palais. Le général Dumont est installé au palais Simonetti et le général de Montebello au palais Ruspoli ; — ces deux habitations sont au Corso.

Rome, 20 décembre 1862.

L'ambassadeur est arrivé aujourd'hui. Nous avons tous été le chercher à la gare. Ses chevaux et ses voitures l'avaient précédé de quelques jours.

Depuis plus de trente ans, l'ambassade de France occupe une aile du palais Colonna, situé place des Saints-Apôtres. Ce palais, l'un des plus vastes de Rome, est également habité par son propriétaire, le prince Colonna. Les appartements de réception de l'ambassadeur sont fort beaux, et les étrangers remarquent particulièrement une salle immense, servant de vestibule, élevée de plus de cent pieds et qui contiendrait aisément deux mille personnes. Ces meubles antiques aux dorures ternies, ces vieilles tapisseries des Gobelins, présent de Louis XIV aux Colonna, toutes ces toiles et ces peintures de prix qui couvrent les murs, les plafonds et les portes, donnent aux grandes salles un aspect grave et solennel bien préférable, à mon avis, aux dorures éclatantes et aux satins cramoisis de nos salons officiels. Un des priviléges accordés aux ambassadeurs, qui, on le sait,

représentent la personne même du souverain, est d'avoir dans leur habitation une *salle du trône*. Au-dessus d'un dais est placé le portrait en pied de l'empereur, et un fauteuil retourné contre le mur. C'est là devant ce trône que les ambassadeurs reçoivent dans les occasions solennelles, et, à Rome, ces occasions se renouvellent fort souvent, au 1er janvier, au 15 août, et lors de la réception d'un cardinal français. L'ambassadeur, en grand uniforme, au milieu de tout le personnel de l'ambassade, se tient debout et reçoit les personnes introduites et présentées par le gentilhomme de l'ambassade.

Rome, décembre 1862.

La venue de M. de la Tour-d'Auvergne à Rome cause une grande joie, un grand apaisement. La présence de M. de la Valette, ouvertement hostile à la Papauté, et dont le seul mérite était d'avouer hautement ses opinions, avait eu pour effet de tendre singulièrement les rapports entre la cour de Rome et celle de Paris. Le marquis disait hautement qu'il comptait bien être le dernier ambassadeur accrédité auprès du Saint-Siége. Après tout, il ne faut pas lui en vouloir beaucoup à cet aimable gentleman. M. Benedetti lui soufflait de Turin ses phrases et ses dépêches toutes faites. J'en sais quelque chose! Dieu veuille que l'empereur et le nouvel habitant du quai d'Orsay aient assez d'énergie pour se priver désormais des services de ces deux serviteurs très-dangereux !

M. de la Tour-d'Auvergne faisait partie en 1848 de la mission du duc d'Harcourt et de M. de Corcelles. Il a participé aux négociations de Gaëte. Le choix de l'empereur est excellent; car le Pape a conservé pour l'ancien secrétaire d'ambassade le meilleur souvenir.

Rome, décembre 1862.

L'ambassadeur n'a pas attendu le *ricivimento*, réception officielle, pour offrir ses lettres de créance au Saint-Père. Il est allé aujourd'hui au Vatican, et a emmené Chateaubriand et moi pour nous présenter au Pape.

Nous avons attendu dans le salon des camériers et prélats de la maison la fin de l'entrevue de l'ambassadeur. Elle a duré une heure entière. Au moment où la porte du cabinet de Sa Sainteté s'est ouverte pour laisser entrer le prince, nous avons vu le Pape s'avancer vivement vers l'ambassadeur agenouillé, et le relever en le serrant dans ses bras.

Pie IX avait de grosses larmes dans les yeux, et nous l'avons parfaitement entendu s'écrier en serrant le prince sur sa poitrine : « O mon cher fils, vous voilà donc! »

L'audience terminée, nous avons été introduits à notre tour par monseigneur Pacca. L'ambassadeur m'a présenté au Pape en ajoutant que je venais de passer trois ans à Turin. « Je le sais, dit le Saint-Père, en me donnant sa bénédiction, vous avez été

bon pour mes pauvres prisonniers de Castelfidardo, et ils m'avaient appris votre nom. »

Chateaubriand fut ensuite présenté au Souverain Pontife, qui l'interrogea sur sa parenté avec le grand écrivain. « Je suis content de vous voir tous ici auprès de moi, dit le Pape ; depuis longtemps je n'avais eu un ambassadeur comme le vôtre, et je suis plein d'espoir en Dieu. »

Nous sommes revenus avec le prince au palais Colonna. L'ambassadeur était très-préoccupé, il a écrit une longue et très-intéressante dépêche au ministre pour lui rendre compte de sa conversation avec le Pape. « Je crains que le Saint-Père n'ait accordé à la nomination de M. de la Tour-d'Auvergne une trop grande signification politique. »

Rome, 25 décembre 1862.

Je viens d'assister à la première grande fonction pontificale à Saint-Pierre.

Le canon du château Saint-Ange a annoncé la fête de Noël. Les rues étaient remplies de monde et un flot de voitures se dirigeait vers le Vatican. Le corps diplomatique assiste en grand uniforme à ces pompeuses cérémonies sur une estrade placée dans la nef, à la gauche de l'autel. Les dames faisant partie du corps diplomatique ont une estrade à côté de la nôtre ; la cérémonie est fort longue, mais a un grand attrait de curiosité. J'admirais la longue suite de cardinaux, de patriarches, d'archevêques et de

chefs d'ordres de tout pays, défilant devant le trône du Pape et venant ensuite reprendre leur place, les uns sur leurs siéges, les autres sur les marches de l'autel et du trône. Ces physionomies graves et recueillies, ces costumes d'un autre temps, cette pompe étrange, ces chants bizarres, tout ce spectacle enfin cause une grande impression, mais l'intérêt entier de la scène est concentré sur la figure du Pape, sur cette tête blanche qui rayonne de douceur, de finesse et de majesté.

Rome, 26 décembre 1862.

Nous sommes accablés d'invitations à dîner. L'ambassadeur est fêté partout ; madame d'Ideville étant la seule femme de l'ambassade de France, nous sommes naturellement de toutes les fêtes. Hier, grand et excellent dîner chez M. Kisseleff; il n'y avait de dames que madame de Montebello et la princesse Czernischeff, qui faisait les honneurs en face du ministre célibataire. J'ai été fort heureux de retrouver la princesse Czernischeff, que j'avais beaucoup connue à Paris, dans mon enfance. Son père, le comte Zotoff, était un des meilleurs et des plus intimes amis de mon père, et c'est dans ses bras qu'il est mort à Nice. Le très-aimable et le très-élégant colonel Alfred Bocher, convive assidu du ministre russe, m'a fait faire la connaissance des invités de M. Kisseleff. Personne ne connaît mieux que le colonel la société romaine et étrangère.

Rome, janvier 1863.

Au palais Colonna, la cérémonie du 1er janvier est longue et assez fatigante. Les généraux et tous les officiers de l'armée d'occupation défilent devant l'ambassadeur debout auprès du trône : puis vient le directeur de l'école de Rome avec tous les pensionnaires ; le prélat, auditeur de rote pour la France ; le supérieur de l'établissement de Saint-Louis avec les douze aumôniers ; le chapitre des chanoines de Saint-Jean de Latran, pensionné depuis Henri IV par les souverains de France ; le clergé des églises et chapelles appartenant à la nation française et relevant de l'ambassade; enfin une députation des israélites de Rome, protégés par la France, ferme le cortége. Puis les gentilshommes de l'ambassade s'inclinent devant l'ambassadeur et se retirent. A Rome, tout ambassadeur, à l'instar des cardinaux, doit avoir ses gentilshommes. Ce sont des employés ornés de l'épée et du chapeau à plume qui font l'office de chambellans, de maîtres des cérémonies. Ils sont ordinairement Romains, reçoivent un petit traitement, et leurs fonctions consistent à apparaître les jours de gala ou de grande réception. Ils règlent encore les questions d'étiquette, lorsque avis leur est demandé ; si M. l'ambassadeur a une communication à faire à un cardinal ou à un prince romain, le gentilhomme monte dans un des carrosses de Son Ex-

cellence et remet en personne au cardinal ou au prince le pli qui lui a été confié.

Dans la vieille cité des Papes, les cérémonies, les pompes, les cortéges d'apparat, tout ce qui est représentation, en un mot, tient une grande place. Qui ne connaît les équipages de gala du Saint-Père, ses voitures bizarres, et les majestueux carrosses rouges et dorés où se prélassent les princes de l'Église et les nombreux monsignori composant la cour romaine? Les ambassadeurs des quatre puissances catholiques, la France, l'Autriche, l'Espagne et le Portugal, sont, eux aussi, forcés, d'après les usages et de temps immémorial, d'avoir un grand train et d'étaler un luxe qui ne peut être comparé il est vrai, au faste qu'on étalait, il y a un siècle, mais qui cependant surprend encore les étrangers.

Grand dîner chez le prince de tout le personnel de l'ambassade. Nous fêtons ainsi la nouvelle année en famille française.

CHAPITRE III

Première audience particulière du Pape. — La princesse douairière de la Tour-d'Auvergne. — Réception solennelle de l'ambassadeur par le Pape. — Ricivimento de l'ambassadeur de France. — Le personnel de l'ambassade. — Les secrétaires et les attachés. — Les étrangers de la semaine sainte.

Rome, 10 janvier 1863.

Je viens d'être reçu avec madame d'Ideville en audience particulière par le Pape. Le prince et la princesse de Broglie et leurs trois petits garçons furent introduits avant nous. Lorsque leur audience fut terminée, nous pénétrâmes dans le cabinet du Saint-Père ; le Pape, après nous avoir bénis, me dit aussitôt : « Vous connaissez le prince de Broglie, dit-il, qui sort d'ici? c'est le cousin d'Albert de Broglie, votre prédécesseur à l'ambassade de France. Celui-là était, comme vous, un jeune secrétaire, lorsque l'on me tua mon pauvre Rossi! Cependant il était assez libéral, lui! mais ils n'ont pas voulu attendre et ils l'ont assassiné! » La présence du prince

de Broglie, en rappelant ces douloureux souvenirs, avait vivement impressionné le Saint-Père ; cependant il reprit sa sérénité et me questionna avec bonté.

« N'est-il pas vrai, me dit-il, en me parlant de mon séjour à Turin, que j'ai là de vrais amis, les plus chauds peut-être, les plus dévoués que j'aie dans toute l'Italie? » Puis, se retournant vers ma femme : « *La rapportez-vous* de Turin, votre jeune épouse? — Non, Saint-Père, répondit madame d'Ideville, je suis de France et j'appartiens au diocèse d'Orléans. — Ah! vous connaissez notre grand évêque, dit le Pape, vous le verrez certainement à Rome, car il nous est bien fidèle. » Le Saint-Père me parla de l'ambassadeur dans des termes pleins d'affection et d'estime et me dit en riant : « Après celui qui est parti, l'empereur me devait cette réparation. »

Rome, 15 janvier 1863.

La princesse, mère de l'ambassadeur, est arrivée avec le jeune Godefroid son petit-fils. J'avais connu la princesse à Turin, où elle venait de temps en temps voir son fils. C'est une des femmes les plus distinguées et les plus respectables que je connaisse ; une mère admirable, et de plus une personne de très-haut mérite. Je considère comme une bonne fortune pour madame d'Ideville de faire ses débuts dans le monde sous de pareils auspices et de recevoir d'aussi précieux conseils.

Le prince a prié sa mère de venir passer quelques mois à Rome afin de faire les honneurs de l'ambassade et présider les grands dîners officiels. La princesse, qui est âgée et d'une santé très-délicate, ne va jamais dans le monde ; cependant elle s'est sacrifiée pour son fils, comme elle l'a fait toute sa vie. « Combien j'étais plus heureuse, disait-elle à ma femme, et plus tranquille à Bourges auprès de mon cher archevêque (le frère cadet de l'ambassadeur était alors archevêque de Bourges). Mon fils prétend que je lui suis utile ici ; je n'ai pas hésité à venir, mais tous ces cardinaux et ces princes se passeraient bien de moi. J'ai séjourné deux hivers à Rome, il y a peu d'années, auprès de l'archevêque, lorsqu'il était auditeur de rote ; nous ne menions pas la vie mondaine et agitée de l'ambassade, et combien je préférais cette intimité et ce genre de vie ! »

La princesse, dont l'existence entière s'est dévouée à ses trois fils, a aujourd'hui le bonheur et l'orgueil de les voir, grâce à elle, occuper de grandes situations. L'un est archevêque, l'autre ambassadeur, le plus jeune colonel dans l'armée. Elle a une préférence marquée pour le prêtre ; cela se conçoit d'ailleurs, et de tous les trois il est, sans contredit, le plus distingué. « Et puis, disait-elle à ma femme, il y a dans l'affection de l'archevêque pour moi plus de confiance, plus d'abandon, je ne sais quoi de tendre et de féminin qui me rappelle la pauvre enfant que j'ai perdue, il y a quelques années. »

Rome, 28 janvier 1863.

Grand bal chez la princesse Rospigliosi. La princesse est Française et fille du duc de Cadore. — C'est une femme d'esprit et encore fort belle. — Elle est un peu jalousée par les princesses romaines à cause de sa supériorité. — Les salons, qui sont du reste fort beaux, rappellent par leur arrangement plein de goût et d'élégance une installation parisienne. Des fleurs à profusion, de magnifiques objets d'art, des toilettes charmantes, un nombre d'invités assez restreint, un splendide souper. Tout cela différait beaucoup de la fête du duc de Saldanha, ambassadeur de Portugal.

Rome, 28 janvier 1863.

Bal chez la comtesse de Montebello. Ces fêtes sont toujours très-gaies, pleines d'entrain. Le jeune personnel de l'armée, l'état-major du général, donnent généralement à ces réunions une physionomie particulière. La grâce sans pareille de la maîtresse de maison met tout le monde à l'aise. Beaucoup de Français naturellement, beaucoup d'Anglais et d'Américains.

Rome, février 1863.

Lorsqu'un nouvel ambassadeur doit être reçu en audience solennelle par le Souverain Pontife pour

lui remettre ses lettres de créance, l'heure et le jour de l'audience sont annoncés dans la *Gazette de Rome*, et tous les bourgeois et badauds de la ville attendent avec impatience le passage du cortége. C'est un jour de fête au Corso, et les jours de fête, on ne l'ignore pas, le Romain s'abstient religieusement de tout travail.

Un piquet de carabiniers pontificaux vient chercher à son palais l'ambassadeur. Son Excellence est seule dans son carrosse, puis s'avancent, au pas, les cinq voitures contenant le personnel de l'ambassade, les secrétaires, les attachés, les gentilshommes. Toute la livrée suit à pied et l'on se rend ainsi au Vatican. Le cortége s'arrête devant le grand escalier de Saint-Pierre. En descendant de voiture, le représentant du souverain est reçu par la garde suisse du Pape, qui forme la haie; les grandes portes de la basilique s'ouvrent avec fracas, et, précédé des hallebardiers de Michel-Ange, l'ambassadeur avec sa suite fait son entrée dans l'église. Il va successivement s'agenouiller au pied des trois principaux autels et au tombeau des Apôtres. Puis, toujours précédé par le piquet de Suisses, il gravit l'escalier qui conduit aux appartements du Pape.

Les camériers pontificaux, les gardes-nobles de service viennent le recevoir à la porte, et le maître de la chambre l'introduit auprès du Saint-Père, mais seul; l'audience particulière terminée, le personnel de l'ambassade est à son tour introduit et présenté au Pape. La maison papale reconduit l'ambassadeur

jusqu'aux limites des appartements, puis se retire, après longues révérences.

Alors on se rend chez le cardinal secrétaire d'État, qui habite toujours le Vatican à l'étage supérieur, au-dessus des appartements du Pape. Là, même cérémonie. Enfin, on descend les longs escaliers de marbre et on remonte en voiture dans la cour intérieure du Vatican. Mais tout n'est pas terminé, il faut encore rendre visite au *cardinal-doyen du sacré collége*. L'éminence reçoit généralement l'ambassadeur dans un des palais contenus dans l'enceinte du Vatican. Selon un vieil usage, le cardinal-doyen est tenu de reconduire l'ambassadeur jusqu'à son carrosse, dont il doit lui-même fermer la portière. Mais la pourpre romaine ne reste pas longtemps sous le coup de cette humiliation. Deux jours après, le cardinal-doyen rend ponctuellement sa visite à l'ambassadeur qui le reçoit solennellement au milieu de son état-major, et va le reconduire jusqu'à sa voiture, dont il a soin, lui aussi, de refermer la portière. Ainsi, l'amour-propre de chacun est sauf et les antiques lois de l'étiquette respectées.

Nous venons d'assister à toutes ces cérémonies pour notre propre compte. Les équipages de notre ambassadeur étaient fort beaux ; sa livrée blanche garnie de bleu avec blason faisait le meilleur effet ; quant aux trois secrétaires, ornés des cinq brillants attachés, ils formaient un état-major que le général de Montebello lui-même n'aurait pas renié.

Le soir du jour où l'ambassadeur a remis, dans ces formes solennelles, ses lettres de créance, les salons de l'ambassade sont ouverts à quiconque veut se présenter. Les cardinaux, les princes et les princesses romaines, toute la noblesse et la prélature, toutes les ambassades et légations étrangères se pressent en foule. L'uniforme ou l'habit noir de cérémonie sont de rigueur. Les dames romaines exhibent pour ces réceptions leurs plus riches toilettes et leurs parures de diamants. Plus d'une d'entre elles porte sur la tête et sur les épaules deux ou trois millions de pierreries. Ces diamants, comme on sait, sont inaliénables, faisant partie du majorat, et le propriétaire n'est qu'usufruitier. Aucune invitation n'étant envoyée pour ces réceptions, et chacun ayant le droit de s'y rendre, il en résulte une cohue sans nom. Si l'élite de la société s'y rencontre, tous les étrangers, tous les habitants de Rome porteurs d'habits noirs et de cravates blanches y sont admis avec le même empressement. Les Anglaises aux costumes les plus bizarres y coudoient les dédaigneuses dames romaines ; on étouffe, on se bouscule, on se rue sur les rafraîchissements, puis à onze heures les salons sont déserts, ces réceptions ne devant durer que trois heures. Jadis, il était d'usage que les cardinaux, le jour où le Saint-Père leur remettait la barrette, ouvrissent leurs salons comme les ambassadeurs. Les dames s'y rendaient en foule, mais depuis que le Pape a interdit aux femmes de s'y présenter en toilette décolletée, les *ricivimenti* des cardinaux, c'est ainsi que se nom-

ment ces réceptions, sont beaucoup moins suivis que le *ricivimento* d'un ambassadeur [1].

Rome, février 1863.

L'ambassade est au complet. Mes deux collègues, le baron Baude et le baron de Cholet, sont arrivés avec Gustave de Montebello, fils de l'ancien ministre de la marine sous le roi Louis-Philippe, aujourd'hui ambassadeur à Saint-Pétersbourg. C'est un garçon simple, bon, serviable et très-sympathique. De tout le personnel de M. de la Valette, M. de la Tour-d'Auvergne n'a conservé que deux attachés, le baron d'Haubersart, excellent camarade, travailleur et plein de zèle, et le marquis Aguado de las Marimas. Ce dernier est, comme tenue irréprochable, le modèle de tous les attachés d'ambassade, et il n'a pas d'autre prétention. A coup sûr, il n'a jamais eu l'idée d'effacer M. de Talleyrand, et personne n'exige de lui de si grands efforts ; il s'en soucie du reste fort peu et M. de Talleyrand, comme M. de Vaugelas, sont les derniers hommes dont il se préoccupe.

Le baron de Cholet, troisième secrétaire, est un de

[1] Pendant la durée de mon séjour à Rome, trois ans environ (novembre 1862-février 1866), j'ai dû assister à la réception de cinq ambassadeurs : le prince de la Tour-d'Auvergne, d'abord, et le comte de Sartiges ; auparavant le duc de Saldanha (Portugal) ; don Pacheco (Espagne) ; le baron de Hubner (Autriche). J'ajouterai que ces fêtes, aussi ennuyeuses que brillantes, font l'orgueil des citoyens romains, qui discutent avec un vif intérêt l'élégance des équipages et de la livrée, le nombre des lumières et des fleurs et la qualité des rafraîchissements.

mes anciens camarades de collége; nous nous étions déjà retrouvés ensemble à Turin sous les ordres du prince de la Tour-d'Auvergne, qui a pour lui une grande estime. Je dois avouer que pour moi ce fut une vraie joie d'apprendre la nomination de Cholet à Rome. Nature droite, honnête, esprit très-juste, sérieux, essentiellement dévoué à ses amis, Cholet, qui a un grand sens politique, est certainement destiné à un brillant avenir s'il continue la carrière. Cependant, comme il est fort indépendant de caractère, peu souple avec certaines gens, il est possible qu'il abandonne la diplomatie. Son père, ancien pair de France sous le roi Louis-Philippe, a une grande fortune, mais mon ami Cholet, quoique vivant largement, a toujours été fort sage. Il a été très-longtemps attaché à Vienne et à Francfort.

Nous sommes naturellement beaucoup plus liés avec Cholet qu'avec M. Baude. Ce dernier a des qualités plutôt sérieuses que sympathiques. C'est un homme plein d'honneur et de probité, mais qui veut parvenir. Quoique fort jeune, il est à peine mon aîné d'un an, le voici à la veille d'être premier secrétaire, et il en remplit ici les fonctions. Il aime le travail et la politique par-dessus toute autre chose, et n'a jamais eu les goûts et les passions de la jeunesse. « Baude était, il y a douze ans, attaché à Rome avec « moi, nous disait hier le prince, et aussi sérieux, « presque aussi doctrinaire qu'aujourd'hui. Il est « froid, mais d'un commerce sûr et a beaucoup de « fond. » Baude était le fils du baron Baude, an-

cien préfet de police au commencement du règne du roi Louis-Philippe. Son père, esprit fin et charmant, avait été collègue de mon père à la chambre des députés.

Le chancelier de l'ambassade de France, M. Loyseau d'Entraigues, est un excellent et digne homme, qui depuis plusieurs années a rempli ces modestes fonctions. Il s'occupe surtout d'art et de peinture. Sa femme, qui a été belle, est restée une aimable personne. Elle a des alliances dans la société romaine, ce qui rend son séjour beaucoup plus agréable.

Il existe peu de diplomates français, grands ou petits, qui, ayant traversé Rome pendant ces trente dernières années, n'ait entrevu à la chancellerie de l'ambassade française l'avocat Lasagni. Neveu du premier président de la cour de cassation, le célèbre Lasagni, notre avocat, sujet romain et très-romain, malgré sa qualité de fonctionnaire français, est le type de l'Italien, et surtout du bourgeois de Rome, souple, complaisant, pétri de finesse et de bonhomie. Ses fonctions consistent à venir chaque matin chez l'ambassadeur, après le départ du préfet de police, raconter dans son jargon italien-français tout ce qu'il sait ou ne sait pas des événements du jour. Il apporte avec un zèle infatigable tout son contingent de faits divers, les cancans de la cour du pape, et les

bribes de nouvelles qu'il a recueillies, le matin, chez ses amis les cardinaux, les monsignori, les barbiers et les laquais. Il est, en effet, avec ces personnages divers, sur le pied de la même intimité. Puis, après avoir été congédié par l'ambassadeur, il traverse les grands salons du palais Colonna et descend à la chancellerie raconter ses anas aux secrétaires et attachés de l'ambassade, qui se vengent de son papotage en lui gagnant ses baïoques au domino ou au piquet. De même que Mgr Lacroix, le clerc national de France, l'avocat Lasagni, lui aussi, mais dans d'autres conditions d'intimité, a connu tous les ambassadeurs, attachés et secrétaires qui, depuis un quart de siècle, ont traversé la chancellerie du palais Colonna. Il a bien un peu confondu les noms et les dates, mais il sait sur chacun des anecdotes plus ou moins curieuses à raconter. Notre chancellerie communique par un escalier intérieur avec les appartements de l'ambassadeur; mais l'entrée réservée au public ouvre sur la petite rue de la Pillotta. Ces vieilles salles basses et malpropres, où sont établis les bureaux du chancelier et de ses commis, ainsi que les bureaux du personnel de l'ambassade, sont situées au rez-de-chaussée, du côté des jardins Colonna. Il y a trois siècles, ces mêmes salles faisaient partie des écuries des princes Colonna, seigneurs de Rome, qui entretenaient dans leur palais plus de cinq cents cavaliers. Malgré leur exiguïté et leur manque de confortable, elles sont presque historiques, et plus d'un de nos jeunes prédécesseurs

y a laissé des traces, en les illustrant de fresques dans le goût moderne. MM. de Sampayo, de Beaumont, Tissot et bien d'autres ont couvert les murs de dessins et de peintures qui ne manquent ni de gaieté ni de talent.

Le premier secrétaire seul a un cabinet qui lui est spécialement affecté ; deux petites chambres contiennent l'élégant état-major de l'ambassadeur de France; chacun se livre à ses occupations favorites. Les uns travaillent, les autres jouent, discutent ou causent; pendant l'hiver et les fêtes de Pâques, les visiteurs abondent, la chancellerie devient un club des plus élégants, et c'est là que les traditions de notre jeune diplomatie se perpétueront longtemps encore.

Rome, mars 1865.

Les étrangers commencent à arriver en foule pour les fêtes de Pâques. Les Anglais et les Français sont en plus grand nombre; nous sommes accablés de lettres qui nous recommandent des nationaux et nous supplient de leur faire obtenir des audiences du Pape, des invitations à l'ambassade ou chez les princes romains.

Un de mes anciens camarades de collége, Charles Haas, vient de partir pour Naples. Il est resté deux mois à Rome, et dînait très-habituellement à la maison. Je l'avais présenté à mes collègues, qui l'ont très-bien accueilli. C'est un garçon aimable, lancé à

Paris dans un monde fort élégant, où on lui a fait un petit succès d'originalité et d'esprit. Il est fort Italien; mais je lui pardonne, pour plusieurs motifs, de ne point aimer le Pape. — Nous avions souvent des discussions politiques. J'ai été entraîné à faire avec lui un singulier pari. Je m'engage à lui compter mille francs, si dans trois ans la ville de Naples est encore au roi Victor-Emmanuel. (Hélas! il m'a fallu le payer, ce douloureux pari!)

Mon ami Henri Laserre, le jeune émule de Veuillot, vient d'arriver à Rome. Nous le verrons très-souvent: c'est une nature ardente et pleine de cœur. C'est, de plus, un garçon très-original. Il connaît beaucoup la princesse Czartoryska et est très-répandu dans le grand monde catholique étranger.

Rome, mars 1863.

J'ai reçu de Berlin une lettre du baron de Talleyrand, mon ancien ministre, qui m'annonce l'arrivée à Rome de sa cousine germaine, la marquise de Castellane, avec son fils. — Madame de Castellane est d'une santé délicate et en ce moment très-souffrante. C'est une femme pleine d'énergie et d'activité d'esprit.

Elle est accompagnée par son jeune fils, qui vient de terminer son éducation, et par un prêtre polonais de leurs amis, homme de beaucoup de mérite, l'abbé de Fredro. Nous avons rencontré chez elle de très-aimables amis de M. de Toustain, le tuteur de ma

femme, le marquis et la marquise de Rocheplate, habitant les environs d'Orléans.

Malgré son état de santé, madame de Castellane a voulu assister à toutes les fonctions de la semaine sainte. Nous la portions son fils et moi dans les escaliers du Vatican, et jusqu'à la chapelle Sixtine. On ne saurait se faire une idée de la foule, de la cohue des étrangers qui se presse pour assister à ces cérémonies, principalement au *Lavement des pieds* et à *la Cène*, le Pape et les cardinaux rendant à douze fidèles, qui représentent les apôtres, les plus humbles devoirs de l'antique hospitalité.

Il y avait une telle foule que plusieurs dames se sont trouvées mal. Mais, fort heureusement, j'avais placé madame de Castellane et madame d'Ideville dans la tribune diplomatique.

CHAPITRE IV

L'auditeur de rote, Monseigneur Lavigerie. — Le consulteur canonique de l'ambassade, le R. P. Trullet. — Le clerc national de France, Monseigneur Lacroix. — Le séminaire de Saint-Louis des Français. — Le préfet de la police française, M. Mangin. — Monseigneur Bastide, aumônier de l'armée d'occupation.

Rome, février 1863.

Quand j'arrivai à Rome, en novembre 1862, l'auditeur de rote pour la France, Mgr Lavigerie, était alors en France (depuis évêque de Nancy, et maintenant archevêque d'Alger). C'est un homme jeune, instruit, aimable, mais très-ambitieux. Ses rapports avec l'ambassade sont excellents. Les fonctions des auditeurs de rote étaient beaucoup plus importantes aux siècles derniers qu'elles ne le sont aujourd'hui; ils jouaient un grand rôle politique, et leur influence auprès du pape balançait souvent celle des ambassadeurs. Chacune des puissances catholiques entretient à Rome un ou plusieurs auditeurs auprès du tribunal suprême de la rote. Cette

magistrature, la plus élevée dans l'ordre judiciaire ecclésiastique, avait pour mission de juger en dernier ressort les différends qui s'élevaient entre les sujets du Pape et les chrétiens des autres nations. Un traitement élevé est attribué à l'auditeur de rote par son gouvernement ; il est également rémunéré par la cour de Rome. Ce prélat est un conseiller fort utile pour l'ambassadeur, mais il ne relève de lui en aucune façon.

Le consulteur canonique de l'ambassade est le révérend père Trullet, de l'ordre des mineurs conventuels. Ce personnage remplit en quelque sorte auprès de l'ambassadeur les fonctions d'attaché ecclésiastique. Il lui prête le concours de ses lumières dans les questions de droit ecclésiastique et canonique, avec lesquelles naturellement un diplomate est peu familiarisé. Le père Trullet, d'origine française, mais né en Orient, a passé la plus grande partie de sa vie en Italie, et notamment à Bologne, où il a longtemps professé avec succès. Intelligent, fin, artiste et théologien très-distingué, le père Trullet a une physionomie des plus agréables, une tête remarquablement belle et régulière. Les hasards de la vie, plus qu'une profonde vocation, je le crois, lui ont fait embrasser la vie monastique; grâce à son intelligence, il s'était placé à la tête des religieux de son ordre, mais on lui reprochait de ne s'être pas assez complétement détaché des choses et des vanités de ce monde.

Admis dans l'intimité la plus familière du gai vol-

tairien le marquis de la Valette, le prédécesseur de M. de la Tour-d'Auvergne, le père Trullet avait été, par cela même, en suspicion auprès de la cour de Rome, qui se demandait avec inquiétude lequel des deux, de l'ambassadeur ou du moine, avait converti l'autre à ses doctrines? Cependant il est juste de dire que le consulteur canonique de l'ambassade était loin de partager toutes les idées et d'approuver les théories du léger marquis dans toutes leurs conséquences. Aimable, toujours prêt à rendre service, et même complaisant à l'excès, le père Trullet rencontrait parfois dans nos compatriotes des gens indiscrets qui abusaient de sa bonté. Comme ce n'était un mystère pour personne que M. de la Tour-d'Auvergne, au sujet des affaires de Rome, avait des idées très-opposées à celles de M. de la Valette, le père Trullet, bien à tort, s'imaginait trouver dans le nouvel ambassadeur un juge sévère et peut-être irrité; aussi redoutait-il un peu son arrivée, inquiet sur l'accueil qui lui serait fait. Poli, affable, mais très-réservé selon son habitude, le prince reçut bien le religieux; mais il s'inspire fort peu de ses conseils et réclame rarement ses avis.

Le clerc national de France, Mgr Lacroix, est un petit vieillard de quatre-vingts ans, sec, vif, remuant, d'une activité incessante. Érudit et laborieux, on ne peut lui reprocher que d'être très-absolu dans ses

opinions, mais c'est un prêtre excellent, vénéré et respecté de tous. Avant d'entrer dans les ordres, il était chef du cabinet, en 1830, du ministre de la justice, M. de Villèle. Depuis trente-quatre ans, il habite Rome, où il vit très-modestement, travaillant sans relâche et ne fréquentant que ses compatriotes. Il est bien vu à la cour romaine, mais n'a jamais abdiqué ses sentiments de bon Français. Comme les douairières du temps passé, il connaît toutes les généalogies de France, et surtout celles de Lorraine, son cher pays. Les quatorze ou quinze ambassadeurs qu'il a vus successivement défiler devant lui au palais Colonna sont aussi présents à sa mémoire que le jour de leur arrivée. Sa mémoire est remplie d'anecdotes, et chaque jour, dit-on, il écrit son journal. Malheureusement, il raconte péniblement et n'a pas assez de modération dans les gestes.

Il s'occupe avec beaucoup de dévouement et de zèle de notre institution de Saint-Louis, et Mgr Lacroix est constamment pour le premier secrétaire de l'ambassade, président de la commission des *Pieux établissements français*, un conseiller précieux et le plus actif des collaborateurs.

Le séminaire de Saint-Louis des Français relève de l'ambassade de France. Le supérieur et les douze chapelains sont nommés par le gouvernement français; cet établissement, qui a pour but de permettre

à de jeunes prêtres français de perfectionner à Rome leurs études théologiques, a été fondé en même temps pour desservir l'église nationale de Saint-Louis des Français, paroisse et première église française de Rome. Les chapelains sont nommés par l'ambassadeur lui-même. Ils sont nourris, logés au séminaire de Saint-Louis, attenant à l'église de ce nom. L'ambassadeur a le pouvoir de les révoquer ou de prolonger la durée de leur séjour à Rome. Le supérieur est leur chef ecclésiastique et exerce sur eux toute autorité. Des critiques sévères ont été faites sur le but et les résultats de cette institution.

La surveillance est, paraît-il, insuffisante; les études sont négligées, et la protection, beaucoup plus que le mérite des sujets, détermine le choix de l'ambassadeur lorsqu'une place de chapelain devient vacante.

Mgr Level, supérieur de l'établissement de Saint-Louis, a succédé dans ses fonctions à Mgr de Bonnechose, qui est, à cette heure, archevêque de Rouen. C'est un prêtre fort estimable, réservé, jaloux de ses prérogatives, mais devenu peut-être un peu trop prélat romain. Il dirige les consciences de la famille Borghèse et de l'aristocratie française établie ou de passage à Rome.

Le retour du prince de la Tour-d'Auvergne comme ambassadeur dans cette ville, où il avait laissé tant de souvenirs comme secrétaire d'ambassade, a été vivement désiré et impatiemment attendu par d'autres personnes.

Outre Mgr Lacroix, clerc national de France, le père Trullet, consulteur canonique, et le supérieur de Saint-Louis, Mgr Level, deux fonctionnaires dépendent de l'ambassade de France : le préfet de la police française à Rome et l'avocat de l'ambassade. Nous connaissons déjà l'avocat Lasagni. M. Mangin, préfet de la police française à Rome, n'avait pas de fonctions bien définies ; c'était à la suite de l'entrée de l'armée française, en 1849, que cette place avait été créée, sous le nom d'agent de la nation. Le gouvernement pontifical accordait un traitement assez élevé à ce fonctionnaire, qui était en même temps logé très-confortablement par la cour de Rome. En retour, M. Mangin devait donner des renseignements spéciaux au cardinal secrétaire d'État. Ces mêmes informations, M. Mangin les communiquait successivement à l'ambassadeur et au général commandant l'armée française à Rome, et comme il arrivait parfois que l'entente la plus cordiale ne régnait pas entre ces trois puissances, l'ambassadeur, le cardinal et le général, il en résultait que, dans ses fonctions délicates de préfet de la police française, M. Mangin devait manœuvrer avec une prudence, un tact et une finesse dont on ne saurait trop le louer. A peine avait-il sous ses ordres quelques agents, et encore fort mal rétribués ; aussi ses informations quotidiennes, sous forme de rapport, étaient-elles, la plupart du temps, sans importance et sans intérêt.

M. Mangin, qui a connu M. de la Tour-d'Auvergne pendant son séjour à Rome, en 1849, a pour lui

une affection profonde et un dévouement absolu. C'est en effet au prince qu'il devait, en grande partie, sa position, et, chose rare, M. Mangin conserve pour son bienfaiteur les mêmes sentiments de reconnaissance.

Rome, février 1863.

J'ai fait, il y a peu de jours, la connaissance de Mgr Bastide, aumônier en chef de notre armée d'occupation. C'est un homme franc, loyal, à l'abord sympathique et fort apprécié dans la colonie. Il est l'ami intime de Mgr de Mérode, pro-ministre des armes ; cette amitié le met un peu en suspicion auprès du général de Montebello, qui n'est pas toujours dans d'excellents rapports avec le prélat belge. Mais Mgr Bastide, homme fort indépendant, se préoccupe peu de ces dispositions du général ; il accomplit son devoir avec un dévouement absolu et s'abstient d'être le familier du général ou de l'ambassadeur.

Il est fort aimé du soldat français, et ses conférences du samedi à Saint-Louis sont très-suivies. Son éloquence familière, très-pittoresque, souvent émue, lui donne un grand ascendant sur les troupes. Il est impossible de faire plus de bien avec autant de modestie et moins de bruit.

CHAPITRE V

Le corps diplomatique à Rome. — Le baron de Bach (Autriche). — Le duc de Saldanha. — M. de Kisseleff. — Le baron de Meyendorff (Russie). — M. Carolus (Belgique). — Le marquis d'Arcicollar (Espagne). — M. Odo Russell (Angleterre). — M. de Figueireido (Brésil). — Le comte Duchastel (Pays-Bas).

Rome, mars 1863.

Le baron de Bach, ambassadeur d'Autriche, se montre fort peu, et son influence à Rome n'est pas en rapport avec la grande position que l'Autriche a toujours eue auprès du Saint-Siége. Le splendide palais de Venise semble inhabité et vide; en tout cas, c'est une demeure beaucoup trop grandiose pour ce vieux célibataire, original dans ses goûts, mais peu brillant sous tous rapports. Le baron de Bach paraît plus expert dans la science du droit que dans la politique. Les Français sont trop légers sans doute pour l'apprécier et le comprendre, mais personne ne s'explique comment cet homme a pu jouer un si grand rôle à Vienne. — Fils de ses œuvres, le baron de Bach a,

dit-on, aidé puissamment le gouvernement autrichien, après 1848, à transformer ses institutions administratives et judiciaires, et on lui doit de grandes réformes. — Son successeur futur, le baron de Hubner, doit passer tout l'hiver à Rome, et le pauvre ambassadeur Bach se trouvera encore diminué par la présence de ce diplomate habile. — Le baron d'Ottenfels, conseiller de l'ambassade d'Autriche, était précédemment à Paris comme secrétaire. C'est un homme de talent, modeste et fort apprécié à Rome. Madame d'Ottenfels est simple et charmante; elle est Suissesse, sœur de la duchesse Colonna.

La Russie a pour représentant M. de Kisseleff, ministre plénipotentiaire et frère du comte de Kisseleff, ambassadeur à Paris. Beaucoup plus jaloux de ses plaisirs et de son bien-être que de tout succès politique, M. de Kisseleff a la meilleure installation et le meilleur cuisinier de Rome. C'est à quoi il tient le plus. Vieux garçon et assez égoïste, il n'admet à ses dîners que les convives les plus gais et les plus aimables [1].

Je crois devoir placer ici le récit d'un incident grave qui eut lieu dans l'été de 1864, et mit fin aux

[1] Il vivait ainsi très-paisiblement, lorsque l'amour vint s'abattre sur cette tête déjà fort blanche, mais encore agréable. Le fin diplomate ne put résister aux charmes d'une très-séduisante veuve, la duchesse dona Francesca Torlonia, la plus belle et sans contredit la meilleure des grandes dames romaines. Fille d'un cadet de la famille Ruspoli, dona Francesca n'avait que sa beauté pour dot : aussi

rapports officiels entre la cour de Russie et le Saint-Siége.

Le premier secrétaire, baron de Meyendorff, après le départ de M. Kisseleff, s'installa à l'hôtel de la légation de Russie, et sans doute y serait-il encore s'il avait eu plus de tact et moins d'orgueil. On sait, en effet, que c'est à la suite d'une scène fort pénible qui eut lieu entre lui et le Souverain-Pontife que les relations entre le Saint-Siége et la Russie furent brusquement brisées. — Très-spirituel, élevé en France, mais sceptique et voire même quelque peu cynique, le jeune diplomate ne fit preuve, dans cette circonstance, ni de bon goût ni d'esprit. — Le Saint-Père était alors fort préoccupé du sort de la Pologne et des persécutions dont le clergé et les catholiques étaient l'objet de la part du gouvernement russe. Il ne craignit pas de s'en exprimer avec amertume dans un entretien avec le chargé d'affaires du czar. Le jeune homme répondit en riant au Pape, et lui dit que la cause des désordres et de la révolte de Pologne était l'encouragement que les insurgés trouvaient à Rome; que les prêtres catholiques seuls avaient la responsabilité de ce qui se passait.

« Mais n'est-ce pas vous qui fomentez la discorde,

accepta-t-elle résolûment la main du ministre russe. Une dame de la haute noblesse épousant un schismatique, contre la volonté du Souverain-Pontife, c'était un grand événement, un scandale; aussi les fiancés furent-ils contraints de quitter Rome et d'aller se marier en France. Le ministre échangea son poste contre celui de Florence, et le baron Félix de Meyendorff, secrétaire de la légation, resta chargé des affaires de Russie.

Saint-Père, et n'apportez-vous pas chez nous l'esprit de révolte, de révolution, le désordre? »

A ces mots, qui avaient échappé à M. de Meyendorff, et qu'il dut déplorer par la suite, le Saint-Père devint pâle, et indiquant d'un signe impérieux la porte au diplomate russe :

« Retirez-vous, monsieur, lui dit-il, retirez-vous sur-le-champ; mais sachez que ce n'est pas l'envoyé de l'empereur que je congédie, mais M. de Meyendorff. »

Celui-ci, fort troublé, et comprenant alors seulement la gravité et l'inconvenance de ses paroles, se jeta aux genoux du Pape pour réclamer de lui pardon et recevoir sa bénédiction. Mais le Pape, dont la bonté et l'indulgence venaient d'être si étrangement outragées, s'éloigna aussitôt sans répondre, et rentra dans ses appartements. — A peine M. de Meyendorff eut-il quitté le Vatican, que le Saint-Père fit mander le cardinal Antonelli, et le mit au courant de la scène qui venait de se passer. — Un courrier partit le soir même pour Vienne, et le nonce d'Autriche eut l'ordre de faire savoir au gouvernement du czar jusqu'où M. de Meyendorff s'était oublié. — Confiant outre mesure dans la longanimité du Pontife, M. le chargé d'affaires pensait que le Pape, irrité sur le moment, aurait promptement pardonné l'injure. — Mais ayant appris, le lendemain dans la matinée, par les rumeurs de la cour pontificale, que le cardinal avait attaché une telle importance à sa conduite qu'il en avait immédiatement averti la cour

de Russie, son étonnement et son embarras furent grands ; mais il était homme de ressources, et, afin de prévenir le coup dont il était menacé, il prit les devants ; et tandis que le nonce d'Autriche, forcé de recourir à l'intermédiaire de l'ambassadeur russe à Vienne (puisque le Saint-Siége n'a pas de représentant à Pétersbourg), exposait les griefs du Pape, le cabinet du prince Gortschakoff était déjà au courant de la scène, racontée naturellement à l'avantage du jeune diplomate, et où ce dernier jouait un fort beau rôle. — Peu de jours après, le gouvernement russe rappelait son envoyé, et, depuis ce moment, la Russie n'a pas de représentant diplomatique à Rome. — Le baron de Meyendorff fut approuvé par sa cour ; et son insolence envers le Pontife auguste, le vieillard vénéré de tous, devint pour lui une source de faveurs et une triste occasion d'avancement. — Il faut ajouter, pour être vrai, que partout à Rome, même dans les cercles hostiles au Saint-Père, on blâma avec énergie le baron de Meyendorff, et sa conduite fut sévèrement jugée.

L'Angleterre n'a pas eu depuis Henri VIII de représentant officiel ou d'ambassadeur auprès de la cour de Rome. Un agent officieux y réside toujours cependant et surveille les intérêts de ses nombreux nationaux. En 1862, M. Odo Russell, secrétaire de

la légation britannique à Turin, occupait ce poste fort important et fort recherché par les diplomates anglais.

Le nombre des Anglais catholiques ou protestants qui viennent passer l'hiver à Rome est fort considérable, et, depuis le lord et l'homme d'État jusqu'au simple bourgeois de la Cité, presque tous les sujets de la reine ont visité Rome une fois dans leur vie.

Odo Russell, élevé en France, comme le baron de Meyendorff, a autant d'esprit, mais beaucoup plus de tenue que ce dernier. Fort bien vu de tous dans la société romaine, homme du monde, aimable et séduisant, il ne néglige aucune coterie. Accueilli avec distinction chez les princes et les amis les plus dévoués du Saint-Siége, il est également lié avec les membres du parti d'action, du comité italien de Rome, dont il écoute très-complaisamment les confidences, et auquel il sert, disait-on, d'intermédiaire. Le cardinal et le Pape n'ignorent pas le singulier rôle que joue Odo Russell auprès de leurs ennemis, mais le pauvre gouvernement pontifical, s'il se débarrassait d'Odo Russell, tomberait sur un adversaire plus dangereux et sur un agent plus actif et plus perfide encore.

Vivant à Rome, comme un simple touriste, en voyageur épris de ce séjour, Russell n'a aucun caractère diplomatique reconnu ; il voit néanmoins souvent le Saint-Père, mais surtout le cardinal Antonelli.

L'ambassadeur de Portugal est le maréchal *duc de Saldanha;* ce vieux héros des guerres civiles de Portugal a, dit-on, une grande autorité dans sa patrie, où sa popularité est telle qu'elle inspire des craintes, même à la couronne. Afin de le tenir éloigné de Lisbonne, on l'a envoyé à Rome, où il fait d'assez grandes dépenses, aux frais de son gouvernement. Chargé de famille, sans fortune et très-prodigue, le vieux duc mène un vrai train d'ambassadeur. Il donne de grands dîners, exécrables, mais somptueux. On voit sans cesse, au Corso et dans les promenades, ses équipages et sa livrée vert pomme, et, mari modèle, il accompagne partout sa troisième épouse, excellente Anglaise fort commune. Il l'a ramenée de Londres, peu d'années auparavant, où elle tenait une table d'hôte. La fille, assez jolie blonde, a été adoptée par le maréchal, qui la traite comme sa propre fille. Pendant son séjour à Rome, il la maria à un Anglais de bonne famille, mais sans fortune, M. Walpoole.

Charitable et généreux, le duc de Saldanha est aimé de tous. Ce vieux guerrier est vraiment un homme universel. Tour à tour historien, poëte, savant, il a la manie de la littérature. A chaque instant, nous recevons de Son Excellence des opuscules imprimés magnifiquement, où il discourt tantôt sur la médecine, tantôt sur les questions les plus abstraites et les plus élevées. — Son rôle politique, est-il besoin de le dire, est nul, le Portugal n'ayant pas à la cour romaine de relations bien importantes.

Rome, mars 1863.

M. Carolus, le ministre de Belgique, est un ancien officier d'artillerie. Aujourd'hui, c'est un gros homme à lunettes, un peu lourd, souvent malade, mais d'un esprit assez fin. Il a loué près de Sainte-Marie des Anges, dans un quartier reculé, une villa avec grand jardin appartenant à son compatriote, M. de Mérode. M. Carolus est un vieux connaisseur et grand amateur de jolies choses; il a de bons tableaux, des objets d'art et de fort belles porcelaines. Le plus charmant bijou de sa collection est cependant sa jeune femme, dont il semble être le père. Madame Carolus est fort jolie, excellente personne, sans méchanceté aucune; elle s'occupe beaucoup de ses toilettes, de sa petite fille et même de son vieux mari.

L'empereur du Brésil a pour représentant M. de Figuereido, digne homme établi depuis plus de quinze ans à Rome. Il ne joue aucun rôle et ne porte ombrage à personne. Sa femme est Anglaise; c'est une personne de grand mérite, de beaucoup d'esprit et fort appréciée dans la société romaine. Notre ambassadeur, qui connaît admirablement son terrain, nous a conduits peu de temps, après son arrivée, chez madame de Figuereido, en nous engageant à

la voir souvent et à écouter ses conseils, qui ont été fort précieux pour madame d'Ideville. Elle est fort liée avec les Borghèse, le salon le plus important de Rome, et madame de la Tour-d'Auvergne fait grand cas d'elle. Elle habite la place des Saints-Apôtres, près du palais Colonna, et son appartement est celui qu'occupaient jadis les Savorelli, la famille de *Tolla*, l'héroïne de M. About.

L'ambassadeur d'Espagne auprès du Pape n'est point encore à Rome. L'Espagne a également un représentant accrédité auprès de Leurs Majestés le roi et la reine de Naples. Le premier secrétaire de l'ambassade d'Espagne, le marquis d'Arcicollar, est un homme aimable et très-distingué ; c'est un caractère sûr et élevé.

Le comte et la comtesse Duchastel représentent la Hollande ; mais, comme leur bon pays, ils ne font aucun bruit, parlent bas et vivent à Rome comme un bon ménage de touristes sans prétention.

Peu de temps avant mon arrivée s'était passé à Rome ce douloureux incident, à la suite duquel le baron de Cannitz, ministre de Prusse, avait été saisi, pendant une fête, d'un accès de folie furieuse. Son successeur n'est pas encore arrivé.

CHAPITRE VI

La villa Médicis. — M. Schnetz. — Les dîners de M. Schnetz. — Intérieur de la villa. — Les pensionnaires. — Le roi de Bavière.— Les artistes français et étrangers à Rome.

La France possède dans l'enceinte de Rome un nombre considérable d'églises, de couvents, de jardins, de palais et de maisons particulières. Ces biens, désignés sous le nom de *Pieux établissements français*, sont administrés par une commission instituée *ad hoc* et composée de Français notables, sous la présidence du premier secrétaire de l'ambassade. La plupart des grandes puissances catholiques, l'Espagne, l'Autriche, le Piémont et le Portugal, ont également dans la ville éternelle de vastes et importantes propriétés, ce qui faisait dire, il y a quelques jours, avec beaucoup d'à-propos à un Anglais, lord X... : « Je comprends maintenant que vous ne « soyez pas partisans, vous autres catholiques, de « l'unité de l'Italie et que vous redoutiez d'y voir

« arriver le roi Victor-Emmanuel avec son gouverne-
« ment et tout son cortége. Cette doctrine libérale,
« qui me paraissait jadis si juste : « Rome doit
« appartenir aux Romains, » me semble beaucoup
« plus facile à réfuter aujourd'hui que je connais
« Rome. » — Tout catholique en effet, quelle que soit sa nationalité, est ici chez lui. Il foule un sol qui lui appartient et ne peut vraiment se considérer comme en pays étranger. Le souverain qui règne n'est-il pas le sien? Les richesses immenses de la Rome chrétienne n'ont-elles pas été apportées par ses ancêtres? Si l'Angleterre par hasard eût été catholique, jamais Rome n'aurait à redouter les Italiens.

En défalquant, en effet, du territoire enclavé dans l'enceinte de la ville les églises, les couvents, les propriétés et terrains appartenant aux nations étrangères, aux grands ordres religieux, en retranchant le Vatican et Saint-Pierre, qui à vrai dire appartiennent encore plus à la catholicité qu'à l'Italie, je ne vois pas trop ce qui resterait de Rome aux véritables Romains [1].

[1] Il existe dans la ville et la province de Rome 476 couvents, dont 311 couvents d'hommes et 165 de femmes. Les moines s'élèvent à 4,326 et les religieuses à 3,825.

Les couvents, les moines, les religieuses et les revenus se divisent ainsi : dans la ville de Rome, 126 couvents d'hommes, 92 de femmes; total 218. Le nombre des moines est de 2,376; celui des religieuses de 2,183 ; total 4,558.

Le nombre total des couvents dans les diocèses suburbicaires est de 73, dont 51 couvents d'hommes et 22 couvents de femmes. Les moines s'élèvent à 517 et les religieuses à 351 ; total 868.

Dans les autres communes de la province, le nombre total des

De toutes les propriétés françaises sises à Rome, celle que les Italiens et les étrangers nous envient le plus est, sans contredit, la *villa Médicis*. Placé dans une situation merveilleuse de laquelle on aperçoit le panorama de la grande ville tout entière, ce charmant palais, construit en 1540, sert aujourd'hui de demeure à nos pensionnaires de l'école de Rome. L'Académie de France, installée jadis au Corso, occupait le *palais Salviati*, autrefois de Nevers. Cette institution, qui date du roi Louis XIV, est aussi glorieuse qu'utile pour la France. L'influence que nous exerçons par les arts et la littérature sera longtemps encore notre plus beau domaine.

Si tout Français, comme nous le disions, se considère en quelque sorte comme chez lui en arrivant à Rome, combien de raisons plus puissantes encore pour se croire en pleine France lorsqu'on a passé le seuil de la villa Médicis !

Le directeur de l'Académie, M. Schnetz, est depuis fort longtemps établi à Rome. Par un privilége spécial, cet excellent homme se fait proroger d'années en années le temps de son séjour ; je ne sais pas si la

couvents est de 185, dont 134 couvents d'hommes et 51 couvents de femmes, les moines s'élèvent à 1,434 et les religieuses à 1,292 ; total 2,795.

Corps moraux ecclésiastiques. — Il existe dans la ville de Rome 5 basiliques patriarcales, 9 basiliques mineures, 8 églises collégiales. Il y a en outre 181 bénéfices, chapellenies, etc., dont 43 sont de patronat laïque et 138 de patronat ecclésiastique.

Dans les églises suburbicaires, il existe 4 églises cathédrales, 19 églises collégiales ; et l'on connaît 292 bénéfices.

Le chiffre total des revenus de ces établissements dépasse sept millions.

peinture et les arts y gagnent infiniment, mais, en tout cas, le pittoresque y perdrait beaucoup si le père Schnetz, comme chacun le nomme, quittait Rome et sa villa Médicis. Le vieux directeur de l'Académie fait partie des curiosités romaines; c'est un type très-accusé, plein d'originalité, d'esprit et d'*humour*. Il est très-populaire et fort aimé dans la ville. La haute société romaine l'accueille comme un des siens, et tous les mendiants le connaissent. Resté célibataire, il vit de cette vie fastueuse, et en même temps modeste, des cardinaux et des prélats. La discipline, la règle qu'il a établie pour les jeunes pensionnaires de Rome est loin d'être rigoureuse, et il s'y soumet tout le premier. On lui reproche bien d'avoir un très-mauvais cuisinier et de ne pas être assez exigeant sur la propreté intérieure du palais et des escaliers; mais que voulez-vous? Chaque domestique est ici le maître. L'excellent M. Schnetz est si indulgent et il aime tant Rome, qu'il ne faut pas s'étonner si les abus sur les abus se sont entassés à la villa Médicis ainsi que dans l'enceinte des grands murs. Après tout, ces abus, le plus souvent de l'ordre matériel, ne nuisent véritablement à personne.

Le droit d'asile est un des anciens priviléges de la villa Médicis. Ce droit amène dans le palais et dans les jardins des hôtes d'une moralité douteuse. Cependant le mal ne serait pas grand si le directeur, plein de compassion pour la race de ses vieux modèles de brigands, ne transformait le plus souvent ces hôtes incommodes en serviteurs de la maison.

Chaque dimanche, l'ambassade, l'armée d'occupation, les artistes, les étrangers de distinction reçoivent à l'Académie un excellent accueil. Si les dîners, pompeusement servis dans le service de Sèvres (don du roi Louis-Philippe), laissent beaucoup à désirer aux gourmets, le maître de la maison, lui, ne s'en préoccupe guère ; son vigoureux appétit fait honneur au repas et désarme toute critique. Deux pensionnaires, à tour de rôle, sont de service au dîner du dimanche et aident M. Schnetz à en faire les honneurs. Le soir, on danse, et l'infortuné grand prix de musique est prié de tenir le piano. Les hôtes les plus habituels de M. Schnetz sont les officiers de l'armée et surtout les officiers de l'artillerie. Le bon directeur a pour le noble métier des armes, et spécialement pour le corps savant de l'artillerie, une prédilection marquée. Il ne manque pas une revue, connaît par cœur toutes les manœuvres de l'exercice du canon et sa tendresse s'étend sur tous les artilleurs en général, grands et petits.

On doit juger combien sont libres les pensionnaires sous cette paternelle direction ; aussi nul directeur de l'Académie n'a-t-il été aussi populaire. Lorsqu'il s'agit de défendre les siens et les droits de l'Académie, M. Schnetz déploie autant de tact que d'esprit. Il y a peu de temps, la vieille institution de l'école de Rome ayant reçu de M. de Nieuwerkerke un rude assaut, le maréchal Vaillant, commandant en chef des Beaux-Arts, n'osa point prendre sa défense; c'est alors que M. Schnetz, usant du privi-

lége d'ancien ami de la reine Hortense et de son fils, détourna, autant que possible, l'orage amassé sur la villa Médicis.

Hier, j'ai visité avec mon ami Henner, le grand prix de peinture (5e année), l'intérieur de l'Académie. Comme je le comprends, l'attachement, l'amour que ces jeunes artistes gardent pour Rome et leur chère villa ! C'est là, sans contredit, qu'ils ont passé les meilleures, les plus belles années de leur vie, sans souci du lendemain, sans préoccupation, sans rivalité mesquine, tout entiers à leur art, absorbés dans le culte du beau. Rome, il me semble, dans leur existence, doit apparaître comme une oasis dans la vallée de douleurs. Combien d'entre eux, revenant à Rome et retrouvant son portrait (selon l'usage, le prix de peinture de chaque année doit laisser à l'Académie les portraits de tous ses camarades), combien, dis-je, doivent se reporter à ces années de jeunesse pleines d'illusions pour les comparer aux déceptions et aux amertumes de l'heure présente !

Des fenêtres de la salle à manger et du salon des pensionnaires placés à l'entresol sur la façade du nord, on découvre l'admirable panorama de la ville. Il est impossible de rêver un horizon plus grandiose, plus imposant, en même temps une vue plus pittoresque, plus animée. Sous les fenêtres du palais, défile, chaque jour, devant les yeux de nos jeunes artistes toute la ville de Rome qui se rend au Pincio : les princes, les cardinaux dans leurs grands carrosses,

les cavaliers, les promeneurs élégants ou pauvres, oisifs, moines, femmes et enfants. Il n'y a pas un Romain, il n'y a pas un étranger établi depuis quelque temps à Rome, qui n'oublierait de prier ou de déjeuner le matin, plutôt que de négliger à trois heures de faire *son Pincio*. Cette promenade, fort restreinte du reste, est construite en terrasse et attenante aux jardins de la villa Médicis. On y parvient en voiture par des pentes douces, encadrées dans d'élégants escaliers pour les piétons. Ce grand travail a été exécuté jadis par les Français, au temps où le pape Pie VII séjournait, un peu malgré lui, en France.

Du côté de la façade du midi, l'aspect change à la villa Médicis. Tout est calme, silencieux.

Un des plus ravissants péristyles qui soit au monde donne accès sur les jardins. Les colonnettes élégantes, les balustres gracieux aux marbres roses et bleus, les statues, les vases, les bas-reliefs semés avec tant de goût sur la façade et dans le parterre charment l'œil d'une façon étrange. Et cet horizon sur la campagne et sur la villa Borghèse au premier plan, peut-on l'oublier jamais? Et les bouquets de pins parasols jetés çà et là, les vieilles murailles d'Honorius, les aqueducs gigantesques! Cet admirable paysage encadré dans ce ciel bleu foncé qu'on ne voit qu'à Rome; l'atmosphère tiède, un peu énervante; le parfum âcre des arbres verts, tout, jusqu'au roulement sourd des voitures du Pincio, jusqu'à ce silence plein de gaieté, de poésie, pénètre l'âme et

se grave en un souvenir ineffaçable. C'est une sensation personnelle que je traduis, l'impression d'un promeneur bourgeois, qui aimait tout particulièrement, il faut bien le dire, la villa Médicis, ses jardins, son directeur et l'ami Henner. Mais que de fois, j'en suis certain, les artistes qui ont eu le bonheur de séjourner longtemps dans ce coin béni ont éprouvé ces mêmes sensations de bien-être, de recueillement et de paix ! Plus d'un, je le gagerais, aux jours de tristesse, doit, en fermant les yeux, se reporter, par le souvenir et l'imagination, à tel beau soir d'octobre, à telle matinée de mars, devant le portique de la villa !

M. Schnetz, qui cependant est légèrement sceptique, aime et admire tout dans Rome ; que de fois je l'ai entendu dire d'un ton gouailleur et en même temps sérieux : « Croyez-moi, l'odeur toute particulière, *sui generis*, du brocolis, n'est pas sans agrément pour le Romain. Lorsqu'on enlèvera les immondices des petites rues et des places à des époques déterminées, ainsi qu'on le fait dans l'odieux Paris de M. Haussmann ; le jour où l'on défendra d'étendre les linges et les haillons aux fenêtres, je quitterai Rome, disait-il, car la vieille ville des artistes, des dilettantes et des moines n'existera plus. » Ceci est sans doute exagéré, mais n'y-a-t-il pas beaucoup de vrai dans le fond de l'observation de M. Schnetz? A coup sûr, lui artiste sincère, ému, n'aime pas le progrès rectiligne, uniforme et *yankee* à l'instar de son jeune ami M. About. A propos de M. About, dernièrement, dans un salon,

on reprochait à M. Schnetz d'avoir donné jadis au spirituel écrivain des renseignements trop intimes sur la société romaine. Le terrible voyageur, en effet, n'avait pas séjourné quinze jours à Rome, mais il avait si habilement reproduit et utilisé toutes les conversations, et les anecdotes du vieux directeur, que grâce à ce dernier il avait trouvé le moyen d'introduire dans un livre un peu superficiel, quoique rempli d'esprit, des traits pleins d'observation et de malice. — « Ah ! quel serpent j'ai réchauffé dans mon sein ! » répondait le père Schnetz. Et au ton dont il disait ces mots, on ne savait trop si le directeur n'était pas satisfait d'avoir réchauffé le malin serpent qu'il avait conduit lui-même jusque dans la montagne.

En ce qui concerne les bandits, les excellentes relations de M. Schnetz, peintre ordinaire et historiographe des brigands, avec ses modèles, sont restées légendaires. Chacun sait que son ami Léopold Robert et lui ne craignaient point, tant était profond en eux l'amour de l'art, de pénétrer dans les mœurs et la vie intime de leurs clients, et d'étudier jusque dans leur repaire ces types pleins d'originalité. Au premier plan du célèbre tableau de Léopold Robert, les *Moissonneurs*, les deux femmes qui ouvrent le cortége ne sont autres que deux jeunes sœurs fort goûtées alors par nos deux amis. L'une d'elles, Maria Grazia, vit encore et habite le bourg de Sonino. M. Schnetz, de temps en temps, fait une excursion dans la Sabine pour voir son ancienne amie, laquelle

reçoit chaque mois une petite pension de dix écus.

En échange, pleine et entière protection est assurée aux pensionnaires de la villa Médicis ; grâce à l'influence de la vieille montagnarde, aucun bandit n'oserait toucher à un artiste français. Tous les ans, à la même époque, Maria fait parvenir à son bienfaiteur de longs chapelets de figues de Sonino ; aussi, à la table du directeur, serait-on très-mal venu de trouver dures et sèches les atroces figues de Maria Grazia.

Une singulière légende, et qui touche à l'art de beaucoup plus près, m'a été racontée par M. Schnetz, un jour qu'il était en veine de confidence, — c'est l'histoire de la fameuse et mystérieuse société de la Soupe à l'oignon. — Sa création remonte à l'année 1810 environ, et la nouvelle confrérie succéda à la compagnie du *Grand Malheur*. Plusieurs artistes français et pensionnaires de l'Académie avaient l'habitude de se réunir tous les mois dans une petite *osteria* située près de Saint-Jean de Latran. Ce fut à la suite d'une de ces agapes fraternelles que les convives se constituèrent en société secrète, et firent le serment, probablement sur une soupe à l'oignon, de rester étroitement unis, de se défendre envers et contre tous dans la vie, de pratiquer scrupuleusement la maxime de l'admiration mutuelle, enfin de s'entr'aider jusqu'à l'Institut et à la mort.

Aucun serment, et celui-là cependant n'était prêté ni sur l'Évangile ni sur une charte, ne fut plus religieusement tenu. A l'origine, en 1810, la société

se composait d'une dizaine de membres ; elle prit de l'extension et compta jusqu'à 25 adeptes recrutés à l'élection. Les membres n'en furent jamais ostensiblement connus ; la qualité de pensionnaire de l'Académie n'était pas exigée. Le peintre Picot fut un des grands maîtres de cette franc-maçonnerie, contre laquelle certains artistes ont plus d'une fois, mais en vain, tenté de réagir. A l'Institut (section des beaux-arts), la Société de l'Oignon fut un moment toute-puissante ; nul ne pouvait être admis s'il n'en faisait partie. Les honneurs, les grandes commandes, les positions étaient toutes aux mains des compagnons mystérieux du *Grand Malheur*.

M. Schnetz ne voulut pas me révéler le nom des membres actuels, mais il m'a assuré que la société existait toujours et se réunissait à Paris une fois ou deux fois l'an.

Comme les natures fortes et généreuses, M. Schnetz est très-indépendant de caractère et professe à l'endroit de tous une grande franchise de langage ; c'est un véritable tempérament d'artiste, et sa conversation est pleine d'esprit et de verve. Son indépendance est fort redoutée dans les élections à l'Institut, car les recommandations ont sur lui peu de prise. Un jour (naturellement aucun candidat de l'*Oignon* n'était présenté), il hésitait, lorsqu'une personne très-puissante vient lui recommander un de ses amis : « Votez pour lui, je vous en supplie, c'est un si digne homme, un si brave garçon ! — C'est fort bien, répondit M. Schnetz, mais il n'a aucun talent,

votre ami ; il est bon garçon, dites-vous, mais ce n'est point encore assez. Cadet-Roussel aussi était un bon enfant, lui ! et nous ne l'avons pas encore nommé de l'Institut. »

M. Schnetz, affable pour tous les pensionnaires de l'Académie, a cependant une prédilection marquée pour trois d'entre eux, bien qu'ils ne soient point artilleurs. Ce sont l'architecte Ginin, le sculpteur Falguières et le peintre Henner. Ce dernier, sur lequel le directeur fonde de très-grandes espérances qui seront certainement justifiées, joint à un véritable talent une nature modeste, simple et très-élevée. Comme la plupart des Alsaciens ses compatriotes, il a l'esprit sérieux, aime le travail et cherche sans cesse à s'instruire.

Rome, avril 1865.

L'Allemagne envoie à Rome un assez grand nombre d'étudiants, jeunes peintres et sculpteurs. Le roi de Bavière avait même essayé de fonder une institution sur le modèle de notre académie. Mais elle n'a pas réussi. Elle est devenue une sorte de cercle allemand, et les bâtiments ont été loués à des artistes de tous les pays.

Le vieux roi de Bavière vient régulièrement passer quelques mois d'hiver à Rome ; c'est la vingt-septième fois qu'il fait ce voyage. Ce souverain vit très-modestement, et personne ne se doute, en le rencontrant, qu'il coudoie une majesté, un vrai titulaire de trône.

Le roi Louis, qui, on le sait, n'est autre que le célèbre admirateur de Lola Montès, a une profonde affection pour le directeur de l'Académie. Quand ces deux grands vieillards, qui tous deux sont atteints d'une surdité des plus remarquables, se promènent ensemble au soleil sur la terrasse *de la Trinité des Monts*, on prétend que les passants qui circulent sur la place d'Espagne sont au courant de leur conversation. Le roi donne des dîners presque aussi célèbres que ceux du père Schnetz. Ils sont apportés dans la boîte traditionnelle de la *trattoria* voisine, et les convives se dédommagent en anecdotes de la triste chère royale.

En dehors de l'Académie de France, plusieurs artistes français habitent Rome. Les uns à poste fixe, comme Rodolphe Lehman, qui a épousé une charmante Anglaise; les autres comme Hamon, Français, viennent y travailler et passer un hiver.

J'ai vu, il y a quelques jours, un jeune peintre envoyé à Rome par la ville de Lille. Il me semble avoir du talent, un peu violent, heurté, théâtral, mais en somme il a beaucoup d'imagination. On le nomme Carolus Duran, et son immense toile, *un Assassinat dans la campagne romaine*, a de grandes qualités.

La Belgique a aussi un peintre d'une réelle valeur, nommé Bourlard. Malheureusement cet artiste est paresseux et ne travaille que lorsqu'il y est forcé; c'est grand dommage, car il a abandonné l'art pour le métier. J'ai visité avec le colonel Bocher l'atelier

de Clésinger ; j'ai trouvé des choses fort intéressantes, sans doute, mais l'homme m'inspire tellement peu de sympathie, que je ne saurais apprécier ses œuvres que si elles étaient hors ligne.

Nous voyons souvent chez les Montebello et à la chancellerie le jeune d'Épinay ; il fait partie de notre petite coterie française, fleur de l'ambassade et de l'armée. L'histoire de d'Épinay est intéressante ; c'est le fils du général d'Épinay, originaire de l'île Maurice, et par conséquent sujet anglais. Arrivé jeune en France, libre et possesseur d'une magnifique fortune, il mena la vie à grandes guides. Après trois ans de séjour à Paris, au petit Cercle de la rue Royale, le jeune insulaire avait dépensé près d'un million, et en était réduit à une cinquantaine de mille francs, lorsqu'il trouva en lui assez d'énergie et d'esprit pour s'arracher à cette vie inepte et humiliante. Il se souvint que, dans son enfance, il aimait à modeler ; s'armant de courage, il vint à Rome, se prit à travailler, sans relâche, avec l'ardeur qu'il mettait à tout. Aujourd'hui il est devenu un sculpteur de talent ; ses œuvres se vendent fort bien à Paris et à Londres, et je suis persuadé qu'il arrivera dans quelques années à la célébrité et à la fortune. Par exemple, il faut que ses amis le surveillent pour qu'il ne prenne du piquet qu'à de longs et rares intervalles et à fort petites doses.

CHAPITRE VII

La société romaine. — Les princes romains. — Parti noir, parti bleu. — Papalins et libéraux. — Intérieurs de salons : les Borghèse, les Salviati, les Rospigliosi. — La comtesse de Montebello.— L'ambassade. — Société napolitaine, russe, anglaise.

Rome, 13 mai 1863.

A Rome, la politique divise l'aristocratie en deux camps très-distincts. Le parti noir, c'est-à-dire les nobles dévoués, fidèles au Saint-Père, hostiles à toute transaction avec l'Italie, comprend les familles Borghèse, Salviati, Massimo, Aldobrandini, Patrizzi, Altieri, Rospigliosi, etc.

Le parti bleu se compose des amis de l'Italie, des libéraux et des mécontents. Il est bon d'ajouter que ces libéraux nobles, tout en résidant à Rome, jouissant de tous les avantages et priviléges de leur caste, font, chaque jour, des vœux secrets pour le triomphe du roi d'Italie et l'établissement de la capitale à Rome. Les princes Doria, Colonna, Pallavicini, les

ducs de Fiano, Sermonetta, la princesse Sciarra, les marquis Calabrini, Trogli, Gavotti, etc., sont les plus zélés.

Dans cette noblesse libérale, comme dans la noblesse papaline, on peut trouver certainement des hommes de cœur et de foi, mais la plupart des libéraux sont tellement convaincus de leur mérite et de leur importance que, dernièrement, les plus huppés se partageaient sérieusement entre eux les ministères et les grandes fonctions de l'Italie. Le roi serait si heureux de les combler à son entrée à Rome ! « Moi, disait l'un, je serai ambassadeur à Londres. — Moi à Vienne, répondait l'autre. — Un tel, vous serez ministre de la maison du roi ; vous, gouverneur de Lombardie ou de Naples. »

Si jamais pareil malheur arrive, si le Pape est chassé de Rome et le roi d'Italie installé au Vatican, je connais assez les Piémontais et les hommes politiques de l'Italie, et je leur sais trop d'esprit et de bon sens pour ne pas apprécier nos beaux princes à leur juste valeur. Ne vous en déplaise, messeigneurs, il n'y aura rien de changé dans le personnel des hommes d'État, et les princes libéraux de Rome continueront à promener leur oisiveté et leur incapacité à travers les rues de Rome et à travers le monde. Tout au plus en fera-t-on des maîtres de cérémonie ? C'est alors qu'ils regretteront sincèrement le temps où, bénéficiant, malgré eux, d'un ordre de choses qu'ils trahissaient chaque jour, ils étaient pris presque au sérieux dans leurs petits cercles du Corso.

Pour répondre à ce lieu commun si souvent répété et exploité, « que le gouvernement despotique des prêtres a tellement opprimé, abruti, châtré la population de Rome, qu'aujourd'hui il lui est plus difficile qu'à tout autre peuple de se relever, » il suffit de rappeler que le Piémont, avant 1848, et Naples, jusqu'en 1859, gémissaient sous un joug bien autrement dur que la douce tyrannie des Pontifes. Cependant, malgré cette habitude de la servitude, les peuples de Piémont et de Naples, les uns avec leurs défauts, les autres avec tous leurs vices, n'ont jamais perdu le sentiment de leur dignité. Chez le Napolitain, par exemple, ne retrouve-t-on pas le courage et l'audace qui font les héros et, disons-le aussi, les bandits? Quant au Romain, il restera toujours... Romain moderne.

Pendant les courts instants qu'il a passés à Rome, M. Edmond About a peint d'une façon saisissante les ridicules de la noblesse romaine, oisive, pleine de morgue et d'ignorance, et dont l'horizon moral et politique ne dépasse pas les promenades du Pincio, les stations sur le Corso et à la villa Borghèse. La bourgeoisie, qui se compose des avocats, médecins, marchands de campagne, négociants et petits banquiers, n'est pas beaucoup plus intéressante que l'aristocratie. Sans énergie pour le bien comme pour le mal, cette classe, aussi ignorante que la noblesse, n'a d'autre aspiration et d'autre but que d'amasser de l'argent, rançonner les étrangers et acheter un titre.

Sauf quelques exceptions, peut-être le courage n'est-

il pas aussi commun à Rome qu'à Naples. Ainsi que l'expérience l'a déjà prouvé, si la révolution devait, une fois encore, triompher à Rome, ce ne serait pas le Romain, à coup sûr, qui pourrait revendiquer la gloire de l'entreprise. Tout son dévouement à la cause italienne se borne à des réunions, promenades silencieuses au *Forum*, à des manifestations inoffensives dans lesquelles il s'est bien assuré à l'avance que pour lui il n'y a aucun danger à courir. La plupart des Romains, il est vrai, n'a jamais eu l'occasion de tirer une épée. Deux parmi eux, deux seuls, les *Patrizzi* et les *Salviati*, ont été admirables de courage et de dévouement pour la défense du Pape en 1848.

Les salons de l'aristocratie romaine sont difficilement accessibles. Tous ces seigneurs, en effet, dont l'unique illustration repose sur un pape ou un cardinal, lequel a du même coup anobli et enrichi tous les siens, ont une fierté, une morgue que l'on ne rencontre nulle part ailleurs. Chacun d'eux se considère sérieusement comme descendant d'une race souveraine; aussi se regardent-ils bien au-dessus des plus grandes familles de l'Europe. Mais, hélas! tout leur prestige s'arrête aux portes de Rome; les frontières pontificales une fois franchies, que devient à Londres, à Paris ou ailleurs, le petit prince romain sans ses carrosses, son palais et ses petits courtisans? Il est bon d'ajouter que ce sont les princes libéraux qui tombent le plus dans ce ridicule.

Les princes romains se marient fort peu entre eux et il est curieux de constater quelle est à cette

heure, la nationalité d'une grande partie des princesses. Ainsi la princesse Colonna (*d'Alcudia*) est Espagnole ; la princesse Rospigliosi (*de Champagny-Cadore*), la princesse Borghèse (*la Rochefoucauld*), et la duchesse Salviati (*Fitz-James*) sont de France. La princesse Aldobrandini (*Unyadi*), d'Autriche-Hongrie ; la duchesse Sermonetta, d'Angleterre ; la princesse Odescalchi (*Braniski*), de Pologne ; la princesse Campagnano (*Wikenstein*), de Russie ; la princesse del Drago (*Bourbons d'Espagne*) ; la princesse d'Arsoli (*Bourbons de France*).

Le personnel des ambassades, reçu partout, est accueilli avec autant d'urbanité que la nature des Romains le permet. Ces nobles réceptions officielles ont en général un caractère d'ennui tout particulier. Le salon du prince Borghèse, considéré comme le plus important de Rome, est le plus fréquenté. L'étranger et le touriste de semaine sainte, muni de grandes recommandations, et avec le secours de son ambassade, peut quelquefois être admis dans le sanctuaire. Là, il lui est loisible de contempler les princesses romaines dans tout l'éclat de leurs pierreries et de leurs diamants, de voir de près les cardinaux et les monsignori, et de se faire présenter aux ambassadeurs.

Après le palais Borghèse, nous avons le salon du duc Salviati. La duchesse est Française ; c'est une femme de grand mérite et de haute vertu. Très-exclusive, violente même en politique, elle n'a jamais transigé avec ses opinions, ses principes et avec l'éti-

quette. Elle n'admet chez elle, que par exception certaines personnes de l'ambassade de France, mais seulement comme particuliers et gens du monde, tant elle a en horreur notre pauvre gouvernement. Les zouaves pontificaux, il est vrai, sont reçus chez elle à bras ouverts ; sa sœur a épousé leur commandant, le baron de Charette, le cœur le plus brave, le plus dévoué, le plus chevaleresque que je connaisse. Il est adoré de ses soldats et sympathique à tout le monde. Le faubourg Saint-Germain, dans ce qu'il a de plus pur, se trouve ainsi représenté à Rome par la maison Salviati.

La princesse Rospigliosi (mademoiselle de Cadore), elle aussi, a un des salons les plus importants de Rome. Il est plus animé que celui de ses deux compatriotes, mesdames Borghèse et Salviati. Les diplomates, les hommes politiques, les artistes et les monsignori sont reçus avec une égale affabilité, mais les Romains le fréquentent peu, d'autant plus que la princesse Rospigliosi, qui hier était fort jolie femme, a la réputation d'être très-spirituelle et un peu mordante. Ce sont les trois salons les plus importants du *parti noir* de Rome.

Ceux de la *coterie bleue*, c'est-à-dire italiens, sont moins fréquentés par les étrangers ; ceci se comprend aisément : les personnes qui se rendent à Rome étant, en général, peu désireuses de voir remplacer au Vatican le Pape par le roi Victor-Emmanuel.

En dehors de ces salons, nous avons, nous Français, un centre intéressant, très-animé et une sorte

de terrain neutre, sur lequel nous nous réunissons très-souvent : c'est le salon de madame de Montebello, la femme du général. Il est rare de rencontrer une femme plus aimable, plus indulgente et dont l'esprit et les manières aient plus de bienveillance et d'aménité. Elle n'aime peut-être pas à planer dans des sphères bien élevées, mais elle est en réalité si jolie, si bonne, si élégante et si gracieuse, qu'on oublie volontiers, pour l'amour d'elle, les coups de boutoir de l'excellent général. Au reste, ce dernier n'est pas méchant; comme les hommes qui ne sont pas transcendants, il est ombrageux, un peu jaloux de son autorité, de sa dignité, de ses droits, de ses devoirs, de ses généraux, de ses épaulettes et... de tout enfin. Personne cependant ne songe à lui discuter ou à lui enlever les uns ou les autres. Chacun, au contraire, se plaît à rendre justice à son honnêteté, à son patriotisme, à sa droiture, et à son bonheur. En effet, si le général commet parfois quelque maladresse, certes ce n'est pas intentionnellement. C'est par-dessus tout un brave militaire et absolument dévoué à l'empereur, dont il a l'honneur d'être l'aide de camp. Mais vraiment le général est trop peu diplomate! S'il n'avait pas affaire à des hommes d'infiniment d'esprit comme le cardinal Antonelli, M. de la Tour-d'Auvergne et M. de Sartiges, nous ne sortirions jamais des conflits de pouvoir et des brouilles.

Le salon de la comtesse de Montebello est, sans contredit, le salon le plus recherché, le plus gai de

Rome; ses fêtes sont toujours charmantes, ses dîners excellents, ses réunions bien choisies et toutes parisiennes. Il faut dire, il est vrai, que le charme de la maîtresse de maison rayonne sur tous ses hôtes.

L'état-major du général et le personnel de l'ambassade vivent dans la plus parfaite harmonie et même dans une étroite intimité. Qui sait si ce lien qui nous unit ne vient pas du malin plaisir que nous trouvons, les uns et les autres, à médire et à rire de nos chefs, à critiquer leurs personnes et leurs actes ! Hélas ! ce passe-temps, après tout, est bien innocent. N'est-ce pas l'unique, l'éternelle consolation réservée aux humbles, de se moquer un peu de ceux que les hasards de la hiérarchie ont placés en tête?

Le général de Montebello a pour aide de camp M. de Saint-Cyr-Nugues, chef d'escadron d'état-major, officier distingué, discret, plein de tact et dont les conseils devraient toujours être écoutés. Le bon marquis de Villermont, capitaine d'état-major, et l'élégant vicomte Beugnot servent d'officiers d'ordonnance.

Le commandant d'état-major de la Haye, marié à une des Anglaises les plus gracieuses et les plus distinguées que je connaisse, fait également partie de l'intimité de l'ambassade et du général de Montebello. Il n'existe pas de ménage plus répandu et plus mondain que les de la Haye.

Un aviso de la marine impériale est toujours, comme on le sait, dans la rade de Civita-Vecchia à la dispo-

sition de l'ambassadeur ; c'est une ancienne coutume qui a bien son utilité. En ce moment, *le Grégeois* est commandé par le lieutenant de Sennal, parent du général de Montebello ; le second du petit navire est le marquis Napoléon de Montebello, fils du duc. C'est le meilleur garçon que je connaisse, aussi simple et aussi bon que son frère Gustave, notre attaché. Il adore son métier, ne met presque jamais les pieds à Rome, où les salons de son oncle ne l'attirent même pas. Par contre, M. de Sennal, qui aime le monde autant qu'il abhorre la mer, ne quitte pas le palais Ruspoli. La maison du général est, comme on le voit, fort hospitalière ; chaque soir, on trouve la comtesse et toute sa petite maison militaire.

Autour de l'ambassade et de la chancellerie de France se meut un petit groupe d'habitués et vieux amis. Nous avons d'abord le vicomte de la Guiche, capitaine d'état-major dans l'armée pontificale. La Guiche est un ancien viveur, qui ne manque pas d'esprit et surtout d'aplomb. Lui aussi a été diplomate ! Il a fait jadis partie de la mission de M. de Lagrenée en Chine et a voyagé dans les deux hémisphères. C'était un joueur effréné et un des plus aimables compagnons du Jockey-Club. M. de Sartiges, qu'il a beaucoup connu jadis, redoute le sans-gêne et les indiscrétions de jeunesse de son contemporain.

Lorsque je me trouvais à Turin en 1860, M. de

Corcelles, accompagné du capitaine de la Guiche, fut envoyé après Castellidardo par le Saint-Père auprès du gouvernement du roi Victor-Emmanuel pour traiter l'échange et le rachat des prisonniers. Le sceptique la Guiche, secondant l'austère et bon M. de Corcelles, produisait un singulier effet.

Chacun connaît l'histoire du duc de Gallese. Il y a une dizaine d'années environ, un détachement de hussards français était installé à Rome dans la cour du palais Altemps, sous le commandement du maréchal des logis Hardouin. Le brave sous-officier, fils d'un modeste horloger de la ville de Caen, était le plus gai et le meilleur garçon du monde. Le vieux palais était habité par la duchesse, restée veuve avec un enfant. Je ne sais comment il advint que la duchesse et le sous-officier se rencontrèrent. Mais la grande dame ayant commencé les hostilités et annoncé ses vues, notre jeune compatriote déclara brièvement qu'il ne voulait entrer qu'en maître légitime dans la maison. Ainsi fut fait.

Il reçut à l'occasion de son mariage les épaulettes de sous-lieutenant. Peu de temps après, le fils du défunt duc vint à mourir, sa mère hérita de tous ses biens et le Pape accorda au nouveau mari l'investiture du duché de Gallese. Revêtu de sa nouvelle dignité, le lieutenant Hardouin eut l'esprit de rester aussi simple, aussi modeste qu'au régiment. Le ciel l'en récompensa en rappelant auprès de lui la bonne

duchesse son épouse. Possesseur de toute la fortune, le duc épousa une charmante Romaine de la bourgeoisie, nièce de la marquise Bandini, princesse Giustinani. Il vit fort heureux dans son intérieur, ayant fait souche de jeunes ducs de Gallese. Il s'occupe beaucoup d'agriculture; grâce à son intelligence et à son activité, ses grandes propriétés de la *Colonne* ont triplé de revenu. Sa situation dans la noblesse romaine est très-bonne et il porte avec beaucoup de tact sa couronne de duc. Le lieutenant Hardouin, très-aimé de ses compatriotes, fréquente habituellement l'ambassade et l'armée.

La société napolitaine qui, depuis Gaëte, a émigré à Rome, forme une coterie à part. Les plus riches seigneurs de Naples sont demeurés, il faut bien le dire, dans leur ville natale, et de cela on ne saurait les blâmer. Cependant quelques membres de l'aristocratie sont restés fidèles à leur roi et fréquentent beaucoup le monde diplomatique et le monde romain. Le prince et la princesse Rufano, le duc et la duchesse de Gallo sont de ce nombre. Une délicieuse Française a épousé un de leurs proches parents, le marquis de Rivello. Ces trois ménages vivent ensemble et forment un élément de gaicté, de bel humeur et d'esprit, ce qui, il faut bien l'avouer, est assez rare dans la société romaine.

La Compagnie des chemins de fer romains, dont le siége d'administration est à Paris, a pour direc-

teur, à Rome, un Français fort distingué, estimé et apprécié par tous les partis, le comte de Résie. Très-expérimenté, énergique et en même temps conciliant, M. de Résie rend à la Compagnie des services inappréciables. Sa droiture et sa rare probité ont d'abord étonné le Napolitain et le Romain ; cependant peu à peu ils s'y sont faits. Ce n'est plus que rarement qu'on se hasarde à lui faire des propositions et des offres d'argent pour acheter son silence ou pour l'engager à trahir les intérêts de son administration. J'aime à croire que, dans notre France, ce système de corruption s'étend sur une moindre échelle; mais vraiment, il se pratique dans l'Italie méridionale avec une naïveté et un cynisme qui donnent une singulière idée de la moralité italienne.

L'ambassade voit beaucoup de Résie ; sa femme, qui est charmante, fait presque partie du personnel diplomatique.

Rome, 13 mai 1863.

On a joué la comédie chez la princesse Czernischeff. La jeune princesse, la princesse Pallavicini, Odo Russell, princesse de Campagnano. La soirée a beaucoup moins réussi que celle de madame Lockwood. On est généralement assez guindé chez ces Russes. La jeune princesse est charmante, mais sa belle-sœur, la princesse Bariatinsky, ne semble pas se douter qu'elle n'a ni l'esprit ni la beauté de sa mère, la princesse

Czernischeff, que je me souviens avoir vue dans mon enfance si admirée à Paris!

Madame Lookwood est une Anglaise fort riche et de bonne famille établie depuis dix ans à Rome avec sa fille, qui, dès longtemps déjà, a abandonné toute idée de mariage. Ces dames reçoivent souvent et très-bien; elles sont installées dans un magnifique appartement au Corso, et leur collection de faïences et d'objets d'art est célèbre. A la fin de mars, nous avons eu une charmante soirée de comédie chez madame Lookwood. Nous avons assisté à plusieurs répétitions, car la troupe était presque toute française. La jolie marquise de Rivello, notre compatriote, la baronne de Meyendorff, Bourgoing, Odo Russell, le duc de Gallo et Meyendorff ont joué en acteurs consommés. Aguado, Montebello et d'Haubersart venaient au second rang. Notre bon commandant Alcée Gibert était le souffleur rêvé, discret et infatigable.

Rome, 25 mai 1863.

Notre ami de Bourgoing quitte Rome; c'est un deuil pour l'ambassade. Nul n'était plus aimé, plus gai et n'avait autant d'entrain. Avec toutes ses qualités brillantes et sa fougue, il avait un caractère sûr et un sens très-droit. Son père, le baron de Bourgoing, vieil ami de mon père et ancien ambassadeur en Espagne, avait bien voulu servir de témoin à mon mariage en remplacement du baron de Talleyrand,

mon jeune ministre. C'est là que M. de Bourgoing avait eu l'occasion de faire la connaissance de M. de la Tour-d'Auvergne, mon second témoin, et c'est ainsi que notre ami Othon était venu à Rome.

De Bourgoing est nommé secrétaire de troisième classe à Bogota. Il n'hésite pas à accepter ce poste lointain et peu agréable. Il part demain pour la France, où il va embrasser son vieux père avant de s'embarquer pour l'Amérique. C'est pour nous une perte d'autant plus sensible qu'Othon demeurait auprès de nous, au Corso, dans un appartement contigu au nôtre. Chaque jour, nous déjeunions ensemble, et ses chants et sa bonne humeur remplissaient toute la maison de gaieté. Hier, grand dîner intime à l'ambassade pour les adieux de Bourgoing.

Dans notre cher Turin, où nous avons passé ensemble deux bonnes années, Bourgoing était adoré de la société piémontaise et de tous ses collègues. Il en était de même à Rome, et vraiment notre personnel diplomatique n'est pas assez riche en sujets de cette valeur pour les expédier à la Nouvelle-Grenade. Que d'autres y seraient mieux à leur place!

CHAPITRE VIII

Installation de la villa Torlonia. — Départ du prince pour la France. — Excursion à Ceccano. — Mariage du baron Baude.

Rome, mai 1863.

Notre installation à la villa de don Marino Torlonia est terminée. Nous voici avec un bail de quatre ans dans une des plus jolies habitations de Rome. C'est le hasard qui nous a fait rencontrer chez M. Carolus, ministre de Belgique, le bon cardinal di Pietro, et c'est grâce à lui que nous sommes possesseurs de la villa Torlonia. Voilà ce que je n'oublierai jamais ! je ne sais pas ce que me réserve l'avenir, mais je ne puis espérer dans ma vie habiter jamais une plus charmante résidence. Les affaires du duc Torlonia étant assez embarrassées, l'administration de ses biens a été confiée au cardinal di Pietro, et c'est ainsi que nous avons pu louer, dans des conditions fort avantageuses, le palais-villa du vieux duc.

Cette maison construite, il y a environ cinquante ans, est placée à l'extrémité de la *via Pia*, à côté de la monumentale *porta Pia* faisant face à la villa Bonaparte. Le palais est sur la rue ; une grande grille donne accès aux voitures et s'ouvre sur le magnifique jardin de la villa ; ce petit parc, qui a huit hectares, est admirablement entretenu aux frais du duc, et le jardinier logé dans les communs avec sa famille a pour gages uniques les produits du jardin, les fleurs et les serres. Nous avons la libre disposition des jardins. Rien ne saurait être comparé, pendant l'hiver, à la charmante et pittoresque promenade sur les vieux murs. Les remparts d'Honorius servent d'enceinte du côté du midi au jardin de la villa ; on a ingénieusement pratiqué sur le haut du rempart lui-même une terrasse large de deux mètres, et longue de deux cents pas. Cette allée suspendue, exposée en plein aux rayons du soleil, est garnie de fleurs grimpantes, de plantes grasses, et il est impossible de rêver un endroit plus délicieux. A certaines places, on a creusé des escaliers dans la muraille même, qui permettent de grimper au sommet, duquel on découvre toute la campagne et les montagnes bleues de Tivoli. Dans le jardin dessiné avec beaucoup de goût à l'anglaise, çà et là des bassins, des pelouses et de grands massifs. Une large allée de chênes verts, dont les branches entrelacées forment berceau, s'étend de la maison à l'extrémité du jardin.

Je n'oublierai jamais l'impression que j'éprouvai

le jour de notre arrivée à la villa, et la joie enfantine de madame d'Ideville en parcourant les allées de son beau parc; elle tombait déjà d'enchantement en enchantement, lorsque, dernière surprise, je lui fis faire la promenade sur les vieux murs.

Çà et là, auprès de la maison, sur le bord des allées, de grands arbres verts, couverts jusqu'à leur sommet de roses grimpantes, et en ce moment en pleines fleurs, produisaient un effet ravissant. Un grand palmier agitait sa tête élégante et répandait son ombre sur la villa.

La maison est exposée au soleil du côté des jardins, construite dans des proportions très-élégantes, et surtout distribuée d'une façon commode et confortable, chose bien rare dans les grandes habitations romaines, plutôt faites pour la pompe et l'apparat. Don Marino Torlonia avait jadis dépensé des sommes considérables pour la construction et l'ornementation de ce petit palais. On pénètre dans la maison par un grand vestibule; cette pièce grandiose est soutenue à droite et à gauche par douze colonnes antiques de marbre blanc et rose, et éclairée par de larges châssis et des portes vitrées ouvrant sur les jardins.

Au milieu, une splendide vasque blanche ancienne reposant sur un fût de colonne, marbre rouge, contient de grandes plantes entourées de fleurs. Les salles du rez-de-chaussée sont ornées d'une façon très-artistique, dans le goût de Pompéi. Ces pièces, quelques-unes vastes, d'autres plus petites, convenaient

toutes à merveille à une installation parisienne. Une petite chapelle, vrai bijou d'ornementation, couverte de peintures sur fond d'or à la façon byzantine, était l'œuvre d'un des artistes les plus habiles de l'époque.

Selon la mode italienne, le corps de logis est flanqué de deux ailes moins élevées qui forment les *mezzanini*, entresols, au-dessus desquels règnent deux vastes terrasses garnies de balustres et sur lesquelles s'ouvrent nos appartements du premier étage. Les murs de l'escalier de pierre construit en colimaçon avaient été couverts par nous de tapisseries anciennes et de ces toiles peintes au jus d'herbe (*succi d'erba*), qui sont encore fort recherchées en Italie. On pénètre au premier étage dans un salon éclairé par trois grandes fenêtres ayant vue sur le jardin. Le soleil entrait à flots dans cette pièce, sans feu suivant l'usage italien, et cependant c'est une des plus chaudes de la maison.

A ce propos, on me contait, il y a quelque temps, une anecdote. Il y a plusieurs années, l'empereur de Russie étant venu à Rome s'empressa, dès son arrivée, de rendre une visite au Pape. Le Saint-Père reçut le czar dans son cabinet ordinaire, situé à l'angle des bâtiments pontificaux. Au moment de se retirer, après un entretien très-cordial, l'empereur de toutes les Russies, qui avait été frappé de la température douce de l'appartement, demanda à Pie IX comment il obtenait ce résultat. « C'est bien simple, fit le Pape, il y a deux poêles dans cette pièce. » L'empereur,

étonné, tournait ses regards de tous côtés. « Les voici, » reprit le Pontife en riant, et en même temps il montrait au souverain russe deux grandes fenêtres par lesquelles des flots de soleil pénétraient en ce moment. « C'est le bon Dieu qui les a placés. » La plupart des palais de Rome sont privés de cheminées et d'appareils de chauffage. L'hiver cependant, il faut bien le dire, est souvent assez rigoureux, mais il n'est pas entré dans les mœurs de se chauffer à la cheminée; le coin du feu est chose inconnue.

Le vrai Romain, cardinal, prince ou bourgeois, ignore nos usages du Nord. Lorsque le froid est trop vif, dans les grands vestibules du Vatican et des habitations princières, les laquais et gens de service se chauffent les mains autour d'un brasero de cuivre, et cela suffit. Je me souviens d'une visite matinale que je fis à certain duc, et de mon étonnement de le trouver dans son salon, enveloppé dans son manteau et le chapeau sur la tête, attisant lui-même quelques charbons mourants dans un brasero placé au milieu de l'appartement. Il me dit très-gravement que le Romain d'aujourd'hui, digne héritier de ses aïeux de la république, devait mépriser les raffinements du luxe moderne, et que nos pères aussi valides que nous se passaient fort bien des poêles en fonte et des cheminées à la prussienne.

Notre palais-villa est meublé en majeure partie et avec beaucoup de goût. Don Marino Torlonia l'avait fait décorer à grands frais; les murs et les plafonds sont revêtus de peintures et les lambris du grand salon

de marbre et de stuc. Des étagères, des glaces, des consoles de bois doré étaient répandues à profusion. Ce que nous avions de plus précieux, un magnifique meuble de soie de chine à fleurs, avait été commandé par le vieux duc pour son mariage avec dona C. Chigi, au temps de la restauration. Moins aguerris contre le froid que les Romains robustes, nous avions garni de tapis le sol un peu froid des mosaïques. Grâce à des tentures, et à ces mille objets d'art et de confortable que la gent diplomate, tribu essentiellement errante, porte généralement avec soi, nous avons fait de la villa Torlonia une très-commode habitation pleine de gaieté et de vie.

Que me réserve l'avenir? Je l'ignore. D'après la prédiction d'un vieux républicain de mes amis, je n'arriverai jamais, paraît-il, à plaire aux ministres ; la souplesse nécessaire, talisman, hélas! si précieux, devant me faire toujours défaut. Eh bien, soit! Peut-être n'aurai-je jamais le bonheur de représenter l'empereur à l'étranger, et ne serai-je point admis à partager le secret des dieux. Toujours est-il que j'espère passer encore de bonnes années à Rome et vivre dans notre chère villa de l'heureuse vie indépendante d'observateur et d'artiste. Mon lot n'est-il pas le meilleur ?

Rome, juin 1863.

Notre cher ambassadeur est venu dîner à la villa avec Cholet, Chateaubriand, M. et madame Carolus,

et notre excellent directeur, M. Schnetz. On a trouvé notre installation charmante, et le prince m'a avoué que plus d'un de mes collègues en serait jaloux.

Mais ce n'est point le soir que notre belle villa est dans son éclat. Il lui faut le soleil et le grand jour. Lorsque j'écris à ma table ou que je lis étendu dans un fauteuil, mes yeux se lèvent malgré moi, car ils ne peuvent se lasser de jouir du spectacle placé devant eux : les grands rameaux du palmier, près de la maison ; à travers les arbres et fleurs grimpantes, les vieux murs de l'enceinte, et derrière tout cela les montagnes bleues de Tivoli et de la Sabine. J'ai fait garnir avec les fleurs rares du jardin la terrasse qui s'ouvre sur les appartements de madame d'Ideville; de chez elle elle aperçoit Sainte-Marie des Anges et les grands arbres du cloître, plantés, dit-on, par Michel-Ange, et les élégantes tourelles de Sainte-Marie-Majeure.

A chaque heure du jour et de la nuit, nous entendons les carillons tantôt tristes et tantôt joyeux de la vieille basilique. A Rome, il faut bien le dire, cette sonnerie des cloches est une vraie musique ; un si grand nombre de couvents, d'églises et de chapelles prennent part au concert. Les notes sont tantôt aiguës, tantôt graves et tantôt lugubres. Mais cet ensemble forme le plus harmonieux et le plus poétique des concerts. — Ah ! ma chère villa, Dieu veuille nous accorder d'y rester longtemps!

Rome, juin 1863.

Le Pape est depuis quatre jours absent de Rome. Il a entrepris une tournée dans les petits États qui lui restent, et cette visite pastorale dans les villages perdus dans la montagne est, paraît-il, fort intéressante, et, pour lui, une source de touchantes ovations. Depuis plusieurs siècles, aucun Pape n'avait visité ces bourgs; les chemins, en effet, sont presque impraticables, et c'est Mgr de Mérode qui a conseillé cette excursion au Saint-Père. Il l'accompagne avec quelques prélats de sa maison et une escorte de gardes-nobles. Le Pape est annoncé dans deux jours, et il doit terminer son voyage par Ceccano, village placé à quelque distance du chemin de fer de Naples, et sur la frontière napolitaine.

Le prince m'a prié de faire ce petit voyage et de juger par moi-même de l'attitude de la population. On lui avait écrit de Naples que, sur la frontière, on préparait une manifestation : « Vous ferez une excursion charmante, me dit-il; madame d'Ideville devrait vous accompagner; en tout cas, vous emmenez avec vous Chateaubriand. »

Nous sommes partis par le train de Naples de sept heures. Le temps était admirable, et jamais la campagne romaine ne m'avait paru plus verte et plus belle, le ciel plus clair et plus transparent. A dix heures et demie environ, nous étions arrivés à la station frontière. Des ânes nous conduisent de la gare

au bourg de Ceccano, que nous avons trouvé tout en fête. La grande rue du village était sablée ; des tentures rouges et blanches pendaient à chaque fenêtre; des arcs de triomphe de feuillage construits aux carrefours. Toutes les maisons, sans exception, avaient été, quelques jours auparavant, badigeonnées à la chaux, et sous cette toilette de mariée et de fête, et par ce beau soleil, le petit village avait un aspect de gaiété que je n'oublierai jamais. Les paysannes à la coiffe blanche posée gracieusement sur le dessus de la tête, vêtues de jupons rouges et de corsets noirs, nous regardaient avec leurs grands yeux étonnés.

Il n'y avait pas un étranger à Ceccano; au milieu de tous ces paysans au costume calabrais, nous n'avons pas aperçu un seul habit bourgeois, le paletot de la classe moyenne. Nous seuls, faisions tache avec nos habits blancs; aussi étions-nous dévisagés comme des sauvages. Les deux auberges de Ceccano regorgeaient de chalands. Tous les villages s'étaient donné rendez-vous. Le Saint-Père avait couché à Ceccano, dans une vieille maison, débris d'un ancien château, à l'extrémité du village.

Au moment où nous nous reposions de notre frugal déjeuner dans une chambre de l'hôtellerie, nous fûmes très-étonnés de voir arriver un des officiers du Pape qui nous invitait à nous rendre auprès de Sa Sainteté. Voici donc madame d'Ideville, escortée par Chateaubriand et moi, traversant le bourg et introduite dans la maison où reposait le Saint-Père. Quelqu'un de la cour nous ayant reconnus

avait révélé notre présence à Ceccano. Le Pape nous reçut aussitôt et nous demanda des nouvelles de Rome comme s'il avait quitté depuis longtemps sa capitale. Il nous parla de son voyage et du plaisir qu'il avait eu à visiter ces villages que depuis tant de siècles aucun Pontife n'avait traversés : « J'ai été bien touché de cet empressement, ajouta-t-il ; ce matin, vous auriez assisté à un spectacle émouvant en voyant toutes les populations des villages napolitains accourues sur l'autre rive du Liri, s'agenouiller de loin lorsqu'ils m'ont aperçu. Le *Liri*, vous le savez, sert de barrière entre les États du roi Victor-Emmanuel et les États de l'Église ; mais nous ne sommes point conquérant, nous, et notre puissant voisin n'a rien à craindre. Voilà pourquoi j'ai été affligé d'un incident qui vient de se passer tout à l'heure. Mgr de Mérode vous montrera le héros de l'aventure ; c'est un jeune paysan d'une quinzaine d'années. Au moment où je rentrais ici, nous entendîmes des coups de feu de l'autre côté du Liri, et en même temps on apercevait gagnant le bord de la rivière un petit Napolitain qui bravait à la nage les balles des soldats italiens pour venir saluer son Pape. Il n'a point été atteint et sa foi ou, si vous voulez, sa curiosité imprudente a été récompensée. »

En sortant de l'appartement, nous aperçûmes, en effet, dans la cour, le petit Napolitain, dont les vêtements étaient encore humides, et qui mangeait gaiement en racontant son aventure aux gardes. Les autorités italiennes avaient craint, bien à tort, une

manifestation hostile et politique de la part des populations napolitaines; tout s'était borné à une pieuse démonstration en faveur du Pape, et rien de plus naturel et de plus touchant que l'empressement de ces pauvres paysans à recevoir de loin la bénédiction de ce Pontife dont ils avaient si souvent entendu parler.

Le Saint-Père rentra le lendemain dans sa bonne ville de Rome, et le soir même nous racontions en dînant à l'ambassade les incidents de notre journée.

Rome, juin 1863.

Aujourd'hui a eu lieu au palais Rospigliosi le mariage civil et religieux de mon collègue, le baron Baude, avec mademoiselle de Cadore, sœur de la princesse Rospigliosi. Madame Baude est une femme de grand mérite. Après la cérémonie, un grand déjeuner a réuni chez la princesse Rospigliosi un petit nombre de Romains et toute l'ambassade.

CHAPITRE IX

Départ pour les bains de Lucques. — Séjour aux bains de la villa. — Souvenirs de Montaigne. — Florence. — Retour à Rome.

Bains de Lucques, août 1863.

L'Italien aime peu les voyages hors de l'Italie, faut-il s'en étonner? Le pays qu'il habite est de tous le plus beau, le plus intéressant et le plus agréable. Sans sortir, il trouve chez lui, à sa portée, ce qu'il chercherait en vain chez les autres, et peut choisir à sa guise parmi les climats et les latitudes.

Au moment où les chaleurs commencent à devenir insupportables à Turin, Rome, Naples et Florence, les familles aisées abandonnent la ville et s'établissent aux bains de mer ou à la campagne. Les bains de Livourne, de Pegli (près Gènes) et de la Spezzia sont les plus fréquentés. Dans cet heureux pays, les mœurs ayant conservé une simplicité que la France a perdue, hélas! avec tant d'autres choses,

il en résulte qu'on trouverait difficilement là, comme ailleurs, les toilettes tapageuses et le luxe extravagant de Trouville, de Vichy et de Dieppe. Les eaux thermales, que les anciens Romains fréquentaient si assidûment, sont moins appréciées par les Italiens d'aujourd'hui. Elles sont cependant très-nombreuses et très-salutaires.

Sur le conseil de l'ambassadeur lui-même, nous avons quitté Rome pour aller passer deux mois aux *Bains de Lucques*. « J'avais bien envie de faire le voyage à petites journées, en voiture, et de passer par Viterbe, Orvieto, Sienne et Florence ; mais ma femme étant souffrante et très-délicate, on me conseilla de ne pas l'exposer à cette fatigue et d'expédier notre équipage et notre cocher par la route de terre, tandis que nous nous embarquerions simplement à Civita-Vecchia pour Livourne. Ainsi se fit le voyage. La traversée dure une nuit, et le matin, à l'aube, on débarque à Livourne.

Malgré les attraits de la mer et les séductions des élégantes de la plage, nous fûmes heureux de quitter Livourne, la ville la plus étouffante, la plus désagréable, la moins pittoresque de l'Italie. Notre voiture nous attendait à Lucques, où nous passâmes la nuit, et le lendemain matin nous arrivions aux *Bains de Lucques*. J'ai rarement traversé de petites villes plus séduisantes que Lucques, et j'en connais peu d'aussi bien situées. Elle est gaie, animée, propre, toute gracieuse. Ses monuments sont intéressants, quelques-uns fort beaux, et, ce qui n'est pas

le moindre de ses attraits, les femmes presque toutes jolies. Elle est située près de la rive gauche du Serchio, entourée de remparts sur lesquels sont ouvertes quatre portes. Ces remparts, plantés de platanes, de trembles et d'acacias, forment une promenade charmante pour les habitants. Ainsi cachée par la ceinture d'arbres de ses boulevards, la petite ville est enfouie dans un nid de verdure, et quand on approche de Lucques, on n'aperçoit absolument que le clocher carré de son dôme. Du haut des boulevards, dont on peut faire le tour en voiture, en passant par-dessus les portes; la vue s'étend sur une plaine verdoyante et fertile, couverte d'arbres et fermée par une chaîne de montagnes et de collines boisées.

« La bonne petite ville de Lucques a peu changé depuis trois siècles, et je trouve, dans le *Voyage en Italie de Michel Montaigne, en l'an* 1580, une description qui ressemble fort à celle de mon excellent guide de 1860 (Du Pays).

« Ville d'un tiers plus petite que Bourdeaux, libre sauf que pour sa faiblesse elle s'est jetée sous la protection de l'empereur et maison d'Autriche. Elle est bien close et flanquée. Ses fossés peu enfoncés, où il court un petit canal d'eau et pleins d'herbes vertes, plats et larges par le fond. Tout autour du mur, sur la terre plein de dedans, il y a deux ou trois rangs d'arbres plantés qui servent d'ombrages et, disent-ils, de fascines à la nécessité. Par le dehors vous ne voyez qu'une forest qui cache les maisons. Ils sont

tousiours gardés de 300 soldats étrangers. La ville fort peuplée et notamment d'artisans de soie; les rues étroites, mais belles et quasi partout des belles et grandes maisons.

« ... C'est l'une des plus plesantes assiettes de ville que je vis jamais, environnée de deu grans lieus de plaine, belle par excellance au plus étroit, et puis de belles montagnes et collines, où pour la pluspart ils se sont logés aux champs. Les vins y sont médiocrement bons; la cherté à 20 s. par jour; les hostéleries à la mode du païs, assés chétives. Je reçois forces courtoisies de plusieurs particuliers, et vins et fruits et offres d'arjent. J'y fus vandredi, sammedi et en partie le dimanche après disner, pour autrui, non pas pour moi qui étais à jun. Les collines les plus voisines de la ville sont garnies de tout plein de maisons plesantes fort épais; la plus part du chemin bas assés aisé entre des montaignes, quasi toutes fort ombragées et habitables partout le long de la rivière le *Cerchio*. Nous passâmes plusieurs villages et deux forts gros bourgs *Reci* et *Borgo*, et au deça la dicte rivière que nous avions à notre mein droite sur un pont de hauteur inusitée ambrassant d'un surarceau une grande largeur de la dicte rivière et de cete façon de pons nous en vimes trois ou quatre. Nous vinmes sur les deux heures après-midi au *Bein della Villa* 16 *mille*. »

Au mois de juillet 1863, nous suivions le même itinéraire que suivait Michel Montaigne, dans l'été de 1481, juste 283 ans auparavant, et, comme lui,

nous admirions les mêmes collines verdoyantes, les villas jetées çà et là dans la montagne, et ce même pont singulier et fantastique connu dans le pays sous le nom de *pont du Diable*, ou pont de la *Madeleine*.

Seulement, du temps de notre excellent Montaigne, les voyages étaient moins faciles. Chose singulière, jusqu'au commencement de ce siècle, il n'existait pas de chemins praticables aux voitures pour aller de Lucques aux *Bains de la Villa*.

Il serait plus long qu'intéressant de narrer l'histoire politique de l'État de Lucques, depuis 1481, au moment où la république aristocratique régnait dans cette province. Toutefois, en qualité de Français, je suis bien aise d'avoir constaté que l'ère de prospérité la plus grande pour ces doux habitants date de l'époque de la domination française. Tout ce qui s'est fait de bien dans le pays, tous les embellissements et travaux d'utilité sont l'ouvrage de la princesse Elisa Bacciochi, l'heureuse souveraine de Lucques, de par la volonté de son frère Napoléon Ier. — La route si pittoresque et si utile qui relie Lucques à la *Villa*, celle de Lucques à Florence et tant d'autres encore ont été, à grands frais, exécutées sous son administration. Jamais, de l'aveu des vieux Lucquois que j'ai interrogés, le pays n'a été plus prospère et mieux gouverné, la justice rendue avec plus d'équité, la police mieux faite, et les impôts moins lourds.

Le prince Bacciochi était, paraît-il, un excellent homme fort nul ; la princesse, son épouse, qui avait

le génie organisateur et créateur des Napoléons, a tellement fait pour son petit royaume, pendant les neuf années qu'a duré son règne, qu'aujourd'hui son souvenir est encore vivant, sa mémoire présente dans tous les cœurs. La cour était bien un peu libre dans ses mœurs, mais, après tout, n'était-ce pas la faute des temps et du doux climat de la Toscane?

Ce qui a contribué aussi à entretenir dans ces contrées, plus que dans toute autre partie de l'Italie, des sentiments de sympathie pour la France, repose sur un fait singulier et assez peu connu. Lucques a été de tout temps le refuge des Corses compromis dans leur pays, à la suite d'actes de vendetta. Ces crimes, fort répandus dans l'île, ne jettent, on le sait, aucune honte, aucun discrédit sur leurs auteurs, et les bons assassins honorés trouvent à Lucques un asile sûr et même une certaine considération. Ce qu'il y a de plus bizarre, c'est qu'après quelques années, les exilés entrent presque tous généralement dans le gendarmerie lucquoise, et nulle part ailleur, ce corps n'est plus énergique et plus incorruptible. C'est ainsi que la plupart de ces honnêtes criminels s'établissent dans le pays d'adoption, s'y marient; devenus Italiens, ils n'oublient jamais leur première patrie. Les paysans des environs de Lucques ont l'habitude d'émigrer chaque automne et d'abandonner pour plusieurs mois le village trop pauvre pour nourrir tous ses enfants. C'est en Corse qu'ils se rendent pour s'employer aux travaux des champs

et principalement à l'exploitation des bois; les plus courageux et les plus valides vont jusqu'en Afrique et reviennent au printemps retrouver leur famille et rapportent un petit pécule.

On a donné le nom de *Bains de Lucques* à trois ou quatre villages très-rapprochés les uns des autres et contenant chacun différentes sources minérales. Le plus ancien est celui de la *Villa* qu'habitait jadis Montaigne; c'est là que nous allâmes nous installer. En dehors de l'intérêt historique, il est le plus tranquille et le mieux habité. L'appartement qui nous fut donné était celui-là même qu'avait occupé pendant plus d'un mois, en 1854, le maestro Rossini. Quel monde de souvenirs et que d'harmonies avaient tenu dans cette petite chambre!

Mais ce qui était pour moi fort intéressant, c'était de lire, sur les lieux mêmes, le long récit que Montaigne a fait de son séjour aux *Bains de la Villa*, de retrouver les promenades qu'il cite, les maisons où il a dormi, et surtout, après trois siècles, de n'observer aucun changement dans les mœurs et les coutumes des habitants.

Le journal de voyage de Michel Montaigne n'était point destiné par lui à l'impression et ne fut découvert et publié que deux siècles après sa mort. Il est écrit avec une négligence et un abandon qui permettent de retrouver la pensée du maître dans sa naïveté pure et primitive.

C'est Montaigne lui-même, sans dessein, sans apprêt, livré à son impulsion naturelle, à sa ma-

nière de penser spontanée, naïve, aux mouvements les plus soudains, les plus libres de son esprit, de sa volonté. On le voit mieux que dans les *Essais*, parce que c'est bien moins lui qui parle, qui rend témoignage de lui-même que les faits écrits de sa main pour la décharge de sa mémoire, sans autre vue, sans la moindre idée d'ostentation prochaine, éloignée, présente ou future.

Il faut avouer cependant que cette partie du journal qui a trait à son séjour aux Bains est la moins intéressante du livre. Montaigne, qui croyait peu à la médecine, avait une foi entière dans l'efficacité des eaux thermales. Aussi le voit-on rechercher successivement la santé ou le soulagement de ses maux à Plombières, à Bagnères, à Bade, à Lucques, et enfin à la *Villa*. — En parlant de ses essais des eaux minérales et du temps qu'on y passe, voici ce qu'il dit :

« Qui n'y apporte d'allégresse, pour pouvoir jouir du plaisir des compagnies qui s'y trouvent et des promenades et exercices à quoi nous convie la beauté des lieux où sont communément assises ces eaux, il perd la meilleure pièce et plus assurée de leur effet. A cette cause, j'ai choisi jusqu'à cette heure à m'arrêter et à me servir de celles où il y avait plus d'aménité du lieu, commodité de logis, de vivre et de compagnie comme font celles d'Italie. »

Cependant, aux Bains de la Villa, il n'était préoccupé que de sa santé. Ce n'est plus le journal d'un voyageur, c'est le mémoire d'un pauvre malade

attentif à tous les procédés du remède qu'il s'est imposé et dont il fait usage de la façon la plus stricte ; enfin, c'est un compte circonstancié qu'il semble rendre à son médecin pour l'instruire et pour avoir ses avis sur les suites de ces infirmités. Au milieu de ces interminables observations, de ces détails minutieux, on retrouve toujours la verve, l'originalité du philosophe, et ce journal le fait autant connaître que les *Essais*.

Grâce à l'obligeance du médecin des eaux, le docteur Carina, dont l'esprit aimable et les intéressants récits ont tant contribué à nous faire passer le temps, j'ai pu avoir sur les bains de Lucques de très-curieux détails.

Le docteur Carina, depuis trente ans, vient chaque été aux Bains de Lucques, et il est impossible de connaître mieux que lui l'histoire du pays, les chroniques du temps passé, les mœurs et le caractère des habitants. Sans remonter à l'époque de Montaigne, les bains de Lucques ont traversé une ère brillante sous la restauration. C'était le temps où le corps diplomatique de Florence émigrait, presque tout entier, dans la riante vallée, et qu'un jeune attaché à la légation de France, du nom de Lamartine, chantait les torrents harmonieux et les bois profonds de la *Villa*. La joyeuse cour du grand-duc se donnait rendez-vous aux Bains de Lucques, et les marquises florentines et les jolies Lucquoises faisaient alors tourner bien des jeunes têtes, aujourd'hui toutes blanches, et jetaient la joie et le désespoir dans de

pauvres cœurs qui, depuis longtemps, sans doute, ne battent plus !

Que de romans d'amour, que de tendres et tristes histoires se sont passés dans ces mêmes lieux, le long de ces mêmes arbres, auprès du même torrent ! Le bon docteur, avec ces anecdotes touchantes et naïves, évoquait souvent ce charmant passé.

L'architecture du *Casino* rappelle les beaux jours des Bains de Lucques ; c'est le style empire le plus pur. On y jouait alors la roulette et le trente-et-quarante. Ceci se passait en 1820 : les gens du pays se rappellent avec enthousiasme les fêtes brillantes données par la cour du grand-duc et les riches étrangers. Le fastueux Demidoff, père du prince actuel, entretenait à ses frais et pour lui seul une troupe de comédiens français ; il donnait des fêtes dans la petite salle qu'il avait fait construire. Il est juste d'ajouter qu'en même temps il disposait en faveur de la *Communità dei bagni* de fonds considérables destinés à construire une chapelle et un hôpital.

Ces deux mois passés aux *Bains de Lucques* représentent pour moi une des époques les plus agréables et les plus calmes de ma vie. Libre, très-indépendant, sans préoccupation d'avenir, mes seules occupations consistent à écrire un peu, à faire des promenades, flâner et lire; enfin, je continue à Lucques le doux et nonchalant métier de jeune diplomate.

Sans prendre les eaux pour leur santé, un grand

nombre de familles romaines et toscanes viennent s'établir tous les étés dans ce petit coin béni de l'Italie. — Les hôtels y sont généralement très-bons ; on y trouve également des pensions et des appartements meublés comme en Suisse, sur les bords des lacs. — Après un hiver passé à Pise, le poitrinaire ou le malade rendu à la vie vient souvent aux Bains de Lucques jouir des premiers jours du printemps et des longs mois de sa convalescence.

La société est, cette année, fort animée ; on se réunit volontiers pour faire des promenades ; trois fois par semaine, on danse au Casino, dans ce même Casino où le jeune Lamartine, jadis sémillant cavalier, faisait valser ses jeunes amours avant de les transformer en élégies ou en odes. Je goûte peu généralement les plaisirs bruyants, les joies mondaines ; aussi ne fréquentions-nous pas le Casino, si ce n'est le matin, pour lire les gazettes. Sans être sauvage, j'ai une horreur profonde pour les ennuyeux, les importuns, les niais et les conversations banales. Nouveau mari, assez épris et satisfait de mon sort, n'ai-je pas les meilleures raisons du monde pour me passer de la société des autres ?

Nous avons retrouvé, cependant, aux *Bains de Lucques*, quelques familles de Rome, la princesse Bandini, la comtesse Malatesta, née Jablonowska et notre collègue de l'ambassade d'Autriche, la baronne d'Ottenfels. Tout près de nous demeure une famille anglaise, que nous voyons beaucoup. Le fils, chef de la famille, M. Montagu y Brown, est une de mes an-

ciennes connaissances de Turin, un garçon plein d'esprit et de cœur ; aujourd'hui consul d'Angleterre à Gênes, il a accompagné aux bains sa mère, fort malade, et ses deux jeunes sœurs, aussi séduisantes l'une que l'autre. Nous faisons ensemble de longues promenades dans la montagne et le long du torrent le *Serchio*. La race, les mœurs et le caractère britannique m'ont toujours inspiré une grande sympathie. Les Anglais sont généralement solides et fermes en amitié, et l'affection profonde que j'avais vouée à sir James Hudson, ministre d'Angleterre à Turin et vieil ami du comte de Cavour, s'est traduite, depuis, par un grand penchant et une grande estime pour ses compatriotes.

Les habitants du pays de Lucques s'occupent fort peu de politique. Ils ont échangé, sans s'en apercevoir, et avec l'indifférence inhérente aux populations toscanes, le joug du grand-duc contre le joug du roi Victor-Emmanuel ; aujourd'hui, me disait-on, le dévouement des Lucquois ne peut se comparer qu'à la tendresse qu'ils portaient au grand-duc. Or ces sentiments sont fort modérés et tiennent peu de place dans l'existence et dans le cœur des Lucquois. — Qui oserait les en blâmer ? Combien de peuples pourraient envier l'heureuse disposition de leur caractère ! ils ont assez d'esprit, eux, assez de bon sens et de sagesse, pour se désintéresser dans les querelles des grands, et sont assez malins pour comprendre que, dans la douce Toscane, il est une occupation plus utile, un passe-temps plus agréable que

celui de s'entre-déchirer ou de s'entre-tuer au profit des Majestés de la terre.

Comme dans toute l'Italie les souvenirs de la grande Rome et du moyen âge dominent tous les autres, dans nos excursions avec la famille Montagu y Brown, nous sommes allés jusqu'à la vieille tour du *Bargello*, au sommet d'une colline très-élevée ; de là on peut découvrir un des plus splendides panoramas, toute la province, la mer, Livourne, et jusqu'à la Corse et l'île d'Elbe.

Au château de Marlia, résidence royale, distante de quelques milles des Bains, et ainsi nommée en souvenir du *Marly* de Louis XIV, nous avons eu l'honneur d'apercevoir le fils du prince de Capoue. Pendant mon séjour à Turin, j'avais rencontré souvent le prince de Capoue, personnage des plus singuliers. Ses rapports avec son frère, le roi Ferdinand de Naples, n'avaient jamais été tendres ; Capoue était un homme violent, original, ne manquant pas d'esprit, mais fort embarrassant dans une famille. Il avait épousé une Anglaise, femme de grande vertu et de mérite, qui avait payé bien chèrement son titre de princesse, lequel même avait été assez difficilement reconnu par son beau-frère.

Faut-il le dire? le prince de Capoue s'était empressé, au moment de la chute de son neveu et après la prise de Gaëte, de présenter ses hommages au roi Victor-Emmanuel. Son fils, que je revis à Marlia, était bien et ressemblait beaucoup à son cousin, le jeune roi de Naples. Le prince de Capoue étant mort

depuis peu de temps, Victor-Emmanuel avait autorisé son fils et sa veuve à habiter le château de Marlia.

Quand je songe au prince de Capoue, je ne puis m'empêcher de sourire en pensant à la visite que je reçus un jour de Son Altesse, dans le petit appartement que j'occupais, à Turin, chez madame de Perron. Le prince napolitain, qui demeurait à l'hôtel Trombetta, s'était entretenu avec moi, quelques jours avant, de l'empereur et des correspondances qu'il avait avec lui afin d'obtenir une recommandation pressante auprès du gouvernement italien. Il s'agissait de rentrer dans des biens que détenait, paraît-il, le roi Victor-Emmanuel.

En homme bien élevé, j'avais exprimé à Son Altesse tous mes vœux pour le succès de son entreprise, et voilà tout. Or, un matin, peu de jours avant mon départ pour Paris, j'étais tranquillement chez moi, quand je vis arriver dans mon logis le prince de Capoue lui-même ; avec sa haute taille et sa corpulence, il occupait toute ma chambre : « Je viens vous demander un service, me dit-il. Vous retournez à Paris ; eh bien, je vous prie de voir l'empereur de ma part ; remettez-lui cette lettre ; je vous demande instamment de lui expliquer vous-même de vive voix les douloureux détails de ma situation ; je vous en ai assez parlé. Donc je compte sur vous. » Il me fut impossible de faire comprendre au prince de Capoue que je n'avais aucune qualité pour parler de ses affaires à mon souverain, lequel, du reste, je n'avais pas l'honneur de connaître, ne lui ayant

jamais été présenté de ma vie. Je l'engageai à parler de ses affaires au ministre ou à tout autre, enfin de choisir un autre intermédiaire. Il insista, tant était grande sa confiance en moi, et singulier le goût qu'il avait pour mes aptitudes diplomatiques et pour ma personne! Je m'empressai, à mon arrivée en France, de confier la lettre princière à la poste; ainsi fut accomplie et se termina ma mission.

Tout à l'heure je parlais des souvenirs de Rome que nous rencontrions dans nos courses; en effet, tous ces villages, but de nos promenades, portent des noms qui trahissent leur origine: *Sesto*, *Val d'Ottavo Diecimo* indiquaient sous la domination romaine la distance du mille ou une étape. Au reste, en qualité d'habitants de la Ville éternelle, nous sommes un peu blasés sur les vestiges de voies, sur les substructions cyclopéennes, etc. — Nous préférons la jeune et éternelle nature, les eaux, les bois et les vieux ponts. Cependant je n'oublierai jamais ce délicieux petit bourg de *Barga* tout imprégné de moyen âge, et si pittoresque avec sa vieille église, ses portes de ville, ses petites rues propres et ensoleillées, où nous grimpions avec tant de plaisir. — Je n'oublierai pas surtout le bon antiquaire amateur, si amoureux de sa petite ville et de sa collection. Que ce brave homme me semblait donc heureux! il le sera longtemps, je l'espère et je le gage. Les émotions du collectionneur sont douces, elles garantissent des maladies, et je ne connais rien de salutaire comme la passion des vieux tableaux, des faïences, des gravures et des

tapisseries, surtout quand cette passion réside dans un cœur simple, chez un homme de petite fortune et destiné à passer sa vie dans le modeste bourg de Barga.

Florence, 25 septembre 1863.

Nous repartons demain pour Rome après être restés quinze jours à Florence. J'étais enchanté de revoir avec ma femme cette ville charmante si pleine de souvenirs, cette ville-musée, et qu'on ne peut se lasser d'admirer. Un de mes meilleurs amis en ce moment en Italie m'avait donné rendez-vous; que de bonnes journées nous avons passées ensemble!

Ici, j'ai retrouvé plusieurs connaissances de Turin, des députés, des anciens ministres du temps du bon Cavour. C'est avec joie que j'ai serré la main de mon ami le colonel de Pralormo, un des officiers les plus distingués et les plus braves de l'armée piémontaise. Il a repris du service. Voici dans quelles circonstances il avait été obligé de le quitter. Son régiment, si je ne me trompe, les chasseurs à cheval de Novare, était à cette époque en garnison à *Parme*, dans cette même ville où quelques mois auparavant avait eu lieu l'horrible assassinat du colonel Anviti, « le seul crime politique, disait Cavour, dont notre révolution ait eu à rougir. » Or donc, le comte de Pralormo tenait garnison à Parme, autrefois ville très-calme, mais qui renfermait alors d'assez tristes éléments. Les officiers du régiment appartenaient, comme dans

presque tous les régiments de cavalerie, à l'aristocratie piémontaise et italienne et adoraient leur colonel. Un soir d'été, une dizaine de ces jeunes gens dînaient ensemble au premier étage d'un hôtel de la ville; le repas avait été aussi paisible que d'habitude, et personne n'avait abordé la politique jusqu'au moment où l'on apporta le dessert. Le malencontreux dessert était servi sur des assiettes ornées toutes du portrait de Garibaldi et retraçant les hauts faits du guerrier. Les jeunes officiers s'en prirent un peu étourdiment aux assiettes, et tous, d'un commun accord, se mirent à jeter par les fenêtres l'effigie du héros. Des rassemblements eurent lieu aussitôt devant l'auberge, et les exaltés et meneurs de la ville saisirent avec empressement l'occasion de faire une manifestation hostile. Naturellement, elle se borna à quelques cris; mais le gouvernement et le ministre de la guerre Fanti ayant été prévenus par télégraphe de cette agitation, ordre fut donné au régiment de quitter Parme le matin même au lever du soleil. Le colonel, dont les opinions peu démocratiques étaient fort connues, fut rendu responsable de ces faits et placé en disponibilité. Peu de temps après, heureusement, il rentrait en grâce. Son frère aîné, le marquis de Pralormo, homme de valeur et très-catholique, fut le dernier ministre accrédité par la cour de Savoie auprès du Pape Pie IX; et c'est à Rome même qu'il est mort.

Florence, septembre 1863.

En revenant de Pozzolatico, le beau château de la comtesse Amicie de Larderel, nous sommes allés faire une visite au vieux prince de Talleyrand. On parle beaucoup de son mariage avec madame Macdonel, mère de la vicomtesse Aguado; cependant les amis du prince espèrent encore que ce mariage assez ridicule n'aura pas lieu. La fiancée cependant est bien pressante; depuis si longtemps elle rêve de devenir duchesse!

Nous avons vu notre consul général, M. Poujade, fort élégamment installé sur le quai de l'Arno. Madame Poujade est une Valaque, née Ghika, qui m'a semblé jolie et très-sympathique. La société élégante de Florence commence à rentrer en ville; chaque jour, après nos visites aux musées et aux églises, en faisant un tour aux Cascine, nous rencontrons un plus grand nombre de voitures. Notre modeste victoria, qui nous a été si utile aux bains de Lucques, fait encore excellente figure au milieu des équipages florentins; notre fidèle Antonio se pavane sur son siége, et, avec l'orgueil du vrai Romain, chaque soir en descendant il nous répète que dans tout Florence il n'a pas vu deux chevaux pouvant lutter de vitesse avec notre vieil alezan romain.

Rome, 3 octobre 1863.

Nous voici de retour à Rome. Les routes n'étant

pas absolument sûres, j'ai cru prudent de renvoyer à Rome notre équipage à petites journées, et nous avons pris le chemin de fer jusqu'à Ficulle. Dans trois ans, il ira jusqu'à Rome; vraiment je ne regrette point de pouvoir encore traverser en diligence une partie de l'Italie. Nos petits-enfants, à coup sûr, n'auront jamais ce bonheur. Notre vieil ami F. D. nous a quittés à Sienne; nous avions le cœur serré en nous séparant de lui. Une bonne diligence confortable, si confortable même que je la soupçonnai fort d'avoir appartenu dans sa jeunesse aux messageries *Laffite et Caillard*, nous attendait à *Ficulle*. Nous arrivâmes à Orvieto un peu avant le coucher du soleil. Bien avant d'y parvenir, on aperçoit la ville bâtie sur une hauteur; ses vieilles et hautes murailles, ses portes massives ont un aspect féodal, et nous avons eu le temps d'admirer ces silhouettes bizarres, car on n'arrive à Orvieto qu'après avoir gravi une longue rampe dominée par des rochers. Pendant le relais, nous eûmes le temps de visiter l'admirable cathédrale, célèbre dôme d'Orvieto, l'une des églises les plus riches et les plus intéressantes d'Italie.

Le jour baissait lorsque nous entrions dans l'église; je n'oublierai jamais l'effet imposant et presque terrible que produisit sur nous la vue de ces douze statues colossales des apôtres, qui se dessinaient dans la pénombre, éclairées à demi par les vitraux, et ces fresques superbes à peine entrevues.

Nous avions à voyager toute la nuit pour arriver à Rome. Cette route très-pittoresque traverse des

forêts de chênes et de grandes solitudes. Les principaux relais sont Radicofani, Montefiascone, Viterbe, et Ronciglione, où nous étions au lever du soleil. Au delà de Ronciglione, on entre dans la campagne de Rome, et un peu avant d'arriver à la *Storta*, la dernière station de poste, on aperçoit dans un immense désert s'élever le grand dôme de la ville des Papes.

CHAPITRE X

Le prince de la Tour-d'Auvergne remplacé par le comte de Sartiges. — Inauguration du pont mobile sur le Tibre. — Entrevue dernière du Pape avec le prince de la Tour-d'Auvergne. — Mort de M. Desloges. — La princesse Marceline Czartoryska. — Voyage de madame Peruzzi à Rome. — Les grottes de Cervara.

Rome, 12 octobre 1863.

Décidément, nous étions trop heureux et trop paisibles. Cet état ne pouvait durer. Notre ambassadeur quitte Rome; il est nommé à Londres, et nous avons pour le remplacer, qui? M. de Sartiges, en ce moment ministre à Turin. Gagnerons-nous au change? Je ne connais pas de vue M. de Sartiges, bien qu'il soit comme moi d'Auvergne, et allié de très-loin à quelques personnes de ma famille. On lui accorde de l'esprit et un détestable caractère.

Madame de Sartiges, Américaine, est bonne et simple. C'est une excellente mère de famille tout préoccupée de son intérieur. M. de Sartiges est, paraît-il, dans le ravissement de revenir à Rome, où il se

trouvait déjà il y a trente ans, attaché à l'ambassade. Il fut alors, bien malgré lui, le héros d'une légende.

Le départ du prince de la Tour-d'Auvergne n'est pas un bon signe pour la Papauté. Évidemment le Saint-Père, en voyant arriver le prince, personne éminemment *grata*, avait trop bien auguré des dispositions de la France. M. de la Tour-d'Auvergne comprend que sa situation personnelle, qui est excellente auprès du Pape, deviendra, politiquement, fort embarrassante à un moment donné, soit lorsque notre gouvernement demandera trop instamment des réformes, soit lorsque le Saint-Père réclamera l'appui de la France et la réalisation de certaines promesses. Or, dans cet état de choses, M. de la Tour-d'Auvergne, dont la santé d'ailleurs s'accommodait mal du climat de Rome, a saisi avec empressement une occasion de se retirer avec les honneurs de la guerre. Il emporte la certitude d'être toujours très-regretté par le Pape, et il abandonne une tâche fort ingrate à son successeur.

Baude est consterné. Je ne crois pas qu'il reste longtemps ici. Maintenant qu'il a son grade de secrétaire de première classe, il voudra changer de poste, et je le comprends.

Le prince, qui est en France, vient de m'écrire pour me conseiller, autant dans mon intérêt qu'au point de vue de mon agrément, de ne point quitter Rome et notre belle installation. J'ai bien l'intention de suivre son conseil. Comme second secrétaire, j'ai une très-mince responsabilité et peu de travail. Ma

situation est la meilleure de toutes ; nous sommes d'ailleurs trop amoureux déjà de notre chère Rome pour demander un changement. Ce poste est vraiment le plus agréable, le plus intéressant de la carrière, et un de ceux où l'on apprend le mieux son métier. La présence de l'armée française, ce va-et-vient continuel de voyageurs, de touristes, d'hommes illustres de tout pays, rend le séjour de Rome, et particulièrement la place de secrétaire d'ambassade, une situation fort enviée.

Rome, 22 octobre 1863.

Nous avons assisté aujourd'hui, par le plus grand des hasards, à une intéressante cérémonie. Notre promenade était dirigée vers la porta Portese, sur les bords du Tibre, à l'endroit où l'on vient d'établir sur le fleuve un gigantesque pont mobile par lequel le chemin de fer communique avec Rome, et qui doit, par moments, s'entr'ouvrir pour livrer passage aux bateaux de transport naviguant sur le Tibre.

Nous aperçûmes de loin, à la tête du pont, un groupe nombreux de cavaliers et de voitures ; en approchant nous reconnûmes les équipages du Pape et de sa suite.

Nous tombions en pleine inauguration. Le Saint-Père venait bénir le nouveau monument, féliciter les ouvriers et les ingénieurs qui avaient travaillé à cette œuvre. Tout se passait avec une simplicité touchante. Il n'y avait ni tente préparée, ni banderoles,

ni discours. Le Pape s'était borné à annoncer sa visite, et à quatre heures, les intéressés, qui seuls avaient été prévenus, se trouvaient réunis. On fit fonctionner devant Pie IX les appareils, et quatre hommes, avec une facilité surprenante, abaissèrent et levèrent successivement cet immense pont-levis sous les yeux des assistants émerveillés.

Mgr de Mérode, l'homme de progrès et d'initiative, courait dans les groupes et expliquait le mécanisme avec son ardeur et sa volubilité ordinaires. Tout le monde entourait le Pape : des femmes, des paysans, des petits enfants grimpaient et dégringolaient sur les tertres de gazon afin de mieux voir le Pontife et pouvoir recueillir quelques bribes de sa conversation.

Un assez grand nombre d'étrangers et de touristes qui se promenaient dans la campagne avaient fait arrêter leurs voitures, enchantés d'assister à ce spectacle imprévu. Tout à coup j'aperçois Mgr de Mérode, qui, après avoir parlé bas au Souverain-Pontife, se dirige vivement vers un gentleman anglais que nous avions rencontré la veille chez un de ses compatriotes, et qui n'était autre que M. X..., ministre des travaux publics d'Angleterre :

« Ah ! par Dieu, je vous tiens, lui dit Mgr de Mérode, vous n'attendrez pas longtemps l'audience que vous avez demandée. Je vais vous présenter à Sa Sainteté.

— Mais, objecta l'Anglais, en jetant les yeux sur son paletot gris, son chapeau de paille et son parapluie, je n'ai pas une tenue présentable.

— Oh! qu'importe? reprit le prélat, vous êtes pris à l'improviste, le Saint-Père vous excusera. »

Et, en même temps, notre prélat conduisait devant le Pape le secrétaire d'État de Sa Majesté britannique.

« Je suis bien aise de vous voir, lui dit en souriant Pie IX, surtout dans un pareil moment. Vous pourrez dire à Londres que le Pontife romain n'est pas toujours en prière, entouré d'encens, de moines et de religieux. Vous raconterez à la reine que le ministre des travaux publics de Sa Majesté a surpris, un jour, le vieux Pape au milieu de ses ingénieurs, assistant à l'inauguration d'un nouveau pont sur le Tibre et expliquant lui-même fort bien, ajouta Pie IX en riant, le mécanisme de cette invention moderne. »

Le Pape s'entretint quelques instants encore avec M. X..., et celui-ci ne s'éloigna pas de Sa Sainteté sans s'être agenouillé devant elle.

Ah! mon ami About! me disais-je en moi-même en reprenant le chemin de Rome, combien j'eusse donné pour vous voir assister, dans un petit coin, à cette scène champêtre! Sans aucun doute, vous n'eussiez pas consenti, comme l'Anglais protestant, à courber votre front devant le Pontife qui excitait jadis votre verve, mais j'aurais été fort aise, je l'avoue, de vous démontrer qu'il n'est pas absolument indispensable aujourd'hui d'être « un petit-fils de Voltaire » pour s'assimiler les progrès de la science moderne et pour répandre autour de soi la prospérité!

Rome, 29 octobre 1863.

J'ai passé ma matinée au Vatican; mes yeux sont éblouis, charmés et un peu fatigués par ces admirables statues. Tout l'agencement du musée et des galeries de sculpture est fort entendu; cependant j'aimerais de temps à autre un peu de nature, de la végétation, du vert pour reposer les yeux. Nos expositions de sculpture à Paris, au palais de l'Industrie, sont d'un aspect charmant, en raison précisément de cette réunion de la verdure avec le marbre. Quelle ravissante petite oasis, par exemple, si le pavillon du Belvédère s'élevait au milieu de beaux arbres, si la fontaine était entourée de grandes plantes et de gazon!

Ce soir, dîner d'adieu à la maison pour notre cher ambassadeur. Les Baude, le général de Polhès, Cholet, M. Schnetz et Aguado. — Quelle belle tenue avait Aguado!

Rome, 5 novembre 1863.

Le prince sort du Vatican. Il a vu le Pape pour la dernière fois. Notre ambassadeur, homme d'esprit, pétri d'amabilité et de finesse, est au fond légèrement sceptique, et, à coup sûr, ce n'est pas lui qu'on accusera de sensibilité excessive. C'est même un des reproches que je lui ferais; eh bien, il a été vraiment ému. Cette entrevue avec le Saint-Père, qu'il aime et respecte profondément, a été très-touchante. Je le

comprends sans peine. La personne de Pie IX est tellement auguste, sa longue vie d'épreuves, de tourmentes et de vertus est tellement belle et pure, que les ennemis les plus violents de la Papauté ne peuvent s'empêcher d'admirer cette étrange sérénité d'esprit et ce calme. Toute cette force, il faut bien le dire, ce rayonnement qui entoure le Pape, cette sérénité constante, ont une cause : laquelle? Je voudrais bien demander aux libres-penseurs et aux grands et forts esprits des *Débats* et du *Palais-Royal* à quelle source le Pape et les siens puisent cette confiance !

Rome, 11 novembre 1863.

La mort subite de M. Desloges a mis en émoi toute la société. Le pauvre homme était venu deux jours auparavant, en sortant de chez madame Baude, voir madame d'Ideville à la villa, et l'avait invitée à dîner pour la semaine prochaine. Sa disparition causera un grand vide. Il était depuis si longtemps installé à Rome qu'on le considérait comme un vrai Romain. Très-riche, célibataire, fort répandu dans le monde, il y était aimé et apprécié parce qu'il se montrait gai, aimable, et fort indulgent. D'habitude il passait tous ses étés soit en France, soit à Bade, mais revenait régulièrement retrouver à Rome sa belle installation d'hiver au palais Colonna. C'était un vrai gourmet ; il avait un des meilleurs cuisiniers de la ville, et ses luttes avec Kisseleff, le ministre de

Russie, pour l'excellence de leurs dîners, étaient devenues célèbres.

Les circonstances étranges et douloureuses au milieu desquelles est mort ce pauvre M. Desloges affectent tout le monde. Il était si heureux de vivre et d'être au monde! Depuis quatre jours à peine il était revenu à Rome; déjà il avait fait toutes ses visites de retour, hélas! loin de songer, le pauvre homme! qu'il prenait congé de chacun de ses amis avant d'entreprendre le plus grand et le dernier de ses voyages.

Comme M. Schnetz, le bon directeur de l'Académie, M. Desloges était un type à part. Il paraissait avoir de cinquante à cinquante-cinq ans; toujours boutonné comme un militaire, la moustache longue et épaisse, il avait une tenue irréprochable; toujours poli et aimable comme au temps jadis. Aussi, dans tous les salons, aussi bien qu'au Corso et au Pincio, cette figure de gentleman accompli, de nouvelliste et de vieux célibataire sera longtemps regrettée.

Rome, 18 novembre 1863.

Nous sommes allés ce soir chez la princesse Marceline Czartoryska. — La princesse, arrivée depuis quelques jours à Rome, doit y passer tout l'hiver. Quelle femme séduisante et distinguée! c'est une des plus grandes dames que je connaisse; elle est simple, remarquablement intelligente, et de plus une véritable artiste. Son cousin, le jeune Ladislas Czarto-

ryski, que j'ai connu jadis au collége Rollin, doit venir à Rome; il a épousé une des filles de la reine Christine, la sœur aînée de la charmante princesse del Drago.

Le prince Constantin, beau-frère de la princesse Marceline, est ici. Lui aussi est un homme de grand mérite qui a fait notre conquête.

Madame de Sartiges est arrivée. Comme on nous l'avait dit, elle est la meilleure des femmes, simple et toute dévouée aux siens.

Rome, 24 novembre 1863.

On vient de me remettre à la chancellerie un petit billet dont la signature m'a fort étonné. C'était madame Emilia Perruzzi, la femme du ministre italien, qui me priait de passer chez elle à l'hôtel Cerny, place de l'Europe, ayant un service à me demander. J'ai couru chez l'excellente dame, de laquelle j'avais conservé, depuis Turin, le meilleur souvenir. Elle s'excusa de m'avoir fait venir, et me raconta qu'étant à Naples, elle n'avait pu résister au désir de voir Rome, où elle était arrivée la veille. Elle craignait d'être inquiétée par les autorités pontificales et me priait de parler pour elle au besoin. Je la rassurai aussitôt et lui certifiai qu'elle n'avait à redouter aucune vexation. Madame Perruzzi, dont la présence à Rome était certainement connue du cardinal, devait partir le surlendemain.

En sortant de chez elle, je me suis rencontré avec

deux personnages romains qui ont été fort peu flattés d'avoir été vus par moi chez la grande dame italienne.

Rome, 22 novembre 1865.

Déjeuner du dimanche à la villa. Les Résie et les Pommerol, avec Cholet et la Guiche. J'ai rencontré peu d'hommes ayant autant de gaieté et d'esprit que Pommerol, et du très-pur et vaillant esprit. Sa femme, fort gentille, originale et gaie, est vraiment digne de son mari.

Vers deux heures nous partons tous pour les grottes de Cervara, à l'entrée de la campagne de Rome. Cette promenade à travers les prairies est toujours belle, cet horizon ne lasse point; ce grand désert de verdure, entrecoupé par les aqueducs et les ruines, est d'un effet saisissant. Quel admirable coucher de soleil! Ces teintes sont d'un coloris extraordinaire; elles passent presque instantanément du rouge au rose et à l'opale, de l'orange au violet. Au moment où le soleil a disparu, un froid vif s'est fait sentir; mais Résie, en vieux Romain, avait recommandé à nos dames d'emporter des manteaux. Malgré sa verve intarissable, Pommerol, tout vieux sceptique qu'il est, a subi comme nous l'influence de cette nature grandiose et de la mélancolie du soir.

CHAPITRE XI

Une soirée chez la princesse Borghèse. — Les villas Borghèse et Pamphili. — Chambres de Raphaël et la Sainte Cécile expliquées par Mgr Bastide (11 décembre). — Messe aux catacombes de Sainte Callixte. — Le clergé romain et le clergé français. — *Fare carriera.*

Rome, novembre 1863.

Soirée chez la princesse Borghèse. Elles sont si sérieuses, ces réunions, que l'on n'y va que par bande. La princesse mère, née de la Rochefoucauld, est une personne de très-haut mérite, mais elle est très-redoutée à Rome, je ne sais pourquoi, car si elle a l'aspect sévère et un peu froid, il est impossible d'être meilleure; elle ressemble un peu à madame de la Tour-d'Auvergne, dont cependant elle n'a ni le charme ni la vivacité d'esprit. Ses trois fils, le prince Borghèse, le duc Salviati et le prince Aldobrandini, ont pour elle une grande vénération, un grand respect. Quelque âgée qu'elle soit, c'est encore elle l'âme de la maison Borghèse. Le prince Borghèse, l'aîné des trois fils, est

aimable, trop aimable, un peu banal. Le duc Salviati, le second, est le plus distingué de ses frères. C'est un homme de cœur et d'énergie; avec le marquis Patrizzi, il fut un des très-rares seigneurs romains qui osèrent accomplir leur devoir en 1849, risquant sans hésiter leur vie et leurs biens pour le Pape. La duchesse Salviati est vraiment digne de son mari, et nous sommes fiers de la revendiquer comme notre compatriote.

Rome, novembre 1863.

Comme tous les Romains, nous sortons, chaque jour, vers trois heures, et ma voiture vient me chercher régulièrement à la porte de la chancellerie. Les voitures de madame Baude, de madame d'Haubersart, attendent également à la porte et chacun va de son côté courir la ville et les environs. Les équipages plus fringants de nos jeunes attachés piétinent dans les petites rues de la Pilotta. Après avoir gravi le Pincio, et salué, dans l'espace d'un quart d'heure (le temps de faire trois fois le tour de la terrasse), toute la société romaine, on se rend ordinairement à la villa Borghèse, située à quelques pas de là, *porte du Peuple*, ou à la villa Pamphili. La villa Borghèse, au centre de tous les quartiers les plus élégants et les plus animés, est généralement très-fréquentée. Le prince Borghèse veut bien mettre à la disposition du public ce parc magnifique. Il est vrai qu'il y aurait une grosse révolution, une émeute de

la part de tous les Romains si le grand seigneur s'avisait un jour de fermer sa propriété, qui est plutôt celle de la ville de Rome que la sienne.

C'est au centre du parc qu'est situé l'élégant Casino qui contient la galerie de sculpture des Borghèse. Au milieu de fort beaux marbres resplendit le chef-d'œuvre de Canova, *Pauline Borghèse*. De belles allées d'arbres, des bosquets, des ruisseaux, de grandes pelouses, des portiques, des statues, des temples, toutes les fabriques enfin de l'époque du poëte Delille, l'auteur des *Jardins*. Voilà la villa Borghèse.

Un grand nombre de promeneurs piétons, surtout le dimanche, fréquente la villa. Les familles entières de bons bourgeois du Corso s'y donnent rendez-vous; des petites troupes d'écoliers et jeunes séminaristes aux soutanes de toutes couleurs, violet, bleu, rouge ou blanc, y prennent leurs ébats sur les pelouses et jouent au noble jeu des barres avec une gaieté, un entrain et des cris de joie que l'institution la plus laïque et la plus universitaire égalerait à peine. Il y a peut-être un peu moins de horions et de grossièretés échangés que dans nos écoles et nos colléges, mais voilà toute la différence.

La *villa Pamphili*, qui est un autre but de promenade, appartient au prince Doria.

Pour y parvenir, il faut traverser une grande partie de Rome, bien au delà du pont Saint-Ange. On doit aller jusqu'à la place de Saint-Pierre, et l'on tourne à gauche derrière la grande colonnade circulaire

du Bernin. On longe les remparts de Rome, et l'on gravit une pente assez rapide, du haut de laquelle on découvre dans son étendue l'imposante masse de Saint-Pierre, et tous les palais contenus dans l'enceinte du Vatican. Les murs de Rome, que l'on suit pour aller à la villa Pamphili, sont de construction récente. C'est de ce côté de la ville qu'a été faite la brèche qui a donné passage, en 1848, à l'armée de la république française. La France venait arracher Rome des mains de la révolution et replacer sur son trône le Souverain-Pontife.

Nous sommes ici en pleine campagne, au milieu des champs ; l'on aperçoit bientôt la porte gigantesque et monumentale de la villa Pamphili. Le parc est d'une très-grande étendue et fort accidenté. Le prince Doria y séjourne avec sa famille quelques semaines, chaque printemps. Les jardins réservés sont entretenus à grands frais et contiennent de très-belles serres et un élégant palais d'été. Le parc, abandonné au public, est dessiné avec beaucoup de goût. Auprès des grands pins parasols situés au milieu du parc, on découvre à ses pieds une partie de la Ville éternelle et, à l'horizon, le vaste panorama de la campagne de Rome, et les montagnes de Tivoli, Albano et Frascati. De vastes prairies, un grand lac, d'épais ombrages et une belle ferme sont contenus dans le parc Pamphili. Cette magnifique propriété, étant assez éloignée de Rome, est surtout fréquentée par les gens élégants; les équipages des princes romains, des diplomates et des étrangers, la sillon-

nent en tous sens, les jours où elle est ouverte au public, les mardis et vendredis.

Le prince Doria, plus habile que les Borghèse, s'est réservé le reste de la semaine; tandis que la villa Borghèse n'est fermée qu'un seul jour, le lundi.

Rome, novembre 1865.

Mgr Bastide, né dans le village d'Ornans et camarade à l'école du village de maître peintre Courbet, est doué comme son compatriote d'une belle organisation d'artiste. Seulement, il est aussi spiritualiste que son ami est réaliste et cynique.

Les théories ou, pour mieux dire, les conférences de Mgr Bastide sur les chambres de Raphaël et certains tableaux du maître sont célèbres à Rome. Les étrangers abusent trop souvent de la complaisance du prélat pour le prier de leur faire cette intéressante leçon.

Ces commentaires au point de vue religieux sur les chefs-d'œuvre de Raphaël sont extrêmement intéressants. Chaque personnage, d'après Mgr Bastide, représente une idée, et a été placé par le maître avec intention. Ceci tendrait à démontrer que le jeune amoureux de la Fornarina était le théologien le plus consommé, le plus savant et le plus profond de son siècle, si Mgr Bastide n'avouait que le pieux, le divin Raphaël, l'*ange*, comme l'appelait H. Flandrin, avait reçu des indications très-précises d'un savant religieux de la cour de Léon X.

Tout s'enchaîne merveilleusement dans ces explications curieuses, et c'est sous un point de vue tout nouveau et d'un grand intérêt que l'on peut, grâce à Mgr Bastide, étudier les admirables fresques de Raphaël. Il serait trop long de reproduire ces explications; je veux seulement rappeler en quelques mots la pensée qui a présidé, dans la théorie de Mgr Bastide, à la composition du célèbre tableau, la *Sainte Cécile*.

C'est l'histoire de la musique reproduite sur la toile. La sainte, on s'en souvient, est au milieu du tableau, debout, les yeux levés avec une expression d'extase vers le ciel entr'ouvert, où l'on aperçoit des séraphins chantant les cantiques. Dans ses bras baissés elle tient un orgue; à ses pieds gisent pêle-mêle des instruments de musique, violoncelle, tambourin, cymbales, flûte et triangle.

L'intention est claire; le peintre a voulu représenter la musique *profane* par les instruments que foule à ses pieds la jeune sainte; la musique *religieuse* par l'orgue que sainte Cécile est sur le point de laisser échapper des mains en entendant au-dessus d'elle la *musique céleste*.

Les quatre personnages groupés deux à deux de chaque côté de la sainte ont aussi leur signification. A gauche, au premier plan, d'un côté : saint Paul, le converti, l'homme de la lutte, l'apôtre de la force, etc., repose sur son épée et représente l'humanité dans ses passions et ses luttes; de l'autre : à droite, sainte Marie-Madeleine, l'ancienne pécheresse, re-

garde le spectateur et tient dans ses mains la fiole de parfum que sa foi lui a fait répandre sur la tête du Christ. Plus loin, derrière la sainte Cécile, au second plan, et comme plus rapprochés des cieux entr'ouverts, deux personnages également symboliques: saint Jean l'évangéliste et saint Augustin l'évêque. Saint Jean représente l'amour divin dans toute sa pureté et sa candeur, la charité, la grâce, en un mot, qui conduit vers Dieu; saint Augustin, c'est la science, la théologie, la foi ardente, éclairée, qui permet de comprendre Dieu et de se rapprocher de lui.

Telles sont, dans leur ensemble, les remarques de Mgr Bastide sur le tableau de Raphaël, et il n'y a personne qui, l'ayant devant les yeux, n'en découvre le sens mystique sous ces ingénieux commentaires.

Rome, 15 décembre 1863.

Lever à la lumière. Nous avions été prévenus par la princesse Czartoryska qu'une messe devait avoir lieu dans les catacombes de Sainte-Callixte. A sept heures, nous descendions dans les vieux souterrains de l'ère chrétienne: nous étions une vingtaine de personnes, tout au plus, presque tous Français. Après avoir traversé plusieurs couloirs, nous sommes arrivés à une salle ronde, un peu plus grande, qui servait jadis de chapelle aux premiers chrétiens. Un prêtre français de passage à Rome, du diocèse de Lyon, devait dire la messe. Je n'oublierai jamais le recueillement et l'émotion de la petite assistance,

pendant cette sainte cérémonie. Le prêtre était un homme de soixante ans environ, à la physionomie grave et douce à la fois; ce devait être un brave curé de gros village. Tout à coup ses traits s'illuminèrent lorsqu'il eut revêtu les habits sacerdotaux. Chacun de nous fut frappé de ce changement. Sa physionomie se transfigura, pour ainsi dire, sous l'étreinte de l'émotion profonde qu'il ressentait. Une foi ardente et pure rayonnait en lui. De grosses larmes tombaient de ses yeux; sa voix était entrecoupée et ses mains tremblantes lorsqu'il éleva au-dessus de sa tête blanchie l'hostie consacrée par lui sur l'autel. Devant cet autel qui servait de tombeau aux martyrs, combien de générations s'étaient déjà agenouillées avant lui! que de persécutions avaient subies les chrétiens ses pères! quelle série de troubles avaient traversé cette religion catholique, jusqu'à ce jour! Ce vieux prêtre simple et naïf, dont l'âme débordait de ferveur religieuse et de piété, prouvait en faveur du catholicisme plus que les homélies les plus savantes. Notre clergé de France, il faut le dire très-haut, est supérieur au clergé de toutes les nations catholiques. Son dévouement, son abnégation, la pureté de ses mœurs sont, quand on y réfléchit, admirables.

Voici une conversation que j'ai eue, il y a trois jours, avec un pauvre vicaire qui, après être resté un mois à Rome, est venu à la chancellerie pour demander

son passe-port. Je causais avec lui, tandis que le chancelier préparait un passe-port et je cherchai à surprendre les impressions qu'il emportait de Rome. Cet homme, que je ne connaissais pas et dont j'ai même oublié le nom, me parla d'une façon vraie et touchante de son séjour dans la ville sainte. Il m'avoua que ce qui l'avait le plus frappé, c'était la grande personnalité du Saint-Père, cette sainteté auguste qui éclate aux yeux de tous. Il avait visité tous les monuments et toutes les églises ; les pompes de Saint-Pierre l'avaient vivement intéressé ; toutefois le caractère et les habitudes du clergé romain lui paraissaient étranges. « Eh ! monsieur, me dit-il, je vous avoue que ce qui se passe à Rome m'a semblé bien extraordinaire. Figurez-vous que *faire carrière*, *fare carriera*, à Rome, signifie entrer dans les ordres, se faire prêtre. En effet, lorsqu'un garçon dans une famille a de l'ambition, qu'il veut devenir un gros personnage, avoir une place, un bon emploi, il lui suffit de se faire prêtre. Chez nous, c'est tout le contraire ; celui qui est bien décidé à vivre obscur, à renoncer aux grandeurs du monde et se dévouer au bon Dieu et à ses semblables, celui qui a la vocation, en un mot, entre au séminaire. — Et vraiment, je crois que nous faisons d'aussi bons prêtres que tous ces Romains. »

CHAPITRE XII

Monseigneur Place. — Moïse. — Saint-Jean de Latran. — La princesse Torlonia. — La duchesse Salviati et madame de Montebello — La princesse de Scilla. — La comtesse de Béthune. — Sermon de Mgr Dupanloup. — La princesse de Montholon et la Guiche (22 février).

Rome, octobre 1863.

Le nouvel auditeur de rote, Mgr Place, vient d'arriver. C'est un homme d'un haut mérite, modeste et fort instruit; le Pape en apprenant sa nomination a dit : « Celui-là, je l'espère, ne nous demandera pas dans trois mois de le faire évêque. » Le Saint-Père, en effet, qui avait du goût pour Mgr Lavigerie, prélat aimable, plein d'esprit, mais un peu ambitieux, ne dissimula point son mécontentement le jour où des instances pressantes venues de Paris le contraignirent à donner un évêché à notre auditeur de rote.

Mgr Place est fort lié avec M. Drouyn de Lhuys, et l'on s'accorde à dire que cette nomination est un choix excellent. Il est fort possible que le nouveau

prélat soit le correspondant du ministre des affaires étrangères ; mais entre lui et un ambassadeur tel que le nôtre, il y aura entente parfaite, et les affaires de l'Église et de la France n'auront qu'à y gagner.

Rome, janvier 1864.

Je suis allé revoir, à *San Pietro in Vincoli*, le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre, l'œuvre qui surpasse à mes yeux tout ce que renferme la Rome des Papes et la Rome païenne. Chaque fois que je me retrouve seul en présence du Moïse de Michel-Ange, la même impression d'admiration et de terreur religieuse me saisit ; jamais un artiste ne s'est élevé à un tel degré de puissance. Il semble que le prophète, le génie-géant, que l'artiste a représenté assis et prêt à se lever, va se dresser devant vous ; on croit le voir, les tables de la loi à la main, descendre de son piédestal de marbre et marcher. Cette admirable statue est la représentation humaine la plus sublime et la plus terrifiante à la fois.

Je sors, malgré moi, de la petite église la tête lourde, fatiguée, et j'ai besoin du grand soleil pour me remettre de ces émotions bibliques ; la place est solitaire, le grand palmier immobile se détache sur le ciel ; on se croirait transporté dans un coin de Jérusalem.

Rome, 23 janvier 1864.

Grande partie à Civita-Vecchia ; il faut se lever à l'aube. Nous n'avions nulle envie de nous rendre à

l'invitation, mais Napoléon de Montebello est un si excellent garçon que nous avons, pour lui, entrepris ce voyage.

Les attachés de l'ambassade, Beugnot, les Willermont, etc., composaient le wagon. Déjeuner au *Grégeois*, puis après lancement du *Bébé*.

Tandis que le commandant de Sennal fréquentait les salons romains, son second de Montebello, qui ne quitte jamais la mer qu'à son corps défendant, employait utilement ses loisirs et ses économies en construisant un petit bateau capable de tenir la mer. L'esquif est très-réussi, assure-t-on; il nous a semblé à nous bien fragile pour l'Océan; il faut avoir le feu sacré des grands marins pour se hasarder sur une semblable coquille de noix.

Quelle ville atroce que Civita-Vecchia! elle est sale, triste, sans monument, et sans caractère. Retournons vite à Rome.

Rome, février 1864.

Je viens de rencontrer dans notre rue le triste cortége de la princesse Torlonia se rendant à la promenade. Rien de plus navrant que la vue de ces deux grandes berlines de la maison princière la plus riche de Rome. Dans l'une, la princesse Torlonia, avec une dame de compagnie; dans la seconde, sa fille auprès de deux gouvernantes. La princesse, sœur du prince Colonna, est encore fort belle, mais ce sourire étrange, ces grands yeux étonnés, hagards, prouvent à tous

les passants que l'infortunée n'a plus la raison. Quant à l'enfant, sa figure grave et triste indique assez que l'affection d'une mère lui a toujours fait défaut. Peu de gens, en apercevant à la portière de la vieille voiture cette enfant si simplement vêtue, auraient pu deviner en elle une des plus riches héritières d'Europe.

Les revenus du prince Torlonia sont incalculables, mais le bonheur n'habite point sa maison. Son palais est le seul de Rome dans lequel le public ne puisse pénétrer; sa galerie de tableaux, la plus précieuse peut-être de la ville, est fermée à tous.

L'origine de la fortune des Torlonia est toute récente et ne remonte pas plus haut qu'au commencement de ce siècle. Le père du prince actuel était un simple colporteur, chaudronnier auvergnat, le sieur *Torlogne*, venu en Italie à la suite des armées de la république; il se fixa à Rome et acquit promptement un petit pécule qui lui permit d'entreprendre les fournitures de l'armée et, peu de temps après, il fondait cette célèbre maison de banque devenue en Europe une véritable puissance.

L'un de ses fils, le prince actuel, a continué avec un égal bonheur les opérations de son père; quant à son autre fils, l'aîné, le duc Torlonia (don Marino), moins économe, mais plus artiste, n'eut point comme son père le goût des affaires. Et certainement il se serait ruiné si une telle infortune eût pu arriver jamais au frère du prince Torlonia.

Le prince Torlonia ne va jamais dans le monde,

et je ne l'ai rencontré nulle part. C'est un homme froid et de mœurs sévères; son dévouement au Saint-Père est à toute épreuve, et on le dit charitable.

Rome, février 1864.

Le quartier général des zouaves pontificaux a toujours été le salon de la duchesse Salviati. Elle est leur protectrice naturelle et tous sont accueillis chez elle avec une exquise bonté. Quelques-uns se risquent chez son beau-frère le prince Borghèse, mais ils ne se trouvent point à l'aise comme au palais Salviati.

Singulier spectacle! ces jeunes volontaires venus à Rome pour défendre le gouvernement du Pape sont à peine reçus chez les Romains, qu'ils protégent avec tant d'abnégation. On les voit de mauvais œil; leur présence, en effet, est un reproche vivant pour tous ces nobles incapables ou oisifs qui meurent d'ennui dans leurs palais, n'ayant d'autre horizon, d'autre occupation que le Corso et la villa Borghèse.

Je me suis souvent adressé cette question : Comment se fait-il que, parmi les grandes familles de Rome dévouées au Pape, aucune d'elles, pour ainsi dire, n'ait eu la pensée de le servir d'une façon efficace et de lui prouver son attachement en lui donnant ses fils? C'est à d'autres qu'on abandonne la tâche de combattre pour l'indépendance et les droits du Saint-Siége. Vraiment, c'est par trop se désintéresser dans ses propres affaires!

Les rapports de la duchesse Salviati avec la

comtesse de Montebello sont très-tendus ; ces deux dames reçoivent le même jour. Naturellement les zouaves ne mettent jamais les pieds chez le général de Montebello. Peu d'officiers français, de leur côté, sont admis chez la duchesse Salviati. Seuls, les de la Haye, les gens les plus aimables et les plus répandus de Rome, sont également bien accueillis partout, à l'ambassade, au palais Ruspoli (Montebello) et chez le duc Salviati.

Le carnaval de Rome est fort brillant. Bal ravissant chez la princesse Rospigliosi ; ici, on voit que nous sommes en France. Grandes réceptions chez les princes romains, infiniment moins gaies. Bals à l'ambassade et chez la comtesse de Montebello.

La comtesse de Béthune, née Montgomery (Amérique) vient à Rome pour conduire sa jeune fille dans le monde. Le prince et la princesse de Scylla, de Palerme, charmant ménage, nous sont recommandés par des amis.

Rome, février 1864.

Hier, chez la princesse Borghèse, nous avons rencontré Mgr Dupanloup. Au milieu de ces princes, cardinaux, prélats et même ambassadeurs, comme la personnalité du grand évêque français domine toutes ces médiocrités pompeuses! Chacun, du reste, semble le reconnaître, tant il est vrai qu'un grand talent uni à une grande vertu impose à tous le respect ! La famille Borghèse a une profonde affection

pour le prélat français ; c'est au palais Borghèse que l'évêque d'Orléans descend chaque fois qu'il vient à Rome. Il y a trois jours, il a prononcé à Saint-Louis des Français un magnifique sermon.

Rome, 23 février 1864.

Aujourd'hui à la Villa, dîner de Bourguignons, ou plutôt de Charolais. La marquise de Montholon-Sémonville, son fils, avec le capitaine de la Guiche et des Garets. Madame de Montholon, femme de mérite et de beaucoup de tête, a, depuis la mort de son beau-père et de son mari, pris le titre princier que leur avait octroyé le Pape. Elle est tante de ma belle-sœur, née, comme elle, de Moreton-Chabrillan. Son fils, aimable garçon, accompagne sa mère, pour laquelle il est plein d'égards et d'attentions. Madame de Montholon est en ce moment à Rome avec une de ses parentes, une très-jolie personne, la baronne de Janzé, née de Choiseul.

CHAPITRE XIII

Départ pour Naples. — Excursion à Naples et à Pompéi. — M. Louis Rambourg. — Chasse dans la campagne de Rome. — Un concert de Levassor. — Ricivimento de M. de Sartiges. — Dîner chez la princesse Corsini.

Rome, 15 mars 1864.

Nous venons de passer six jours à Naples, et j'avoue que cette courte excursion restera un des souvenirs les plus enchanteurs de ma vie. Il était difficile de faire le voyage dans de plus agréables conditions; nous sommes partis le 10 mars avec les Résie et les Pommerol dans le break de l'administration, et, il faut bien le dire, cette façon de faire le trajet en chemin de fer dans un salon confortable avec terrasse et balcon n'est pas un des minces attraits du voyage.

Nous sommes arrivés le soir par un temps magnifique, et malgré mon avidité pour tout voir, nous avons largement fait honneur au dîner de la *Victoria*. La Victoria est un grand hôtel situé sur le quai de

Chiaia, non loin du ravissant palais assigné jadis à notre Alexandre Dumas par son ami le dictateur Garibaldi. On prétend que le grand écrivain s'y installa de lui-même, mais ceci importe peu à l'histoire, et je doute que le petit palais ait jamais possédé un hôte aussi spirituel et aussi original.

De Résie, que ses fonctions de directeur des chemins de fer appellent continuellement à Naples, connaît la ville par cœur et veut bien servir de cicerone.

Je n'oublierai jamais l'impression de joie singulière et béate qui s'empara de moi, le matin, lorsque je découvris de mes fenêtres l'admirable panorama de la baie de Naples. Je souriais tout seul; les yeux de l'âme et les yeux de mon corps étaient grands ouverts, et devant ce spectacle, un des plus beaux qu'il soit donné à l'homme de contempler, j'eus quelques minutes de jouissance intime et d'extase que je me garderai bien de chercher à analyser.

Première journée à Pompéi. Nous nous contentons de passer au pied du Vésuve, trop malins que nous sommes pour tenter de l'escalader. Je n'ai jamais rencontré de touriste d'assez mauvaise foi pour se féliciter d'avoir fait l'excursion. Le tourniquet qu'il faut franchir pour pénétrer dans la ville-musée produit un assez piteux effet; mais nous avons trop à voir pour nous arrêter au petit ridicule de cette importation moderne.

Peu d'heures s'écoulent aussi rapidement que les quatre heures que l'on passe à Pompéi. Ici, en effet, ce n'est pas comme à Rome, dans un musée, ou

devant un grand paysage, un sentiment d'admiration que l'on éprouve. L'admiration n'entre pour rien à Pompéi ; mais il n'existe pas, j'en suis certain, d'endroit au monde où la curiosité soit excitée à un degré aussi vif. Admirer est très-fatigant, c'est un sentiment qui exige des efforts, une certaine tension de l'âme, une sorte de travail intellectuel; voilà pourquoi l'admiration lasse aussi vite et l'esprit et le corps. La curiosité satisfaite, au contraire, procure un plaisir vif, une jouissance complète qui pénètre l'âme sans la fatiguer. Ces longues flâneries dans les rues, les boutiques, les places de cette ville momifiée m'ont produit l'effet d'une visite au palais de la Belle au bois dormant. On y retrouve encore, après deux mille ans, toutes les maisons intactes et comme habitées ; on surprend les usages, les mœurs, jusqu'aux vices de la vie intime des habitants; si bien qu'à chaque angle de rue on s'attend à voir sortir de sa maison un bon bourgeois de Pompéi, traverser le trottoir en relevant sa toge et se diriger vers les bains ou la boutique du boulanger.

Par le beau soleil qui dardait, un peu trop sans gêne, les ombrelles de nos compagnes, les marbres, les murs et les toits des maisons avaient des tons d'implacable blancheur et de poli qui se détachaient sur le fond bleu du ciel comme dans une toile de Delacroix. Nous allions, Pommerol et moi, à la découverte, parcourant ces réduits silencieux qui non-seulement n'ont rien de triste ni de funèbre mais où, au contraire, les mille détails de la vie familière éclatent à chaque

pas. Le guide assermenté, en uniforme, qui, selon la consigne, ne doit jamais perdre de vue les touristes, avait peine à nous suivre. Nous nous imaginions traverser une petite ville de Provence, un beau dimanche d'été, à l'heure de la messe ou des vêpres. Tous les habitants ont quitté leur demeure; chaque maison reste abandonnée à la vigilance de la vieille servante, du chien, ou plutôt à la garde du bon Dieu.

En quittant Pompéi, nous nous arrêtons à la *Favorite*. C'est une délicieuse villa royale placée sur la route, au pied du Vésuve, à quelques pas de Portici, faubourg de Naples. Le parc s'étend jusqu'au rivage de la mer, à travers de beaux ombrages, des pelouses et des terrasses garnies de fleurs. Un vieux gardien, à la livrée de Savoie, nous fit visiter le château et les jardins. Reconnaissant en nous des Français, il s'empressa, afin de nous attendrir sans doute, de nous parler du roi Murat, qu'il avait servi et connu particulièrement. Après tout, c'était fort possible; mais ce qui nous intéressa davantage fut le simple récit qu'il fit du dernier séjour de la jeune reine à la *Favorite*, résidence que la pauvre exilée affectionnait singulièrement.

Au moment où nous rentrions à Naples, je fus accosté par un brillant officier. C'était le jeune comte Rignon, un ami de Turin. Il se trouvait à Naples auprès du général de la Marmora, alors gouverneur de l'ex-royaume des Deux-Siciles. Comme j'avais toujours eu beaucoup de sympathie pour son général,

j'accompagnai le jeune officier d'ordonnance jusqu'au palais. M. de la Marmora fut enchanté de me voir et nous causâmes longuement ensemble, lui de Turin, et moi de Rome. Il me parut animé d'excellentes dispositions à l'égard du Saint-Siége. Peu de jours auparavant, en effet, il avait fait arrêter un énergumène quelconque, chapelain de Garibaldi, qui s'était permis de prêcher dans une église contre le Souverain Pontife. « Ah! si je pouvais voir le Pape pendant deux heures, me dit le général, que d'abus et de scandales disparaîtraient! j'en suis persuadé. Ils sont très-superstitieux ici, ajouta-t-il, mais beaucoup moins religieux que dans notre Piémont. Ma tâche est difficile, hélas! et bien lourde; cependant, je crois avoir fait quelque bien. Les Napolitains en seront-ils reconnaissants? j'en doute; mais quoi qu'il arrive, un grand progrès matériel est acquis. » Le général entra dans des détails fort intéressants sur Cavour et sur ses relations avec lui (voir *Journal d'un diplomate en Italie*, Turin, 1859-62, p. 228), puis je pris congé de Son Excellence, qui eut la bonté de m'engager à dîner pour le lendemain, avec madame d'Ideville, mais je déclinai l'invitation. Le soir, en rentrant à la Victoria, nous trouvâmes la loge du général à San-Carlo; le lendemain nous en profitâmes, et le bon gouverneur vint faire une visite à madame d'Ideville pendant la représentation.

Ayant peu de temps à consacrer à Naples, nos journées étaient fort bien employées. D'abord, le musée, les églises. Mais combien Rome, sous le rapport de

l'art et des grands souvenirs, est supérieur à Naples. Ici, c'est surtout la nature et les habitants qu'il faut voir. Tout est joyeux, lumineux, bruyant, mouvementé, éclatant de soleil, de tapage et de gaieté. C'est une agitation, un va-et-vient de voitures, de piétons, qui trouble et brise la tête, surtout en arrivant de Rome. Mais, avouons-le ! la rue de Tolède et les quais de Naples n'ont rien d'équivalent au monde !

Tandis que Résie allait à ses affaires et que nos dames sommeillaient, Pommerol et moi partions à l'aube pour courir à travers la ville. A peine était-il six heures que le brouhaha, le bourdonnement, le fourmillement de la fourmilière commençait; nous allions humer l'air de la mer sur le quai, près de notre hôtel, et là, sur l'échoppe même de la marchande de *frutti di mare*, nous absorbions d'innombrables huîtres arrosées de Capri.

La veille de notre départ, nous sommes montés à la Chartreuse de San-Martino. On gravit à âne le sommet de la montagne, à travers des sentiers garnis d'aloès et ombragés de vignes suspendues aux arbres et aux murs. Le couvent de San-Martino, placé au-dessus du château Saint-Elme, domine toute la ville bâtie en amphithéâtre. Le couvent est fort beau, et la chapelle plus riche en objets d'art que la plupart des églises colifichets de Naples. Après nous avoir introduits dans de grandes salles obscures et dans le réfectoire, le moine qui nous servait de cicerone entr'ouvrit une porte qui donnait dans une cellule, et tout à coup un flot de lumière, de soleil, nous enve-

loppa tout entiers. Nous étions sur une terrasse, de laquelle on découvre un des plus admirables panoramas qui soient au monde. La vue s'étend sur toute la baie, embrasse le Vésuve, les îles et les collines de Sorrente et de Castellamare, Capri, Ischia et Baia. Au premier plan, la mer bleue, de la même teinte que le ciel, qui baigne la ville de Naples placée à vos pieds. Cette vue est fort célèbre; le vieux moine qui nous conduisait, habitué sans doute aux explosions d'admiration des touristes, se prit à sourire quand l'une de nos dames lui dit en italien : « Vous devez être bien heureux de jouir de cet horizon! » C'est à San-Martino, sur cette même terrasse, qu'un des prédécesseurs de notre cicerone fit cette réponse célèbre à un voyageur enthousiaste qui lui vantait ce délicieux séjour : « *Transeuntibus*, » grogna le moine renfrogné sous sa cagoule, « oui, pour ceux qui ne font qu'y passer! »

M. Soulange-Bodin, notre consul général de France à Naples, est un homme aimable. Je n'ai fait que l'entrevoir; sa situation est très-bonne; il reçoit bien, et son salon est assez fréquenté par la noblesse napolitaine. Mais naturellement il n'est pas content de son sort et voudrait être ministre. Comme le chartreux de San-Martino, il trouve Naples agréable surtout *transeuntibus*. Ah! monsieur Soulange-Bodin, je voudrais bien vous voir ministre de Sa Majesté à Buenos-Ayres ou à Bogota. L'élève-consul est M. Bellaigue de Bughos, homme très-distingué, bien que d'Auvergne, comme moi.

Dans une de nos promenades, nous sommes allés à la villa Sassenay, placée sur la route de Pausilippe. Cette charmante habitation est toute voisine de la magnifique propriété de M. Gustave Delahante. Cet opulent administrateur rappelle un peu dans ses goûts les gros financiers du dix-huitième siècle. La villa de Pausilippe, qu'il habite à peine un mois par an, est une véritable installation princière. Notre visite à la gracieuse comtesse de Sassenay nous empêcha de la visiter.

Pendant mon séjour à Naples, j'ai eu le plaisir de retrouver un vieil ami de ma famille, M. Louis Rambourg, l'un des propriétaires des mines de Commentry. Il est rare de rencontrer un millionnaire aussi aimable, aussi simple. C'est un vrai grand seigneur, celui-là ! adoré, estimé de tous, et sachant faire le bien.

Rome, mars 1864.

Aujourd'hui, chasse au renard dans la campagne de Rome. Pendant la saison d'hiver, presque chaque semaine, nous avons une partie de chasse, organisée par une société composée d'Anglais, d'Américains et de quelques Romains amis du sport.

Parmi ces derniers, les deux jeunes princes Odescalchi occupent le premier rang. Leur grande fortune vient de leur mère, née comtesse Braniska. Bien après eux, arrive le marquis Calabrini, dont le

père fut marchand de campagne, anobli par le Pape; le fils aujourd'hui se fait remarquer par ses équipages, autant que par ses opinions avancées. Il a épousé une Anglaise et excelle dans l'art de conduire à quatre. C'est fort honorable sans doute, mais, ce qui est plus difficile à admettre, c'est l'hostilité que ce nouveau marquis affecte à l'égard du gouvernement du Pape, dont le tort impardonnable est d'avoir comblé monsieur son ancêtre.

Le rendez-vous de la chasse était aujourd'hui au tombeau de *Cecilia Metella*, sur la voie Appia. Selon l'habitude, les dames de la société romaine et étrangère dirigent leur promenade en voiture vers le rendez-vous, afin d'assister au retour des cavaliers. On voit défiler les piqueurs avec l'équipage et les brillants chasseurs vêtus d'habits rouges, suivant triomphalement au pas de leurs montures les vieilles voies romaines, tandis que les intrépides escadrons d'amazones anglaises essoufflent nos jeunes diplomates à la poursuite de ces héroïnes d'Hyde Park qui, le soir encore, les fatigueront au cotillon!

Rome, 20 mars 1864.

Les solennités françaises se succèdent; hier, *Ricivimento* solennel chez M. de Sartiges, grande cohue selon l'habitude, exhibition d'uniformes et de diamants de la noblesse romaine. L'ambassadeur est enchanté, je le comprends, d'avoir enfin terminé

cette corvée. On a remarqué que ses équipages étaient beaucoup moins élégants que ceux de son prédécesseur, M. de la Tour-d'Auvergne, mais ils sont encore bien supérieurs à la livrée vert-pomme du maréchal duc de Saldanha.

Il y a quelques jours, concert donné au palais Braschi par notre illustre compatriote M. Levassor. Le palais Braschi, un des plus beaux et des plus riches de Rome, a été construit par la famille du Pape de ce nom (Pie VI, 1775-1799). Aujourd'hui les héritiers, fort pauvres dit-on, ont mis le palais en vente et, en attendant l'acheteur qui ne vient pas, les grandes salles sont louées pour concerts, expositions et réunions privées. En voyant se pâmer les Romains et les étrangers devant *Titi à Robert le Diable* et autres chansonnettes du plus haut comique, n'avions-nous pas lieu d'être fiers des triomphes remportés jusque dans la ville éternelle par la musique et l'esprit parisien ? Immortels principes de 89, n'est-ce pas à vous que nous devons cette précieuse diffusion du génie et de la civilisation française! Coiffeurs, cuisiniers, modistes, comédiens et démocrates français[1], c'est grâce à vous seuls aujourd'hui que la

[1] Ici, l'amour de la vérité nous force à constater, avec un amer regret, combien sont tristes les échantillons de nationalité française que nous rencontrons à l'étranger. Nous serions désolé néanmoins d'assimiler à toutes ces épaves de révolutions certains artistes et négociants honorables qui vont chercher fortune hors de France.

Un Russe me disait un jour, avec un ton légèrement dédaigneux : « Comment se fait-il, très-cher, qu'en Russie aussi bien qu'en Allemagne et en Angleterre, vos compatriotes soient tous, *nommément*, comédiens, coiffeurs, modistes ou cuisiniers, quand par hasard ils ne

France est si bien connue et représentée dans les cinq parties du monde.

Rome, 20 mars 1864.

Au palais Corsini, grand dîner offert à l'ambassadeur de France et au général. Le vieux prince Corsini, un des plus riches seigneurs de Rome, possède de grandes propriétés en Toscane, et son palais de Florence, sur le quai de l'Arno, est connu de tout l'univers. Il a été longtemps ministre des affaires étrangères du grand-duc de Toscane et demeure fort attaché au Pape et à Rome, où l'attirent

sont pas des banquiers ou des commerçants en déroute? — Eh! mon Dieu, c'est bien simple, répondis-je au Moscovite. Ces professions que vous désignez représentant les raffinements de la civilisation, de l'élégance et du goût, il n'est point étonnant qu'elles soient totalement inconnues chez vous! Votre or et votre prodigalité attirent certains industriels et leur fait braver le climat et l'ennui. Mais quant à nos artistes, lettrés, savants, hommes d'État et de loisir, quant à nos habiles ouvriers, mécaniciens, imprimeurs, ébénistes et autres, les voyez-vous jamais en Russie? que voudriez-vous, grand Dieu! qu'ils y fissent! Nous n'avons, nous, nul besoin de sortir de notre pays pour admirer et pour apprendre; c'est pourquoi nous demeurons paisiblement en France afin de pouvoir vous en faire les honneurs. Tout à l'heure ne disiez-vous pas qu'un Russe qui se respecte doit avoir, au moins deux fois, séjourné à Paris? » Cette affluence de modistes que l'on rencontre à l'étranger parmi nos compatriotes ne saurait nous surprendre. Prenez au hasard une Française, surtout une Parisienne : duchesse ou grisette, ne sera-t-elle pas infailliblement doublée d'une inimitable modiste? Longtemps encore, tous ces sages et vertueux étrangers, qui nous gratifient de tant de défauts et de vices, seront forcés, malgré eux, de s'incliner devant le goût, l'élégance, la grâce, le charme et l'esprit originaires de ce vilain pays abhorré! — Sur les bords de la Newa, aussi bien que sur les rives de l'Elbe, du Danube ou de la Tamise, le suprême

les souvenirs de magnificence de son ancêtre, Clément XII (1730-1740).

Le palais Corsini, placé dans le Transtevere, est le plus vaste et le plus riche de Rome. D'immenses jardins s'élèvent en amphithéâtre derrière les cours. Les salons sont ornés avec toute la richesse et la profusion du dix-huitième siècle. Dans les circonstances graves, telles que le dîner d'aujourd'hui, le prince Corsini étale un faste royal. Combien de petits souverains allemands envieraient cette magnificence! Après avoir traversé sept ou huit salons splendides, on arrive enfin dans la pièce où se tient la princesse Corsini. La pauvre dame est simple et affable, et au fond de son grand palais, elle porte un deuil in-

luxe, le vrai, le pur confortable, consiste, chacun le sait, à posséder un cuisinier français. Il n'est pas de diplomate assez habile, assez insinuant, assez sûr de lui pour se passer d'un tel auxiliaire. Le chef est, la plupart du temps, un personnage, une autorité, un fonctionnaire indépendant, choyé, envié, recherché partout; plus d'un a de l'esprit, et ailleurs que dans ses casseroles; témoin le cuisinier de je ne sais plus quel ambassadeur ou ministre quelconque près une cour du Nord. Ce diplomate, excellent homme du reste, avait la réputation d'être fort prolixe dans ses rapports et d'écrire trop souvent et avec une déplorable facilité. Certain jour, vers deux heures de l'après-midi, il fit appeler dans son cabinet le chef de ses cuisines : « J'aurai, ce soir, six personnes à dîner; chef, agissez en conséquence. — C'est impossible, ce que vous demandez! reprit le Vatel, en haussant ses épaules et en regardant sa montre; monsieur le ministre n'a pas réfléchi. — Comment, drôle! comment! reprit le ministre, qui s'emportait très-facilement. — Ah çà! répondit le cuisinier avec une dignité impassible, mêlée d'un profond dédain, vous imaginez-vous donc, monsieur le comte, que je puisse fabriquer un dîner, moi, comme vous torchez une dépêche! » L'anecdote est authentique. Il est inutile d'ajouter que, le soir même, les ministres d'Angleterre et de Russie entamaient, à l'insu l'un de l'autre, des négociations auprès du chef démissionnaire.

consolable, celui de son fils unique, mort à vingt ans, quelques jours avant de se marier. Dans le salon où se tient habituellement la princesse, à côté d'un grand portrait de Clément XII, on voit celui du jeune prince et de sa fiancée. La salle à manger a des proportions gigantesques. Il est inutile de parler de la somptuosité du service ; seulement il était facile de voir à la qualité du dîner que le vieux prince Corsini était de la bonne race de ces diplomates qui accordent à un dîner presque autant d'importance qu'à une dépêche. La table était chargée de cristaux anciens et d'argenterie massive. Mais c'était surtout la collection de statuettes de Saxe dont la nappe était couverte qui excitait la convoitise des convives.

La galerie de peinture, la bibliothèque et la curieuse collection de gravures du palais Corsini sont fort célèbres, « mais hélas ! ces richesses, à défaut d'héritier direct, passeront avec titres et majorats à de très-méchants neveux, » répète souvent le prince. — C'est en effet, pour les vieux époux un amer chagrin de savoir qu'après la mort, leurs palais de Rome et de Florence et leurs beaux châteaux de Toscane seront aux mains d'ennemis de Sa Sainteté. Un des futurs héritiers, en effet, fort aimable gentilhomme, est officier d'ordonnance du roi spoliateur.

La résidence d'été du prince Corsini, située dans les environs de Pise, devient, dans la saison d'automne, le rendez-vous de la plus haute société ita-

lienne. A la façon des cours souveraines, on y est invité par série, et le vieux prince, fort despote et qui n'a pas toujours été le modèle des époux, exige pour sa femme aussi bien que pour ses hôtes une extrême élégance et une extrême gaieté.

CHAPITRE XIV

Les fêtes de la semaine sainte. — Bénédiction donnée par le Pape malade. — Mort de Flandrin. — Grotta Ferrata. — Un dîner à l'ambassade. — Miracle de sainte Agnès.

Rome, 21 mars 1864.

Mgr Bastide s'est rencontré, à la Villa, avec la comtesse de Larderel, qui l'apprécie beaucoup. J'ai rarement vu, en effet, de nature plus sincère et plus sympathique. Excellent prêtre, plein de dévouement et d'abnégation, il est gai, spirituel, tolérant dans la pratique et fait aimer la religion. A Rome, malheureusement, nos prélats français sont loin d'être aussi brillants et aussi sympathiques. Mgr Bastide s'est entièrement voué à l'instruction du soldat français : il habite à côté de nous, à l'hôpital Saint-André du Quirinal, au milieu de ses malades, de ses enfants, comme il les appelle. Pour arriver à sa chambre, il faut traverser les salles de l'hôpital. Ses

manières simples, un peu brusques, son heureux caractère lui permettent d'exercer une grande influence sur les troupes. Il est adoré et respecté par tous les soldats.

Au camp Prétorien, derrière la Villa, dans la caserne de Mérode, il y avait aujourd'hui *Académie*, c'est-à-dire assaut d'éloquence : sermons, homélies en italien, français, anglais, allemand ; notre grand Listz lui-même devait se faire entendre. Pluie battante, foule considérable. Le cardinal Pitra a fort mal dit de très-belles choses. Quant à Listz, il était évidemment contrarié de jouer ainsi sous une tente, presque en plein air. Il s'est exécuté par charité.

Rome, 22 mars 1864.

Hippolyte Flandrin est mort hier à quatre heures de la petite vérole. C'est une perte immense. Le pauvre homme était venu avec toute sa famille passer l'hiver dans cette Rome qu'il aimait tant.

Je le vois encore à la Villa, il y a quelques jours, et je me souviens de son enthousiasme et de son admiration pour notre jardin et l'arrangement de la maison. Le portrait de ma femme par Henner lui a paru très-remarquable. Avec la conscience qu'il mettait à toute chose, il a examiné longuement la toile, en silence et plein de recueillement, puis il m'a dit ces mots : « Vous avez là une très-belle toile. Ce portrait, monsieur d'Ideville, est en vérité une

grande œuvre. En le regardant, je n'ai qu'un regret à exprimer. — Lequel, monsieur Flandrin? — Eh bien, vous l'avouerai-je, je regrette qu'Henner ne soit pas mon élève. » Il m'a félicité ensuite sur mes acquisitions, le Bonifacio, le Guerchin et nos quatre Locatelli. Flandrin aimait beaucoup l'Italie et Rome avec passion; il se trouvait si heureux d'y être! Que de choses il avait encore à faire! Je l'entends encore nous parlant de Raphaël et d'Ingres; il avait alors l'air inspiré. Cette mort nous a profondément impressionnés.

Rome, 25 mars 1864.

Service solennel à Saint-Louis pour Flandrin. Nombreuse assistance. Toute l'Académie de France et l'ambassade s'y étaient rendues.

Promenade dans la basilique de Saint-Pierre, de quatre à six heures. C'est là une singulière coutume qui choque beaucoup les étrangers catholiques. Les derniers jours de la semaine sainte, il est d'usage de se promener dans l'église, comme au *Pincio*. On y cause, on y bavarde; les dames y rencontrent leurs gentilshommes de service. Toute la société romaine et étrangère se donne rendez-vous là. Pendant ce temps, on chante les Ténèbres à la chapelle des Chanoines et à la Sixtine; des processions passent, des cardinaux vont et viennent avec leur cortége; c'est un singulier spectacle. — La grande ba-

silique, en effet, n'est-elle pas le résumé de Rome elle-même? C'est tout un monde, un musée, un temple, un lieu d'études, un asile pour ceux qui prient, un refuge pour ceux qui doutent, qui cherchent et qui croiront un jour.

Rome, 24 mars 1864.

Messe à la Sixtine. Lavement des pieds, la Cène. Nous avons assisté à tout, comme des Anglais de première année, avides de tout voir.

Nous revenons avec d'Harcourt à la Villa. Le soir, grande procession à Saint-Pierre ; nombreuses rencontres. Touchante procession des Pellegrini ; les dames romaines, vêtues de noir, conduisant les pauvres femmes venues de la campagne pour assister aux fêtes. Au milieu de toutes ces cérémonies fastueuses et théâtrales, c'est le spectacle qui m'a le plus intéressé.

Rome, 27 mars 1864.

J'ai éprouvé ce matin une des plus grandes émotions de ma vie. C'était à Saint-Pierre. Le Pape, qui n'avait pas paru pendant les offices de la semaine sainte, était attendu avec impatience. A dix heures et demie, il a fait son entrée, porté sur la chaise *gestatoria.* Depuis un mois, on n'avait pas vu le Pontife,

et le matin même, en ville, on ne pensait pas qu'il fût assez bien pour assister à la cérémonie et donner la bénédiction. Les médecins s'opposaient énergiquement à cette sortie. Lui seul, assure-t-on, l'a voulu. Il était pâle, les yeux atones, la figure amaigrie. Cependant, après être descendu de la chaise, il s'agenouilla devant l'autel et s'avança vers son trône sans l'aide de personne. La cérémonie se passa bien. La pluie tombait à torrents et le vent soufflait au dehors; il fallait donc renoncer à donner la bénédiction du haut du balcon de Saint-Pierre à la foule et aux troupes françaises et pontificales ; on avait établi, à la hâte, une sorte d'estrade au milieu de l'immense basilique. Le Saint-Père s'agenouilla devant un prie-Dieu pour vénérer les reliques présentées au peuple par un cardinal du haut de la galerie. C'est alors qu'il fut placé sur son siége et porté sur l'estrade préparée. Le Pape assis chanta d'abord d'une voix ferme la formule assez longue de la bénédiction. Mais lorsqu'il se leva pour bénir au nom du Père, du Fils, etc., les forces lui manquèrent après les premières paroles. Les mots s'arrêtèrent dans sa gorge et firent place à des sanglots ; de grosses larmes coulèrent sur ses joues pâles, il retomba épuisé et se cacha la figure entre les mains. Après deux ou trois minutes, il donna la bénédiction, mais en silence. Il est impossible de se faire une idée de l'effet produit par cette scène ; elle ne dura que quelques instants qui parurent un siècle ; je ne l'oublierai de ma vie entière. La vue de ce saint vieillard, au-

guste représentant de Jésus-Christ, luttant avec la mort et voulant une dernière fois bénir encore le monde qu'il va quitter, n'est-ce pas une des scènes les plus pathétiques et les plus imposantes que l'on puisse se représenter?

Rome, 4 avril 1864.

Le Saint-Père est sorti dans la matinée pour aller à *Santa Maria sopra Minerva*. Ovation populaire. C'était, depuis sa maladie, la première fois que le Pape quittait le Vatican.

Grande excursion de l'ambassade à la foire de *Grotta Ferrata*. Tous nos jeunes attachés s'y rendent en break. Déjeuner sur l'herbe. Cette foire célèbre est très-fréquentée par les Romains. La foule nombreuse et variée des paysans et paysannes de la Sabine et de la campagne de Rome donne à la réunion un aspect assez pittoresque. Mais, quand on y réfléchit, est-ce bien différent d'une foire au fond de l'Auvergne? Le paysan est partout le même.

Ce soir, illumination et *girandola* sur la place du Peuple. La municipalité s'est mise en frais ; ici, du reste, on excelle dans l'organisation des fêtes publiques. Le Romain d'aujourd'hui est né tapissier-décorateur.

Rome, 11 avril 1864.

Ce matin, à Saint-Pierre, cérémonie intime et pour nous fort intéressante. Nous avons assisté en petit

comité, avec les Pommerol, au baptême du fils de notre ami le comte de Résie. N'est point qui veut baptisé au Vatican! Dans quelques années, le jeune Pierre de Résie sera certainement fier de ce souvenir. C'est S. A. le prince de Hohenlohe, archevêque d'Edesse et aumônier du Pape, qui a fait chrétien notre petit ami. Le parrain était M. Maurice de Blic, et la marraine la baronne de Gravier, tante de Résie. Selon l'usage du pays, après le baptême on a porté l'enfant devant la confession de Saint-Pierre, où on lui a fait toucher la plaque de bronze sous laquelle est conservé le corps du prince des apôtres.

Nous voyons souvent l'excellent baron de Gravier, que j'ai connu à Paris chez le marquis de Ganay, son cousin germain. Tous deux furent, au temps de leur jeunesse, d'élégants attachés d'ambassade, l'un à Vienne, l'autre à Naples. Eh mon Dieu ! qui n'a pas été un peu diplomate, dans sa vie ? Chose singulière, ces souvenirs de la carrière à l'étranger ont toujours un grand charme et je me rappelle avec quel esprit et avec quel entrain M. de Ganay et M. de Gravier nous racontaient, tous deux, leurs aventures de jeunes diplomates. Le marquis de Ganay, un des hommes les plus spirituels et les plus agréables que je connaisse, est le père de deux camarades de collége, Maurice et Etienne de Ganay, pour lesquels j'ai conservé beaucoup de sympathie.

Rome, 11 avril 1864.

M. de Sartiges, qui nous sait peu libéraux, a généralement le bon esprit de nous inviter à ses dîners officiels avec la société papaline. D'Haubersart et les attachés sont réservés pour les mardis des duchesse Fiano, princesse Pallavicini, marquis Calabrini, Gavotii, etc. Voici la composition du dîner d'aujourd'hui avec la place occupée par chacun :

D'un côté : marquis Nap. de Montebello, comte Sezchenyi, comtesse d'Andigné, duc de Montebello, princesse Corsini, l'*ambassadeur*, princesse de Vianno, duc de Maillé, baronne d'Ideville, prince Wiazenski, comte d'Andigné;

De l'autre côté : H. d'Ideville, Listz, baron de Meyendorff, duchesse de Maillé, cardinal Pitra, l'*ambasssadrice*, cardinal Bedini, baronne de Meyendorff, prince de Vianno, monsignor Vecchiotti, baron Aymé d'Aquin.

Rome, 12 avril 1864.

Anniversaire du retour du Pape de Gaëte en 1849. A Rome, on fête avec solennité cet anniversaire, qui coïncide en même temps avec la date du fait connu sous le nom de *Miracle de Sainte-Agnès*. Le Pape se rendait, il y a quelques années, à *Sainte-Agnès hors les Murs* pour inaugurer la chapelle du couvent. Au moment où il se trouvait avec toute sa cour dans une

salle du premier étage,, le plancher s'effondra tout à coup. L'assistance entière fut entraînée avec les décombres,et, par l'effet d'un miraculeux hasard, personne ne fut blessé. On a coutume de célébrer le souvenir de ce fait par de brillantes et nombreuses illuminations, entreprises volontairement par souscriptions particulières. Celles de cette année ont eu un éclat sans pareil. Seulement, sur la place de la Minerva, à dix heures, une bombe, jetée d'une fenêtre, tua deux personnes et en blessa plusieurs autres. Voilà le courage des sectaires romains. C'est à soulever le cœur d'indignation !

Notre Villa se trouvant à la *Porta Pia*, sur le chemin de Sainte-Agnès, nous avons salué le Saint-Père à son passage. Malgré son état qui est loin d'être aussi satisfaisant qu'on le croit, le Pape est sorti du Vatican à cinq heures du soir. L'affluence était immense ; les voitures, les omnibus, les équipages défilaient depuis trois heures devant notre habitation.

Au retour du cortége, les petits enfants de la comtesse de Larderel, Alexandre et Blanche, ont pu lancer jusque dans la voiture du Pape les bouquets préparés d'avance. Le Pontife nous a donné sa bénédiction en souriant.

CHAPITRE XV

L'empereur Maximilien à Rome. — Assassinat d'un Français. — Réceptions de Leurs Majestés mexicaines. — L'impératrice Charlotte. — Cérémonie de Saint-Jean de Latran. — L'empereur des Français chanoine. — Monseigneur de Falloux.

Rome, 17 avril 1864.

La frégate de l'empereur Maximilien vient d'être signalée. Le général de Montebello est parti pour Civita-Vecchia avec son état-major, afin d'aller au-devant du jeune souverain lui rendre et lui prodiguer même les honneurs impériaux. Les ambassadeurs de France et d'Autriche n'ont reçu aucun ordre de leur gouvernement, et s'abstiennent. Mais l'excellent général, qui ne manque aucune occasion de se mettre en avant, a télégraphié à Paris. L'empereur Maximilien descendra au palais Mariscotti, chez M. Guttierez di Estrada. Son séjour à Rome ne se prolongera pas plus de quatre ou cinq jours. C'est à Miramar que le jeune archiduc a été salué

pour la première fois empereur, et en se rendant dans ses États, il vient à Rome recevoir la consécration et l'investiture.

Rome, 18 avril 1864.

On nous a télégraphié le débarquement de l'empereur Maximilien à Civita-Vecchia. Leurs Majestés ont fait leur entrée à Rome à cinq heures et demie. Il y avait foule considérable à la gare. — Beaucoup d'acclamations.

Dans la matinée, nous avons été émus par la nouvelle de l'assassinat d'un Français fort aimé et très-connu à Rome, M. Allard. — C'était un riche Lyonnais épris, comme tant d'autres, de la Ville éternelle, et venant chaque hiver s'y installer avec les siens, sous prétexte de peinture. Le pauvre homme, en effet, avait un atelier et se croyait artiste. Voilà ce qui, d'une façon détournée, a causé sa mort.

Ce matin, il était parti à huit heures de chez lui, selon son habitude, pour se rendre à son *studio*, via dei Prefetti, et à midi on le trouvait dans l'atelier, baigné dans son sang, le crâne brisé à coups de marteau.

À trois heures, il est mort à l'hôpital du Corso.

Le meurtrier est un petit modèle napolitain, un très-joli garçon d'une vingtaine d'années ; le misérable avait bien calculé son coup. Il a dépouillé sa victime de sa montre et de ses bijoux, a refermé

soigneusement la porte de l'atelier, puis s'en est allé dormir au soleil sur l'escalier de la *Trinita del Monte*.

Hélas! pauvre M. Allard, cet homme si doux, si inoffensif, un peu ridicule même, que de montres il aurait offertes à ce petit misérable en échange de la vie! — Il était si heureux! Adoré de sa vieille mère, venue auprès de lui s'installer à Rome; mari d'une femme très-belle, éprise heureusement de son mari! Depuis quinze jours, il était père de deux jumeaux, et hier encore, le pauvre homme se promenait fièrement au Pincio avec ses deux nourrices albanaises. Il était fort lié avec le général de Polhès, et parent de madame Saint-Cyr Nugues. — Cette mort fatale a beaucoup impressionné la colonie française. Tout à l'heure, M. Schnetz nous montrait un portrait de l'assassin qui était venu, il y a quelques jours, à l'Académie poser chez le bon directeur. « Quand je songe que ce gaillard aurait pu me tuer à coups de marteau, disait M. Schnetz, si j'avais eu, comme M. Allard, une belle montre et deux jumeaux! »

Rome, 19 avril 1864.

Aujourd'hui, M. Guttierez di Estrada a été autorisé par Leurs Majestés l'empereur et l'impératrice du Mexique à inviter plusieurs personnes du corps diplomatique, des cardinaux et des princes romains. — Les invitations ont été très-restreintes. — A huit heures, les abords du palais Mariscotti étaient déjà

fort encombrés. Je ne sais comment tous ces équipages pouvaient circuler dans ce dédale de petites rues étroites. Mais à Rome, par l'effet d'une grâce particulière, les accidents de voiture sont des plus rares, et les enchevêtrements se démêlent d'eux-mêmes sans cris et sans injure. Il est bon d'ajouter que nous n'avons ici ni police municipale, ni sergents de ville. — Un poste de dragons pontificaux et de soldats français formait une garde d'honneur à la résidence impériale du souverain.

L'empereur Maximilien est grand, blond, de tournure élégante et distinguée : les yeux sont intelligents et doux ; d'épais favoris blonds parviennent un peu à dissimuler la bouche désagréable de la maison d'Autriche. Je n'ai jamais vu de souverain plus affable et plus séduisant. Il règne, il est vrai, depuis si peu de jours ; mais toute sa physionomie, tout son extérieur respire la joie et le contentement ; il triomphe et ne dissimule pas combien il est enchanté d'être empereur. Je lui ai été présenté par l'ambassadeur ; il m'adressa quelques mots en français, et tandis que je me trouvais auprès de lui, je l'ai entendu, de mes oreilles, parler devant moi à quatre personnes différentes, en allemand, français, italien, anglais. La conversation, dans ces deux dernières langues, a été trop curieuse pour que j'aie pu l'oublier.

La princesse de Vianno (née marquise Archinto de Milan) lui fut présentée : « Mais nous sommes d'anciens amis, madame la princesse, ne nous som-

mes-nous pas vus à Milan, quand j'étais vice-roi du royaume Lombard-Vénitien ! — Cher Milan ! comme alors je pensais peu à traverser les mers pour chercher une couronne ! » L'empereur demanda en même temps à la princesse de Vianno des nouvelles de quelques personnes de leurs connaissances pour bien lui prouver qu'il n'avait pas oublié la Lombardie.

Après cette présentation, madame X., dame américaine du Sud, établie depuis plusieurs années à Rome, fut nommée à l'empereur, qui lui adressa aussitôt la parole dans le plus pur anglais. Je trouvai la belle madame X. bien courtisane pour une républicaine ; il est vrai qu'aux États-Unis plus que partout ailleurs on adore les princes et les têtes couronnées. Madame X., qui est du Sud, dont la fortune a été extrêmement compromise par la guerre, et dont les plantations ont été brûlées, saccagées par les armées du Nord, est justement exaspérée contre ses frères de Washington. Aussi ne fus-je pas étonné en l'entendant dire à l'empereur : « Ah ! sire, que de nobles conquêtes vous pouvez faire en Amérique, et quel grand rôle pour vous, si vous acceptiez comme sujets les États de l'Union voisins de votre empire : on vous attend pour la délivrance, nous serions si heureux d'appartenir à un prince ! ou d'être vos alliés, si nous devenons un peuple. » L'empereur répondit en riant, et avec beaucoup de tact, qu'il était très-touché des vœux personnels de madame X., mais qu'il croyait son empire déjà bien

grand et trop difficile à gouverner pour songer, avant d'y avoir mis le pied, à entreprendre des conquêtes.

Comme quelqu'un s'extasiait sur sa facilité à parler les langues, et lui demandait s'il savait l'espagnol : « Mon Dieu non! dit-il; mais avant d'arriver à la Vera-Cruz, je veux apprendre la langue de mon peuple, et j'occuperai ainsi les loisirs de la traversée. »

L'impératrice est grande, élégante, d'une figure agréable sans être jolie, le teint un peu animé. Son costume lui seyait à merveille; une petite couronne impériale en or et en diamants placée sur ses cheveux noirs lui servait de coiffure.

Madame d'Ideville, qui pour la première fois paraissait devant une souveraine, m'avait avoué son embarras pour parler à l'impératrice. « Si vous voulez être très-aimable, répondis-je, en faisant la leçon à ma femme, affirmez à la nouvelle souveraine que votre plus vif désir est de voir un jour votre mari ministre de France au Mexique. Vous ne le désirez pas plus que moi ; mais peu importe ! »

L'impératrice, en effet, répondit à madame d'Ideville : « Vous avez certainement raison ; le Mexique est le plus beau pays du monde, madame, et dans peu de temps, je l'espère, nous aurons une cour aimable, une cour animée comme dans *vos* grandes villes d'Europe. Vous y serez la très-bien venue. »

Autant et plus même que l'empereur, l'impératrice Charlotte paraissait heureuse de sa nouvelle di-

gnité, son visage rayonnait. Ils ont vu aujourd'hui le Saint-Père, et demain le Pape doit leur rendre visite.

M. de Sartiges est enchanté de sa conversation avec l'ancien archiduc; le jeune souverain s'exprime, paraît-il, en termes excellents sur notre empereur! Il a parlé avec effusion au général et à l'ambassadeur de sa reconnaissance pour les bons procédés de notre cour. En effet, s'il règne, c'est bien au gouvernement français qu'il doit son trône.

Il est vrai que l'empire en question est au delà des mers, et que les sujets ne sont pas d'une docilité parfaite; mais, bah! lorsqu'on désire absolument un trône, il faut se contenter de ceux qui sont vacants et ne pas être trop difficile. La suite de Maximilien est peu nombreuse, elle est composée de gens fort intelligents et très-dévoués, dit-on.

Rome, 20 avril 1864.

Ce matin, les souverains ont reçu la communion à la chapelle Sixtine, des mains du Saint-Père. Quelle grande et périlleuse entreprise ils vont tenter! Il faut avoir l'énergie, l'audace, et disons aussi l'ambition de l'archiduc pour s'embarquer dans cette galère. Sa situation était insupportable en Autriche, il est vrai : c'est un des sérieux motifs qui lui ont fait accepter les propositions de Napoléon III. La princesse Charlotte elle aussi est très-ardente, et égale-

ment ambitieuse; c'est une femme d'un haut mérite, instruite : mais elle a moins de bon sens que son grand-père, notre bon roi Louis-Philippe.

La gare a été pavoisée pour le départ de Leurs Majestés. Le général de Montebello les a reconduits à Civita-Vecchia, et nos jeunes amis de l'état-major vont assurément bientôt recevoir des croix variées de l'ordre de la Guadalupe. Le temps est fort beau; la traversée sera sans doute heureuse. Un peuple ivre de joie attend les souverains à la Vera-Cruz. Mais, tout bien considéré, comme j'aime mieux être modestement secrétaire d'ambassade de France à Rome que Majesté au Mexique!

Rome, 21 avril 1864.

A dix heures et demie, à *Saint-Jean de Latran*, messe solennelle pour l'anniversaire de la naissance de l'empereur.

Depuis Henri IV, la France sert une pension au chapitre de Latran. Grâce à cette redevance, tout souverain qui règne en France est considéré comme chanoine de Latran, et on fête publiquement la date de sa naissance.

L'ambassade, avec tous ses équipages, arrive en grand gala. Selon l'usage, nous sommes placés dans le chœur, à côté des cardinaux et des chanoines. Cérémonies très-curieuses. Le Pape envoie ses suisses et sa musique particulière. Une tribune construite

auprès du chœur est occupée par la princesse Christine Bonaparte, la comtesse Campello, madame de Montebello, madame de Sartiges et madame d'Ideville.

Rome, 21 avril 1864.

Soirée au palais Bonaparte à l'occasion de la fête de Saint-Jean de Latran.

Ce palais, situé au coin du *Corso* et de la place de Venise, a été habité, jusqu'à sa mort, par l'impératrice-mère, madame Letizia Bonaparte. Il est fort beau, construit dans de charmantes proportions et placé dans une situation exceptionnelle.

Le prince Joseph Bonaparte est un excellent homme, d'intelligence assez ordinaire. Sa sœur, la comtesse Campello, d'une beauté remarquable, rappelle beaucoup par ses traits et le teint mat de sa figure la famille Bonaparte : elle est bonne, simple et aimée de tous. Son mari est fort distingué, ce qui est rare parmi les libéraux romains.

Mgr Lucien Bonaparte, leur frère, ne va nulle part. Il est un peu sombre, maladif. Je le rencontre souvent dans la *via Pia*, promenade favorite des prélats et des cardinaux, mais aux heures où notre rue est encore solitaire. Il est de petite taille et ressemble d'une facon frappante à l'empereur Napoléon I[er], lorsque celui-ci était général en chef de l'armée d'Italie. Il donne son bien aux pauvres, abhorre

le monde et a refusé constamment jusqu'ici les honneurs et les dignités qui lui étaient offerts.

Rome, 3 mai 1864.

La santé du Pape donne de nouvelles et sérieuses inquiétudes. L'érésipèle a reparu avec la fièvre, accompagnée de très-violents vomissements. — C'est après avoir donné la confirmation au dernier enfant de la reine-mère de Naples que le Saint-Père a ressenti les atteintes du mal.

Au moment où on l'emportait, il a dit en souriant : *Questo è l'ultima* (C'est la dernière, cette fois). L'incertitude est grande sur l'avenir ; en effet, il n'est personne dans le sacré collége qui soit désigné au Souverain Pontificat par l'opinion publique et par la haute estime des autres cardinaux. M. de Sartiges assure que Leurs Éminences semblent se rapprocher de lui, en prévision d'un dénoûment fatal. Je crois qu'il s'abuse singulièrement, notre ambassadeur, et que son influence serait bien nulle en présence d'un conclave.

Rome, 4 mai 1864.

Je reçois souvent la visite, depuis quelque temps, de Mgr de Falloux. Il y a fort longtemps que ce prélat français est fixé à Rome. Il était resté jusqu'ici un peu à l'écart de l'ambassade ; mais depuis un certain temps il recherche la France avec une per-

sistance significative. Il vient beaucoup, en ce moment, à la Villa, sous prétexte de prendre des nouvelles de notre hôte Gaston de Larderel, mais en réalité c'est pour parler politique, et dans l'espoir que je rapporterai ses paroles au palais Colonna. Mgr de Falloux, méticuleusement soigné, a les traits féminins ; il est doux, aimable, parfaitement élevé, mais un tantinet ambitieux et malheureusement beaucoup moins apprécié qu'il le suppose. Son rêve est d'être cardinal : il a failli l'être, il y a douze ans, quand son frère était ministre des cultes. Depuis, il espère encore, mais ses chances diminuent de jour en jour. Je suis persuadé cependant que, dans un conclave, il pourrait être d'une certaine utilité pour nous. Il est remuant, généreux, connaît tout le monde, a une fortune assez considérable, et reçoit bien.

CHAPITRE XVI

Arrivée de mon collègue Armand. — La statue de Pasquino. — La santé du Pape. — M. d'Haussonville. — Le cardinal d'Andrea. — Le caractère du Romain. — Fuite à Naples du cardinal d'Andrea. — Annulation du mariage Erlanger. — Visite du Pape à la caserne Mérode.

Rome, 5 mai 1864.

Arrivée de mon collègue Ernest Armand. Il succède au baron Baude. Secrétaire de deuxième classe comme moi, mais plus ancien, il remplit à l'ambassade les fonctions de premier secrétaire. C'est un garçon aimable, intelligent, qui avait jadis, entre autres priviléges de l'homme heureux, le bonheur d'avoir un excellent caractère. Il est fort riche et très-bien en cour par son mariage avec mademoiselle Raimbaud, sœur de l'écuyer de Sa Majesté.

Depuis mon départ du ministère, je l'avais un peu perdu de vue; mais je suis persuadé que nous irons fort bien ensemble. Il est, en effet, beaucoup plus sympathique que le baron Baude.

Armand ne connaît pas Rome et est enchanté d'y venir. M. de Sartiges lui a fait grande fête, brillant accueil. Je le crois bien ! Armand arrive tout frais des Tuileries !

Rome, 8 mai 1864.

Voici ce qui a été trouvé hier sur la statue de Pasquino, où, selon l'usage, on inscrit les pamphlets contre le gouvernement.

Les Romains ne respectent rien ; je croyais le Saint-Père, dans son état de maladie, à l'abri des injures. Hélas ! non. On le représente sur une mule, et au-dessus de sa tête le mot *Tumore*.

Dialogue entre Pasquino et Marforio, les deux interlocuteurs habituels :

PASQUINO. Cosa ha il Papa? Un tumore.
Qu'a le Pape ? Une tumeur.
MARFORIO. Togli il T (umore).
Enlève le T (il est de mauvaise humeur).
PASQUINO. Credi che guerissa?
Crois-tu qu'il guérisse ?
MARFORIO. Togli l'U (more).
Enlève l'U (il meurt).
PASQUINO. Quando ?
Quand ?
MARFORIO. Togli l'M (ore).
Enlève l'M (maintenant).
PASQUINO. Chi lui succedera ?
Qui lui succédera ?
MARFORIO. Togli l'O (re).
Enlève l'O (un roi).
PASQUINO. Chi è questo re ?
Quel est ce roi ?
MARFORIO. Togli l'R (e).
Enlève l'R (E...mmanuel).

Rome, 13 mai 1864.

Si l'on en croit les uns, le Saint-Père est vraiment très-souffrant. Le cardinal, au contraire, et le Vatican jugent son état peu alarmant et ne se montrent pas inquiets.

Du reste, il doit en être ainsi; tant de gens sont intéressés à le conserver! tant d'autres à le voir mourir!

Un vieux proverbe romain exprime fort bien cette situation lorsqu'un Pape est malade : *Malatto, melio, morto.* (Malade, mieux, mort.)

Rome, 21 mai 1864.

Le vicomte Othenin d'Haussonville, cousin et ami d'Emmanuel d'Harcourt, vient déjeuner à la Villa. Quoique fort jeune, c'est déjà un homme très-sérieux : comme il en remontrerait à nos attachés! Il a passé, il y a peu de jours, son baccalauréat ou sa thèse et fait son premier voyage en Italie. Son cousin, Emmanuel d'Harcourt, attaché depuis quelques mois à l'ambassade, est fils du comte d'Harcourt, marié à mademoiselle d'Haussonville. Notre jeune collègue a reçu dans sa famille une éducation solide et austère. Le milieu très-intelligent dans lequel il a vécu jusqu'à présent l'a rendu peut-être un peu grave pour son âge. Mais pourvu qu'il reste simple, bon, naturel comme il l'est aujourd'hui, les succès de tout

genre ne manqueront pas au jeune Emmanuel, qui a en lui l'étoffe d'un homme remarquable.

Le soir, chez madame de la Haye, nous trouvons madame de la Marmora. Causeries sur Turin, Naples, etc. La générale est une femme aimable et fort distinguée, et, qui le croirait? très-catholique. Quoique Anglaise, elle a une sainte horreur pour Garibaldi. Comment concilier toutes ces qualités? Elle est venue avec sa sœur passer quelques jours à Rome tandis que le général inspecte les troupes de Capoue.

On parle du rétablissement complet de la santé du Pape.

Rome, 22 mai 1864.

Nos voisins, les Patrizzi, viennent nous surprendre. Le temps est lourd, il pleuvra ce soir. Cependant, à quatre heures, nous prenons le chemin de Monte-Mario, ayant promis au ménage Romako de visiter la petite villa qu'ils y ont achetée.

Romako est un jeune peintre viennois de certain talent; il est bon, empressé, plein d'enthousiasme et d'illusions. Il a récemment épousé une Romaine remarquablement belle.

Nous arrivons avant cinq heures. On nous accueille avec beaucoup d'empressement. Les invités, tous Allemands, Pasini et le commandeur Listz.

Vêpres siciliennes au théâtre Argentina. Très-bien chanté; chœur charmant de la barque, et magnifi-

que quatuor au quatrième acte. Décidément j'aime beaucoup Verdi ! J'aime tant l'Italie, il est vrai !

Rome, 30 mai 1864.

L'ambassadeur a vu le Saint-Père à deux heures. « L'aspect du Pape est celui de la santé, » nous dit M. de Sartiges.

Ce retour à la vie étonne, et, avouons-le, irrite bien du monde. Les cardinaux ne savent plus que penser de ces alertes continuelles. Quant à moi, je crois que le Pape Pie IX les enterrera tous. N'a-t-il pas encore son frère, qui a près de 84 ans ? Son père est mort à 92 ans.

Rome, 2 juin 1864.

Madame de Montebello vient prendre ma femme pour faire une visite à la princesse Schiarra, installée déjà à sa villa. J'y vais, de mon côté, avec le général. Nous y rencontrons le cardinal d'Andrea. Quelle figure peu sympathique ! Voilà un cardinal qui n'a guère de chances, à mon avis, d'arriver à la Papauté.

Mgr de Mérode, Mgr Bastide, d'Harcourt, Listz et les de la Haye dînent à la maison. Très-joyeuse soirée. Souvenirs d'Afrique racontés par Mgr de Mérode; anecdotes, comparaison bizarre de M. de Mérode à propos de l'honnêteté politique du général de la Marmora.

Je défends à outrance mon vieux général : « Il aime son roi avec autant d'abnégation et de foi que vous aimez le Pape, monseigneur. — Eh bien, tant pis pour lui ! » me répond Mérode.

Rome, 12 juin 1864.

Quelqu'un me disait aujourd'hui avec un certain découragement qu'il était impossible de lutter avec les gens de ce pays. Qu'ils portent la robe, le paletot ou la veste, ils sont également pleins de finesse, de préjugés, de duplicité. « Nous sommes, nous, gens du Nord, Français, Belges, Anglais ou Allemands, sans défense contre de telles natures et incapables de leur tenir tête. Chez nous, disait cette personne, il y aura toujours un fond d'honnêteté ou de légèreté qui sera notre perte et nous serons inévitablement dupés, en toute occasion. La haine, l'intérêt, à quelque degré de puissance que nous les élevions, n'absorberont jamais toutes nos facultés ; il y aura des heures de repos et de détente. Chez l'Italien, au contraire, et chez le Romain en particulier, ces mêmes sentiments absorbent l'individu; pour arriver à son but, il veille, il guette, il attend ; jamais de défaillance. Voilà pourquoi il sera toujours le plus fort, parce qu'il est le plus tenace, le plus persévérant. Est-ce à dire qu'il vaille mieux que nous ? Non certes ! car plus on le pratique, plus on le redoute. »

Rome, 18 juin 1864.

On se préoccupe beaucoup à Rome, dans tous les cercles, de la fuite du cardinal d'Andrea, parti pour Naples, malgré la défense du Saint-Père. Son ambition ne se trouvant pas satisfaite, il s'était jeté dans l'opposition ; les propos qu'il tenait publiquement contre le cardinal étaient si peu convenables que, dernièrement chez la princesse Schiarra, j'en avais été frappé.

Il était mécontent de tous et de lui-même, ambitieux, non sans quelque mérite, mais, avant tout, esprit inquiet et remuant. Son escapade a produit une très-vive émotion : elle n'a étonné personne. Le Saint-Père s'est montré fort irrité et affligé de cette désobéissance flagrante. Les ovations qui attendaient le cardinal voyageur à la frontière d'Isoletta, ont prouvé à la cour de Rome que le gouvernement de Turin et les libéraux de Naples n'ignoraient pas tout à fait les projets de d'Andrea.

Les plus indulgents expliquent ce départ par l'état de santé du fugitif, qui depuis trois ans désirait avec frénésie revoir le sol natal. Ce désir était arrivé à un état aigu ; ceci, joint à l'exaltation naturelle de l'Eminence, a déterminé le scandale.

Rome, 27 juin 1864.

Le mariage Erlanger a été cassé par décision d'une congrégation de cardinaux. Pour ma part, je suis de

ceux qui trouvent la chose assez mal jugée. Le riche M. Laffitte, dit-on partout, est venu à Rome, avec sa fille pour plaider sa cause. Cependant il a très-peu vu les cardinaux ses juges, qui n'avaient pas de raisons sérieuses pour rendre un tel arrêt. M. Laffitte a beaucoup sollicité et entouré M. de Sartiges, lequel s'est contenté de mettre pour lui en campagne le révérend père Trullet. Ce jugement ne sera pas pour la cour de Rome, une heureuse affaire. Le Saint-Père, étranger à tous les intrigues et ignorant ce qui se passe, assumera cependant la responsabilité. La demanderesse est fort jolie, mais elle me déplaît infiniment. On la voyait au Pincio; notre colonel B*** lui en faisait les honneurs avec un certain plaisir.

Nous allons faire nos adieux à la comtesse de Montebello. On nous félicite d'avoir trouvé pour notre installation d'été la belle résidence de la villa del Drago à Castelgandolfo. Chacun s'apprête à quitter Rome; aussi ma femme a-t-elle le cœur un peu serré en pensant à la France, que tous vont retrouver. Quant à moi, je préfère, pour mille raisons, ne pas risquer ce fatigant voyage.

Rome, 1er juillet 1864.

A midi, je vais dire adieu à notre bon voisin, Mgr Bastide, que je trouve au milieu de ses paquets et dans la joie du départ. Il se rend en France avec son vieil ami Mgr de Ségur, cet aveugle si admirable

de gaieté et de vertu. Bastide reviendra en octobre retrouver ses malades et faire le bien.

En sortant de la chancellerie, je rencontre le commandant de la Haye qui venait nous voir. Des fanfares militaires que nous entendons auprès de la Villa, le va-et-vient, dans notre quartier si calme, des troupes pontificales en grand uniforme, annoncent quelque événement. Voici pourquoi. Le Saint-Père, à six heures, devait visiter le camp Prétorien, la caserne de Mgr de Mérode, et passer en revue sa petite armée.

Nous nous sommes dirigés de ce côté ; le grand bâtiment nouvellement construit par le prélat était orné de fleurs et de drapeaux, et couvert des écussons du Pape.

Selon la très-excellente habitude de Rome, libre accès est laissé à tous. Nous apercevons bientôt le Saint-Père, guidé par le pro-ministre des armes, maître de céans, visitant les constructions. Mérode ne lui a fait grâce de rien. Il a fait monter le Pape dans les galeries ; tous les assistants, pressés dans le vaste transept, l'ont acclamé avec enthousiasme. Avant de partir, le Pape-Roi a béni sa petite armée, formée en carré dans le champ de manœuvre (ancien camp Prétorien). Chasseurs, dragons, gendarmes, artillerie, tous étaient là et ils avaient, en vérité, très-bonne tenue et excellente apparence. La majeure partie de l'élément italien, il est vrai, fuirait au premier coup de fusil, comme me le disaient à Turin nos pauvres zouaves de Castelfidardo. Cependant l'aspect était parfait. Les clairons résonnent, les tam-

bours battent aux champs. C'est alors que le Saint-Père, d'une voix vibrante, donne sa bénédiction à toute l'armée ; les assistants agenouillés répondent aux oraisons. Mérode aurait bien voulu retenir encore le Pontife, mais celui-ci s'est retiré assez fatigué.

Le pro-ministre des armes, à pied, et l'état-major, à cheval, ont reconduit le souverain jusqu'à la porte du camp appelée vulgairement *Macao*. Puis Mgr de Mérode et un vieux général suisse au service du Saint-Père, le général de Baumgarten, se sont placés de façon à faire défiler les troupes devant eux. J'étais derrière le groupe de l'état-major, lorsque Mgr de Mérode, m'apercevant avec M. de la Haye, vint à nous et nous prit par le bras. « Vous allez assister à notre défilé, me dit-il ; vous ferez l'effet d'un bon garde national à côté d'un prêtre ministre de la guerre. Voilà ce qui reste hélas ! de notre brave petite armée, voilà ce qu'ils nous ont laissé ! »

Nous revînmes à la Villa avec de la Haye, moi très-enchanté d'avoir fourni à l'ami du général de Montebello l'occasion de passer en revue les troupes pontificales.

CHAPITRE XVII

L'été à Rome. — Les villégiatures. — Les bains de mer de Civita-Vecchia. — L'eau à Rome. — Les touristes d'août. — Les *Ottobratte*. — *Aqua acetosa*. — *Ponte Molle*. — *Monte Testaccio*. — *Monte Mario*.

A partir de la mi-juin environ, jusqu'à la fin du mois de septembre, la Ville éternelle est presque déserte, et le vieux préjugé romain d'après lequel les fièvres et la *malaria* sévissent avec violence au mois d'août, disperse dans les villégiatures d'Albano, de Castelgandolfo et de Frascati, et aux bains de mer, les Romains, le Pape, le sacré collége, et les diplomates. — Ce mois d'août est en effet le mois le plus dur à supporter. Le Romain, essentiellement paresseux et prudent, en profite pour prendre, dès l'apparition des chaleurs de mai, les précautions hygiéniques les plus minutieuses. La première est devenue une règle absolue, une habitude, une coutume sacrée, que tout bon Romain ne violerait pas

pour un empire : c'est l'usage bienfaisant de la *sieste*, le sommeil réparateur de la journée depuis midi jusqu'à trois heures. — Pendant ces heures bénies, vous ne verriez pas un magasin ouvert, depuis le Corso jusqu'au Transtevere ; les églises, les couvents sont religieusement clos, — la vieille ville est transformée en cité de la Belle au bois dormant, et ce proverbe romain restera longtemps vrai : « En « juillet et en août, les seuls êtres animés qu'on ren« contre sur *la place d'Espagne* ne peuvent être « que des Français ou des chiens. »

Le fait est parfaitement vrai, et pour peu qu'on ait passé quelques années dans cette chère ville de Rome, comme ce bonheur nous est échu, on s'habitue vite, malgré la nature la plus robuste et le tempérament le plus éveillé, à la bonne sieste des cardinaux, des bourgeois et des moines, et sacrifiant à l'usage, comme les autres, on s'empresse d'oublier et de dormir. Toute vie politique, industrielle, est interrompue, suspendue. Les bureaux sont tous fermés ; impossible de rencontrer un médecin, un banquier, un notaire ; les voitures ne circulent plus dans les rues ; les animaux s'arrêtent d'eux-mêmes, les chevaux et les bœufs font religieusement la sieste. Un immense ronflement qui n'est point sans harmonie prouve seul que la ville existe, et n'est point morte. Mais à trois heures elle se réveille alerte et reposée [1].

[1] A ce propos, je lisais dernièrement, dans un journal publié à Rome, les lignes suivantes ; est-il besoin d'ajouter qu'elles sont

Si vous avez l'imprudence, ignorant les usages, de pénétrer dans une boutique, aux volets entr'ouverts, à la porte entre-bâillée, ce qui peut vous faire supposer que là peut-être on veille, l'accueil maussade et moins qu'engageant du marchand vous prouvera que vous auriez mieux fait de vous abstenir. C'est tout au plus s'il répondra à vos questions ; la plupart du temps, il ne se lèvera pas ; mais vous pourrez tout visiter, tout bousculer dans son magasin à votre guise. Il vous regardera, avec un calme impassible, vous agiter. Si vous êtes chez un drapier, et si l'étoffe que vous désirez et que vous in-

écrites par un Français? Notre compatriote, né sans doute sous le climat tempéré de Paris ou de Tours, gourmande vertement les habitants de la nouvelle capitale italienne de leur paresse, et s'étonne de la singulière et déplorable habitude que les négociants romains ont, selon lui, de fermer leurs boutiques pendant les heures les plus chaudes du jour. Je gage que le rédacteur de cet article n'a jamais passé un été à Rome, ce qui le rendrait certainement plus indulgent et plus dormeur.

« Il existe à Rome un usage qui mérite d'être signalé. Un grand nombre de négociants ont l'habitude de fermer leurs magasins durant les heures les plus chaudes de la journée.

« Nous comprenons très-bien que chacun est maître chez lui, mais nous nous permettons d'observer que, si l'usage de fermer les boutiques pouvait être supporté autrefois, c'est-à-dire quand Rome n'avait qu'une population restreinte, il n'en est pas de même aujourd'hui que la ville a pris une autre physionomie, et que les hommes d'affaires ne choisissent plus leurs heures pour sortir de chez eux et s'occuper de leurs intérêts.

« La vue de tant de magasins fermés produit la plus pénible impression, et il nous paraît nécessaire que messieurs les négociants fassent désormais le sacrifice de quelques heures de sieste pour se mettre à la disposition du public. Nous ajouterons que, s'ils n'arrivent pas à perdre cette habitude, Rome conservera longtemps encore, durant l'été, le triste aspect d'une ville de province.

« Rome est aujourd'hui la capitale du royaume d'Italie; il y va

diquez du doigt se trouve placée sur un rayon, hors de sa portée, il vous dira nonchalamment. « Ah! revenez ou plus tôt ou plus tard; il fait trop chaud maintenant. »

Les chaleurs dans Rome sont plus fortes et plus fatigantes qu'en aucun lieu du monde, mais nulle part ailleurs, il faut bien le dire, les eaux ne sont plus belles, plus pures et plus abondantes. Chaque place, grande ou petite, a sa fontaine. — Les Césars et les Papes ont doté leur ville de ces magnifiques aqueducs qui amènent à grands frais de tous les coins de la campagne de Rome, des montagnes de la *Sabine* et

donc de leur amour-propre et aussi de leur intérêt. » (*Italie*, 6 juillet 1872).

En dépit des conseils du vaillant Français, les bons citoyens de Rome conserveront leurs excellentes habitudes de sieste, ce dont nous sommes loin de les blâmer. C'est en vain que l'on fera appel à leur amour-propre national, et que le rédacteur franco-italien les menacera de passer pour des bourgeois de province, la grande capitale du royaume d'Italie continuera à sommeiller d'un lourd sommeil, de midi à trois heures, durant trois longs mois de l'année.

Et comment feraient-ils autrement? le parlement lui-même les absout. Il y a deux mois environ, les chaleurs commençant à se faire sentir, une curieuse interpellation eut lieu en pleine assemblée : « M. le président du conseil (M. Lanza), qui a été médecin, doit savoir, mieux que personne, les effets peu agréables auxquels on pourrait s'exposer en restant à Rome pendant les mois de juin et juillet. Pour ces motifs, je crois utile que le gouvernement déclare d'avance quelles sont les lois urgentes. Il est absolument impossible que la chambre siége dans cette salle pendant les chaleurs de l'été. (*Bravo.*)» (Interpellation de M. Nicotera, séance du parlement italien, 10 mai 1872.)

Puisque les membres du parlement avouent eux-mêmes ne pouvoir résister aux ardeurs du soleil et confectionner des lois pendant la canicule, comment peut-on exiger du bon bourgeois du Corso qu'il abandonne ses chères coutumes, qui doivent remonter aux plus beaux temps de la splendeur romaine?

de *Tivoli* des masses d'eau assez imposantes pour abreuver, laver et baigner chaque jour des millions d'hommes et d'animaux.

Après la sieste, comme sur le signal d'une baguette magique, tout renaît, s'anime et reprend mouvement. Les boutiques se rouvrent ; le bourgeois se met à table ; une nouvelle journée recommence, et chacun reposé, ranimé par un léger sommeil réparateur, semble plus heureux et plus dispos.

Aux carrefours, les *Aquajoli* sont encombrés de chalands. Rien de plus pittoresque que ces petites boutiques de boissons froides, installées, en plein vent, auprès des fontaines. Enguirlandés de feuillage, ces magasins rustiques ont un aspect frais et charmant ; des chapelets de citrons et d'oranges pendent de tous côtés. Devant vos yeux, le marchand exprime abondamment le jus savoureux du fruit, et sur un lit épais de sucre en poudre, il verse dans un grand verre l'eau limpide qu'il va puiser à la fontaine. — Le seul murmure de ces torrents d'eau pure et fraîche qui tombent et retombent en cascade égaye et rafraîchit. Là, tout est calme, placide et réjouissant. On s'entend vivre au moins ; les petits enfants, la vieille femme et le moine attendent patiemment, à leur tour, que la boisson soit préparée. Ils se garderaient bien, comme nous le ferions à Paris ou à Naples, de s'agiter, de crier ou de se plaindre. — Heureux peuple qui reste grave, et qui savoure son bonheur avec tant de dignité !

Peu à peu la brise commence à agiter les feuilles

restées jusque-là immobiles ; on respire plus à l'aise ; il est bientôt cinq heures. Les voitures des étrangers, les vieux carrosses des cardinaux commencent à circuler dans les rues. Piétons, cavaliers et voitures gravissent, les uns les rampes du Pincio et de la villa Médicis ; les autres se dirigent vers la *Porta Pia*, la *Porta San Giovanni* ou Saint-Pierre.

On rencontre à chaque pas de petites bandes de jeunes séminaristes et de collégiens, aux soutanes blanches, rouges ou bleues. — Ils s'en vont gaiement, en babillant comme des pies, et un peu à la débandade, suivant les longs murs de la *Porta Pia*, la promenade favorite. — A mesure qu'ils s'éloignent de leur couvent ou de leur collége, la conversation devient plus animée, plus bruyante. On s'entretenait d'abord du bon Cicéron et des Pères de l'Eglise ; peu à peu, les graves écoliers s'émancipent, et leurs yeux pétillent de plaisir, en songeant à la belle partie de barres qu'ils vont faïre tantôt dans la campagne, auprès des grands aqueducs. Là, professeurs et élèves retroussent la soutane, ou la mettent bas, et les voilà jouant deux ou trois heures durant, avec l'ardeur et l'entrain que donnent une bonne conscience et un robuste appétit.

Les catégories de touristes changent à Rome selon les saisons. Nous avons les voyageurs d'été et les

voyageurs d'hiver. — Ces derniers sont ordinairement oisifs, malades, artistes ou grands seigneurs. — En août et septembre, nous voyons arriver à Rome les gens occupés, magistrats, fonctionnaires, hommes d'affaires, qui profitent de leurs vacances pour traverser les Alpes et faire en trois semaines leur fameux voyage d'Italie, ce voyage, dont on parlera longtemps dans la famille et qui laissera pour la vie tant de bons souvenirs. C'est alors que les collégiens et les bacheliers tous frais arrivent par escouades s'abreuver aux sources de l'antiquité. L'Allemand, doux et blond, préfère aussi cette saison où la cohue est moins grande, où les hôteliers, moins avides, ont baissé le prix de la nourriture et le prix du logis.

Tout, en effet, diminue de valeur pendant l'été ; c'est alors que les antiquaires affamés livrent à vil prix leur marchandise, et que les amateurs de province peuvent s'offrir des galeries pour cent écus. — Pendant la saison d'hiver, et surtout dans le mois qui précède et suit les fêtes de Pâques, c'est tout autre chose : l'herbe ne pousse plus sur la place d Espagne et la ville prend une physionomie très-différente. La population augmente d'un tiers, et le Romain en profite pour exploiter le *forestiere* (l'étranger) avec une absence complète de charité chrétienne. — Chaque petit bourgeois se confine avec les siens dans sa cuisine ou dans un cabinet, et cède au noble étranger, moyennant finance, le reste de son appartement. Le mobilier est des plus bizarres, et dans nulle autre ville on ne sait draper le calicot rouge ou blanc avec plus

de noblesse, et le marier plus élégamment au noyer verni et à l'acajou. Dans les fauteuils, recouverts de laine rouge, se sont assises des générations. Dans ces vieux miroirs aux cadres dorés qui font l'admiration des voyageurs, que de laides et de jolies têtes se sont mirées depuis les contemporaines du président de Brosses !

En voyage, et surtout lorsqu'on voyage rarement, on a le cœur large et l'admiration facile ; aussi combien de touristes ai-je vu revenir en France, emportant précieusement dans leur bagage quelque vieux tableau enfumé, un vrai trésor, que la *padrona di casa*, grande dame ruinée, s'était décidée à leur vendre. Dans ces appartements meublés loués aux étrangers par les petits bourgeois, employés et citadins de Rome, le service est compris : et c'est régulièrement le fils de la comtesse, car la padrona est toujours comtesse, ou la comtesse elle-même, qui fait les chaussures et prépare le chocolat. — Ces mœurs étranges jettent le voyageur dans une profonde stupéfaction, mais il s'y habitue.

La saison d'octobre est pour le Romain une saison de fêtes et de vacances. C'est avec le printemps le mois le plus beau de l'année. — Tous les jeudis, les les lundis et les dimanches de ce mois sont consacrés aux promenades et excursions hors de la ville. Il n'y a pas de bourgeois, de petits marchands qui ne mettent de côté quelques économies pour louer, ces jours-là, les grands carrosses, berlines et calèches, qui voiturent les étrangers pendant l'hiver, mais que le

loueur abandonne à ses compatriotes pour moitié prix pendant l'été. — C'est dans ce mois que s'organisent les parties de campagne, les dîners à *Monte Mario, au Testaccio* et à *Aqua acetosa.* Aqua acetosa est une source d'eau minérale gazeuse, très-célèbre à Rome. Elle guérit toutes les maladies, et le vrai Romain fait chaque année sa cure à *Aqua acetosa.* Pour y arriver, il faut sortir de la porte du Peuple et prendre à droite, derrière la villa del Papa Giulio. Cette promenade d'une demi-heure à pied ouvre l'appétit et force à faire de l'exercice. Voilà, je crois, sa plus grande vertu !

CHAPITRE XVIII

Départ du Pape et des ambassades pour Castelgandolfo. — Albano.
— Audience du roi et de la reine de Naples.

Rome, 18 juillet 1864.

C'est toujours avec une grande répugnance que le Saint-Père quitte Rome et le Vatican; mais les médecins l'ont vivement engagé à prendre l'air de la campagne. Le Pape est esclave de ses habitudes et résiste toujours aux conseils de la médecine, en laquelle il a peu de foi.

Le palais de Castelgandolfo ne plaît pas beaucoup au Saint-Père; il y est mal installé, et le séjour en est fort dispendieux, le Pape étant forcé d'amener avec lui toute sa maison et un certain nombre de cardinaux. Les prélats, les gardes-nobles de la cour sont logés, hébergés au château. Les visiteurs y dînent souvent, et l'hospitalité y est largement pratiquée.

Castelgandolfo, juillet 1864.

Le Pape, le roi et la reine de Naples, la reine-mère et ses enfants, plusieurs cardinaux et princes romains, la plus grande partie du corps diplomatique sont installés, cette année, à Albano, Genzano et Castelgandolfo. Quant aux distractions mondaines de cette brillante villégiature, elles sont assez rares, chacun vivant très-retiré, la chaleur accablante de la température ne permettant de sortir que vers le soir. Deux fois par semaine, la musique de la petite garnison romaine se fait entendre au pont de Larissa.

Le Saint-Père sort tous les jours, à pied ou en carrosse, et son cortége de monsignori et de gardes-nobles donne un peu d'animation aux paisibles villages.

La jeune reine de Naples fait de longues promenades à cheval, accompagnée d'un simple piqueur. A l'origine, elle s'égarait parfois assez avant du côté de la forêt de Marino, mais on l'a prévenue qu'il y aurait danger pour elle à s'éloigner dans la campagne. Les routes des environs de Rome, en effet, sont encore aujourd'hui, malgré les efforts du gouvernement, infestées par les brigands. Chaque fois qu'il vient de Rome à Albano, M. de Sartiges, homme prudent, a bien soin de demander une escorte de carabiniers. Le chemin de fer qui dessert les trois villages de Genzano, Albano et Castelgandolfo est celui de la

ligne de Naples, qui suit la vallée de la campagne romaine ; la gare d'Albano est assez distante de ces trois localités.

Castelgandolfo, 10 juillet 1864.

Le roi et la reine de Naples nous ont reçus aujourd'hui à une heure. L'ambassadeur m'avait autorisé, d'assez mauvaise grâce, il y a quelques jours, à demander une audience. Comme je rencontrais à tout instant les princes, soit à la ville, soit à la campagne, il me semblait singulier que l'ambassadeur seul eût le privilége de leur présenter ses hommages. A Rome, chaque fois que je me trouvais au Pincio, sur le chemin du roi ou de la reine, je m'inclinais respectueusement ; nous leur étions donc parfaitement connus, et le roi ne manquait jamais de saluer ma femme lorsqu'il la rencontrait.

Les pauvres souverains déchus habitent, sur la colline d'Albano, une maison fort simple, mais assez spacieuse, qu'ils louent au célèbre Fausti (l'ex-fidèle du cardinal Antonelli, compromis, jugé et condamné, il y a un an, pour complot contre l'État). La reine avait passé tout son hiver dans cette habitation avec sa sœur la comtesse de Trani. Les deux sœurs s'étaient exilées volontairement de Rome. Peu riante dans la belle saison, cette résidence d'été devait être lugubre au mois de janvier.

Le prince et la princesse Orsini furent reçus avant

nous. Tandis qu'ils étaient auprès du roi, l'amiral del Re, ministre des affaires étrangères, qui cumule chez l'exilé les fonctions de chambellan et de ministre de sa maison, nous donna très-aimablement quelques détails sur l'existence monotone des souverains. Dès que nous fûmes introduits dans le modeste salon de Leurs Majestés, le roi me tendit aussitôt la main et fit asseoir madame d'Ideville auprès de la reine, tandis qu'il m'invitait à prendre un siége à ses côtés. Il m'exprima le plaisir que lui causait notre visite, ajoutant qu'il nous connaissait depuis longtemps. Je ne lui cachai pas le vif désir que, depuis mon arrivée, j'avais de lui être présenté, ainsi que la sympathie que nous éprouvions pour sa personne.

Il me parla de Turin, où il savait que j'avais séjourné avant de venir à Rome, de Naples et des difficultés que le roi Victor-Emmanuel trouvait dans l'accomplissement de l'unité.

« Ils se sont trop hâtés, dit-il, et ils perdront tout pour n'avoir pas voulu attendre. Pourquoi, hélas ! n'ai-je pas eu le temps d'agir et de réaliser des progrès, moi aussi ? Aujourd'hui, où en sont-ils ? Quand je songe qu'ils croient rendre la Sicile *piémontaise*, la Sicile ! que depuis trois siècles nous n'avons pu faire *napolitaine*. Et leur belle armée de Piémont, où est-elle ? Pourquoi n'ont-ils pas songé à changer leur capitale, à prendre Bologne ou Livourne, par exemple ? Croyez-vous jamais que *ma* grande ville de Naples consente à devenir ville de province ? Vous

connaissez Naples, n'est-ce pas? » Je répondis au roi que j'avais passé plusieurs jours à Naples, au mois d'avril. Il m'entretint de son ancienne capitale, et ne prit pas la peine de cacher la profonde douleur que lui causait l'exil. J'insistai alors sur les dissensions de l'Italie contemporaine et sur l'importance que prenait chaque jour, à Turin et à Florence même, le parti qui conseillait l'abandon de Naples et de la Sicile, et la sincère renonciation au rêve de Rome capitale.

Pendant cette conversation, qui se prolongea plus d'une grande heure, je prêtais, de temps à autre, l'oreille au colloque de la reine avec ma femme, et si je n'avais été retenu par le royal époux, j'aurais été très-désireux d'écouter les propos de la jeune souveraine. Elle était si isolée, si réservée avec son entourage napolitain, pour lequel elle avait assez peu de goût, qu'elle se laissa aller, avec l'étrangère qu'elle voyait pour la première fois, aux confidences les plus naïves et les plus charmantes. « Si vous saviez, madame, disait-elle, combien je hais le séjour de Rome! A Albano, je suis mal certainement, mais habiter le palais Farnèse, c'est habiter un tombeau. Le croiriez-vous? le temps le plus heureux de ma vie, celui que je regrette le plus, ce sont les jours que j'ai passés à Gaëte. Oh! oui! Alors j'étais reine, je me sentais utile. Ah!... j'oublie mes belles journées *à la Favorite;* vous savez, ce charmant château près de Naples, sur le bord de la mer? Ici, à Rome, je ne sais comment je vis, comment je peux vivre. Que

vous êtes heureuse, vous, madame, et que je vous envie! Bientôt vous allez être mère! Ah! si je l'étais, moi! Mais non, il ne me reste plus rien au monde que l'affection de mes chevaux et de mes chiens. »

La reine est grande, élégante, distinguée; ses yeux et toute sa physionomie ont un charme singulier lorsqu'elle parle et s'anime. Mais quand elle est seule, et c'est ainsi qu'on la rencontre la plupart du temps, en voiture ou à cheval, il est impossible de ne pas être frappé de la tristesse et de l'accablement plus profond, hélas! que résigné, empreints sur sa figure. La présence du roi même n'a pas toujours le don de ramener la joie dans ce cœur désenchanté. La reine mère de Naples habite également Albano avec tous ses enfants. C'est la seconde femme du roi Ferdinand II et, par conséquent, la belle-mère du jeune roi.

Marie-Thérèse, archiduchesse d'Autriche, a, de l'aveu de tous, exercé une très-funeste influence sur le roi défunt, et c'est à elle que l'on a toujours attribué le peu d'expansion qui existait autrefois dans le jeune ménage. Son beau-fils la redoute et n'ose encore se soustraire à sa domination. La jeune reine a eu cruellement à souffrir des procédés de la reine mère.

Le roi de Naples, François II, a été défiguré par les journalistes italiens, autant que par les photographes. Il a aujourd'hui vingt-neuf ans. Sa taille est élevée, souple, et sa physionomie intelligente. Il est

brun comme tous les Bourbons de Naples ; ses yeux sont noirs et un peu voilés ; son sourire est empreint de tristesse et d'une grande douceur. Il ressemble à son père, le roi Ferdinand II, et aussi, dit-on, à sa mère, la reine Marie-Christine, princesse de Sardaigne, une véritable sainte, morte à vingt-quatre ans, trois jours après la naissance de son fils. L'enfance du roi a été douloureuse, et depuis qu'il est au monde, sa vie n'est qu'une longue suite d'épreuves et de déboires.

Peu aimé de son père, homme d'une rare intelligence, mais personnel et violent, le jeune héritier du trône fut élevé par sa belle-mère, femme de mérite, mais hautaine, absolue, jalouse. Il a été constamment sacrifié à ses frères et à ses sœurs nés du second mariage.

Certains côtés essentiels de son éducation avaient été même, assure-t-on, systématiquement négligés ; néanmoins, pendant le peu de temps qu'il est resté sur le trône, il a fait preuve de véritable sagesse et de grande modération. Entouré d'ennemis, de lâches et de traîtres jusque dans son palais et dans son conseil, sans appui, sans guide, en butte à toutes les attaques, à toutes les trahisons venues de Turin et d'ailleurs, peut-on s'étonner que le jeune souverain, assumant sur lui la responsabilité et expiant les fautes de longs règnes et de tout un système, ait été renversé par Garibaldi et M. de Cavour, la révolution en armes et la révolution raisonnée?

Depuis qu'il est à Rome, le roi s'est beaucoup mûri,

assure-t-on. En somme, c'est un esprit sérieux, une âme droite, ferme, résignée. Si l'exil, ce grand maître, a rendu plus grave et plus mélancolique encore sa nature simple, douce, triste et un peu timide, il lui a appris, en même temps, à connaître ce que valent les hommes.

CHAPITRE XIX

Le Pape à Castelgandolfo. — L'affaire du petit Coën. — Attitude de l'ambassade. — L'incident des enseignes. — Maria Berardi. — Courses du Saint-Père dans les environs de Rome. — Mort du ministre de Prusse. — Chapelle cardinalice à Saint-Louis. — Monseigneur Franchi. — Horizon de Castelgandolfo.

Castelgandolfo, 30 juillet 1864.

Un événement qui prendra peut-être une grande importance a éclaté au moment où l'ambassadeur réclamait au Pape de nouvelles réformes et où il recevait de Sa Sainteté, selon l'usage, une fin de non-recevoir, douce, mais remplie d'amertume et de découragement.

Un jeune israélite, *Joseph Coën*, âgé de neuf à dix ans, avait été mis en apprentissage chez un cordonnier chrétien, habitant le Transtevere, près du pont des *Quattro Rioni*. Le 25, l'enfant ne reparut plus à la maison paternelle. Désespoir de la mère, recherches vaines, agitation au Ghetto. Menaces des juifs dirigées contre le cordonnier et sa famille. L'enfant avait été

conduit, prétendaient les juifs, aux Catéchumènes par un prêtre et deux individus inconnus.

Refus de le laisser voir par ses parents. Ici commence l'intervention de l'ambassade.

Hier, vendredi 29, l'ambassadeur est allé à Rome. Il a trouvé à la chancellerie une protestation en forme adressée au représentant de l'empereur par la famille de l'enfant. Interrogatoire, procès-verbal fait à la chancellerie. L'ambassadeur, éclairé sur les faits, se rend chez le cardinal, qui lui répond que depuis un mois l'enfant manifestait le désir de se faire chrétien, qu'il fallait examiner l'affaire; que dans quelques jours il serait donné satisfaction aux parents; l'enfant leur serait rendu aussitôt, dans le cas où il ne persisterait pas dans ses opinions, etc.

M. de Sartiges prit la chose très-mal, et répondit au cardinal aussi vertement qu'il est possible de le faire entre diplomates.

Pour ces sortes d'exécutions, quand il se sent au fond bien appuyé à Paris, M. de Sartiges est précieux. Il suffit de le laisser aller.

« C'est la dernière goutte, dit-il, prenez-y bien garde, monsieur le cardinal; on ne se met pas impunément en hostilité et en opposition avec toutes les lois humaines et le plus simple respect de la personne. Cette affaire pourrait mener bien loin la cour de Rome, plus loin peut-être qu'elle ne le croit. Ces enlèvements ne sont pas de notre époque, et la morale les repousse aussi bien que les intérêts de la cour de Rome. »

Placée sur ce terrain et dans ces termes, la conversation n'a pas été fort longue, on peut bien le penser.

Voilà où en sont les choses. Paris est informé et nous avons adressé au ministre toutes les pièces et transmis tous les détails fournis par les israélites et la prévôté française.

Cette affaire cause naturellement un grand émoi; les autres ambassades sont à l'affût des nouvelles complications qu'elle peut amener. M. de Sartiges ne cache pas le langage qu'il a tenu au cardinal, et le baron de Meyendorff, qui est venu nous voir aujourd'hui, semble enchanté. Il voudrait exciter M. de Sartiges; mais M. de Sartiges est trop fin pour céder à des suggestions venant d'un diplomate russe.

Castelgandolfo, 19 août 1864.

Mgr de Mérode est venu nous dire adieu ce matin. Il part après-demain pour la France. En me quittant, il est descendu à Albano pour voir M. de Sartiges, qui m'avait chargé de lui ménager cette entrevue.

L'ambassadeur a nettement demandé à Mgr de Mérode s'il ne lui paraissait pas utile et intéressant de voir l'empereur à son passage à Paris. Le ministre des armes, qu'une telle proposition eût fait bondir il y a quelques mois, avait déjà accueilli cette ouverture, que je lui avais faite de la part de l'ambassadeur, sans trop se récrier.

M. de Sartiges pense qu'un entretien avec M. de Mérode serait très-important pour l'empereur et servirait la Papauté. Dépouillé de sa haine belge et de ses préjugés contre nous, Mgr de Mérode est un homme fort remarquable. Il est avant tout si droit et si profondément honnête ! En dépit de tous ses travers, quel prêtre admirable, quelle abnégation et quelle charité! On l'aime peu à Rome; c'est-à-dire une certaine *camarilla* le redoute, et craint surtout les excès de sa brutale franchise et l'ascendant que sa vertu et son dévouement lui ont acquis sur l'esprit du Saint-Père.

Castelgandolfo, 21 août 1864.

L'incident des enseignes prend des proportions ridicules. Un arrêté de la municipalité a prohibé les enseignes écrites en toute autre langue que la langue italienne. L'exécution a déjà eu lieu : presque tous se sont soumis; mais certains Français, auxquels on impose une altération de noms absurde, sont venus se placer sous la protection de l'ambassade. Une marchande de chapelets de la place d'Espagne, *Marie Bérard*, refuse énergiquement de s'appeler *Maria Berardi*. M. de Sartiges a prévenu le cardinal qu'il avait conseillé à cette brave commerçante la résistance et qu'il rendait l'administration romaine responsable de ce qui pourrait résulter. La résurrection de cet arrêté, assure l'ambassadeur, et sa mise en

vigueur sont évidemment un petit acte hostile à la France, une façon de nous être désagréable.

Je serais curieux de savoir si le Pape a été informé de tout cela. — J'en doute fort. Quoique souverain absolu et despotique, le Saint-Père ignore bien des choses, hélas !

Castelgandolfo, 22 août 1864.

Le Saint-Père est encore un peu souffrant. Les courses à *Valmontone* et à *Dezenzano*, les bénédictions solennelles qu'il a voulu donner sur le lac de Nemi et à Genzano ont transformé sa villégiature en une vie beaucoup plus fatigante que celle qu'il menait à Rome.

Selon son habitude, il refuse nettement d'obéir à ses médecins et n'écoute que son bon plaisir pour la direction de sa santé. Que n'a-t-il la même indépendance de caractère, la même initiative et le même entêtement lorsqu'il s'agit de l'administration et du gouvernement de son petit royaume ! Comme les choses iraient autrement s'il savait résister aux conseils et se laisser aller à ses propres inspirations ! Il est si bon, si libéral, si généreux, le Saint-Père !

Castelgandolfo, 24 août 1864.

Hier, dans la nuit, le général Willisen, ministre de Prusse, est mort d'un accès de fièvre pernicieuse. Il s'était établi à Genzano, au chalet de la *villa Cesa-*

rini. Il y a quatre jours à peine, nous étions allés le voir. Le général se trouvait déjà un peu indisposé, mais sa femme et sa fille, bien loin d'être inquiètes, nous parlaient du bonheur de leur vie de famille, de leur calme et de leur vieille union. Combien les pauvres femmes alors étaient loin de songer à un tel malheur !

Le baron de Willisen, qui avait succédé au baron de Kaunitz, était un homme simple, bon, et fort estimé dans le corps diplomatique.

Castelgandolfo, 25 août 1864.

Encore une fête officielle à Saint-Louis des Français, en gala et uniforme. Chapelle cardinalice, c'est-à-dire réunion de cardinaux ; ce jour-là, l'ambassadeur est placé au milieu d'eux, considéré comme tel, encensé, embrassé, etc. — Cette cérémonie, que je voyais pour la première fois, est curieuse et imposante.

Après la cérémonie, l'ambassadeur, avec l'ambassade, se rend à la sacristie tendue de rouge, pour y recevoir les cardinaux, ce jour-là ses hôtes.

Mgr Franchi, archevêque au pays des infidèles, grand personnage officiel, directeur des affaires ecclésiastiques à la secrétairerie d'État, officiait avec beaucoup de pompe et de dignité. C'est un prélat aimable, fin, très-élégant. Il sera nonce en Espagne ou en France avant peu. L'état-major de l'armée assiste

naturellement à la cérémonie. Dix-sept cardinaux sont venus. Par ce temps de chaleur suffocante et de *sirocco*, en vérité c'était fort aimable de leur part de s'être rendus avec autant d'empressement à l'invitation de la France. « Avez-vous vu, me dit M. de Sartiges quand je me suis trouvé seul avec lui dans son splendide équipage, avez-vous remarqué avec quelle tendresse et quelle affectation le cardinal m'a pris la main en me la tenant longtemps serrée entre ses deux mains? » Le cardinal, en effet, a des façons félines, doucereuses, pleines d'affectuosité et d'onction. On se laisse rarement prendre à ses façons, mais, d'un autre côté, comment s'irriter contre un homme aussi poli, aussi doux, qui jamais ne vous heurte, qui semble céder et dont la résistance est enveloppée de tant de formes, que c'est en sortant de chez lui seulement qu'on s'aperçoit du rôle qu'il vous a fait jouer et de la comédie qui vient de se passer à son profit?

Rome, 26 août 1864.

L'ambassadeur, qui redoute extrêmement la chaleur et la fatigue, m'a chargé tantôt d'aller présider à sa place la distribution des prix des frères de l'école française du palais Poli. Cet établissement, institué sous la protection de l'ambassade, au moment de l'occupation française et dans le but de recevoir les fils de nos militaires, a pris peu à peu une extension qui a effrayé, fort à tort, la cour de

Rome, toujours un peu ombrageuse en matière d'éducation. — Les enfants des soldats, des officiers, des généraux français, reçoivent à l'école des frères une instruction assez forte, qui peut remplacer, jusqu'à un certain âge, l'instruction qu'ils recevraient dans un collége. Le directeur, frère de beaucoup de mérite, a fait venir de France des professeurs distingués, et on comprend facilement que l'école ait prospéré ; elle compte près de deux cents élèves. Par faveur, on a admis les étrangers, et même quelques Italiens, dont les parents étaient fort heureux de faire donner à leurs enfants une éducation française. C'est alors que la cour de Rome s'est émue : on a parlé de supprimer l'école ; mais l'affaire s'est arrangée, l'établissement des frères de l'école chrétienne française est toléré jusqu'à nouvel ordre. — N'ayant jamais pris la parole en public, j'étais un peu ému au moment de prononcer mon petit discours ; mais enfin tout s'est bien passé ; j'ai même reçu force compliments pour les allusions que j'avais glissées dans mon discours, ainsi que pour l'ardeur de mon patriotisme. Le bon directeur de l'académie, qui était à ma droite, et le général Micheler à ma gauche, ont fort aimablement encouragé le jeune président délégué par M. l'ambassadeur.

Castelgandolfo, 4 septembre 1864.

Le palais *Albani* ou *del Drago*, que nous habitons, est un immense château situé dans une position ma-

gnifique. Il domine toute la campagne et des fenêtres la vue s'étend jusqu'à la mer et vers Rome. Castelgandolfo est bâti sur la crête d'une colline, mais le palais Albani est un peu en dehors du village, sur la route même de Frascati à Albano, à dix minutes de ce dernier point.

Je n'oublierai jamais les couchers de soleil que nous avons admirés du haut de notre balcon, le ciel en feu et ces horizons limpides qu'on ne voit qu'en Italie. Malgré les splendeurs de cette nature, j'aime infiniment mieux, pour mon compte, la vue du pont des Arts par une soirée de mai. Que de fois, lorsque j'avais vingt ans, je m'arrêtai, vers huit heures, et contemplai le panorama unique de notre bonne ville de Paris : les tours de Notre Dame, la Sainte-Chapelle, le Palais de justice, puis en tournant la tête, les masses noires des arbres des Champs-Elysées, le pavillon Marsan et les belles lignes du Louvre! Faut-il oublier dans ce paysage tout parisien l'aveugle millionnaire, joueur de flûte et fabricant de chaussons? J'aimais alors le pont des Arts plus que tout autre coin de Paris. J'étais heureux de sentir le balancement des planches sous mes pieds. A Rome, la nature grandiose et austère n'a point l'intimité sans doute et la gaieté de nos paysages parisiens, mais en définitive tout y est fort beau dans un autre genre.

CHAPITRE XX

Naissance d'André. — Audience du Pape; curieuse conversation sur Cavour. — Départ du Saint-Père pour Rome. -- Les galeries d'Albano à Castelgandolfo.

Castelgandolfo, 7 septembre 1864.

Hier, naissance de mon fils André. — J'avais demandé une audience au Saint-Père, qui a daigné, les jours précédents, s'informer de la santé de madame d'Ideville. J'ai été reçu par lui à trois heures. Jamais je ne trouvai le Pape plus gai et de plus belle humeur. Il me garda fort longtemps, et voici les principaux traits de sa conversation. — « Vous avez bien fait, me dit-il, d'appeler votre enfant André : c'est un grand nom. André est le premier des apôtres qui vint à Jésus et quitta tout pour le suivre. Pierre n'arriva qu'après et encore se fit-il tirer l'oreille. Je suis bien aise que ce petit Français soit né ici, auprès de moi, à Castelgandolfo; avouez que je ne lui ai pas porté malheur, dit-il en riant; la veille du jour

où il est venu au monde, j'ai rencontré la jeune mère sous les galeries et je lui ai donné la bénédiction. » Le Pape faisait allusion à cette croyance, assez répandue à Rome, qui attribue à Pie IX le don fatal de la *jettatura*, du *mauvais œil*. Chaque fois, en effet, que le Saint-Père traverse les rues de la ville, chacun s'agenouille à son passage; mais tout Romain, noble ou manant, se garderait bien d'oublier, tout en s'inclinant avec foi et respect, de faire, du doigt, le signe conjurateur.

Le Pape m'invita à m'asseoir et me demanda s'il était vrai, comme le lui avait dit Mgr de Mérode, que j'eusse assisté aux derniers moments du comte de Cavour. Je racontai alors au Saint-Père la scène émouvante dont je m'étais trouvé le témoin, sans en omettre aucun détail. — « Ainsi vous croyez qu'il avait sa raison, lorsque lui parlait le prêtre ? me demanda le Pape avec insistance; vous en êtes bien sûr, n'est-ce pas, bien sûr ? »

Je répétai au Saint-Père que, placé à quelques pas du lit du mourant, je l'avais entendu répondre très-distinctement aux prières de frère Jacques, et que pour moi il n'y avait aucun doute que le malade n'eût la connaissance parfaite de ce qui se passait auprès de lui. — « Ah ! *questo Cavour*, dit le Pape en remuant la tête, nous a fait beaucoup de mal et Dieu lui pardonnera moins facilement qu'à ce pauvre Victor-Emmanuel, qui ne sait guère ce qu'on veut de lui. Mais enfin, reprit le Pape, en laissant échapper cet aveu, presque malgré lui, cet homme a cru

aimer son pays. Il était généreux, bon et faisait la charité. Tenez, je l'aime encore mieux que son frère le marquis, qui cependant a été des nôtres. — Celui-là était de la *stricta osservanza* et ne donnait pas assez aux pauvres. — Ah! *povero Torino*, j'ai encore là de bons amis, des âmes dévouées, ne le savez-vous pas, vous? et peut-être plus que dans aucune autre ville d'Italie. »

Le Pape passa ensuite à un sujet plein d'actualité et qui le préoccupait alors singulièrement. Un enfant juif avait été récemment enlevé, à Rome, au milieu de circonstances assez mystérieuses, conduit dans un établissement de néophytes et baptisé. La famille avait en vain intercédé auprès des autorités pour revoir l'enfant et le reprendre. La cour de Rome s'y était refusée avec énergie, et, malgré les démarches pressantes de l'ambassadeur de France, que les israélites de Rome considèrent comme leur protecteur, le cardinal Antonelli avait opposé une résistance absolue ; l'enfant était toujours dans le couvent, d'où, assurait-on d'autre part, il désirait lui-même ne pas sortir, ayant été maltraité par ses parents.

Peu de jours auparavant, M. de Sartiges avait renouvelé ses instances auprès du Pape lui-même, et, d'après les paroles du Saint-Père, je compris que notre ambassadeur avait plaidé avec une chaleur un peu vive la cause des parents israélites.

Revenant avec moi sur son entrevue avec M. de Sartiges et sur cette conversation, qui était fort présente à son esprit, le Pape se laissa aller à sa nature

ardente et passionnée. « Je n'ai de comptes à rendre à personne qu'à Dieu, fit-il avec une grande animation. Avant d'être roi, je suis souverain spirituel ; de ma seule conscience de chrétien et de pontife je relève, et Dieu seul peut me juger et m'indiquer ce que j'ai à faire. Votre ambassadeur oublie quelquefois ses devoirs lorsqu'il se trouve en ma présence. Je ne suis ni le schah de Perse ni le président des États-Unis, moi! »

Le Pape faisait allusion aux deux missions que le comte de Sartiges avait remplies en Perse et aux États-Unis, avec plus de succès assurément qu'auprès du Saint-Siége.

« Tout petit souverain que je suis, tout dépossédé et amoindri que je suis, je reste le Pape! le Pape! et on semble quelquefois l'oublier! »

Après ces mots prononcés, on se l'imagine aisément, avec vivacité et non sans amertume, le Pape se calma tout à coup en me regardant, et se mit à sourire. — Il comprit sans doute, à ma tenue embarrassée, qu'il était peu généreux de sa part de s'exprimer ainsi, devant moi, sur le compte de l'ambassadeur, avec lequel je n'avais, à la vérité, aucun lien de sympathie, aucune communauté d'idées, mais qui était hiérarchiquement mon chef, et dont je ne pouvais désapprouver ou même apprécier les actes devant le Saint-Père, sans manquer à mes devoirs.

« Ce n'est pas pour vous que je dis cela, » reprit le Pape en souriant. Il s'entretint alors avec

bonté de la santé de mon fils et de sa mère, et me demanda si je le ferais baptiser bientôt. « J'attends le retour de Mgr de Mérode, » répondis-je. « Ah! mon pauvre Mérode, j'ai de ses nouvelles, il va mieux; cependant il reste en France et n'ira pas en Belgique. Avez-vous des lettres du prince de la Tour-d'Auvergne? Il a écrit, je le sais, et a parlé à Paris pour les calmer au sujet du petit Coën. Ah! combien je voudrais que tout ceci ne fût pas arrivé! » Après cet entretien, qui avait duré plus d'une heure, le Saint-Père me congédia en me donnant sa bénédiction pour les miens et pour moi.

Castelgandolfo, 12 septembre 1864.

Le Pape est parti ce soir à cinq heures pour Rome; avec lui, sa maison religieuse, les prélats, camériers, et sa maison militaire, les suisses, gardes nobles, etc.

Castelgandolfo rentre dans le calme et la solitude, et les brillants uniformes et les cavalcades militaires ne chevaucheront plus sous les *galeries*. On nomme ainsi les longues et larges allées de chênes verts et d'ormes séculaires qui conduisent d'Albano à Castelgandolfo, à Lariccia, à Genzano. Les branches enchevêtrées les unes aux autres forment entre elles une voûte impénétrable aux rayons du soleil. Rien n'est plus bizarre que les jeux de lumière à travers ce feuillage épais, surtout à la tombée de la

nuit, quand on aperçoit le ciel en feu et la mer à l'horizon. Les *galeries* supérieures ont un aspect tout différent; elles sont placées sur la crête de la montagne au bas de laquelle se trouve le lac de Castelgandolfo, ancien cratère de volcan que l'empereur Domitien faisait servir à ses fêtes nautiques.

Les ruines de la villa du César sont encore très-visibles dans les jardins magnifiques de la villa Barberini. On y retrouve les substructions romaines et les terrasses immenses d'où la vue s'étendait alors, comme aujourd'hui, sur la Ville éternelle, sur les plaines de la campagne romaine et la mer à l'horizon. Cette contrée est encore toute empreinte de ces souvenirs du passé : près de là, la villa de Pompée, dominant la voie Appienne. A Albano, les églises sont toutes d'anciens temples gréco-romains.

Seulement aujourd'hui les Césars sanguinaires sont remplacés par le plus doux des pontifes. Cependant, hélas! comme au temps des empereurs, les puissants sont avides et corrompus et les petits jaloux et rampants. N'en sera-t-il pas de même dans dix siècles! J'admets bien que la vapeur et les progrès de l'industrie donnent aux hommes plus de bien-être et de jouissances; mais je doute que surgisse jamais le bienfaiteur qui arrachera du cœur de l'homme le plus petit brin d'ivraie.

CHAPITRE XXI

Le cardinal de Bonnechose à Rome. — La convention de septembre. — Attitude de la cour romaine. — La villa Barberini. — Le cardinal di Pietro.

Castelgandolfo, 20 septembre 1864.

Je suis parti de Rome par une pluie battante. La reine de Naples se trouvait dans le train. A Albano, la pluie tombait encore à torrents; je sautai de mon wagon et je pus offrir mon bras et un abri à la jolie souveraine. Selon son habitude, la reine était seule avec une de ses dames, personne ne l'attendait à la gare. Elle demanda des nouvelles de ma femme, me questionna sur notre enfant, et me remercia avec cette effusion, cette grâce que l'on rencontre souvent chez les souverains découronnés. Je reconduisis la reine jusqu'à sa voiture, et je l'installai moi-même, ainsi que sa suivante et le bel épagneul noir qui ne la quitte jamais.

Décidément, chaque fois que je la vois, je sens

augmenter mon admiration pour la gracieuse reine. Tout, en effet, doit attirer vers elle : sa beauté, sa tristesse, ses malheurs, son courage, son isolement.

Castelgandolfo, 21 septembre 1864.

Le cardinal de Bonnechose vient de recevoir la barrette. Selon l'usage, c'est au palais de l'ambassade qu'il est descendu, en qualité de cardinal français ; c'est dans les salons mêmes de l'ambassadeur que la nouvelle Éminence donne son *ricivimento*. Le cardinal a beaucoup plu ; il est grand, élancé, ses manières sont nobles et élégantes. C'est un homme fort intelligent et très-ferme dans ses principes. Au milieu de toutes les robes rouges qui s'étalaient hier dans les salons du palais Colonna, il était facile de le reconnaître à la distinction, à l'aisance de son attitude et de son langage. Ces qualités de forme manquent généralement aux membres du sacré collége, qui trop souvent ne rachètent pas la vulgarité de leur origine et de leurs façons par des talents hors ligne ou un génie supérieur.

Le cardinal Antonelli, depuis près de vingt ans qu'il dirige les conseils du Pape, a vu se renouveler presque entièrement le sacré collége, et son plus grand soin, dans une pensée un peu personnelle, a été d'écarter tous les hommes dont le mérite pouvait lui porter ombrage, ou dont l'influence aurait pu contre-balancer son crédit. Calcul habile si l'on veut,

car Antonelli, qui est un homme d'une très-haute intelligence, aurait fort bien pu sans être amoindri, supporter auprès de lui des collègues de sa valeur. Toujours est-il que, grâce à lui, les cardinaux, sauf trois ou quatre exceptions, ne comptent parmi eux que des médiocrités insignifiantes, d'excellents moines, de bons prêtres érudits, d'habiles théologiens sans doute, tous gens auxquels l'expérience des grandes affaires, le tact politique et la connaissance des hommes manquent totalement.

Le discours de M. de Bonnechose, en réponse à l'envoyé du Pape, qui lui présentait les insignes de sa nouvelle dignité, est fort net, et M. de Sartiges l'a trouvé un peu trop indépendant. Le nouveau cardinal a été fort aimable pour moi; il m'a parlé de ma mère, qu'il a connue à Riom, lorsqu'elle était jeune fille, ainsi que de mon grand-père, le comte de Sampigny. Le cardinal, à cette époque, était substitut du procureur général.

Castelgandolfo, 21 septembre 1864.

Au moment où je quittai Rome hier, l'ambassadeur semblait fort préoccupé de cette nouvelle énorme, venue de Turin, et rapportée par l'*Osservatore romano* : un traité aurait été signé à Paris entre le marquis Pepoli et M. Drouyn de Lhuys, dans lequel le terme de notre occupation à Rome serait indiqué. Deux ans seraient accordés au gouvernement pontifical; d'ici là, ledit gouvernement aurait à pour-

voir lui-même à sa sécurité et à son existence, assurément fort menacée à l'expiration de ces deux années.

Le fait est-il vrai? Chacun l'affirme, j'ai encore bien de la peine à le croire. M. de Sartiges n'a reçu de Paris aucune communication. Aucun indice ne pouvait faire prévoir une semblable solution. Le courrier d'aujourd'hui nous apportera sans doute des nouvelles.

L'ambassadeur, en raison de la santé de madame d'Ideville et du danger que présenterait son voyage à Rome, m'autorise, d'un air assez peu aimable, à rester quelques jours encore à Castelgandolfo.

Rome, 23 septembre 1864.

Ce matin, vers huit heures, je sortais de la maison en dirigeant ma promenade vers Marino. Cette route est très-pittoresque; elle se trouve sur la crête de la montagne; à gauche, on voit à ses pieds la campagne de Rome; à droite le lac de Castelgandolfo, au fond de son cratère, entouré de ses collines abruptes, vertes, mais sans aucune habitation.

Je rencontrai le cardinal di Pietro, qui se rendait à la petite villa qu'il a fait construire presque au bord du lac. Il descendit de voiture et me conduisit à sa maisonnette. J'appris de lui de grandes nouvelles. M. de Sartiges, qu'il avait vu hier, avait reçu de Paris la nouvelle authentique du traité ainsi que des

instructions pour les communiquer au cardinal Antonelli et au Saint-Père. Quel sera l'accueil fait par le Pape à l'ambassadeur venant lui annoncer l'abandon de la France? Le cardinal di Pietro ne paraissait pas fort rassuré sur le calme du Saint-Père. Pie IX, en effet, est vif, très-franc, et son irritation devant la nouvelle inattendue d'un traité dont il est l'objet et qui est fait sans sa participation est assez naturelle.

Je répondis au cardinal di Pietro qui m'écouta, sans dissimuler une certaine satisfaction, que la cause du rapprochement des Tuileries vers le cabinet de Turin pouvait bien venir d'un certain mauvais vouloir persistant contre nous et d'un système de tracasseries mesquines et d'hostilités, qui avait fini peut-être par exaspérer le gouvernement de l'empereur et l'empereur lui-même. Si le Saint-Père n'avait pas eu auprès de lui, disais-je, certaines personnes guettant ses inspirations généreuses et les mouvements nobles et bons de son cœur pour les étouffer, le Saint-Siége n'en serait pas là. Le cardinal di Pietro me laissait parler et je voyais que ses yeux, sinon ses lèvres, approuvaient, en partie, mes paroles.

Castelgandolfo, 23 septembre 1864.

Le temps est couvert ; cette humidité tiède alanguit et énerve. Je me suis promené longtemps dans les grandes allées de la villa Barberini, en attendant le comte

de Trapani. Quel beau spectacle, quel horizon ! c'est à coup sûr du haut de ces terrasses que l'on embrasse le mieux la campagne romaine. Les ruines gigantesques de la villa de Domitien, les arbres aux troncs séculaires enracinés sous les murs romains et retenus par des maçonneries recouvertes de lierre; les pans de murailles debout à travers les arbres et servant d'asile aux lézards et aux oiseaux de nuit, tout, en cet endroit, a un aspect grandiose qui fait rêver aux grandeurs de l'empire romain!

Quant à ces villages aux rues sordides et puantes, à ces femmes et ces enfants en haillons, je ne m'y habituerai jamais, et je soutiens qu'on peut aimer la nature, le pittoresque, sans se plaire et se complaire dans les immondices. — Quelle incurie ! quelle insouciance! quelle malpropreté! Cependant ces gens-là ont du soleil, de l'eau, du temps et des bras.

Pourquoi la Hollande, la Belgique, le Nord, ces pays froids, sans lumière et sans eaux courantes, sont-ils si propres? — Ils sont protestants, répond généralement M. Prudhomme. Cette raison ne me suffit pas.

Castelgandolfo, 24 septembre 1864.

Je sors de chez le comte de Trapani, puis je suis allé chez le roi et la reine de Naples. Leurs Majestés m'ont gardé très-longtemps. Le roi a été fort aimable pour moi comme d'habitude, et m'a remercié des attentions que j'avais eues récemment pour la reine.

Les dernières nouvelles semblaient le préoccuper fortement. Il en était véritablement ému : « Rome ne saurait accepter ces conditions, dit-il, c'est une comédie. Et puis, ce changement de capitale : Florence pour Turin, je ne peux rien y comprendre. Quant à Naples, je ne veux pas en parler, mais je crois que de grands événements s'y préparent. Nous sommes tous les deux à Albano en septembre 1864; que se passera-t-il pendant l'année 1865? — Si le roi Victor-Emmanuel quitte Turin et le Piémont, c'est une faute. Son petit royaume, ses vieilles et bonnes provinces lui sont seuls dévoués. Et retrouve-t-on jamais ce que l'on quitte et ce que l'on sacrifie? — Déjà le télégraphe nous annonce une émeute à Turin, cette ville paisible et sage entre toutes. »

Rome, 25 septembre 1864.

La convention signée à Paris par MM. Drouyn de Lhuys, Pepoli et Nigra, est enfin connue à Rome, où elle excite dans l'entourage du Saint-Père et parmi les cardinaux une vive stupéfaction. Le Pape s'en montre très-affligé et n'a point dissimulé son mécontentement à M. de Sartiges, qui du reste n'a appris qu'après sa conclusion cet acte si important et si grave pour le Saint-Siége. « On ne m'a même pas consulté, disait le Saint-Père, pour régler le sort de Rome; tout a été fait à Paris, et j'aurais tort de m'en plaindre à ce pauvre Sartiges, qui n'a appris que par moi la signature de la convention. » — Après l'irritation et

le ressentiment de la première heure, la sérénité d'âme, qui est le partage de Pie IX, a repris le dessus, et sa confiance inaltérable dans la Providence lui fait envisager sans terreur l'échéance de deux années accordées en sursis.

Rome, 26 septembre 1864.

J'ai revu deux fois depuis l'autre jour le cardinal di Pietro. Successivement nonce au Brésil et à Lisbonne, le cardinal a beaucoup voyagé en Europe, et, de son contact avec les idées modernes et les hommes d'État de différents pays, il a acquis une grande habitude des affaires. A Rome, il passe pour trop libéral : cependant il est apprécié par le Pape plus que par ses collègues et surtout par le secrétaire d'État, dont il est loin d'adopter, dans son ensemble, la politique exclusive. Quand parfois le crédit du premier ministre semble ébranlé, on se hâte de mettre en avant, pour le remplacer, le nom du cardinal di Pietro. Les diplomates accrédités auprès de la cour de Rome ont en général d'excellentes relations avec lui ; ses compatriotes ne lui refusent pas une supériorité réelle dans le sacré collége, mais lui reprochent un goût trop grand pour les affaires industrielles; ce goût, du reste, a fort peu enrichi le pauvre cardinal, qui vit très-modestement à Rome.

On considère le cardinal di Pietro comme pouvant être un sujet *papabile*, c'est-à-dire que, dans les prévisions d'un conclave, son nom pourrait réunir un

certain nombre de voix. Le parti libéral, dévoué au Pape et à la Papauté, pense que di Pietro, s'accommodant, dans une sage mesure, aux idées de progrès, pourrait sauver le pouvoir temporel, s'il devenait le successeur de Pie IX.

Les partisans du *statu quo*, ennemis de toute concession, désignent d'avance pour la tiare le cardinal di Riario Sforza, archevêque de Naples, homme d'une vertu éprouvée, mais dont la ténacité et les principes immuables donnent au parti *noir* les plus rassurantes garanties.

Le cardinal di Pietro juge avec une grande sévérité pour notre gouvernement la convention de septembre.

« La cour de Rome, me disait-il, vient d'être humiliée profondément par la France, et cet acte conclu entre l'empereur et l'Italie, sans que nous ayons été consultés (nous la partie intéressée), ne peut être accepté ni même discuté par le Saint-Siége. »

« Mais, lui répondais-je, le Saint-Père consulté n'eût peut-être pas voulu entrer en pourparlers, ni accepter une transaction avec l'Italie ; force donc a été à l'empereur, qui désire à tout prix une solution et croit l'avoir obtenue la plus avantageuse pour Rome, de traiter seul avec l'Italie. — Vous considérez alors, me dit le cardinal, le Pape comme un enfant sans force et sans volonté, comme un mineur interdit? Pouvons-nous, de bonne foi, abdiquer ainsi tous nos droits et faire aussi bon marché de notre dignité? Sans doute, ce traité est autrement interprété à

Paris qu'à Turin ; mais à Rome, ajouta-t-il, cet acte est considéré, de la part de la France, comme un abandon à échéance fixe du pouvoir temporel et de la Papauté en faveur de l'Italie[1] »

[1] Lorsque monseigneur Place, l'auditeur de rote pour la France, et l'ami intime de M. Drouyn de Lhuys, vint à Rome, deux mois après la signature de la convention, il apporta au Saint-Père des paroles et des explications qui rassurèrent un peu le cabinet du Vatican. « Entre les mains de M. Drouyn de Lhuys, lui dit-il, cette convention n'est pas à redouter pour la cour de Rome ; il en serait autrement si elle eût été signée par M. Thouvenel, par exemple, ou par M. Benedetti. — Mais quel sera votre ministre des affaires étrangères à l'échéance ? répondit le Pape. »

CHAPITRE XXII

Retour à Rome. — Préoccupation de la cour de Rome au sujet de la convention de septembre. — Monseigneur de Mérode. — Monseigneur Mermillod. — Nominations diplomatiques en France. — Départ du cardinal de Bonnechose. — Agitation des esprits en Piémont. — Ouverture du parlement à Turin.

Rome, 30 septembre 1864.

Nous quittons Castelgandolfo et nous retrouvons avec joie notre charmante installation. Accueil assez froid de l'ambassadeur, ce qui ne me surprend pas et m'émeut encore moins.

Hier, une démonstration a eu lieu aux cris de « Vive l'empereur ! vive la convention ! vive Victor-Emmanuel ! » Le Saint-Père et le cardinal ont accueilli avec autant de dignité que de résignation la nouvelle officielle apportée par l'ambassadeur au nom de son gouvernement.

Rome, 1er octobre 1864.

M. de Sartiges, retenu par le courrier, me prie d'accompagner l'ambassadrice au palais Righetti pour assister à la sortie de terre du fameux Hercule de bronze doré, trouvé récemment en cet endroit. Nous rencontrons une nombreuse assistance, des diplomates, des monsignori et le commandeur Visconti, trônant et expliquant avec orgueil et volubilité les fouilles et les incidents de la découverte. — La statue a 16 pieds de hauteur environ; elle est très-bien conservée ; la dorure intacte est recouverte seulement d'une couche de terre et de vert-de-gris. La tête m'a paru fort belle; les extrémités semblent indiquer que cette statue est une véritable œuvre d'art. Je ne partageais pas, en la voyant s'élever hors du sol, la même émotion fébrile que les antiquaires qui assistaient à l'opération; toutefois, j'ai été enchanté d'accompagner notre excellente ambassadrice à cette cérémonie.

Là, comme partout en ville, on s'entretenait de la convention ; les avis sont très-partagés. Tel l'envisage comme un bien pour le gouvernement pontifical, tel autre y voit, de notre part, trahison envers le Pape et consentement à l'unité italienne.

Rome, 2 octobre 1864.

La cour de Rome est fort préoccupée; on le se-

rait à moins. On attend avec impatience la réunion du parlement, qui doit avoir lieu le 20 de ce mois. Dans ma conviction intime, cette convention est un acte fort habile, mais peu généreux, de la part de l'empereur. La convention, exigeant que la capitale définitive soit installée à Florence, peut être rejetée par le parlement. Alors la France se trouve dégagée. Les troubles commencent dans toute l'Italie, et à la faveur de ces désordres, de cette crise, l'empereur réussit à faire triompher son idée première de confédération (Italie en trois États).

Sans doute c'est un moyen tortueux, détourné, d'arriver au but, mais nous connaissons cette politique, et le grand conspirateur couronné n'en changera jamais.

Quant à moi, si Paris trahissait Rome, je solliciterais mon changement immédiat, ne voulant pas rester à Rome pour assister au triste et douloureux spectacle de la chute du Saint-Père. Son gouvernement a sans doute des côtés défectueux ; mais je considérerais comme une honte pour mon nom, très-honorable quoique modeste, de faire partie de l'ambassade de France dans une telle éventualité. La personne du Pontife est si auguste, la cause qu'il représente est si grande et si sainte, que je ne voudrais pas, pour la plus faible part, devenir l'instrument de la chute de la Papauté, d'autant mieux qu'au fond de mon âme je considère une telle politique comme dangereuse et funeste pour mon pays. J'y suis bien décidé.

Rome, 4 octobre 1864.

L'ambassadeur me charge de voir Mgr de Mérode, et de savoir ce qu'il pense et ce qu'il compte faire, quelles sont enfin les impressions qu'il rapporte de son voyage à Paris sur la convention du 15 septembre. Le ministre des armes a semblé très-satisfait de me voir et m'a parlé immédiatement des événements :

« Je n'ai pu voir l'empereur, ceci ne vous étonne pas ! On se soucie peu de recevoir les gens que l'on va égorger. Enfin, c'est une nouvelle épreuve ! Nous essayerons de nous en tirer. Peut-être même y a-t-il un bon côté pour le Saint-Père ; mais quel outrage pour nous que de conclure un traité dont nous sommes l'objet, sans nous prévenir ! »

J'ai bien essayé de défendre notre convention en la représentant comme une phase devant conduire à la réalisation des idées de l'empereur, c'est-à-dire l'Italie en trois États. « C'est une des transformations nécessaires pour arriver au but, disais-je à Mgr de Mérode. — Je le veux bien, me répondit-il, mais en êtes-vous plus sûr que moi ? »

Ma visite au cardinal de Bonnechose, qui habite encore le palais Colonna, n'a pas été moins intéressante. Je dois avouer qu'il m'eût été difficile de raconter à M. de Sartiges ma conversation. Le cardinal est très-net; maintenant qu'il a son chapeau, il a

une indépendance que sans doute il aurait eue auparavant, mais il s'exprime avec une vivacité et une franchise qui font trembler ses nouveaux collègues.

Rome, 6 octobre 1864.

M. de Mérode est venu hier soir à la villa. Le mot d'ordre, à la cour pontificale, est le silence et l'attente. Aucune conduite d'ailleurs ne serait plus avantageuse. Le parlement de Turin s'ouvrant le 25 de ce mois, il faut voir ce qui s'y fera, et, d'après la conduite de l'Italie, régler la sienne. — Mérode prête à l'empereur des projets bien invraisemblables et bien gigantesques. L'annexion de Turin et de Gênes à la France, selon lui, est une chose arrêtée. On laissera M. de Bismark, qui veut, dit-on, devenir le Cavour allemand, s'agrandir vers le Nord.

Les provinces de Gênes et de Piémont, plutôt que de devenir provinces italiennes et que d'obéir à Florence ou à Rome, se donneront à la France, sinon avec plaisir, au moins sans difficulté. « Tout cela peut se faire sans guerre, ajoutait M. de Mérode; l'heure est propice. L'empereur a non-seulement maté la France, il a maté l'Europe. Tout le monde souscrira à ses volontés, et tenez, le moment serait très-opportun pour s'annexer mon pauvre pays. La Belgique, fatiguée de ses luttes de partis, ne désire rien tant que le calme, et ma foi! elle s'endormirait peut-être assez volontiers dans les douceurs du

despotisme. J'arrive de Belgique; j'en rapporte cette douloureuse impression. »

Rome, 9 octobre 1864.

Promenade à Ponte-Molle. Nous avons enfin une pure et belle journée de soleil après huit jours de pluie torrentielle. Tous les Romains étaient dehors; les voitures chargées de promeneurs, les *osterie* regorgeant de monde. La vue du Tibre jaune, des collines de Monte-Mario, de la coupole de Saint-Pierre, m'a laissé froid et presque triste. Pourquoi?

Le soir, nous dînons chez nos voisins, à la magnifique villa Patrizzi, avec Mgr Mermillod, évêque depuis huit jours. C'était pour la première fois que je voyais le célèbre prédicateur; il m'a tout à fait séduit. C'est un des hommes les plus remarquables de l'épiscopat; sa conversation est vive, imagée. Nous avons parlé de Turin et de nos amis communs; il m'a parlé tout bas aussi de Genève; il me connaissait sans que je le susse et avait été au courant de chères et tristes aventures. Après dîner, Mgr de Mérode et Mgr Pacca sont venus. Depuis longtemps je n'avais passé une soirée aussi gaie, aussi intéressante. Nos prélats étaient en verve, et nos voisins les Patrizzi sont si bons, si simples et si affectueux!

Rome, 10 octobre 1864.

A une heure, dîner chez le cardinal de Bonne-

chose. Une lettre arrivée de Paris le matin annonçait que l'empereur avait songé un instant à remplacer M. de Sartiges par... le cardinal de Bonnechose.

Le cardinal, auquel je fis part de la nouvelle, sourit, et m'avoua qu'il n'en croyait pas un mot, bien que, même avant son départ, on lui eût déjà parlé de cette combinaison.

Pourquoi pas? Au moment où l'Empereur envoie M. Benedetti ambassadeur à Berlin, rien ne serait étonnant de le voir, en vertu de son système favori d'équilibre, de compensation, de bascule, désigner un prince de l'Église pour le représenter à la cour de Rome. Ne serait-ce pas donner au Pape, qui en a fort besoin, il faut l'avouer, une preuve non équivoque de la loyauté et de la sincérité de ses intentions? En voyant à Rome un cardinal français chargé de représenter à la fois la France et la religion, le gouvernement italien ne songerait pas à entrevoir dans la convention du 15 septembre une porte ouverte à ses aspirations vers l'unité et Rome capitale.

Ce ne serait pas la première fois qu'un haut dignitaire de l'Église aurait été un habile négociateur, et, à coup sûr, nous serions plus heureux de servir sous les ordres de M. de Bonnechose que sous les ordres de M. de Sartiges.

Rome, 11 octobre 1864.

Le colonel Colson, chef d'état-major de notre ar-

mée d'occupation, est nommé chef de cabinet du maréchal Randon, ministre de la guerre. Son départ cause des regrets unanimes. C'était un homme de grand mérite, sage, juste, modéré : qualités rares chez un militaire. Il faut tant de ménagements, tant de tact pour remplir ici, en présence des deux armées, le rôle si délicat de conciliateur ! Grâce à l'ascendant qu'il avait pris, sans le vouloir, sur le général de Montebello, tout allait mieux depuis l'arrivée de Colson. Le général est au fond un brave homme, rempli d'intentions fort honnêtes.

Rome, 12 octobre 1864.

Voici les changements et les nominations qui viennent d'avoir lieu dans notre corps diplomatique :

Baron de Talleyrand,	ambassadeur	à Pétersbourg.
Benedetti,	—	à Berlin.
Mercier,	—	à Madrid.
Comte de Reculot,	ministre	à Francfort.
Bourée,	—	à Lisbonne.
Comte de Gobineau,	—	à Athènes.
Marquis de Châteaurenard,	—	à Washington.
Comte de Massignac,	—	en Perse.
Comte de Bondy,	—	à Cassel.

La nomination de Benedetti est effrayante. Est-ce lui, est-ce le ministre qui a fait des concessions? Sa rentrée aux affaires semble trop significative. Toute l'ambassade de Berlin, paraît-il, à la première nou-

velle de cette nomination, a écrit à Paris, depuis le premier secrétaire, Rayneval, jusqu'au dernier attaché, afin de demander un changement. Tomber de Talleyrand en Benedetti, c'est un peu dur, je l'avoue. Ayant éprouvé l'aventure, je conçois la résolution de ces messieurs. — Je vois d'ici le malheureux Rayneval.

Je ne puis comprendre que M. Drouyn de Lhuys ait consenti à signer cette nomination. C'est d'une faiblesse inconcevable. Il s'exprimait cependant avec assez de liberté sur cet agent embarrassant. On nous écrit que le prince Napoléon a exigé cette nomination. Tout s'explique! L'homme le plus distingué de cette promotion est Châteaurenard : mais, vraiment, M. Mercier, ambassadeur à Madrid, c'est vif!

Rome, 13 octobre 1864.

Notre ami Mgr Bastide vient ce soir à la maison avec d'Harcourt. Il discute avec beaucoup de talent et d'animation sur les peines futures. Je retrouve quelque chose de la théorie que Talleyrand m'exposait un soir à Milan : « L'homme sera jugé par lui-même, par sa propre conscience. Il aura devant les yeux la vérité, la lumière, Dieu, en un mot, et il souffrira proportionnellement, en voyant ce qu'il aurait dû faire et ce qu'il n'a point fait. » Tout est moral dans ce châtiment.

Rome, 15 octobre 1864.

Toujours le *statu quo*. On attend, on s'interroge, on discute. La manifestation que l'on annonçait pour hier au Corso n'a pas eu lieu. Voici qui nous donne une triste idée de l'entente qui règne à Rome : le Comité unitaire voulait parcourir le Corso et le Pincio aux cris de : Vive la convention ! *Vive la France !* — Le Comité d'action (de Gênes) voulait crier : Vive la convention ! *A bas la France !* Sauf cette légère variante, les deux partis étaient parfaitement d'accord. Il en sera toujours ainsi. Sachons-le bien !

Rome, 16 octobre 1864.

Je conduis madame d'Ideville chez le cardinal de Bonnechose. Son Éminence nous a retenus une heure. Nous avons parlé de Riom, et tous ces souvenirs d'Auvergne et de famille nous ont entraînés fort loin. Je suis tout à fait sous le charme de notre cardinal : c'est en effet un homme fort intelligent, très-fin et de grandes manières. Il a, me disait son secrétaire, la science des hommes et sait les manier à sa guise. L'empereur lui a confié plusieurs missions à Rome ; soit comme orateur, soit comme diplomate ou homme politique, il est non-seulement le premier des cardinaux français, mais très-certainement un des plus forts du sacré collége. Si le sacré collége était recruté parmi des hommes de cette trempe, la Papauté ne serait pas aux abois.

Rome, 18 octobre 1864.

Le cardinal de Bonnechose part pour Paris. L'ambassadeur me charge de le conduire à la gare dans une voiture de gala. Tandis que nous étions seuls, le cardinal me déclara qu'il avait fait avouer la veille à M. de Sartiges que la convention était impraticable à Rome, et que nous ne pouvions souhaiter qu'une chose : c'est qu'elle fût rejetée à Turin. Rien de plus vrai, en effet, et nous devons compter sur les folies du parlement, sans quoi nous sommes pris au piége. Si, par hasard, l'Italie a assez d'habileté pour accepter hypocritement les exigences de la convention, notre situation à Rome, ce qui est la seule chose intéressante pour nous dans cette convention, devient impossible. Selon notre habitude, nous gagnons un ennemi, sans nous attirer un ami. L'Europe, lasse du rôle de comparse que nous lui faisons jouer, se réveille un beau matin et se demande de quel droit nous réglons, seuls avec l'Italie, des intérêts communs à toutes les nations catholiques.

Rome, 24 octobre 1864.

A Turin, l'agitation est grande; le Piémontais, calme par tempérament et impassible, est violent dans ses colères et tenace dans ses haines. La pensée de voir sa ville devenir province et céder à Florence la couronne de capitale, l'ironie et l'ingratitude des

autres provinces italiennes, la conscience des sacrifices qu'il a faits pour l'indépendance de l'Italie, ont amené les événements des 21 et 22 septembre; je crains bien qu'au moment de l'ouverture du parlement, c'est-à-dire dans peu de jours, les massacres de la place Saint-Charles et de la place du Château ne soient suivis d'autres scènes tumultueuses.

Peruzzi et Spaventa, le Toscan et le Napolitain, auxquels la population de Turin attribue le sang versé, ne sont plus au pouvoir, c'est très-vrai; le général la Marmora est président du conseil: celui-là est un loyal et vieux Piémontais, mais qu'importe! il est soldat, et, devant l'émeute, qu'elle soit ou non excusable et légitime, il commandera le feu. L'armée, composée en grande partie de soldats non piémontais, n'hésitera pas à fusiller cette brave population qu'elle hait et qui cependant lui est bien supérieure. L'exaspération est au comble, et cette phrase d'une lettre du député Boggio est significative: « Les Turinois savent depuis longtemps par expérience qu'en définitive il leur échoit de payer pour tous de leurs personnes et de leurs bourses. » Boggio, fils naturel, dit-on, de Cavour, est la personnification de Turin. Le roi si aimé, si populaire, malgré ses défauts, commence à voir sa popularité compromise. La nuit, sur le palais, gardé cependant par des sentinelles, on affiche des placards avec ces mots: *Castel da vendere, e Re da pendere. Vendita di sudditi.* (Château à vendre et Roi à pendre. Vente des sujets.) *Novara*, 15 *settembre*.

Ah! mon pauvre Turin de 1860, que sont devenus tes triomphes et tes fêtes! On te flattait alors, car il restait encore des dangers à courir!

Rome, 25 octobre 1864.

La séance d'ouverture du parlement italien, à Turin, n'a été troublée par aucun désordre. Les mesures les plus énergiques avaient été prises. La bonne ville de Victor-Emmanuel est garnie de troupes; on parle de 50,000 hommes.

C'est le vrai moyen d'empêcher toute émeute, et l'on a bien fait de prendre ce parti. Le général La Marmora, en soldat et serviteur fidèle, ne connaissant que son devoir, n'hésiterait pas à l'accomplir et à tirer sur ce peuple qu'il aime, qu'il estime et dont au fond du cœur, j'en suis persuadé, il partage la douleur et le dépit. Grâce à Dieu! les Turinois ont encore une fois fait preuve d'abnégation et de sens politique.

CHAPITRE XXIII

L'église Sainte-Marie des Anges. — Le cloître des chartreux. — Le Saint Bruno de Houdon. — Les fouilles de Monseigneur de Mérode. — Baptême d'André. — La princesse Christine Bonaparte et la princesse Julie. — Déclaration de M. Drouyn de Lhuys. — Saint Grégoire et le couvent des camaldules. — Le Guide et le Dominiquin. — Vote du transfert de la capitale de Turin à Florence. — Odo Russell et Raphaël de Hubner. — Excursions de M. de Sartiges à Naples.

Rome, 25 octobre 1864.

En revenant, ce matin, des hauteurs de Sainte-Marie-Majeure et de ces quartiers pauvres, sales, établis sur l'Aventin, j'ai suivi la rue déserte des Strozzi et débouché, en longeant la prison des Thermes (l'ancien grenier de Clément XI), sur la place de Sainte-Marie des Anges.

Ce bizarre et immense édifice construit dans les Thermes mêmes de Domitien et le magnifique cloître sont l'œuvre de Michel-Ange. Ces lieux m'ont toujours plu singulièrement. J'entre souvent dans cette église. J'aime à voir ces chartreux semblables à des

ombres blanches, tantôt passer silencieusement près de moi, tantôt rester prosternés, étendus sur les marches de l'autel, immobiles et moins vivants que la belle statue de saint Bruno, leur fondateur, par Houdon. A Rome, les statues d'église, sauf le sublime Moïse et quelques rares tombeaux, sont surtout gracieuses, parfois même cette grâce est portée jusqu'au ridicule et à l'afféterie. Aussi, la figure austère de saint Bruno, œuvre d'un sculpteur français, est-elle admirée par les étrangers comme elle le mérite. Le saint semble sortir de sa niche, tant les plis de sa robe sont vrais; la tête est admirable de calme, de recueillement et de méditation.

En face de la porte principale de l'église, après avoir traversé la place, couverte d'arbres, on aperçoit des palissades remplaçant un pan de mur récemment abattu; elles indiquent la largeur de la nouvelle *rue Mérode*. C'est le prélat qui a acheté tous ces terrains jusque vers la place des Saints-Apôtres, et il les fait déblayer aujourd'hui.

Ce matin, je l'ai trouvé dirigeant lui-même les travailleurs, avec cette ardeur, cette vivacité, cet entrain qu'il met à toute chose. Nous restâmes une heure ensemble, et vraiment je m'expliquai très-bien le plaisir que le nouveau propriétaire prenait à voir remuer cette terre d'où l'on retirait à chaque instant un morceau de marbre précieux, un bronze. Les ouvriers découvrirent devant nous une voûte dont on ne soupçonnait pas l'existence. « Eh bien, comprenez-vous cette passion? me dit Mérode; comme

elle est supérieure à celle de la chasse ! Nous venons de chasser tous les deux, mais nos émotions sont plus vives, car nous cherchons l'inconnu ! »

Je suis rentré à la Villa en suivant la *via Pia*, fort content de ma matinée.

Rome, 26 octobre 1864.

Les dépêches de Turin ne signalent aucun trouble. La chambre a écouté avec calme la lecture du projet de loi qui demande un crédit de sept millions pour opérer la translation de la capitale à Florence. On a déposé sur le bureau les documents diplomatiques qui ont précédé la convention.

La chambre se retire dans ses commissions, et les séances publiques ne seront reprises que dans quelques jours. Il faut donc attendre au moins jusqu'au lundi 31 avant de rien savoir.

Les journaux s'entretiennent d'une agression mystérieuse qui aurait eu lieu sur la route de la *Mandria* à Turin et qui avait pour but d'enlever le roi. Il faut que les passions soient bien exaltées et le sentiment public profondément changé pour que la pensée d'un tel attentat ait pu se produire chez ce peuple si dévoué, si fidèle à son souverain, Aussi, malgré les assurances de la presse, j'ai peine à croire à un pareil fait.

Rome, 28 octobre 1864.

Notre bon ami le comte de Résie, directeur des chemins romains, revient à Rome après une absence d'un mois passé en France. Nous avons une longue et intéressante conversation. Il m'étonne autant qu'il m'exaspère en m'affirmant qu'en France cette opinion est accréditée partout, dans toutes les classes, à savoir que le seul homme vraiment libéral qui se trouve auprès du Saint-Père est le cardinal Antonelli. C'est lui seul, dans les conseils du Pape, qui a le privilége d'avoir les idées grandes, généreuses, mais malheureusement il n'est pas assez écouté ; à lui on est redevable de tout ce qui se fait de grand, de bon et de pratique, les routes, chemins de fer, etc. Si Mérode n'était pas auprès du Pape, usant et abusant de son influence pour empêcher la réalisation des pensées et des projets d'Antonelli, tout irait bien autrement et le Pape ne marcherait pas à sa ruine.

Est-il possible de fausser ainsi la vérité et d'intervertir les rôles ? Résie était furieux d'avoir constaté une aussi absurde opinion. Ce jugement, Résie me l'a expliqué, est l'écho des journaux italiens qui, devinant en Mérode l'homme vraiment utile au Pape, le seul dangereux pour eux, cherchent par des moyens infâmes à le discréditer aux yeux de l'Europe et surtout de la France. Cette tactique infernale réussit. Ceci me fait songer à Rossi !...

Rome, 5 novembre 1864.

Aujourd'hui, à onze heures, dans la basilique de Saint-Jean de Latran, mon fils André reçoit le baptême à la place même où, quelques siècles auparavant, l'empereur Constantin était baptisé par saint Sylvestre. Sous cette même voûte, auprès de ces mêmes colonnes en porphyre, le premier empereur chrétien s'agenouillait devant le prêtre. Cette basilique, la première de Rome, église cathédrale du Pape, est considérée comme le siége du patriarcat romain. Sur la façade et à l'intérieur, on lit partout cette magnifique inscription : *Sacrosancta Lateranensis ecclesia, omnium urbis et orbis ecclesiarum mater et caput.*

Avant de pénétrer sous le large portique, placez-vous un instant au pied de la façade et, de cette légère éminence, contemplez le vaste tableau qui se déroule devant vous. Sur ce large tapis de verdure qui se prolonge jusqu'à l'église Sainte-Croix de Jérusalem, les vieilles murailles d'Honorius, surmontées de tours, se détachent dans le ciel comme les tours de Jéricho ; à droite, les débris grandioses de l'aqueduc de Néron, la route d'Albano qui traverse la poétique campagne de Rome, coupée en tous sens par les longues lignes pittoresques des anciens aqueducs; à l'horizon, les vertes montagnes du Latium couvertes de villas et de maisons de campagne ; plus loin enfin, les âpres montagnes bleues de la Sabine,

admirables de ton et de couleur. Ce panorama a quelque chose de grandiose et d'austère qui jette l'esprit le plus léger dans l'extase et la méditation.

Je désirais beaucoup que mon fils fût baptisé à Saint-Jean de Latran. Avant la cérémonie, notre ami Mgr Bastide a prononcé quelques paroles touchantes. — Le soir, étaient réunis à la villa, dans un dîner très-gai, les deux représentants du parrain et de la marraine, Emmanuel d'Harcourt et la jolie madame de Poul ; les Résie, les de la Haye, Larderel, Aguado. Pendant ce temps, que fait-on à Turin ?

Rome, 4 novembre 1864.

Mon collègue Armand vient déjeuner à la villa avec sa femme, arrivée d'hier, ainsi que Meyendorff et Caraman. Il est impossible d'être plus gracieuse, plus simple et plus distinguée que madame Armand. Dans notre carrière il est bien rare de rencontrer une femme aussi parfaite. Ici nous sommes bien partagés : l'ambassadrice est excellente, aussi douce, aussi facile de caractère que son mari est désagréable et quinteux. Comme madame Armand et ma femme s'applaudissent d'avoir une telle ambassadrice !

Mais nous, pauvres secrétaires et attachés !

Rome, 5 novembre 1864.

Le Pape se rend en grand gala à l'église Saint-

Charles au Corso. Carrosse doré traîné au pas par six chevaux. Postillons en perruque et nu-tête; la croix pastorale portée devant la voiture par un camérier monté sur une mule blanche. C'est le vieil usage; la foule encombrait les rues et les abords de l'église. Beaucoup d'acclamations.

Rome, 7 novembre 1864.

Les dépêches de Paris apportent de grandes nouvelles. J'avoue qu'elles m'ont rempli de joie. Dans une dépêche publiée au *Moniteur*, dépêche adressée à M. de Malaret, l'empereur par l'organe de M. Drouyn de Lhuys s'explique : « Florence capitale ne doit pas être un expédient provisoire, une étape; c'est une garantie sérieuse. La France se réserve sa liberté d'action dans le cas d'une révolution à Rome. » — A la bonne heure! ceci est clair ou à peu près. M. Drouyn de Lhuys certainement n'aura pas pris sous son bonnet d'écrire de telles choses, et, comme au temps de Cavour, le bon docteur Conneau n'écrira pas le contraire au roi Victor-Emmanuel.

Rome, 8 novembre 1864.

Nos voisins de la villa Bonaparte sont arrivés. Nous allons voir la pauvre princesse Christine Bonaparte; elle est toujours belle, élégante et gracieuse,

mais on voit les ravages de la terrible maladie. Elle nous a raconté son voyage en France, le bonheur qu'elle aurait eu à rester à Paris, choyée à la cour comme elle l'était, lorsque les médecins l'ont engagée à quitter immédiatement Paris et sa belle installation de la rue de Courcelles, chez la princesse Mathilde. Après un voyage fatigant de deux semaines, elle est enfin arrivée; depuis deux jours elle reprend des forces. Quelle mélancolie doit saisir cette adorable jeune femme en songeant à la vie que peut-être elle devrait bientôt quitter, s'il faut croire les médecins! Sa mère, la princesse Ruspoli, est morte fort jeune; mais avait-elle la même maladie? Sa belle-sœur la princesse Julie, marquise Roccaggiovine del Gallo, l'a accompagnée et passera l'hiver auprès d'elle. Cette dernière est une femme de haut mérite. Elle avait à Paris un salon libéral assez important. Elle est liée avec la comtesse de Larderel, qu'elle a beaucoup connue à Florence. Comme je n'ai jamais eu un goût prononcé pour les femmes dites supérieures, il est naturel que je préfère beaucoup la princesse Christine, belle, malade, et fort négligée par son mari.

Rome, 9 novembre 1864.

Je suis allé ce matin chez Mgr de Mérode. C'était la première fois que le voyais depuis nos dernières dépêches si rassurantes.

« Eh bien, monseigneur, qu'en dites-vous ? Notre gouvernement s'explique, cette fois ! et pour ma part je vous avoue que depuis quatre jours je suis plus fier d'être Français, j'ai le cœur plus à l'aise. — Dites : moins honteux, reprit-il en riant et me secouant par le cou. » Je trouvai notre fougueux prélat très-calme et très-raisonnable ! Comme il serait facile de s'entendre avec lui s'il était secrétaire d'État ! N'est-il pas Français ? L'empereur et notre gouvernement n'auraient pas de partisan plus chaud, si Mgr de Mérode était convaincu que l'empereur a la ferme volonté de soutenir le pouvoir temporel du Pape, même dans ses limites actuelles.

Rome, 10 novembre 1864.

Mgr de Mérode vient avec Mgr Bastide à la Villa, ainsi que notre jeune ami des Garets. Le lieutenant des Garets est Lyonnais et le neveu du célèbre chanoine des Garets. C'est un officier intelligent et énergique ; il a été en Chine. Par exemple, il n'est pas italianissime celui-là, et dans l'armée d'occupation, il passe pour un des officiers les plus attachés au Saint-Père. Il est franc, dévoué à ses amis et plein de cœur.

Rome, 13 novembre 1864.

Beau soleil. Promenade charmante dans les parages du Colisée. Nous montons à l'église de *Saint-*

Grégoire au couvent des *Camaldules*. Nous n'avons pas manqué de visiter les trois chapelles annexes de l'église Saint-André. Dans l'une, j'ai découvert des fresques du Guide qui m'ont réconcilié avec ce peintre, que je haïssais. Il a peint dans l'hémycicle d'une de ces chapelles *le Seigneur entouré d'un groupe d'anges musiciens*. C'est simplement délicieux, et pour cette fresque je donnerais tous les hideux portraits de femmes lymphatiques qui déshonorent l'art et le nom du Guide. Après tout, est-ce bien sa faute si on livre précisément à l'admiration des imbéciles des ébauches que le maître aurait sans aucun doute désavouées? Dans la seconde chapelle, en face l'une de l'autre, sont deux fresques, l'une du Dominiquin, l'autre du Guide ; ce fut un concours entre les deux peintres, dit la légende. Le Dominiquin, selon les livres, resta vainqueur. Quant à moi, je trouve l'œuvre du Guide plus complète, plus animée, plus intéressante que celle du Dominiquin : cependant je n'aime pas encore follement le Guide, malgré ses charmants musiciens.

Rome, 17 novembre 1864.

Rendez-vous de Mgr Bastide et de Résie à la Villa. Conversation cléricale jusqu'à minuit et demi, mais, rassurons-nous, aussi gaie qu'intéressante. Pas de nouvelles de Turin, ou du moins rien de nouveau au sujet de la convention. La discussion du parlement traîne en longueur.

Le *Diritto* est fort curieux à lire. Il avoue franchement que, tant que l'influence française régnera en Italie, le pays ne sera pas libre, l'Italie ne sera pas faite. On parle du cas échéant d'une rupture, et ce moment est attendu avec joie par le parti d'action.

Serons-nous donc convaincus, un jour, de la haine que nous inspirons à nos bons amis? Les infâmes journaux français défenseurs de l'unité italienne et soldés par Turin (j'en sais quelque chose d'après les mots échappés, devant moi, à M. de Cavour) se gardent bien de nous révéler ces sentiments. On ne pourra pas les dissimuler toujours cependant. Viendra l'heure où ils éclateront publiquement.

Rome, 18 novembre 1864.

Visite à la comtesse Cini et à sa jolie sœur, notre voisine de Castelgandolfo. La comtesse me plaît infiniment; elle est du reste une des plus jolies femmes de Rome, un peu nonchalante, un peu créole, mais bien séduisante. Son mari a de l'esprit et beaucoup de vivacité : chose rare en ce pays!

Nous allons faire ensuite une promenade artistique, tandis que mon fils André, avec sa nourrice albanaise, se chauffe au soleil sous les arcades du Capitole, devant le Marc Aurèle de bronze; nous admirons dans le palais des Conservateurs *la Sainte-Pétronille* du Guerchin et deux ou trois Garofolo remarquables. Comme j'aime le Guerchin! Il satisfait

mes vieux instincts de coloriste; je le comprends toujours, voilà pourquoi je l'admire entre tous.

Rome, 20 novembre 1864.

Odo Russell et Hübner déjeunent à la Villa. Le premier nous apprend que le parlement a voté, à la majorité de 317 voix contre 65, le transfert de la capitale à Florence. Russell est Anglais, et de plus, archi-italien! Il prétend que, pour l'Italie, la convention, franchement exécutée, sera le plus grand des biens. Je ne sais s'il parle comme il pense. Sa situation ici est très-délicate. Agent officieux anglais, il n'est pas reconnu par le gouvernement pontifical, mais il entretient les rapports les plus suivis et les meilleurs avec le cardinal Antonelli. Il va beaucoup dans le monde, est remarquablement intelligent et de relations très-agréables.

Raphaël de Hübner, secrétaire de l'ambassade d'Autriche, est fils du baron de Hübner. De tous mes collègues étrangers, c'est celui dont le caractère et l'esprit me sont le plus sympathiques. Il est très-fin et très-diplomate.

Nos déjeuners du dimanche sont généralement gais et fort animés, surtout lorsque le soleil est aussi aimable qu'il l'était aujourd'hui.

Peut-on se lasser jamais de la promenade dans notre beau parc, le long de ces vieux murs, au milieu de ces massifs de roses et de verdure éternelle!

Pendant le déjeuner, les fenêtres et les portes donnant sur le jardin étaient grandes ouvertes.

Béatification de *Canisius*, jésuite allemand vivant au dix-huitième siècle. Effet magique de l'illumination intérieure de Saint-Pierre. Ce soir, dîner à l'Académie de France, une corvée ! — Mais le père Schnetz est si bon ! — Histoire des figues de Sonino mêlée à celle de son filleul, le fils des brigands.

Rome, 22 novembre 1864.

L'ambassadeur fait une fugue et part demain pour passer quatre jours à Naples chez M. Gustave Delahante. Nous dînions à l'ambassade avec les Delahante et les Résie.

A dîner, M. de Sartiges disait une chose très-juste en parlant de Rome : « C'est un pays, disait-il, où il fait bon mourir. » L'homme qui n'a plus d'illusions, dont la vie a été abreuvée de douleur, qui a subi de grandes disgrâces, doit se trouver à l'aise au milieu de ces grands souvenirs et de ce recueillement des ruines. — Les rois déchus, les existences brisées y trouvent un refuge. A Naples, à Florence, on vit, mais c'est Rome de préférence qu'il faut choisir pour mourir doucement.

Rome, 26 novembre 1864.

Excellente soirée. *Les Huguenots*, c'est-à-dire, selon l'affiche revisée par le préfet, *Renato di Crom-*

wald. Depuis longtemps je n'avais passé au théâtre une soirée aussi agréable. Odo Russell avait donné sa loge à madame d'Ideville, et vraiment la grande musique de Meyerbeer a été bien comprise par les acteurs et par le public. C'est pour la première fois, je crois, que les Romains entendaient *les Huguenots*. La jolie Turinoise Moro et la Trebelli ont joué et fort convenablement chanté.

A dix heures, j'ai quitté le théâtre pour aller à l'ambassade. M. de Sartiges est arrivé de Naples, enchanté de son excursion de quatre jours, et surtout de Pompéi. Je le crois bien! Installé chez M. Delahante, qui l'a fait dîner avec Vigliani le nouveau préfet, de Martino et tous ses anciens amis de Turin, notre ambassadeur a rapporté de Naples une humeur charmante. Puisse-t-elle durer!

CHAPITRE XXIV

Le brigandage dans la campagne de Rome. — Singulier moyen proposé par un bourgeois romain pour détruire le brigandage.

Rome, 1864.

Un Romain du *mezzo ceto* (classe moyenne, petite bourgeoisie) vient de me donner de curieux et intéressants détails sur le brigandage. — On s'étonne, disait-il, de la difficulté que le gouvernement éprouve à détruire les brigands ; rien cependant de plus naturel : nous les protégeons tous! — Il n'est pas un marchand de campagne, un fermier, un paysan, un berger qui ne préfère mille fois être l'ami des brigands plutôt que d'être le protégé des gendarmes. C'est facile à comprendre ; l'intérêt le plus direct, le plus immédiat nous porte à ne pas choisir pour ennemis le plus fort. — Comme le gouvernement ne peut nous protéger, et qu'il nous est impossible de nous défendre nous-même, n'est-il pas plus sage, plus

avantageux de pactiser, comme on dit, et de prendre des arrangements avec les brigands eux-mêmes, les vrais maîtres du pays?

Dans chaque village, dans chaque ferme (*tenuta*), le brigand traqué reçoit asile, vivres et munitions.

Là on lui donne tous les renseignements qui lui sont utiles; on le soigne quand il est blessé; on l'héberge; au prix de ces minces services, les troupeaux du maître sont à l'abri d'un coup de main, la vie des serviteurs du fermier, du patron est respectée. Il existe entre les bandits et les populations une sorte de franc-maçonnerie merveilleusement organisée.

Le brigand est généralement fidèle à sa parole. Parfois il demande de l'argent à ses alliés, mais le cas est rare, et ce sont des sommes sans importance, indispensables seulement aux besoins de la troupe. On a vu plusieurs bandits rendre exactement ce qu'ils avaient ainsi emprunté. — Les gendarmes soupçonnent-ils qu'un brigand a trouvé un refuge dans telle maison, ils s'y transportent. On les accueille avec intérêt, avec politesse, on leur donne des informations : seulement elles sont absolument fausses, et destinées à égarer leurs recherches.

A la nuit tombante, le bandit quitte son asile, non sans avoir embrassé la femme et les enfants de son hôte. Il reprend sa vie errante et agitée et disparaît, jusqu'au jour où il a besoin de se reposer.

La plupart du temps, les brigands exploitent la campagne par groupes de trois ou cinq. Malheur à la

maison, à la famille, d'où une dénonciation, d'où une trahison est partie ! Plus de repos, plus de sécurité pour elle ; les récoltes seront brûlées impitoyablement, les bestiaux enlevés, et la vengeance ne sera complète que le soir où l'un des membres de la famille rentrant chez lui sera tué derrière un arbre au détour d'un sentier. Comment, après ces exemples, peut-on s'étonner que les paysans et les propriétaires, les marchands de campagne, et tous leurs serviteurs ne préfèrent être les alliés plutôt que les ennemis d'aussi dangereux et d'aussi puissants seigneurs?

Depuis le prince Borghèse jusqu'aux *contadini*, les plus pauvres, les plus misérables, tous en sont là. C'est ainsi que les brigands reçoivent exactement des princes, propriétaires et fermiers, une redevance annuelle, grâce à laquelle ils s'engagent à ne pas inquiéter leurs clients. Ceci semble exorbitant ; mais en regardant au fond des choses, on est plus indulgent pour ces singulières alliances. Si le gouvernement voulait garantir et garder les propriétés, il faudrait que les gendarmes y tinssent garnison, ce qui n'est guère possible. C'est pourquoi, dans leur intérêt bien compris, les habitants se protégent eux-mêmes, en payant un impôt aux bandits, et en entretenant avec eux les rapports les plus courtois.

Dans de telles conditions, il paraît impossible ou bien difficile de détruire le brigandage.

« Gasperone nous a coûté vingt ans et vingt millions, » disait le cardinal Antonelli à un ambassa-

deur. Sauf la moralité du but et le courage personnel, le brigand romain pourrait être comparé, en raison de ses habitudes et de sa lutte avec l'autorité, au chouan vendéen. Chaque buisson, chaque repli de terrain, chaque sentier lui est familier. Allez donc le traquer avec de la cavalerie ou des dragons pontificaux.

A lui seul, il défierait une armée entière ; le pays lui est dévoué autant par terreur que par intérêt et sympathie. Il est sur son terrain et incontestablement le plus fort. Que faire alors?

Voici le moyen proposé par mon Romain. Pour guérir cette plaie, il faut un remède énergique ; mais si on a assez de hardiesse, d'habileté pour le mettre en pratique, avant deux mois, me disait mon bourgeois de Rome, les routes seront aussi sûres que le Corso, à midi. Les campagnes seront libres et les paysans délivrés de cette honteuse complicité morale qui n'est pas le moindre danger et le moindre inconvénient du brigandage.

C'est bien simple, il suffit de faire détruire les loups par les loups. Expliquons-nous. Le gouvernement connaît exactement la vie et le nom des bandits; plusieurs d'entre eux, qui n'ont jamais été pris, ont été jugés cependant et condamnés pour vols, meurtres et pillages. Du reste, pour être bien édifié, il suffirait de consulter les paysans et d'apprendre habilement par eux quels sont les plus audacieux et les plus sanguinaires.

Ceci fait, il serait affiché dans tous les villages fré-

quentés par les brigands, sur les routes, dans les campagnes, là enfin où ils règnent en maîtres, l'édit suivant :

« Quiconque indiquera à l'autorité la place où est étendu le cadavre de tel... recevra la somme de cinq cents, mille ou quinze cents écus. Le dénonciateur n'aura pas besoin de faire connaître son nom, il ne sera vu que par le *Prior*, auquel il indiquera d'une manière précise et claire, l'endroit désigné.

« La somme intégrale sera remise au dénonciateur, aussitôt qu'il aura été constaté que le cadavre est bien celui de tel...

« Aucun interrogatoire, aucune question ne seront adressés au dénonciateur. »

Comprenez-vous l'effet foudroyant produit par cette affiche? La terreur désormais n'est plus parmi les habitants des campagnes, elle est au milieu des bandits. Combien d'entre eux, dans la corporation, renonceraient au métier pour gagner légalement cinq cents, mille, ou deux mille écus et s'établir honnêtement? Plus d'un brigand en effet a embrassé cette carrière aventureuse et pleine de périls par entraînement, par misère ou par dépit.

Aujourd'hui, pour rentrer dans la société et devenir honnête homme, il lui suffit de risquer sa vie une dernière fois. La récompense est au bout, certaine, inespérée. Ce n'est plus l'inconnu, quelques pièces d'argent, des hardes ou des moutons, c'est l'aisance, un petit champ, une famille, un avenir assuré.

Aussitôt qu'un décret de mise à prix sera connu dans la troupe, plus de sécurité, plus de confiance, parmi les compagnons. N'en résulterait-il dès lors que des rixes, des vengeances particulières, des haines et des trahisons, l'effet produit serait déjà fort important. Jusqu'alors l'ennemi commun était le gendarme, et les rares individus ayant résisté à l'intimidation et refusant la redevance. Désormais chaque bandit verra dans son compagnon, dans son complice d'hier, un adversaire terrible, un espion d'autant plus redoutable que le meurtrier du brigand ne sera jamais recherché.

Le berger, le paysan qui donnait hier si complaisamment asile au brigand qui partageait sa table et son lit, ne songera-t-il pas, lui aussi, en voyant son hôte endormi, qu'il a un simple geste à faire pour gagner sûrement et très-honnêtement ce fameux terne à loterie depuis si longtemps rêvé?

Il ne s'agit plus de plaintes aux autorités, plaintes qui ne servaient qu'à attirer des représailles. Aujourd'hui c'est bien différent, on fait un acte juste et une excellente affaire. « J'ai souvent réfléchi, ajoutait mon Romain, aux conséquences de cette idée et je la trouve chaque fois plus riche, plus féconde. Si la somme est importante, et fût-elle de *cinq cents* ou *mille écus*, le gouvernement y trouvera une économie; plus de procès, plus de frais de justice, de prison, de bourreau. Si la somme est forte, qui empêche une association de paysans, de bergers de faire à ses propres comptes, à ses propres risques, la chasse aux

brigands? A cette gendarmerie-là, je me fierais plus qu'à l'autre Cette recrudescence dans la répression ne serait pas du goût des compagnons du brigand mis à prix et le dévouement au chef ne les entraînerait pas à se sacrifier pour lui. Et puis, il est bien tentant de tuer son capitaine, lorsque cette mort restera ignorée et qu'on en retirera une fortune. Voilà donc le brigand condamné par ses pairs, ce qui est plus grave que s'il l'était par des juges.

Sa perte est inévitable, car peu importe au gouvernement qu'il soit tué par un gendarme, un berger, un brigand plus dangereux que lui : c'est sa suppression qu'il veut, voilà tout. Il est de la plus haute importance, pour le succès de la mesure, que le secret soit scrupuleusement gardé et que tout ce qui se rapporte à la dénonciation soit entouré d'un profond mystère. A ce prix seulement, vous donnerez de l'audace aux dénonciateurs, aux honnêtes meurtriers, vengeurs de la société après tout et délégués anonymes.

Ce serait commettre une grande imprudence que d'afficher la mise à prix de plusieurs scélérats à la fois. Un seul nom doit figurer sur la table de condamnation. Il serait logique et humain de faire précéder l'avis que j'ai indiqué d'une espèce de jugement relatant les crimes et les motifs de l'arrêt à exécuter, mais que jamais deux noms ne soient affichés. Chacun aura son tour, ne craignez rien; et cette justice sera expéditive. Il y a dans les prisons du Saint-Siége, me dit-on, plus de soixante condamnés

à mort qui ne seront jamais exécutés et dont chacun d'eux a mérité plus de vingt fois la mort. Avec notre projet, les bagnes et les prisons seront moins encombrés, croyez-le bien. Voici pourquoi il y aurait danger à dresser une liste ou même à condamner deux ou trois brigands à la fois. Deux ou trois hommes intrépides, déterminés sont capables de tenir tête à un village entier; à eux trois, ils porteront partout la terreur et se livreront à tous les excès. Isolé, l'homme n'est plus à craindre, eût-il l'audace, la force de plusieurs, et dans le cas présent, il sera presque aussitôt abandonné, ou s'éloignera lui-même, craignant de rencontrer dans chaque être humain qu'il verra le délégué de la société, le bourreau autorisé.

« Eh bien, dis-je à mon Romain, votre projet, l'avez-vous soumis aux autorités? — Eh! oui, monsieur, me répondit-il, mais c'est toujours la même chose, ils n'ont rien voulu faire; le cardinal n'oserait jamais prendre sur lui une semblable responsabilité. Et cependant, cela vaudrait mieux que de détenir depuis dix ans, dans les bagnes de Civita-Vecchia et les prisons de Rome, tant de condamnés à mort qui ne seront jamais exécutés! »

CHAPITRE XXV

M. de Sartiges et Monseigneur de Mérode. — Arrivée de Veuillot à Rome — Détails sur la signature de la convention. — Séances du conseil de guerre. — Condamnation à mort. — Le colonel des gardes-suisses baron de Sonnenberg et le marquis d'Ivry.

Rome, 27 novembre 1864.

Meyendorff, le prince Ourousoff, Larderel déjeunent à la villa. Puis viennent les deux Russell et Hübner. Je conduis mes hôtes visiter la villa Patrizzi. Les fouilles, qui depuis quinze jours sont commencées chez nos voisins, deviennent, chaque heure, plus intéressantes. On a découvert, en défrichant une prairie du parc, l'entrée des célèbres catacombes de Sainte-Agnès, entrée dont on soupçonnait l'existence, mais qui n'avait pas encore été trouvée. Elle devait être, selon les historiens, à quelques pas de la via Nomentana. Voilà donc la via Nomentana également découverte dans le beau parc des Patrizzi. Hier matin, j'étais avec le marquis aux fouilles lors-

qu'on découvrit dans un cercueil de pierre les ossements d'un petit enfant, des jouets et deux petites boucles d'oreilles d'or.

Rome, 28 novembre 1864.

La brochure de M. de Falloux a haussé de cent coudées Monseigneur son frère; je l'ai vu aujourd'hui. Il semble tellement fier de cette brochure qu'il finira par croire qu'il en est l'auteur. Le Saint-Père lui a témoigné, toujours selon lui, une bienveillance particulière, à sa dernière audience; le pauvre prélat, « qui voit tout en rouge, » comme le lui répète sans cesse Mgr Bastide, croit enfin arrivé le grand jour du chapeau.

Il s'est passé au Vatican, ces jours derniers, un événement important. Quel est-il? C'est ce que nous ne pouvons savoir. Chacun de nous s'est mis en campagne, mais rien n'a transpiré. On sait seulement qu'une lutte a eu lieu entre Antonelli et Mérode, mais sur quel sujet? Ce dernier était rayonnant, donc il n'a pas été vaincu, car Mgr Mérode ne sait pas dissimuler. Toutefois qu'il prenne garde, les Italiens sont plus rusés que les Belges.

M. de Sartiges a en ce moment assez de goût pour M. de Mérode, et je ne suis pas étranger à cette disposition de l'ambassadeur pour le ministre des armes. « Savez-vous, disait Mérode à M. de Sartiges après dîner, savez-vous qu'il faut que je sois bien courageux pour venir si souvent chez vous? Je passerai

pour être vendu à la France, je ne sors plus de votre maison, vous me bombardez d'invitations à manger, vous me compromettez. — Et moi, lui répond Sartiges, ne croyez-vous pas qu'il me faille une certaine dose de courage pour vous recevoir? Voyez-vous, monseigneur, tous deux nous sommes des hommes intrépides, avouons-le. »

Rome, 29 novembre 1864.

Le penchant qui m'attire vers Mgr de Mérode vient tout simplement de ce que je suis presque aussi passionné que lui. C'est un défaut, je le sais, surtout en diplomatie; mais on refait difficilement son caractère et surtout son tempérament. Mes affections comme mes haines sont profondes, violentes, tenaces. Je manque trop souvent de modération. A un moment donné, je sens que je deviendrais partial pour mes amis politiques et impitoyable pour ceux qui pensent autrement que moi. Que voulez-vous? mes impressions sont vives et je ne puis les dissimuler. Après tout, pourquoi me défendrais-je d'être ainsi? Ici-bas, pour être respecté et se respecter soi-même, il faut avoir un but déterminé, précis. Qu'on atteigne ce but, peu importe! mais il faut le suivre et ne pas s'en écarter. Quant à moi, je professe un dédain absolu, pour ne pas dire plus, à l'endroit de ces gens tièdes et incolores qui sont de l'avis de tout le monde, qui changent d'opinions, d'amis, de principes comme de vêtements, n'ont

pas le courage d'avouer leurs antipathies ou leurs amitiés et n'oseront jamais prendre une résolution énergique ou regarder un homme en face. Ceux-là, il faut bien en convenir, sont les malins, les spirituels. Ils ne croient à rien, sans doute; mais ce sont les heureux du monde, les modérés, les habiles et les sages. Quoi qu'on fasse, il en sera toujours ainsi !

Rome, 30 novembre 1864.

Arrivée de Veuillot à Rome. Je dois aller le voir demain. Mgr Bastide, qui est fort lié avec lui, me présentera; j'ai toujours eu du goût pour cet athlète, ce robuste champion de la bonne cause, cet artiste en beau langage.

Rome, 2 décembre 1864.

Au couvent de Saint-Sylvestre, sur le Quirinal, siége le conseil de guerre réuni pour juger les brigands qui ont massacré les deux gendarmes à Castro, dans la Sacratina. L'affluence est énorme; les soldats français envahissent la grande salle du réfectoire, qui sert de salle d'audience; des Romains de toutes classes suivent avec intérêt les débats.

Les témoins sont très-nombreux; le village entier est réuni et a fait entendre de curieuses dépositions. Il résulte des interrogatoires des témoins et des accusés que tous les paysans de la contrée et des alen-

tours recevaient les bandes, hébergeaient les brigands et faisaient leurs commissions, autant par intérêt que par terreur. Le colonel Jamin du Fresnaye, du 4e hussards, préside le conseil. La physionomie des quatre accusés et celle des témoins est des plus curieuses à observer. Ces détails de mœurs, ces révélations, ces costumes constituent une étude pleine d'intérêt. Je suis fort exactement les séances.

La tête cruelle et intelligente du premier accusé, Vincenzo *il Calabrese*, me poursuit toute la nuit. On assure qu'il sera fusillé, et certes il ne l'a point volé. Les paysannes sont belles et originales; la plupart ont été les maîtresses des brigands, mais cette complicité dans les amours n'implique pas la complicité dans les crimes

Rome, 5 décembre 1864.

Continuation des séances du conseil de guerre. Soirée charmante chez la bonne madame de Montebello. On se retrouve après la dispersion de l'été, prélats, diplomates et officiers. Je rencontre là le comte Anatole de Ségur et sa femme. Le ménage me plait beaucoup. Notre ami commun, Mgr Bastide, nous avait longuement parlé d'eux. M. de Ségur a connu plusieurs personnes de ma famille. Il m'a appris que le vieux général comte de Ségur, l'historien, ancien ami de mon pauvre père et son compagnon dans la campagne de Russie, était son oncle.

Rome, 6 décembre 1864.

Depuis le retour de Mgr Place, c'est la première fois que je cause longuement avec lui. Le prélat, qui veut bien me témoigner beaucoup d'amitié, m'a donné de précieux détails sur la signature de la convention. Le secret a été si bien gardé sur cette négociation, que personne au ministère des affaires étrangères n'en avait connaissance, l'acte ayant été copié par M. d'André, chef du cabinet. Le soir du 15, M. Drouyn de Lhuys se trouvait au théâtre avec le comte Walewski. Il le quitta dans un entr'acte, et ce fut pendant cette absence qu'il alla signer la convention. — Le lendemain, l'empereur dit à son ministre des affaires étrangères : « Eh bien, qu'en pense Walewski? — Mais, sire, Votre Majesté m'avait ordonné le secret le plus absolu, et je n'ai pas cru devoir en excepter le comte Walewski. » En sortant de Saint-Cloud, M. Drouyn de Lhuys courut chez M. Walewski, qui ne le reçut point.

Dans l'intervalle, la nouvelle était venue par d'autres sources à ce dernier, qui en gardait une rancune extrême à M. Drouyn de Lhuys. Le ministre lui écrivit pour lui expliquer sa conduite. Pas de réponse. Enfin, au bout de plusieurs jours seulement, l'empereur réussit à rétablir les bons rapports qui existaient auparavant entre ces deux personnages. Quant au prince de la Tour-d'Auvergne, il exprima sa pensée sur cet acte diplomatique avec une fran-

chise et une netteté qui ont rendu ses rapports très-difficiles avec M. Drouyn de Lhuys. Je savais déjà, par une lettre du prince, sa façon d'envisager la convention; mais les paroles de Mgr Place m'ont fait le plus grand plaisir. En somme, M. Drouyn de Lhuys a été contraint de signer l'acte, et il a préféré pour le Saint-Siége que M. Thouvenel n'y apposât pas son nom. Ce n'est pas assez pour rassurer.

Rome, 7 décembre 1864.

Le conseil de guerre a jugé l'affaire des brigands. Vincenzo *le Calabrais* a été condamné à mort. Nous sommes restés jusqu'à huit heures du soir pour entendre la lecture du jugement. Pendant la délibération des juges, qui a duré plus d'une heure, nous étions dans la chambre des témoins. C'est une immense salle, l'ancienne cuisine du couvent. Sous une vaste cheminée, les femmes accroupies attisaient le feu ; on eût dit les sorcières de Macbeth. Ces visages bruns sous la coiffure blanche, ces yeux vifs et noirs, avaient quelque chose d'étrange. Parmi ces femmes, les unes allaitaient leurs enfants, les autres dormaient ou se tenaient debout, appuyées silencieusement contre le mur ; une petite lampe éclairait seule la salle. Les hommes, aux physionomies pittoresques, sauvages, enveloppés de leurs manteaux en guenille, s'entretenaient à voix basse.

Tout le village de Castro et les habitants de la Sacratina étaient réunis dans cette salle comme té-

moins, et certainement il n'était pas un seul d'entre eux qui ne fût brigand et dont la conscience n'eût un vol ou autre méfait à se reprocher. Les gendarmes, les sentinelles veillaient aux portes et dans les couloirs.

Une rumeur profonde vint nous avertir que le conseil avait terminé sa délibération ; la foule se précipita dans la salle. Quelques lumières placées sur la table du tribunal et sur le bureau du greffier et du commissaire impérial donnaient une teinte lugubre aux personnages et aux objets. Le reste de la salle, avec ses voûtes immenses, demeurait dans une complète obscurité. Le jugement fut lu en français par le président, et la lecture de toutes les questions posées et des articles du code dura longtemps. Quand le mot : « condamné à la peine de mort, » fut prononcé, un frémissement courut dans la salle.

Les gendarmes et la garde amenèrent les accusés, auxquels on avait à lire la condamnation, d'après le code militaire, devant la garde assemblée. Chacun épiait l'émotion que devait éprouver l'accusé à cette lecture. Vincenzo fit bonne contenance; quelques larmes coulèrent de ses yeux, mais pas un geste, pas un cri ; seul son visage pâle, étiré, ses yeux fixes, indiquaient sa vive émotion.

Je suis sorti à huit heures très-impressionné de cette séance, avec le prince de Caraman, mon collègue de Belgique, chez lequel nous dînions ce soir-là.

Rome, 8 décembre 1864.

Réunion intéressante à la Villa. La comtesse Dillon avec son mari, le marquis d'Ivry, le baron de Sonnenberg, commandant-colonel de la garde suisse. Quel excellent homme, aimable, énergique ; il n'a rien de commun avec les libéraux romains, celui-là. Tout le monde l'estime à Rome ; il est notre voisin, puisqu'il habite le Quirinal. Résie, des Garets, et notre fidèle Mgr Bastide complétaient la réunion. Lorsque les hommes eurent fumé dans la galerie, le marquis d'Ivry voulut bien faire de la musique. Je le croyais un simple amateur comme M. d'Osmond, c'est tout bonnement un grand artiste. Ses compositions, qu'il chante avec un goût et un sentiment exquis, sont originales et ont fait sur nous grande impression.

Le Roi de Thulé, composé longtemps avant celui de Gounod, est une admirable chose. Les fragments de son opéra *Roméo et Juliette* sont vraiment fort beaux, et la phrase de l'alouette d'une largeur et d'une fraîcheur rares ; tout le rôle de la nourrice, reproduit exactement de Shakspeare, est neuf, pittoresque et vrai.

Les jolies misses Edgerton sont arrivées vers neuf heures ; à la fin de la soirée, d'Ivry s'est mis complaisamment au piano et nos dames ont fait quelques tours de valse. On s'est séparé assez tard, chacun enchanté de sa soirée.

Rome, 10 décembre 1864.

Le Sénat de Turin, comme la Chambre, a adopté le projet de loi de changement de capitale. Le sort en est jeté !

Rome, décembre 1864.

Le départ du colonel Colson a laissé un grand vide dans le corps d'occupation. Le général de Montebello est certainement un grand général; cependant un excellent chef d'état-major ne lui est point inutile. Heureusement il a auprès de lui le commandant de Saint-Cyr Nugues, qui remplace provisoirement Colson.

Depuis que je suis à Rome, j'étudie un peu notre armée et son organisation. Voyant de près les officiers, j'ai pu constater que, dans la carrière militaire comme dans toute autre, les gens de réelle valeur étaient fort rares, et que pour arriver, il ne suffit seulement pas d'être un homme très-distingué et d'accomplir scrupuleusement son devoir.

Parmi les officiers que je vois le plus, le lieutenant des Garets et le capitaine de Boisdenemetz, quoique fort peu courtisans, me paraissent avoir de l'avenir. Quant à mon vieil ami Alcée Gibert, capitaine de cavalerie depuis des éternités, il n'aura jamais l'étonnant bonheur de son jeune camarade de Kerhué. Si brillant en Crimée, comme ses zouaves qui l'ado-

raient, le lieutenant-colonel Bocher est en même temps le plus accompli des hommes de salon. Quel excellent et quel aimable diplomate il ferait ! A l'Académie, chez M. Schnetz, j'ai remarqué plusieurs officiers d'artillerie de grand mérite ; il est vrai de dire que ceux-là ne portent point encore la grosse épaulette. — Un des habitués de la villa Médicis était l'an dernier le lieutenant-colonel de Chanzy, du 71e de ligne, que l'on rencontrait plus souvent dans les musées que dans le salon du général de Montebello. C'est un homme simple, travailleur, remarquablement intelligent ; il vit beaucoup en famille. Je lui trouve dans la physionomie quelque chose de fier, de hardi et de cencentré qui m'a toujours plu. Il a quitté Rome au commencement de l'année, pour aller, je crois, en Afrique. Il faisait partie de la brigade du général Ridouel, le plus droit et le plus sympathique des hommes. Par exemple, il n'est pas ambitieux celui-là, et n'a pas la passion du métier ; il n'aspire qu'au moment où il quittera le service pour aller faire de l'agriculture dans sa Bretagne.

CHAPITRE XXVI

Veuillot à Rome. — L'encyclique du 11 décembre. — Interdiction de Monseigneur de Ségur. — Veuillot à l'ambassade. — Audience du Saint-Père. — Allocution du Pape à son armée. — Conversations de Veuillot.

Rome, 12 décembre 1864.

Veuillot est allé voir, paraît-il, Mgr de Falloux, qui rayonne toujours de l'éclat de la brochure de son frère. La conversation a dû être piquante. Le prélat a été très-fier de la visite du grand écrivain; c'est Mgr Bastide qui avait conseillé cette démarche à Veuillot. Mgr de Falloux va donner un dîner en son honneur; il est venu me voir, et m'a fait promettre d'assister à ce repas, où je serai le seul laïque, Veuillot étant considéré comme *archi-prêtre*.

Rome, 13 décembre 1864.

Le soir, lecture des *Libres Penseurs*. Chaque fois que je lis du Veuillot, je me trouve un bien triste

sire sans énergie pour le bien comme pour le mal, insignifiant, inutile, coupable. Ce style ferme, clair et imagé, ces idées fortes, saines, ingénieuses, cette singulière franchise me plaît singulièrement et en même temps me trouble.

Rome, 14 décembre 1864.

J'ai reçu une longue lettre de Londres de M. de la Tour-d'Auvergne, tandis que ma femme en recevait une de la princesse sa mère. Notre ami de Bourgoing, m'écrit le prince, venait d'arriver de Bogota. Il a débarqué en Angleterre, et c'est à l'ambassade, de la bouche du prince, qu'il a appris la mort de son pauvre père.

Rome, 15 décembre 1864.

Une encyclique vient d'être expédiée par la cour de Rome à tous les évêques de la catholicité. Elle s'occupe plus de la doctrine que de la politique et frappe les théories du journal *l'Avenir*, et un peu celles du comte de Falloux et de M. de Montalembert, les très-doux et très-modérés continuateurs de Lamennais, le grand ange déchu. Ce sera un grave événement. La presse européenne va longuement examiner et diversement interpréter l'œuvre nouvelle de Rome.

Dîner chez madame de Montebello avec l'ambassadeur. Le palais Ruspoli et le palais Colonna sont dans

des termes, un peu moins tendres peut-être que l'an passé. La comtesse est toujours la plus gracieuse et la plus séduisante des femmes. Son fils Jean, qui a dix-sept ans aujourd'hui, n'a jamais quitté sa mère ; il a contracté ainsi des habitudes du monde, des façons élégantes et douces, préférables à la rudesse, aux tons et aux manières du collégien émancipé. Quelquefois cependant ces éducations réussissent médiocrement ; l'homme a besoin de vivre avec les hommes de son âge et d'être soumis à une discipline sérieuse.

Rome, 16 décembre 1864.

Mgr Bastide vient me trouver à la Villa. Il m'annonce une assez grave nouvelle. Mgr de Ségur, chanoine de Saint-Denis, frère de M. Anatole de Ségur, en ce moment à Rome, l'ami dévoué du Saint-Siége, vient d'être interdit par l'archevêque de Paris, Mgr Darboy. Cette nouvelle acquiert une extrême importance en raison des relations déjà tendues et des opinions opposées des deux personnages. Elle n'est pas encore connue à Rome ; on veut la tenir secrète, espérant toujours faire revenir l'archevêque sur cette décision violente et un peu passionnée. Ce serait à la suite d'une conversation particulière, dans laquelle le pauvre prélat aveugle (on sait que Mgr de Ségur a depuis longtemps perdu la vue) a trop vivement interpellé son archevêque, que ce dernier aurait pris ce parti violent, c'est-à-dire interdiction de prêcher, de confesser, etc.

Mgr de Ségur est aussi aimé en cour de Rome que Mgr Darboy l'est peu. Certain discours au lycée Louis-le-Grand avait déjà froissé le Saint-Père ; les tendances gallicanes très-prononcées du prélat l'ont mis tout à fait en défiance à Rome. Qu'a dû penser le Saint-Père en apprenant que son fidèle Ségur est interdit pour avoir défendu trop chaleureusement les droits du Saint-Siége dans un entretien particulier? La mesure est, à mon avis, maladroite, et si elle n'est retirée, elle peut amener des complications. Mgr Bastide m'a également raconté les pourparlers et les négociations qui ont été échangées entre Veuillot et l'ambassadeur, et à la suite desquelles le grand écrivain dînera dimanche au palais Colonna.

Rome, 18 décembre 1864.

Dans la soirée, je suis allé à l'ambassade où dînaient Veuillot, l'évêque de Luçon et plusieurs prélats.

L'ambassadeur a été extrêmement aimable pour son hôte ; tous deux se tenaient sur la réserve. Veuillot, dans sa physionomie, a quelque chose de Mirabeau, de Rabelais, de Proudhon et de Cavour. Tous ces gens, pour différer les uns des autres, furent, à vrai dire, d'assez puissants esprits.

Sartiges a causé longuement de la Perse, de son organisation politique, des mœurs, etc. C'est sa conversation favorite, celle dans laquelle il est le plus intéressant. On voyait évidemment qu'il tenait à

passer devant Veuillot pour un esprit très-sérieux, un homme supérieur. Ce dernier a parlé de l'Algérie, du maréchal Bugeaud, qui lui témoignait une affection particulière. Très-jolies anecdotes. Mgr de Marguerie, évêque d'Autun, est venu le soir ; il connaît les Chabrillan et mon frère, et nous avons parlé de la Bourgogne.

Dans la journée, bien triste cérémonie à Saint-Louis : enterrement de la pauvre petite fille du colonel de Lavigerie, du 4e hussards, emportée en quelques jours.

Rome, 19 décembre 1864.

On s'entretient beaucoup de la rupture imminente des rapports du Saint-Siége avec la Russie. Les persécutions nouvelles et les spoliations exercées contre les Polonais catholiques ont exaspéré le Pape, et, je dois le dire, bien d'autres personnes. Meyendorff est en ce moment à Florence pour voir son grand-duc, auquel *on*, c'est-à-dire le czar, a déconseillé le voyage à Rome.

L'interdiction de Mgr de Ségur fait grand bruit, je ne sais comment se terminera cette affaire.

Lundi fort brillant chez le général de Montebello, bien que la maîtresse de maison, malade, n'ait pu assister au grand dîner, ni faire les honneurs de la soirée.

Mgr de Mérode, que j'ai vu ce matin, m'a beau-

coup parlé de l'encyclique. Il est très-satisfait, trop satisfait à mon avis.

Rome, 22 décembre 1864.

Voici une journée bien remplie. Vers huit heures, après avoir fait le tour du parc, je commence ma promenade matinale par la villa Patrizzi, puis aux travaux de Mgr de Mérode, lequel je rencontre, comme d'habitude, au milieu de ses ouvriers. On venait de découvrir des peintures et des mosaïques sur l'emplacement des bains d'Agrippa.

A une heure, nous nous sommes retrouvés au dîner de Mgr de Falloux ; réunion fort intéressante : Mgrs de Mérode, Bastide, Veuillot, Listz, les évêques d'Autun et de Luçon, le commandant de chasseurs, de Bouchemann, de Crouzas et moi.

A cinq heures, audience particulière du Saint-Père. Comme toujours, le Saint-Père a été pour nous d'une grande bonté. J'étais venu lui parler du prince de la Tour-d'Auvergne et lui dire en son nom ce qui s'était passé dernièrement à Paris, au sujet de la convention. Il m'a parlé de Veuillot, de Bastide et de leurs rapports avec l'ambassadeur.

M. de Sartiges m'avait dit la veille : « Puisque vous voyez le Pape, dites-lui que plus que jamais il doit avoir confiance en nous et en l'empereur. » — J'ai très-honnêtement répété la phrase de mon chef.

« Oui, j'ai confiance, mais seulement en Dieu, répliqua le Pape, celui-là ne trompe jamais ! »

Le Saint-Père m'a semblé gai et bien portant. Rarement, son calme, sa bonté, sa sérénité, poussés jusqu'au sublime, ne m'avaient aussi vivement frappé. Dès notre entrée, il s'était informé avec intérêt auprès de madame d'Ideville du petit enfant né près de lui, à Castelgandolfo.

A la Villa nous attendaient les Résie, leur charmant cousin le marquis d'Ivry, Listz, Fernand Delahante et sa femme. Dîner intime et très-gai. Le soir Mgr Mérode, les de la Haye, des Garets et les Dillon. On se retire fort tard.

Rome, 26 décembre 1864.

La famille Delahante vient passer la matinée à la Villa. Dans l'après-midi, nous allons place Navone voir les Ségur, qui nous racontent leur matinée chez le Saint-Père. La faveur royale accordée au comte Anatole de Ségur et à son fils, au moment même où son frère, Mgr de Ségur, est frappé d'interdiction par le chef des gallicans, l'archevêque de Paris, prend les proportions d'un petit événement. Voici ce qui s'est passé. Après leur avoir donné lui-même la communion dans sa chapelle, le Pape conduisit M. de Ségur et son fils dans ses appartements, où le déjeuner était servi. Ils prirent place auprès du Saint-Père, qui avait à sa table le cardinal Antonelli et le prince Borghèse. Ce dernier, pour la première fois, était admis à cet honneur, fort rare ; le Pape, selon l'étiquette, devant manger toujours seul ; une

exception à cette règle est admise pour les têtes couronnées.

L'ambassadeur a vu le Pape à trois heures, à l'occasion de la fête de Noël. Il est revenu fort enchanté de son entretien, ce qui ne prouve pas grand'chose.

Rome, 27 décembre 1864.

Soirée à l'ambassade. Le baron d'Arnim, ministre de Prusse et sa femme ; bonne impression, excellente tenue, pas trop prussienne. La baronne d'Arnim est une fort jolie personne ; son mari, encore jeune, semble froid, réservé et intelligent.

Rome, 29 décembre 1864.

On parle beaucoup, et cette nouvelle fait le sujet de toutes les conversations, des paroles adressées par le Pape à la députation de sa petite armée venant lui adresser ses félicitations à l'occasion des fêtes de Noël. — « Je regarde partout autour de moi, a-t-il dit ; et je ne vois nulle armée dans le monde tirant l'épée pour la justice et le droit, nulle autre, excepté vous ! Vous seuls, faible débris serré autour de moi, servez une cause juste, car vous portez l'épée pour défendre la vérité et le bien. Soyez-en fiers, car dans ce monde vous êtes les seuls ! » Ces paroles prononcées au milieu de cette Rome gardée par des troupes françaises ont paru singulières ; elles montrent combien peu le Pape se préoccupe de plaire aux puis-

sants. Moins que jamais il est disposé à faire des concessions que certains esprits attendent et sur lesquelles ils comptent même inconsidérément.

Ces paroles peuvent nous sembler désagréables, mais il est impossible de nier que ce langage ne soit empreint de véritable grandeur.

Rome, 27 décembre 1864.

J'ai toujours éprouvé, je l'avoue, pour le talent, la personne et le caractère de Veuillot une sympathie profonde et une vive admiration, bien que ses idées me semblent excessives et que souvent je ne les partage pas.

Avec ses véhémences, ses haines et ses colères éloquentes, cet homme de bien, simple, droit, convaincu, m'inspire un respect, une sorte de terreur que les majestés et les gloires les plus éclatantes ne m'ont jamais inspirée ! Devant lui, ce qui m'arrive rarement devant d'autres, je me sens un être faible, inférieur, lâche, sujet à toutes les défaillances quoique rempli de bonnes volontés. Je l'ai vu dernièrement lorsqu'il sortait de chez M. de Sartiges. En quelques traits pleins d'humour, mais empreints d'une vérité si impitoyable que je ne saurais les répéter, M. Veuillot nous fit le plus ravissant portrait, au physique et au moral, de l'envoyé français. « Ah ! Dieu me garde d'être l'ennemi de votre gouvernement. Pauvre M. de Sartiges, il ne sait donc pas que j'ai aimé son empereur comme sans doute il ne l'a ja-

mais aimé, lui, et que j'ai cru en lui comme il n'y a jamais cru, tout serviteur très-zélé qu'il se montre!

« C'était aux premiers temps de l'empire; j'aimais l'homme pour nous avoir débarrassés de ce régime hypocrite et impuissant de la république, je lui savais gré de sa résolution, de son audace. Il semblait vouloir chercher une consécration, un appui dans Dieu. Voilà pourquoi je le soutenais avec tant d'ardeur. S'il avait été plus franc, s'il avait eu plus de ténacité, plus d'élévation dans les idées, quel rôle il avait à jouer en ce monde! La France était toute-puissante, il l'avait entre les mains. Pour la régénérer, la rajeunir, il fallait occuper, utiliser cette fougue gauloise à de gigantesques entreprises; il devait être le chef temporel de tous les catholiques d'Europe. Je rêvais pour lui un plus grand rôle que celui d'Alexandre, de Charlemagne; il aurait conquis le monde en réunissant les nationalités catholiques, et Rome et Paris seraient devenus deux pôles.

« Pourquoi vouliez-vous que je fusse légitimiste, moi qui suis absolument du peuple? Je suis catholique avant tout et par-dessus toute autre chose. Le Pape d'abord, le souverain ensuite. Or Napoléon III, qui seul pouvait affirmer sa volonté, a laissé attaquer la religion chaque jour. Soit pour se maintenir en équilibre, soit par prédilection, il recherche ses ministres et ses amis parmi les hommes qui ne croient pas en Dieu; c'est pourquoi il marche à sa perte. N'est-il donc pas naturel que je sois l'adversaire de ce régime? Peu m'importe l'homme, pourvu

qu'il croie. Tant mieux pour M. le comte de Chambord, si en lui se résument la croyance, la foi catholique et le véritable principe d'autorité. Voilà pourquoi il a mes préférences! »

Un jour qu'il parlait de Persigny, auquel *l'Univers* devait sa suppression, Veuillot nous exprima d'une façon bien saisissante la douleur que lui avait causée cette inique résolution du ministre. « Je voulais voir l'empereur, ils m'en ont empêché! impossible de parvenir jusqu'à lui. Ma situation était terrible, voyez-vous! c'était alors que les mesures les plus lâches, les plus arbitraires, étaient dirigées contre la religion, alors que les la Valette, les Nigra, riaient aux éclats, applaudissaient à tout rompre, fêtaient le Palais-Royal, et injuriaient le bon Dieu. Et il fallait assister à ces outrages, rester muet, impassible, le bâillon à travers la bouche, ne pouvoir se défendre, ne pouvoir résister! Figurez-vous un homme dans une cage de fer, et devant lui, hors de sa portée, sa mère ou son enfant qu'on amène là, toujours devant ses yeux, qu'on outrage, qu'on frappe, qu'on tue, et l'homme qui ronge les barreaux de sa cage, l'impuissant! il se roule à terre dans des cris de rage. Eh bien, j'ai souffert les tortures de cet homme, moi, et je ne l'oublierai jamais! »

CHAPITRE XXVII

Réception du 1er janvier. — L'encyclique du 12 décembre. — Veuillot et M. de Sartiges. — Mort de la baronne de Charette. — La brochure de Monseigneur Dupanloup. — Adresse des catholiques au Saint-Père. — Troubles à Turin — Bals et fêtes. — Le carnaval. — Les moccoletti.

Rome, 1er janvier 1865.

L'année commence sous de graves auspices. L'encyclique du 12 décembre agite les esprits en France et dans le monde entier. On reproche au Pape de ne tenir aucun compte des principes établis depuis des siècles, et ses amis les plus dévoués se montrent effrayés des conséquences que peut avoir cette publication.

On s'attendait à des paroles sévères adressées par le Saint-Père au général de Montebello au moment où il a présenté, selon l'usage, les officiers de l'armée d'occupation. Heureusement tout s'est passé avec calme. Le discours du Pape a été même bienveillant :

prières pour l'armée, la France, bénédiction pour l'impératrice et « le chef de ce grand pays qui, lui aussi, a traversé et traversera peut-être de grandes épreuves. »

A 11 heures, ce matin, réception officielle, à l'ambassade, des généraux et du corps d'officiers. Tous en uniforme, défilant devant l'ambassadeur et son état-major. — Je crois que le pauvre général de Montébello prêterait volontiers, ce jour-là, son uniforme à un autre.

La nièce de M. de Sartiges, madame de Trinqualye, femme du chancelier du consulat de France à Naples, est à Rome; c'est une de nos compatriotes, la fille de madame du Clozel, de Clermont.

Dîner chez madame de la Haye avec un sénateur, excellent homme, M. Vuillefroy. Il avait été reçu par le Pape, il y a trois jours, et Sa Sainteté semblait très-peu disposée à croire au départ des troupes françaises, au terme fixé par la convention.

Rome, 4 janvier 1865.

Le prince Napoléon est nommé vice-président du conseil privé. C'est un fait grave et significatif, qui semble une réponse de l'empereur à l'encyclique.

J'ai reçu du prince de la Tour-d'Auvergne une lettre de Londres, datée du 31 décembre. Il se montre affligé de l'anathème lancé par le Vatican.

Nous avons vu aujourd'hui notre voisine la prin-

cesse Julie Bonaparte, marquise Roccagiovine. C'est toujours la femme très-supérieure et très-libérale, mais que cependant j'ai trouvée beaucoup plus raisonnable que je ne la croyais, et cela m'a fait plaisir. — Combien les femmes gagnent à rester femmes ! si elles en étaient bien persuadées !

Rome, 6 janvier 1865.

Le baron Saillard, mon prédécesseur à Rome, est ici. Il arrive d'Orient, de Constantinople, où il avait été envoyé en mission. C'est un homme franc, loyal, et j'ai pour lui beaucoup de sympathie et d'estime, bien que nous ayons en politique des idées fort opposées.

Le soir, Delahante, ses filles, le ménage Résie et l'ami des Garets tirent les Rois à la villa, et nous célébrons entre compatriotes cette fête exclusivement française.

Rome, 9 janvier 1865.

Veuillot a eu un long entretien avec M. de Sartiges. Le jugement qu'il continue à porter sur lui est fort juste, mais d'une sévérité et surtout d'un pittoresque !... Ils ont fait assaut d'esprit, mais il est facile de deviner quel a été le vainqueur.

« Vous n'êtes que huit cents catholiques sincères, intelligents en France, dit Sartiges à Veuillot. — C'est une grande erreur, répondit Veuillot. Nous

sommes bien plus nombreux. Et encore, ce que vous pensez fût-il vrai, fussions-nous aussi faibles par le nombre, ce petit groupe de cent forme un caillou dur qui, lancé par la fronde du catholicisme, peut encore tuer bien des choses, votre dynastie par exemple; et, croyez-le bien, je le regretterais, car j'avais un faible pour votre maître. L'empereur avait la plus belle mission à remplir sur la terre; il pouvait être si grand! Mais hélas! l'homme n'a pas compris son rôle. Comme catholique, comme Français, et disons-le, comme artiste, je le regrette profondément. »

Rome, 10 janvier 1865.

L'encyclique continue à préoccuper beaucoup les esprits. La rentrée en grâce à la Cour et la nomination du prince Napoléon comme vice-président du conseil privé passent, dit-on, pour la réponse du gouvernement de Paris à la bulle du Vatican. Voici le mot de Veuillot à ce sujet : « Est-il possible que M. Rouher ait eu la pensée d'élever en présence de l'acte de Rome ce colosse de saindoux, qui fondra au premier rayon du grand soleil de la révolution? »

Le duel du prince Ourousoff, notre collègue de la légation de Russie, n'a pas eu de sanglants résultats, comme on le redoutait. Son adversaire, le marquis Targiani, est un Napolitain peu aimé, assure-t-on.

Rome, 16 janvier 1865.

Les réponses des évêques de France au ministre des cultes, M. Baroche, à propos de la défense faite de publier l'encyclique, causent une grande impression en France et à Rome.

Rome, 21 janvier 1865.

On a arrêté quarante à cinquante personnes hier soir et ce matin. La chose est curieuse et caractéristique. De riches bouchers, des orfévres, des gens de police, d'honnêtes bourgeois romains, en un mot, formaient une franc-maçonnerie, une association de malfaiteurs réunis pour attaquer les passants à la nuit tombante, les voler et les poignarder (*coltellare*) au besoin. La société en commandite s'était partagé les quartiers de Rome et fixait les bons coups à faire. Le chef, un boucher de la place Navone, est un riche; ses garçons, la plupart complices, travaillaient matin et soir avec le couteau. Depuis quelque temps les affaires allaient même tellement bien, que le Pape s'en est ému et a exprimé avec colère son indignation. Il a exigé que les coupables fussent découverts. Le lendemain, les arrestations étaient faites. O monseigneur Matteucci! que votre police est donc bien faite!

Rome, 22 janvier 1865.

La baronne de Charette est morte ce matin. Depuis plusieurs jours, la pauvre jeune femme était à toute extrémité. Il y a deux semaines environ qu'elle venait d'être mère, lorsque cette terrible maladie, très-rare à Rome, l'a enlevée au moment où elle était si heureuse. Sa mère, la duchesse de Fitz-James, est arrivée l'avant-veille. Elle est morte dans ses bras et dans ceux de sa sœur, la duchesse Salviati. On dit cette dernière dans un état navrant de tristesse et d'exaspération. « C'est moi qui ai fait venir mon jeune frère à Rome, dit-elle, il y est mort; c'est moi qui avais attiré ma pauvre sœur auprès de moi, je l'avais mariée, et elle meurt! » Je comprends cette douleur et cette colère; il me semble que je la partagerais. Ce n'est peut-être pas d'une résignation fort chrétienne, mais c'est très-humain. Le commandant des zouaves pontificaux est adoré de tout le monde; aussi chacun prend-il part à sa douleur.

Rome, 23 janvier 1865.

Ce matin à la Villa, la famille de Ségur, les Veuillot, les enfants de Larderel et le jeune Adrien Delahante. Dans la journée, visite, avec les Delahante, à *San Antonio*, où l'on bénit les chevaux, selon l'usage ; promenade au cimetière de *San Lorenzo*.

Rome, 23 janvier 1865.

Veuillot est bien le catholique le plus convaincu que j'aie jamais rencontré. Mais cet artiste, ce poëte est tellement passionné, violent, qu'à son insu il est souvent dangereux pour ses meilleurs amis. Tel qu'il est cependant, il est sympathique, à moi du moins. Comme Proudhon, dont la mort a été annoncée il y a quelques jours, il est gaulois, plein de bon sens, de séve gaillarde, de verve, d'énergie et de bonhomie. Sa conversation d'hier, dans notre jardin, avec Fernand Delahante et moi, était vraiment ravissante, semée de traits, d'aperçus originaux, pittoresques. Il aurait fallu la sténographier. Ainsi, il nous parlait de cette rage absurde, niaise, qu'ont tous les épiciers et les bourgeois, de donner une brillante éducation à leurs enfants, d'en faire des professeurs, des ingénieurs, des avocats, qui le plus souvent meurent de faim. « L'École polytechnique, voilà leur rêve et leur perte ! Ils veulent tous y voir leurs fils et n'aspirent qu'à leur mettre l'épée au côté... pour les voir entrer dans les tabacs. »

Rome, 24 janvier 1865.

Service funèbre de madame de Charette à l'église *Saint-Cosme-et-Damien*, au Forum. Mgr de Mérode officie. Les zouaves s'y trouvaient en grand nombre, ainsi que toute l'ambassade.

Rome, 27 janvier 1865.

La brochure de Mgr Dupanloup, reproduite par la plupart des journaux, produit une grande impression. La cour de Rome en semble satisfaite.

Rome, 29 janvier 1865.

Troubles à Turin. Manifestations en faveur du comte Sclopis et des députés piémontais. L'irritation contre les anciens ministres, auteurs ou complices aux yeux de la foule, des massacres de septembre, continue.

Je crois que la bonne ville de Turin commence à regretter profondément d'avoir été si italienne et de s'être sacrifiée avec tant d'abnégation. Après la translation de la capitale à Florence, Turin va devenir un foyer d'opposition et sera la capitale de la réaction. — C'est une piètre consolation!

Rome, 30 janvier 1865.

Ricevimento de don Pacheco, ambassadeur d'Espagne. Magnifiques salons, cohue atroce.

Je me trouvais dans une encoignure de porte avec Veuillot, quand M. de Sartiges vint à passer, ayant au bras la duchesse Gaëtani. « Vous ne venez plus me voir, lui dit l'ambassadeur, pourquoi cela? Nous lirons ensemble, en la commentant, la brochure de

Mgr Dupanloup. — Vous devez l'admirer, dit Veuillot; quant à moi, je ne serais pas de votre avis, loin de là. L'encyclique avait réuni tous les catholiques, l'évêque d'Orléans a tout remis en question. C'est pour moi une mauvaise action et une méchante œuvre : sous ses apparences de soumission et de respect, il désobéit au Pape, et, au milieu de ses allures d'indépendance et de critique, on voit l'évêque faisant la cour aux Tuileries... Tel est mon avis. »

Le jugement de Veuillot est absurde et lui fait peu d'honneur. Quant à moi, moins catholique-ultra que M. Veuillot, je me rallie tout à fait à l'évêque d'Orléans.

Rome, 3 février 1865.

Il circule un bruit que, pour ma part, je crois malheureusement peu fondé. Il ne s'agirait rien moins que de démarches faites par l'Angleterre auprès du roi de Naples, dans le but d'obtenir la cession de la Sicile dans le cas où l'Angleterre parviendrait à replacer le jeune roi sur son trône.

Rome, 10 février 1865.

Les prétentions du comte et de la comtesse de Montessuy à remplacer M. de Sartiges sont le bruit du jour. Rien d'aussi plaisant que leurs demandes de renseignements sur le personnel, le train de la maison, la tenue de l'ambassade. M. de Sartiges, que je

suis loin de chérir, mais qui, je l'avoue, peut aisément lutter d'esprit avec son aspirant successeur, se plaît à encourager les espérances du ménage. Madame de Montessuy est cependant une femme de mérite, mais elle serait si heureuse d'être ambassadrice!

Rome, 12 février 1865.

On parle très-sérieusement du remplacement du nonce Chigi, à la suite de la publication de ses lettres à l'évêque d'Orléans et à l'évêque de Poitiers.

Soirée de contrat chez les Borghèse, pour le mariage de leur fille aînée avec le marquis Gerini, fort riche seigneur de Florence.

Rome, 13 février 1865.

Une lettre de Florence annonce que le roi, malgré le récit contraire des journaux officiels, a été faiblement reçu dans sa nouvelle capitale. Au théâtre, il ne savait point dissimuler sa mauvaise humeur et son dépit; ses saluts étaient tellement gauches, forcés, disgracieux, que les vivats des amis les plus chaleureux ont cessé. Victor-Emmanuel en fut profondément blessé. Quand je me souviens de cet amour, de cette idolâtrie des bons Piémontais pour leur roi, je comprends combien il a dû souffrir des injures, des sifflets adressés à lui par ces mêmes sujets. Comme on le disait hier, il se trouve entre un royaume qui

lui échappe et un autre qu'il a peine à maintenir. Le roi, à Florence, vit au milieu de populations indifférentes, sans haine, mais aussi sans affection et sans enthousiasme.

Rome, 14 février 1865.

Bal chez le prince Doria. C'est la plus belle fête que j'aie vue à Rome. Sa fille, la jolie duchesse de Rignano, est arrivée de Naples, le soir même, pour repartir le lendemain matin. — Pensez donc! ils sont italianissimes. Le pavé de Rome brûle leurs pieds!

La salle à manger du palais Doria est fort belle et en même temps du meilleur goût. Les tapisseries, le plafond, les ornements, tout y est si parfait, qu'en entrant, les invités levaient les yeux, au lieu de les abaisser sur le service magnifique du souper. A côté de cela, il y a des pièces ridiculement ornées.

Rome, 20 février 1865.

Arrivée à la Villa de la comtesse Dillon et de son mari. Ils viennent passer quelques jours avec nous. Madame Dillon est fille de lord Graham, grand seigneur anglais. Elle est charmante et ma femme l'aime beaucoup.

Rome, 21 février 1865.

Grand bal à notre ambassade. Belle fête, qui a réussi complétement. Nos attachés se sont prodigués. L'ambassadeur était rayonnant; les truites ont remporté les suffrages de tout le monde. Pas de cohue, un souper servi sur de grands buffets et sur une vingtaine de petites tables de 4, 6, 8 et 10 couverts.

Rome, 25 février 1865.

Les catholiques de toute nation, rassemblés à Rome, ont présenté leur adresse au Saint-Père. La harangue a été plus concise et mieux rédigée que l'année précédente. Le Saint-Père a répondu avec émotion et avec chaleur quelques paroles attendrissantes. « Ce qui nous distingue de nos ennemis, a-t-il dit, c'est qu'ils nous maudissent et que nous les bénissons. Un coin de terre, vous le dites bien, est nécessaire à l'indépendance et à l'autorité du Souverain-Pontife. » Le Saint-Père avait la voix ferme et vibrante : jamais sa santé n'a été meilleure.

Rome, 28 février 1865.

Le carnaval a été brillant. Tout le monde y a pris part. Les balcons du Corso étaient fort élégants ; le char d'Espagne n'est pas sorti, le bruit d'un attentat

à Madrid contre la reine Isabelle ayant circulé dans la ville.

Les *moccoletti* (petites bougies), s'allumant tout à coup au coup de canon de l'*Ave Maria*, produisent un effet des plus pittoresques. Les cris, les hurlements de la foule, le bruit des fanfares, les lumières et les torches promenées dans le Corso, tout s'éteint comme par enchantement à sept heures un quart, quand le canon annonce la fin des *moccoletti*, c'est-à-dire la fin du carnaval. Jusqu'à minuit cependant les rues restent animées, les groupes bruyants se lancent des quolibets et des plaisanteries. On rencontre partout des hommes et des femmes de la société enveloppés de grands burnous ou dominos blancs, la tête cachée sous un capuchon ou dans les plis d'un manteau. La soirée était superbe, la vue de ces draperies blanches rappelait une nuit d'Afrique, et l'on croyait voir des Arabes errer dans les rues de Rome.

CHAPITRE XXVIII

Départ de Veuillot et de M. de Corcelles. — M. Léon de Chazelles.— Mort du duc de Morny. — Les Flavigny. — Revue des troupes françaises à la Farnésine. — M. Saint-Marc Girardin. — La marquise de Sabran. — E. Beyer. — Le commandant de Biré.

Rome, 4 mars 1865.

L'ambassadeur a été reçu aujourd'hui par le Saint-Père. On attache dans la ville une extrême importance à cette entrevue. Il s'agissait de notifier au gouvernement pontifical le départ de la 1re brigade, au mois de mai. M. de Sartiges voudrait tenter un suprême effort auprès de Sa Sainteté, lui demander une réponse catégorique au sujet de la convention, afin d'obtenir son acquiescement. Le Pape a répondu un *non* poli, et cependant quelque peu ironique. En définitive, rien de nouveau, rien d'extraordinaire ne s'est passé durant l'audience. Du moins, telle est la version de M. de Sartiges.

Rome. 5 mars 1865.

Hier, à la Villa, comtesse Dillon, colonel Bocher, Marescalchi, les Aguado, de Champs, Larderel, d'Harcourt, d'Épinay.

Aujourd'hui dîner à l'ambassade. Il y a bien près de deux mois que nous n'avions dîné chez M. de Sartiges. M. Léon de Chazelles, ancien maire de Clermont et vieil ami de la famille de ma mère, m'a valu l'invitation de l'ambassadeur. Ce dernier a été très-gai et a eu vraiment de l'esprit. « Notre chef a dû être malmené hier à son audience, me disait tout bas Armand, car il laisse percer son amertume contre la Papauté. » « Les ultramontains, disait en effet Sartiges, ont pris le Pape par les pieds et ont voulu en frapper la tête de l'empereur ; tant pis pour eux ! c'est leur faute si la tête du Pape en a souffert et si l'empereur n'a point été ébranlé. Jusqu'au moment de la convention, il était encore temps pour eux de sauver le gouvernement pontifical, ils ne l'ont point voulu ! » M. de Chazelles ne partage nullement cette opinion et il a bien raison ; je crois notre système politique étroitement lié à l'autonomie du Pape. — Si le Pape quitte Rome, l'empereur ne restera pas longtemps aux Tuileries.

Rome, 6 mars 1865.

Le soir même où l'ambassadeur a vu le Pape, une congrégation de cardinaux s'est réunie au Vatican :

Altieri, Patrizzi, Cagiano, de Lucca, Antonelli. Il faut que l'affaire soit assez grave, car la cour et les familiers du Saint-Père ont paru préoccupés. L'ambassadeur, en traversant l'antichambre pour se retirer, trahissait, dit-on, de son côté quelque émotion.

Rome, 7 mars 1865.

Je viens de voir MM. de Corcelles et Veuillot, qui partent demain pour la France. Veuillot est venu nous voir à la Villa par une pluie battante afin de nous faire ses adieux. La visite de l'ambassadeur au Saint-Père occupe tout le monde. « Le Pape, m'a dit Veuillot, est inébranlable, mais il voit aujourd'hui qu'on l'abandonne, et qu'il n'a d'autre appui que l'aide de Celui qui ne fait jamais défaut. » Le rôle de M. de Sartiges est triste, et plus nous irons, moins le Pape aura de ménagements pour lui. Le Pape croit maintenant au rappel des troupes. M. de Sartiges ayant annoncé le 5 au Saint-Père que, la dignité et la sécurité de l'armée l'exigeant, les troupes partiraient en bloc dans vingt mois. D'ici là, les roses et les violettes fleuriront plus de deux fois, et vingt mois sont bien longs. Pour ma part, faisant partie de l'ambassade, je ne peux dire mon sentiment très-haut, mais je ne crois pas à la possibilité du rappel de nos troupes. Notre intérêt est trop immédiat pour que l'empereur fasse la folie insigne de compromettre l'existence de sa dynastie.

Rome, 11 mars 1865.

La nouvelle de la mort du duc de Morny nous est parvenue ce matin. Ce sera un coup très-rude pour l'empereur. Voilà les serviteurs qui disparaissent, Billault, Mocquard, Pietri, Morny. Pour un homme fataliste, tel que notre bien-aimé souverain (voir la préface de *la Vie de César*), ces vides faits autour de lui par la mort doivent avoir une signification. A quelle influence serons-nous livrés ? Tout ce qui arrive de Paris tend à annoncer que le prince Napoléon, déjà président du conseil privé, est tout-puissant. Morny aimait les arts et connaissait les hommes. Nul mieux que lui n'avait pénétré le fond de l'âme de l'empereur. La tâche sera bien difficile pour son successeur à la présidence du Corps législatif. Plein de grâce, de charme et de séduction, il était en même temps homme d'énergie, de sang-froid, de résolution, et savait ne pas hésiter.

Rome, 12 mars 1865.

Le jeune ménage de Flavigny déjeune à la Villa avec d'Epinay et des Garets. La vicomtesse est gracieuse et assurément fort jolie ; mais sa mère, madame Moitessier, que j'ai à peine entrevue, semble lui être supérieure.

A deux heures, nous avons la visite de M. Saint-Marc Girardin et de sa charmante famille. Notre

installation l'a fort intéressé. Comme les deux heures qu'il a passées à la villa m'ont semblé courtes! Quel agréable causeur ! quel lettré séduisant! Nous avons parlé de la mort de Morny, puis de *la Vie de César*, qui, à son avis, est loin d'être un chef-d'œuvre ; enfin, du rappel de nos troupes de Rome. Il regarde l'événement comme sinistre pour la France. Quant à moi, jusqu'au dernier jour, je ne croirai pas à cette folie.

M. Saint-Marc Girardin était jadis un des jeunes collègues de mon père à la Chambre des députés. Tous deux faisaient partie du groupe de ces affreux doctrinaires qui soutenaient MM. de Broglie et Guizot.

Rome, 15 mars 1865.

Grande revue des troupes de la garnison française à la *Farnesina*. Nous nous en abstenons, ces spectables guerriers n'étant pas attrayants pour nous. On cite un mot plus ou moins spirituel qui aurait été prononcé par l'ambassadeur en parlant de la revue : « C'est, aurait-il dit, *la dernière représentation au bénéfice des incurables.* » L'ambassadeur se venge ainsi de l'accueil froid qu'il a reçu au Vatican.

Rome, 16 mars 1865.

Réunion habituelle du jeudi. Mgr Bastide, les Armand, madame de Larderel, d'Harcourt. Vive dis-

cussion après dîner sur l'abolition de la peine de mort et les discours du Sénat sur la question romaine. Chacun crie un peu fort et tente sans succès de persuader son adversaire. Ainsi de tous débats! Mon ami A. du Bourg juge très-bien Mgr Bastide; et je suis heureux de voir que ces deux hommes, que j'aime et que j'estime, s'apprécient, bien que leurs opinions soient si différentes.

Rome, 17 mars 1865.

A la suite d'un engagement assez sérieux entre un détachement français et une troupe de brigands trop bien organisés et trop bien disciplinés, hélas! le général de Montebello fait partir précipitamment 400 chasseurs à pied. Notre ami des Garets est du nombre, nous en sommes au regret. Il va sur la frontière napolitaine, et Dieu sait quand il reviendra!

Rome, 19 mars 1865.

Promenade à la Via Appia par un temps gris et sombre. Quelle imposante et poétique vue! on ne s'en lasse jamais. Nous revenions de la *Farnesina*, ravissant petit palais appartenant au roi de Naples, où nous avons rencontré M. Saint-Marc Girardin et sa famille. Comme notre académicien juge sainement et sagement les événements, malgré sa disposition na-

turelle à la sévérité quand il s'agit du gouvernement impérial ! A propos de la convention du 15 septembre et du retrait de nos troupes, conséquence de cet acte, il est très-explicite. « *Credo quia absurdum*, » dit-il, et ma foi ! je finis par être de son avis.

Nous dînons chez les Patrizzi. Ce sont les Romains que nous aimons le plus ; il est impossible d'être meilleur, plus dévoué que toute cette famille. Là je renouvelle connaissance avec le marquis de Sabran, ancien zouave pontifical ; je l'avais jadis vu à Turin, lorsqu'il était prisonnier. Sa femme est fille du duc de Luynes et nièce de mon collègue de Contades. La jeune marquise est ravie d'être à Rome ; elle parle avec enthousiasme des campagnes de son mari ; pour elle, son voyage en Italie est un long enchantement. « Je suis si heureuse, dit-elle, d'être au monde ! »

Rome, 22 mars 1865.

On annonce l'arrivée du duc de Persigny dans les premiers jours du mois prochain. La duchesse a écrit à la comtesse de Montebello, la priant de lui retenir un appartement pour le 8. L'ambassadeur est fort inquiet et peu flatté de l'arrivée d'un personnage que des journaux ont déjà désigné comme son successeur. Je suis loin d'y croire ; mais ces bavardages sont toujours désagréables pour l'intéressé. Un membre du conseil privé, un ami de l'empereur, ex-ministre de l'intérieur libéral, tel que le duc de

Persigny, transformé en clérical, dit-on, tout cela est assez grave et me paraît invraisemblable.

Grand concert au Capitole pour les pauvres ; la foule est immense. Listz y est admirable ; c'est une des seules fois qu'on l'entend à Rome, en public. Mustapha et ses complices de la chapelle Sixtine ont chanté ; l'effet de ces voix est vraiment saisissant.

Rome, 25 mars 1865.

Nous sommes en plein carême. Les étrangers arrivent en foule et les cérémonies de la semaine sainte attireront, cette année, plus de touristes encore que d'habitude ; les hôtels regorgent de voyageurs de toute nationalité. Tous les logements sont retenus. Quant au bourgeois romain, il se frotte les mains en songeant aux nombreux *scudi* que va lui rapporter une fois de plus la location de son vieux fauteuil et de son éternel canapé.

Il y a quelques jours, au moment où je rentrais à la villa, un monsieur d'excellent aspect, en costume de voyageur, me remet lui-même la carte d'un de mes plus vieux amis de jeunesse, Henry de la Rozerie, aujourd'hui conseiller à la cour des comptes. Sur la carte étaient écrits ces mots : « Je t'envoie le maestro Reyer ; accueille-le comme moi-même. » — M. Reyer, qui venait de courir toute la ville, en quête d'un logis, a accepté, sur mes vives instances, notre hospitalité. Il est installé dans l'appartement

de l'entresol en face le palmier, et restera, je l'espère, plusieurs jours notre hôte. Après la semaine sainte, il trouvera plus facilement à se caser, car il compte rester un ou deux mois à Rome.

C'est une heureuse idée qu'a eue de la Rozerie en nous adressant son aimable Parisien. Je connaissais depuis longtemps de réputation le jeune maître, et je me souviens encore du plaisir que j'éprouvais jadis en entendant son ballet *le Selam* et son opéra *la Statue.* M. Reyer est un homme simple, modeste, mais que je crois fort entier dans ses idées, et très-indépendant de caractère. Il a pour son art et certains maîtres une admiration et un culte passionné, tellement exclusif, qu'il le pousse jusqu'à la férocité. Il faut l'entendre parler de Meyerbeer, de Berlioz, de Wagner et de son ami Gounod ! Sur ce chapitre, il ne souffre pas la plus légère plaisanterie ; ce qui ne l'empêche pas, du reste, de professer en général pour la musique non savante et italienne le plus parfait dédain. Hélas ! nous sommes ainsi faits et la tolérance pour les autres est bien de toutes les vertus la plus difficile à pratiquer. — Somme toute, Reyer est un artiste de grande valeur, au dire des gens compétents et l'un de nos compositeurs les plus sérieux. De même que Berlioz, son maître favori, Reyer est un écrivain fort distingué. Il a publié, il y a quelques années, dans *le Moniteur universel*, des souvenirs de voyages pleins d'humour et d'originalité. Il vit à Paris, très-retiré, travaillant beaucoup et bornant ses relations à un petit cercle d'a-

mis auxquels il est presque aussi attaché, m'a-t-on dit, qu'à ses maîtres ! — De par ce monde, il existe tant d'individus banals qui éparpillent leur admiration, leur affection et leur estime à tous les coins de la terre, que les natures sincères telles que celle de M. Reyer sont fort à apprécier, fussent-elles même un peu âpres et trop absolues.

Ce matin, nous sommes allés à la villa Médicis, où Reyer m'a fait faire la connaissance de Paul Baudry, venu à Rome pour y copier les plus belles pages de Raphaël et de Michel-Ange. — Baudry travaille sans relâche ; il passe toutes ses journées à la chapelle Sixtine. Sa physionomie m'a beaucoup frappé : une tête fine un peu mélancolique, des regards tristes mais singulièrement profonds, tout en lui dénote une intelligence hors ligne et une puissante organisation d'artiste. Il a vraiment le feu sacré, celui-là ! Si les arts pleurent encore Hippolyte Flandrin, nous avons dans Baudry un jeune maître qui saura le remplacer et le dépasser, sans nul doute.

Baudry ne sort de l'Académie que pour aller au Vatican : il ne voit absolument personne, et c'est à peine si sa présence est connue à Rome. Nous avons parlé d'Henner ; il fait le plus grand cas de son talent et semble avoir pour lui beaucoup d'estime et d'amitié, ce qui m'a causé un vif plaisir. Ces deux natures d'élite devaient, en effet, s'apprécier mutuellement et se comprendre.

Rome, 28 mars 1865.

Hier, excellente surprise : visite du commandant de Biré, un vieil ami de Milan, chers souvenirs de l'occupation française ! Je l'avais déjà revu en France, notamment à Moulins, où le 4e hussards était en garnison. J'eus même, à cette époque, recours à sa complaisance pour faire sortir quelquefois du séminaire et accabler d'excellents conseils mon neveu César d'Ideville, jeune élève des jésuites d'Iseure. C'est avec grand plaisir que je retrouve de Biré marié avec une charmante jeune fille, mademoiselle de Kerret, Bretonne comme lui. Le ménage a déjeuné aujourd'hui à la Villa. Il est impossible de rêver une jeune femme plus frêle, plus blonde et plus poétique que madame de Biré. Elle paraît bien délicate, et dans ce pays où les beautés sont généralement brunes et plantureuses, elle nous arrive comme une gracieuse et idéale apparition.

Rome, 29 mars 1865.

Listz a vu aujourd'hui Reyer à la maison. Il est plein d'égards et d'estime pour notre jeune compositeur. Tous les deux se sont trouvés en si parfaite communauté d'idées musicales que les voilà liés ensemble, comme s'ils s'étaient toujours connus. — Cette admiration pour les mêmes chefs-d'œuvre, cette passion pour le même art, établit immédiatement un lien étroit de sympathie.

CHAPITRE XXIX

Rentrée en grâce de M. de la Valette. — Opinion de M. de Morny sur M. de la Valette. — Visite à Overbeck. — La discipline allemande dans les arts. — Les courses. — M. de Tocqueville. — Affluence d'étrangers. — Physionomie de Rome. — L'abbé Listz.

Rome, 30 mars 1865.

Le télégraphe annonce la nomination du marquis de la Valette, ministre de l'intérieur en remplacement de M. Boudet. Pourquoi M. Boudet avait-il été nommé? Je l'ignore. Pourquoi s'en va-t-il? On le sait encore moins. M. de la Valette, ancien ambassadeur à Constantinople et à Rome, a toujours passé pour un homme aimable, un viveur spirituel encore plus apprécié par les femmes que par les hommes. — Il a épousé, en secondes noces, une Américaine déjà âgée, dont le fils, Samuel Welles, était en même temps que moi au collége Rollin. Le jeune Welles a obtenu la naturalisation française et l'autorisation de pren-

dre le nom et le titre du second mari de sa mère : c'est aujourd'hui le comte de la Valette.

A propos de M. de la Valette, ce singulier personnage, le plus irrésistible, le plus séduisant, assure-t-on, des cavaliers, et le plus délicieux des conteurs de grivoiseries, je me souviens d'une histoire assez piquante qui prouve que son grand protecteur, le duc de Morny, tout en le comblant de ses faveurs et de sa précieuse amitié, savait l'apprécier à sa juste valeur.

Ceci me fut raconté, peu de temps avant mon départ pour Rome, par un député au Corps législatif ami particulier de M. de Morny. — La scène se passe un matin, au quai d'Orsay, dans les appartements de la Présidence. Le député en question était venu pour parler au tout-puissant duc d'un de leurs amis communs, alors titulaire d'une très-modeste recette générale : « Les promesses du ministre des finances tardent à se réaliser, et je crois décidément, mon cher duc, que nous ne réussirons pas ; notre pauvre ami n'obtiendra jamais la résidence de X. — Soyez donc tranquille, reprit M. de Morny. » En ce moment, le sémillant marquis de la Valette, les mains dans les poches, arpentait de long en large l'appartement, fumant une cigarette avec cette suprême élégance qui n'appartient qu'à lui. — Comme il tournait le dos à M. de Morny, celui-ci avec un imperceptible mouvement d'épaules et un sourire indéfinissable, se pencha à l'oreille du député : « Vraiment ! mon cher, ne croyez-vous pas que je puisse faire un rece-

veur général, quand je songe que de ce gaillard-là, — et en même temps le duc désignait de la tête le plus spirituel des marquis, — j'ai pu faire un ambassadeur à Constantinople? »

Cette petite scène d'aparté est trop vraie et trop instructive pour que j'aie pu résister au plaisir de la raconter.

Rome, 31 mars 1865.

J'ai vu Mgr de Mérode ce matin à ses travaux des Thermes. Ainsi que les autres, il ne croit pas à la convention, et se frottait les mains en me citant un mot, qu'il prétendait arriver de Paris, au sujet de la candidature très-sérieuse du comte Walewski pour remplacer M. de Morny : « Je lui appris que son mot, qu'il trouvait si naturel, était déjà fort ancien. »

Aujourd'hui, à la Villa, nous avons le comte de Tocqueville, sa femme et sa charmante fille, madame de Blic. Madame de Tocqueville m'a rappelé les souvenirs de mon père et de ma mère. Je ne puis dire avec quelle joie je me rapproche de tous ceux qui me parlent des miens et qui les ont aimés. C'est une grande satisfaction, en vérité, et c'est un sentiment d'orgueil bien légitime, de pouvoir porter haut et fièrement le nom honorable de son père et de pouvoir bénir la mémoire respectée de sa mère.

Rome, 1er avril 1865.

Je suis allé aujourd'hui chez Overbeck. C'est un véritable intérieur de moine, sombre, et surtout glacial. Le prétendu génie de ce grand maître allemand m'a paru très-surfait. Il y a dans ses dessins et ses cartons une certaine poésie mystique, une science de composition et une naïveté qui dénotent certainement un artiste remarquable. Mais ce n'est pas là un peintre, c'est un dessinateur savant et dévot; bien piètre, hélas! à côté des maîtres italiens du seizième siècle, lesquels, avec toute la piété que peut avoir M. Overbeck, possédaient des tempéraments de grands peintres. — Le culte que les rapins allemands ont pour Overbeck tourne à l'idolâtrie. Il faut les voir, au Pincio, saluer leur grand chef par bandes, et, lorsqu'il sort dans la rue, s'incliner automatiquement, jusqu'à terre, comme des fantassins prussiens! Après tout, ne rions pas trop de cette exagération de discipline, de cet effacement devant le génie : c'est un reproche qu'on ne saurait, hélas! nous adresser en France.

Rome, 6 avril 1865.

Rome, à l'instar des grandes villes modernes, a voulu avoir ses courses. Le premier jour, le désordre a été à son comble. Enfin aujourd'hui (seconde

journée), la police et le gouvernement ont autorisé l'administration du chemin de fer à organiser des trains. C'est hier soir seulement, à dix heures, que cette permission a été accordée et envoyée à Résie. On a transporté plus de dix-huit mille personnes sans un seul instant de désordre. Au retour, sur la route, plusieurs accidents ont eu lieu, les cochers de fiacre étant, trop généralement, excités par le vin d'Orvieto.

Les tribunes étaient très-garnies et fort élégantes. Au pesage, une grande quantité de voitures et de cavaliers. La reine de Naples et le roi étaient à cheval, entourés d'une douzaine de personnes de leur maison. L'incident de la journée a été la course du steeple-chase, gagnée par un gentleman anglais, M. Spier. Le vainqueur a été acclamé avec un enthousiasme frénétique, mais les applaudissements et les cris s'adressaient surtout à sa jaquette *verte, rouge et blanche*. Le libéral romain est bruyant, indiscipliné, démonstratif; quand il n'y a pas de danger, il devient héroïque dans l'expression de ses sentiments politiques.

Notre jeune attaché, Gaston de Larderel, a couru et gagné une course. Il paraît que c'était fort intéressant, mais j'avoue que j'ai un profond dédain pour tout qui est sport et que j'ai beaucoup plus regardé les spectateurs que les chevaux.

Rome, 10 avril 1865.

Sans parler de l'attrait singulier, mystérieux, qui entraîne vers Rome tant de visiteurs qui se changent souvent en habitants, indépendamment de l'intérêt et du charme inépuisable que les catholiques, les artistes et les savants trouvent dans le séjour de cette ville étrange, le simple homme de loisir, l'observateur, le touriste d'un peu d'humour peut découvrir à Rome une source précieuse d'observations. Comme au bon temps du président de Brosses, les Romains et les Romaines de 1865 peuvent offrir de grands et de petits scandales, et les chroniqueurs auraient souvent beau jeu à enregistrer les nouvelles de ville et les aventures. Depuis 1740 les mœurs ont peu changé, et l'aspect de la ville n'a pas subi de sérieuses modifications. Les descriptions pittoresques, les traits et les scènes pris sur le fait par notre gai voyageur bourguignon ne sont-ils pas aujourd'hui encore le guide le plus exact et le plus sûr à travers la Rome moderne?

De tout temps, Rome eut pour hôtes les souverains exilés; c'était, il y a cent ans, un roi d'Angleterre; hier, la mère de Napoléon Ier et tous les Bonaparte; aujourd'hui, c'est un roi de Naples; demain, Dieu seul le sait! Tous ces souverains chassés du trône sont naturellement tristes, préoccupés, et l'existence modeste et monotone que mènent à cette heure les exilés

de Castellamare, au fond du palais Farnèse, ressemble assez au train de vie du Stuart qui habitait en 1650, place des Saints-Apôtres, le palais contigu à l'ambassade de France.

Chaque hiver, le panorama change pour le diplomate fixé à Rome, et de nouveaux sujets viennent défiler sous ses yeux ; en effet, tout ce que l'Europe, le monde entier, possède d'illustrations, a traversé Rome. Chacun, au moins une fois dans sa vie, est venu faire à Rome son pèlerinage de chrétien, d'artiste, de philosophe ou de désœuvré.

Le nombre des personnages qui ont visité Rome depuis trois ans que je fais partie de l'ambassade française est considérable.

M. de Persigny est attendu à Rome ; ici on ignore ce que nous savons tous en France, que M. de Persigny, l'ami le plus intime de Napoléon III, doit uniquement à son dévouement sans bornes, à une fidélité à toute épreuve, la haute faveur dont il jouit auprès du souverain. Ami et confident du prince Louis avant son avénement à l'empire, il a partagé avec lui la mauvaise et la bonne fortune ; le seul tort du souverain a été de céder aux obsessions de M. de Persigny et d'en faire, même un moment, un homme politique. Distrait, brouillon, passionné, homme d'audace et d'énergie sans doute, mais manquant de suite dans les idées, et la tête remplie sans cesse de théories et de projets irréalisables, M. Fialin de Persigny fut très-certainement un des artisans les plus utiles de la fortune impériale ; mais l'empereur Napo-

léon III a agi très-sagement le jour où il a écarté de ses conseils cet ami compromettant et maladroit.

Rome, 7 avril 1865.

J'ai vu aujourd'hui M. Saint-Marc Girardin, auquel j'annonçai les nominations de Camille Doucet et de Prévost-Paradol à l'Académie. Cette dernière sembla l'étonner un peu. Il me parla ensuite des sentiments de M. de Sartiges, devenu beaucoup plus conservateur. Notre ambassadeur, en effet, est dans une phase cléricale. « C'est mauvais présage, me dit l'académicien. M. de Sartiges voit que tout est perdu ; et, comme après tout, il est gentilhomme, et que son milieu, ses relations, son éducation, tout l'entraîne vers un certain ordre de choses, il préfère partir de Rome la tête haute, et ne pas servir d'exécuteur des hautes œuvres, d'instrument de trahison. » Cette appréciation est ingénieuse, mais je ne crois pas la partie aussi perdue qu'on veut le dire, et la transformation des idées de l'ambassadeur doit avoir une autre source. Il a fini par voir clair, tard il est vrai, mais ne faut-il pas lui en tenir compte ? Dieu veuille qu'il ne change pas d'opinions !

Rome, 8 avril 1865.

Depuis huit jours, les journaux ne parlent que de Persigny. On l'attend ce soir ou demain ; je crois,

pour ma part, que, dans les dispositions nouvelles où il se trouve, M. de Sartiges n'est pas fâché de l'arrivée de ce personnage. On dit l'illustre duc assez bien disposé pour la Papauté. Si, en revenant à Paris, il abondait dans le sens des dépêches de M. de Sartiges, ne serait-ce pas pour ce dernier une grande force qu'une communauté d'opinions avec l'illustre voyageur, l'ami de Sa Majesté? En cas d'événements, la responsabilité serait partagée.

Rome, 8 avril 1865.

L'abbé Listz a passé hier la soirée avec nous. J'ai en réalité pour Listz un très-vif attachement. Peu d'hommes ont une conversation aussi intéressante lorsqu'il s'abandonne. C'est un grand et véritable artiste, dans toute l'acceptation du mot; il est au courant de toutes choses et même fort instruit. De sa fréquentation avec les grands génies littéraires et artistiques de notre époque il a tiré un immense profit. « Peu d'artistes furent aussi gâtés que je l'ai été, nous disait-il un jour; il n'y a pas d'ovation, de succès, de triomphe que je n'aie obtenus. »

Aujourd'hui le compositeur savant et inspiré a fait place à l'admirable exécutant; toutefois, il faut avouer qu'aucun pianiste au monde ne saurait encore être comparé à Listz. Bien des fois nous l'avons entendu à la Villa, mais j'ai eu la satisfaction de ne l'avoir jamais prié, évitant avec soin d'imi-

ter ces hôtes indiscrets jusqu'à l'impolitesse, ce dont Listz me sait gré, j'en suis persuadé. Il vient souvent dîner à la Villa avec Mgr Bastide et Mgr de Mérode. Depuis qu'il est entré dans les ordres et qu'il a revêtu l'habit ecclésiastique, nous le voyons peut-être davantage. Ses habitudes, en définitive, ont peu changé, et le monde au milieu duquel il vit est toujours le même. Mgr Hohenlohe, qui a pour lui une grande affection, lui a cédé une partie de son appartement du Vatican. M. l'abbé a fait transporter un piano dans sa chambre, et l'ancien commandeur, maître de chapelle du grand-duc de Weimar, habite aujourd'hui le palais du Pape. Il est le voisin de Mgr de Mérode. Ce dernier, qui est l'homme du monde le plus antimusicien, a néanmoins Listz en haute estime, et tout dernièrement il lui disait à la maison : « Tenez, mon cher abbé, vous êtes un brave homme et je vous aime, même avec votre piano. »

Rome, 9 avril 1865.

Le prince Ladislas Czartoryski est venu ce matin déjeuner avec son jeune fils. La vue de ce pauvre enfant tout vêtu de noir du deuil récent de sa mère était navrante. Dans ses grands yeux on voyait que déjà il avait compris les douleurs de la vie ; il reste seul désormais auprès de son père pour le soutenir et le consoler. Le prince Ladislas est un

homme au cœur et à l'esprit élevés pour lequel j'ai toujours eu une vive sympathie; sa situation n'est-elle pas des plus douloureuses? Il m'a vivement intéressé en me parlant des événements de Pologne, et surtout en me racontant les détails émouvants de ses voyages à Londres et à Paris, lorsque, au nom de son pays mutilé, égorgé, il venait supplier à genoux les gouvernements anglais et français d'intervenir. Il m'a dit ses alternatives d'espoir et ses angoisses, les promesses faites, puis retirées; un instant, il a cru toucher le but. Mais les lâchetés et les trahisons de la grande politique ont suivi leur cours, et la Pologne, haletante, épuisée, a été une fois de plus sacrifiée et légalement condamnée à mort[1].

Rome, 9 avril 1865.

Je fais la connaissance chez madame de Montebello de M. Edmond de Rothschild, le plus jeune des fils de notre grand Rothschid de Paris. Ce tout jeune homme me paraît intelligent, simple et bon; combien il faut lui savoir gré de ces qualités! Que de gens, hélas! il rencontrera dans la vie qui s'empresseront de

[1] Qui sait ce qui serait advenu si l'Angleterre et la France, toutes deux alors, par leur union, maîtresses absolues du monde, avaient, à cette époque, non-seulement intercédé en faveur de la Pologne, mais réclamé énergiquement sa reconstitution? Que serait-il arrivé si elles avaient eu, à la même époque, le courage de se prononcer en faveur des États confédérés d'Amérique? Ah! monsieur Drouyn de Lhuys, que votre nom eût été grand dans l'histoire! Vous n'auriez pas besoin d'être président des agriculteurs de France pour passer à la postérité.

les étouffer! Il vient de faire un grand voyage en Orient, accompagné par un jeune homme fort distingué, M. Mayrargues. Le colonel Bocher leur fait ici les honneurs de Rome, et je vous assure qu'il est très-fier de promener au Pincio son jeune ami le baron de Rothschild.

Rome, avril 1865.

Mgr Bastide me racontait hier dans quelles circonstances il avait été nommé chevalier de la Légion d'honneur. « C'était, il y a dix ans, me dit-il, au moment où le choléra faisait à Rome d'épouvantables ravages, surtout parmi nos soldats. J'étais alors, comme aujourd'hui, aumônier de l'armée française et demeurais déjà à l'hôpital Saint-André. On crut devoir me récompenser pour avoir fait mon devoir. Que d'autres en firent davantage! — Tenez, ajouta-t-il, il faut que je vous dise comment le Saint-Père se conduisit dans cette circonstance. Il avait déjà visité plusieurs hôpitaux et couvents où sévissait le mal, lorsque je fus prévenu, un soir, que Sa Sainteté viendrait le lendemain visiter notre hôpital, le plus éprouvé de tous, le véritable foyer de l'infection.

« L'hôpital étant occupé uniquement par des soldats de la France, le Saint-Père avait voulu, à tout prix, leur apporter ses consolations; il arriva à trois heures devant la porte de Saint-André, suivi, comme d'habitude, de sa maison. Mais, soit qu'ils eussent obéi à l'ordre de Pie IX, soit qu'ils se fussent excusés, les

personnes de la suite restèrent en voiture. Le Pape pénétra seul avec Mgr de Mérode, qui précisément lui avait conseillé cette visite, et ils s'arrêtèrent auprès du lit de chaque cholérique. La visite fut longue et eut de très-heureux résultats en réconfortant le moral de nos pauvres militaires.

« Pendant ce temps, les équipages de la cour pontificale attendaient sur la place du Quirinal, et lorsque le Pape remonta en voiture avec son fidèle Mérode, la suite se trouva beaucoup plus rassurée. Le lendemain, le cardinal Antonelli, qui n'avait pas été consulté au sujet de la promenade de la veille, dit devant Sa Sainteté à Mgr de Mérode : « Dieu a permis sans doute que le Saint-Père échappât à la contagion ; mais cette visite était bien imprudente, monseigneur ; songez quelle responsabilité pèserait sur nous s'il était arrivé un malheur ! — Eh bien, quoi ! reprit le prélat, avec sa brutale franchise, et après ! Le Saint-Père a accompli son devoir de pasteur, voilà tout ! S'il eût été frappé par le mal, quelle mort plus glorieuse et plus belle lui souhaiteriez-vous ! » Le Pape reprit en riant : « Eh ! eh ! Eminence ! c'est qu'il dit bien vrai, Mérode ; si je mourais ce soir, ne croyez-vous pas que ma mort ne fît grand bien à l'Église ? »

CHAPITRE XXX

Les Persigny à Rome. — Fêtes de Pâques. — Discours de M. Thiers à propos de la convention du 15 septembre; réponse de M. Rouher (séance du 21 avril). — Mission de Vegezzi; tentatives de rapprochement. — Régence de l'impératrice et du marquis de la Valette. — Les Persigny à Naples. — Un mot de cardinal.

Rome, 9 avril 1865.

De Résie, qui attendait le duc et la duchesse de Persigny à Civita-Vecchia, est enfin arrivé ce matin avec le célèbre ménage. La duchesse s'est rendue immédiatement à Saint-Pierre, conduite par notre ami, et elle a pu assister dans la tribune diplomatique à la cérémonie du dimanche des Rameaux. « Elle est fort aimable, naturelle, un peu familière, et nous sommes déjà d'excellents amis, » nous disait son nouveau protecteur. Le général et l'ambassadeur vont se disputer la possession du duc, mais j'espère que l'influence sera de notre côté. — Demain le ménage sera reçu par le Pape et le cardinal.

Rome, 11 avril 1865.

Le duc de Persigny dîne ce soir au palais Colonna avec les Montebello, la marquise Roccagiovine, etc. Le soir, réunion assez brillante, attirée par le désir de contempler le conseiller privé de l'empereur et d'admirer la duchesse. Elle est arrivée fort en retard, à huit heures moins un quart, toute émue de l'audience que le Saint-Père lui avait donnée dans la journée. Que s'y est-il dit?

Le cardinal, qui était parmi les convives de l'ambassadeur, a longuement causé avec le duc. Tant mieux si notre Éminence peut circonvenir ce puissant ami de l'empereur et lui persuader que sauver la Papauté n'est pas une œuvre antidynastique, antifrançaise. Les rapports du duc avec Sartiges semblent excellents jusqu'à présent.

Rome, 14 avril 1865.

Malheureusement, comme on pouvait le prévoir, Persigny fréquente beaucoup plus le palais Ruspoli que le palais Colonna; il entend sans cesse énoncer autour de lui des appréciations passionnées.

Dans son esprit il doit se faire une grande confusion. Ce qui peut arriver de moins fâcheux, c'est que, dans l'honnêteté de sa conscience, — on le dit assez honnête, — il défende faiblement ce qu'il eût, sans

aucun doute, défendu avec énergie, s'il avait puisé ses renseignements à d'autres sources.

On fait circuler dans la société plusieurs traits de singularité au sujet de la duchesse. La jeune femme était moralement assez souffrante, lorsqu'elle a quitté Paris. C'est le duc qui se charge lui-même de le dire à qui veut l'entendre.

Rome, 14 avril 1865.

Ténèbres à la Sixtine. Listz vient dîner le soir à la Villa ; très-intéressant entretien musical avec Reyer, à propos des *Troyens* (de Berlioz), et de la sacro-sainte musique allemande.

En ville, on ne parle que du ménage Persigny; ceci commence à devenir fastidieux et assez embarrassant pour nous autres Français.

Baudry part dans quelques jours pour la France ; il a exposé les admirables copies qu'il a faites de la Sixtine, la *Naissance de Rome*, la *Tentation*, la *Judith*, etc. C'est superbe et prodigieux d'exactitude. J'éprouve vraiment pour Baudry une réelle sympathie; il est froid, concentré, sauvage, mais quelle nature fine et supérieure! Il a de plus une véritable modestie et une grande sobriété de langage.

Rome, 15 avril 1865.

Grand festin chez madame de Montebello, en l'honneur de Persigny. L'absence de M. de Sartiges,

qui s'était fait excuser (pourquoi était-il absent?), m'avait placé à la gauche de la comtesse, et j'étais amené à prendre part à la conversation du duc et de la maîtresse de la maison. Cette conversation était des plus curieuses, car Son Excellence parlait de son ministère et de sa chute, qu'il attribuait aux criailleries de ces petites dames de la cour, effrayées, bien à tort, de son attitude à l'égard du Pape et de ses instincts libéraux. Il parla des élections de Paris, que le gouvernement lui a reprochées, dit-il, si mal à propos. « Avec Havin et Guéroult, *le Siècle* et *la Presse*, j'avais à Paris qui je voulais; on s'est encore effrayé, et, grâce à cela, j'ai été obligé de rompre avec ces deux complices qui ont fait passer la liste qu'ils désiraient. A cette époque, on me força à avertir *l'Opinion nationale* pour deux articles sur le Mexique. M. Guéroult arrive chez moi. « Mais, monsieur le ministre, savez-vous quel est l'auteur? me dit-il. — Non. — Eh bien, c'est M. Fould. Voilà ce à quoi l'on s'expose quand on est ministre de l'intérieur et que l'on veut avertir les journaux. » Soirée très-brillante.

Rome, 16 avril 1865.

Cérémonies de Saint-Pierre ; nous y assistons pour la troisième fois. Bénédiction *urbi et orbi* par un lourd soleil.

Grande soirée chez les Borghèse, nombreuse réu-

nion de cardinaux. Le duc de Persigny, fort attendu et fort regardé. La duchesse apparaît plus tard avec madame de Montebello. Il me semble que le prince Borghèse est bien obséquieux pour le duc.

M. Saint-Marc Girardin, que je trouve dans un coin, sourit et ricane en apercevant dans un salon de Rome cet adversaire qu'il n'avait jamais rencontré à Paris. — Je suis ravi de causer avec notre aimable académicien, dont la conversation est peut-être aussi intéressante que celle du duc. Il me raconte un bien joli mot à propos de M. Molé, qu'on félicitait d'avoir ramené à lui un député de l'opposition : « C'est bien simple, répondit le comte Molé, je me suis fait expliquer par lui les affaires d'Espagne pendant une heure. »

Quel sera le résultat du voyage de Persigny? Pour moi, l'homme n'est pas méchant; il est dévoué à son souverain, mais c'est un esprit fort ordinaire. De plus, il est loin de voir sainement et clairement les choses. Comme il venait de causer assez longuement avec Mgr Place : « Eh bien? » fis-je à ce dernier après l'entretien. Le fin prélat, en souriant, remua la tête, et ce fut tout.

Rome, 17 avril 1865.

Au lieu de vouloir persuader M. de Persigny, toujours passionné et influencé par le général de Montebello, pourquoi, hélas! notre ambassadeur ne trouve-t-il pas dans sa conscience assez d'énergie et

d'initiative pour oser parler nettement à l'empereur? Quel beau rôle à prendre cependant que celui de conseiller sincère d'un grand gouvernement qui se trompe! Si j'étais M. de Sartiges, j'écrirais toutes les raisons politiques, patriotiques, morales qui s'opposent au départ de notre armée de Rome. « Il serait insensé pour le gouvernement de l'empereur d'abandonner le Pape aux Italiens, et ceci je vous le dis avec la force que je puise dans une conviction sincère et dans ma conscience. » Qu'adviendrait-il à l'homme qui tiendrait un pareil langage? — Je suis persuadé qu'on ne le rappellerait pas et que l'empereur aurait pour lui une sincère estime. — Ce serait si étrange!

Rome, 20 avril 1865.

Aujourd'hui on fêtait l'anniversaire du retour de Gaëte. Le soir, la ville entière était illuminée. Les lumières sur le Tibre, au pont Saint-Ange, produisaient un effet surprenant. Cette démonstration est bien sincère, et certainement les pauvres habitants des mansardes où brillait une modeste lumière n'avaient pas été contraints par l'autorité à faire une manifestation. Ces preuves non douteuses et si touchantes de l'attachement des vrais Romains pour leur souverain ne sont pas assez connues en Europe. J'ai vu avec plaisir que les illuminations particulières n'avaient jamais été aussi nombreuses que cette année.

Rome, 21 avril 1864.

Le discours prononcé par M. Thiers, le 16 avril, au Corps législatif, dans la discussion de l'adresse, préoccupe vivement les esprits; la réponse de M. Rouher me paraît bien indécise et bien embarrassée. 84 voix, sur 249 votants, pour l'amendement en faveur du pouvoir temporel et de la Papauté nous semblent une minorité imposante [1]. A coup sûr, je me range parmi ceux-là. Jamais l'*historien national* ne s'est élevé aussi haut, nous écrit-on de Paris. La cause à défendre est si noble, en effet, et surtout si française, que la tâche de M. Thiers était rendue facile. Tout le monde a été frappé de certaine phrase dans la réponse de M. Rouher : *l'assurance donnée par le cardinal Antonelli que quitter Rome, pour le Pape, ce serait abdiquer.*

[1] Je viens de relire avec un vif plaisir ce discours, un des plus habiles plaidoyers qui aient été prononcés en faveur de la Papauté et du pouvoir temporel, et qui contient contre l'unité italienne d'irréfutables arguments. M. le Président de la république, j'en suis très-certain, ne désavouerait aujourd'hui aucune de ses paroles. Les faits, hélas! lui ont si bien donné raison! C'est dans cette même séance du 16 avril que le ministre d'Etat, M. Rouher, à bout de ressources, releva avec tant d'âcreté et tant de complaisance toute la vie politique de son redoutable adversaire. — On trouvera, à la fin de ce volume (note A), les extraits les plus saillants du discours de M. Thiers.

Rome, 22 avril 1865.

M. Vegezzi, envoyé du gouvernement italien est à Rome ; il a vu le pape et le cardinal Antonelli.

Rome, 23 avril 1865.

M. Gustave Delahante a passé hier à Rome, allant à Naples. Les nouvelles qu'il rapporte de Paris sont graves : l'empereur serait très-gravement atteint ; la mort de Morny lui aurait porté un coup terrible. Cette maladie de la moelle épinière, dont on avait parlé jadis, aurait pris, dans ces derniers temps, une gravité inquiétante. Néanmoins il va quitter la France pour quarante jours, laissant l'impératrice régente. Dieu veille sur le pays, car s'il faut compter, en cas de difficultés ou de catastrophes, sur le très-aimable marquis de la Valette et sur le conseiller privé Persigny, nous sommes fort à plaindre.

Le duc et la duchesse de Persigny sont partis ce matin pour Naples, laissant ici une bizarre renommée.

Le grand nabab Gustave Delahante a pris les devants pour préparer, à sa belle villa du Pausilippe, une réception digne de l'ami de son souverain.

Rome, 26 avril 1865.

Notre ami Fernand Delahante, qu'il ne faut pas confondre avec son frère Gustave, me répétait aujourd'hui que l'Italie était bien la terre des morts. Comme c'est vrai! où trouver un peuple plus vieux, plus usé, plus corrompu, moins naïf? Les révolutions, dont on ne peut compter le nombre, les tyrannies, les occupations étrangères, les servitudes ont pesé sur ce charmant et malheureux pays et y ont laissé dans le sang même de la nation les vices les plus variés en même temps qu'une douloureuse expérience et en réalité un grand sens politique.

Quand on parle de la jeune Italie, ce mot fait rire. Quoi de moins jeune, de moins naïf, de moins enthousiaste que l'Italien! Il est avant tout fin, sceptique, astucieux et intéressé. Bien plus intelligent que nous, il sait calculer, attendre, flatter et dissimuler, ce à quoi nous ne parviendrons jamais. Refaites les divisions du pays, transformez-le en un seul État, bouleversez gouvernements et frontières, donnez-lui toutes les constitutions que vous voudrez, jamais vous ne changerez la race et le tempérament du peuple. Quoi que vous fassiez, vous ne le rendrez jamais jeune. Il conservera avec ses défauts toutes ses qualités précieuses.

Rome, 28 avril 1865.

A une réception du mardi à l'ambassade de France, pendant le séjour des Persigny, il s'est passé un incident curieux que M. de Sartiges a raconté hier.

Attiré par la présence du duc et de la duchesse de Persigny, un grand nombre de nobles romains, de diplomates et de cardinaux s'étaient donné rendez-vous dans les salons du palais Colonna. Le général Montebello et la comtesse, malgré la froideur de leurs rapports avec l'ambassade, n'avaient eu garde de manquer cette réception. Chacun était curieux d'examiner et de voir de près le favori de l'empereur, le personnage illustre qui passait pour exercer sur l'esprit de son souverain une si grande influence. Le cardinal Antonelli apparut vers dix heures; après avoir présenté ses hommages à madame de Persigny, il fut accosté par le duc et par le général, qui s'entretinrent fort longtemps avec lui. Le colloque ayant lieu dans l'embrasure d'une fenêtre, cet endroit si propice aux épanchements diplomatiques fut très-remarqué. Au moment de quitter le salon de l'ambassade, le cardinal, très-édifié sans doute par les confidences et les aperçus politiques de ses deux interlocuteurs, eut un mot charmant, mais plein de malice et de méchanceté. En serrant, avec l'onction et l'effusion qui lui sont habituelles, la main du

comte de Sartiges, le cardinal, qui connaissait d'une part les sentiments de l'ambassadeur à l'égard du général et lui savait trop d'esprit pour ne pas apprécier le duc à sa valeur, lui dit ces simples mots : « Cher comte, je viens de causer assez longtemps, comme vous venez de le voir, avec M. le duc et avec M. le général. Eh bien, savez-vous ce que je pense? C'est que l'empire est réellement bien fort, puisqu'il peut résister à des amis tels que ceux-là ! »

Pendant cette même soirée, le duc de Persigny eut également un entretien assez long avec M. Odo Russell, lequel, bien entendu, s'est empressé le lendemain, de divulguer par toute la ville les détails de sa conversation.

M. de Persigny avait, comme on le sait, succédé au comte Walewski en qualité d'ambassadeur à Londres, où il avait assez longtemps représenté la France.

M. de Sartiges s'étant approché du duc de Persigny lui nomma M. Odo Russell.

« Vous êtes, ici, ambassadeur? fit M. de Persigny.

— Non, monsieur le duc.

— Ministre alors?

— Pas davantage.

— Comment! chargé d'affaires?

— Mais mon Dieu! non, monsieur le duc!

— Quoi donc alors?

— Depuis notre roi Henri VIII, reprit en souriant M. Odo Russell, il y a environ trois siècles, la Grande-Bretagne n'a pas de représentant officiel auprès de la cour du Pape. Je suis simplement secrétaire de

légation britannique en Italie et agent officieux du gouvernement anglais à Rome.

— Ah! je l'ignorais complétement, » répondit le duc; puis la conversation continua. L'ignorance de M. le duc de Persigny, ambassadeur à Londres, des relations historiques de l'Angleterre avec le Saint-Siége amusa beaucoup M. Odo Russell, et il ne fut pas le seul à rire, hélas!

CHAPITRE XXXI

Assassinat de Lincoln. — M. Bovet, archiviste de l'ambassade (29 avril). — Brigandage à Naples. — Voyage à Ceccano et au Mont-Cassin. — Mort de la petite princesse Julie. — Le père Hyacinthe. — Discours du prince Napoléon en Corse. — Audience du Saint-Père. — Départ pour la France.

Rome, 27 avril 1865.

La nouvelle de l'assassinat de Lincoln est parvenue ce matin. Ils vont bien aux États-Unis ! et pour la première fois qu'ils s'en mêlent, ils savent se débarrasser promptement de leur président. Après Lincoln, régnera Johnson, vice-président. Dans cette forte république, puissante comme une monarchie de jadis, la disparition du chef a cela de très-bon, c'est qu'elle ne modifie en rien les principes ou la constitution.

Petit dîner assez intéressant chez l'ambassadeur : le baron de Hübner, un Russe, voyageur un peu hâbleur, mais très-intelligent, et fort bel homme, M. Tchihatchef, les Fernand Delahante.

Décidément, on pense qu'un rapprochement aura lieu entre le Pape et le roi d'Italie. M. Vegezzi, venu à Rome pour traiter au sujet de la vacance de certains évêchés en Italie et faire cesser cet état de choses, est un homme fin, conciliant. La glace est rompue, c'est déjà un grand point.

L'ambassadeur se réjouit et conçoit de très-grandes espérances, un peu tôt peut-être. Quelle force cependant pour l'Italie, si elle savait respecter Rome et si elle avait l'esprit de conserver intacte, comme une gloire, un prestige, cette grande puissance morale, la Papauté ! — Mais, comme toujours ici-bas, la queue emportera la tête. Les révolutionnaires entraîneront les hommes sensés et les vrais patriotes.

Rome, 29 avril 1865.

M. Bovet, archiviste de l'ambassade de France, est arrivé de Naples. Les négociations de Vegezzi ont réussi, le concordat religieux sera rétabli; le Pape a fort en goût, paraît-il, l'envoyé italien; c'est un homme âgé, doux, de formes aimables ; nul ne pouvait mieux que lui arriver à une heureuse solution.

M. Velasquez de Léon, négociateur pour l'empereur du Mexique, est également à Rome ; mais il fait moins parler de lui que M. Vegezzi ; sa mission est en bonne voie.

M. de Sartiges nage dans la joie et s'attribue avec une vanité fort amusante tout le succès de ces deux

missions. C'est à ses conseils qu'on a obéi au Vatican. Il est vrai de dire qu'il a toujours prêché la conciliation et conseillé l'accord, mais il faut bien avouer que ses conseils, exhortations, prières et menaces, n'avaient jamais réussi à faire faire un pas, tandis qu'une conversation du Saint-Père avec les intéressés a fort avancé les affaires. Nous sommes un peu la mouche du coche. Le Pape ne néglige pas une occasion de le dire.

Rome, 30 avril 1865.

Ce soir, à la Villa, Mgr Bastide, Mgr Lacroix, Fernand Delahante et Reyer. Le jeune duc de Mouchy devait venir, mais il est rentré trop tard de la campagne et m'a écrit pour s'excuser. Mgr Lacroix nous parle du prince de X., qu'il ne craint pas de déclarer auteur et instigateur de l'assassinat du comte Rossi. Il entre, à ce sujet, dans de très-curieux détails et souvenirs de cette époque. Mgr Lacroix a quatre-vingt-six ans et depuis trente-quatre ans habite Rome; c'est un homme intelligent, très-lettré; il a beaucoup vu et a été mêlé au meilleur monde. Il parle un peu trop complaisamment et trop souvent peut-être des généalogies françaises et de sa province de Lorraine, mais ce défaut des vieilles douairières et des vieilles filles est bien pardonnable. C'est un petit vieillard, vif, gaillard, qui porte son âge sans s'en apercevoir. Il est protonotaire apostolique; avant son départ,

le prince de la Tour-d'Auvergne avait demandé cette distinction pour lui au Saint-Père.

Rome, 1er mai 1865.

J'ai reçu du ministre l'autorisation de prendre un congé, et j'en suis fort aise. Il me faut attendre pour en profiter le retour de mon collègue Armand, en ce moment à Naples, et qui couve de loin sa mauvaise humeur contre notre ambassadeur.

L'empereur s'est embarqué à Marseille, annonce le télégraphe, et l'impératrice est régente de l'empire. Quarante jours en Algérie, c'est un peu long. Mais qu'avons-nous à craindre? M. de la Valette n'est-il pas ministre de l'intérieur? La France ne peut être en de plus aimables mains.

L'Africaine de Meyerbeer a dû être représentée vendredi. Avec le départ de Sa Majesté, voilà les grands événements du jour.

Tandis que M. de Sartiges s'attribue le succès des négociations terminées entre le Saint-Siége et M. Vegezzi, le Pape, avec son sourire narquois, répète à qui veut l'entendre : « Eh, eh! ils veulent absolument en France nous réconcilier avec le Piémont. Mon Dieu! si l'envie nous en prenait, ne pourrions-nous le faire tout seuls, sans le secours ou l'aide des autres? Nous sommes Italiens, nous! *Siamo Italiani, noi, Italiani, Italiani!* »

Rome, 2 mai 1865.

Notre archiviste Bovet nous parlait de Naples et de l'Italie. Ses conversations sont fort intéressantes, et bien que notre nouveau collègue ait été correspondant des *Débats*, ses discours ne sont pas faits pour convaincre les hésitants des avantages qui résulteraient pour la France de l'unité italienne. Il a pour le Napolitain une bien petite estime, voilà ce qui ressort d'une façon claire de tous ses récits. « Le peuple, dit-il, a beaucoup de la nature de l'Oriental ; il est aussi facile à conquérir que difficile à conserver. Les Bourbons, ayant pour principe et pour politique de flatter les instincts populaires et de descendre jusqu'aux petits, avaient fini par s'attacher le peuple, autant du moins que le Napolitain peut être susceptible d'attachement. La noblesse et les chefs de l'armée, peu dévoués, mécontents et surtout peu scrupuleux en politique, n'ont pas manqué une si belle occasion de trahir et d'abandonner le roi François II. C'est avec la même facilité qu'ils trahiront le roi Victor dès que les circonstances le permettront. »

Ah ! vraiment, ces peuples d'Italie, toujours en exceptant le brave Piémont, me font pitié. Ils ont en eux les vices et tous les défauts d'une nation sceptique et usée. L'intérêt est leur seul mobile, et en les voyant de près, je me prends davantage à aimer notre France ; je suis fier de ses erreurs mêmes et

de ses folies, qui prouvent qu'en nous il y a encore une foi, de la générosité et de l'enthousiasme[1].

Je faisais, avec Résie, cette remarque que tous, ici aussi bien qu'ailleurs, sont d'admirables comédiens et semblent remplir un rôle. Au parlement de Turin, les députés de l'opposition sont plus violents, plus acerbes et plus personnels dans leurs discussions qu'en aucun pays du monde. Eh bien, après la séance, on voyait, bras dessus, bras dessous, les adversaires les plus acharnés sortir paisiblement, et s'acheminer en riant ensemble, vers le restaurant du *Cambio* de la place Carignan.

Pauvre Turin ! à cette heure, le sacrifice est consommé et son roi est à Florence! Plus de vie politique, plus de cour, plus de souverain. Que de sources de richesse taries! L'herbe va pousser sur les places et la municipalité aura longtemps à pleurer devant le grand œuvre de Cavour.

Rome, 8 mai 1865.

Barthélemy, un des ingénieurs du chemin de fer, revient de Naples et nous rapporte la nouvelle sui-

[1] Ceci, ai-je besoin de le dire? était écrit en 1865. Aujourd'hui hélas! je n'oserais tenir un semblable langage. L'Italie ne nous a-t-elle pas donné de grandes leçons de sens politique et de patriotisme? Après l'ineptie coupable des hommes du 4 septembre et les lâches infamies de la Commune, c'est sur l'Espagne seule que nous sommes réduits à jeter les yeux pour trouver une nation et un gouvernement plus abaissés que les nôtres. — Qui donc viendra nous relever?

vante : Hier, à une station voisine de Naples, quatre voyageurs descendent et prennent une voiture particulière pour les conduire à une petite ville située à trois heures de là. A deux milles de distance de la station, il était trois heures de l'après-midi, des brigands arrêtent la voiture, et, s'adressant poliment aux voyageurs, leur demandent si parmi eux se trouve le juge de X., monsieur un tel. Hésitations, réponses évasives ; cependant, en présence de la question précise et claire des brigands, les compagnons de M. X. le forcent à se déclarer. L'infortuné descend de voiture ; il est pris, garrotté, attaché à un arbre sur la route même, et là, en présence de ses compagnons de voyage tout tremblants de peur, les bandits lui enfoncent au milieu du front un long clou qui pénètre jusqu'à l'arbre. Puis, invitant la voiture à continuer sa route, ils s'éloignent en laissant leur victime se débattre dans une horrible agonie.

Rome, 12 mai 1865.

La santé du Saint-Père est meilleure. Aussi passera-t-il, comme l'année dernière, l'été à Castelgandolfo. Ses entrevues avec le négociateur italien, pour lequel il a beaucoup de goût, ont eu sur son humeur un excellent résultat.

Pendant quelques jours, le bruit a couru à Rome que l'empereur, en ce moment en Algérie, pourrait bien, à son retour, faire une fugue jusqu'à Civita-

Vecchia et venir passer trois jours avec le Saint-Père. Cette supposition ne me paraît avoir rien d'invraisemblable, étant donné le caractère de l'empereur, qui nous a déjà accoutumés à ces résolutions subites, et inattendues. Il est presque certain qu'il s'arrêtera en Corse, où une fête solennelle est annoncée pour l'inauguration de la statue de Napoléon le Grand, à Ajaccio.

Ceccano, 16 mai 1865.

Nous partons à deux heures pour *Ceccano*, où l'ami de Résie, M. Berardi, nous offre l'hospitalité. Après un trajet de trois heures environ, nous débarquons chez nos hôtes : Fernand Delahante et sa famille, madame de Résie et ses enfants, madame de Villermont et nous. La famille Berardi, comme celle d'Antonelli, s'est élevée rapidement; son chef, Mgr Berardi, le plus distingué, le plus remarquable sans contredit de tous les hommes politiques de Rome, sera cardinal dans un avenir très-prochain.

M. de Sartiges, souffrant, n'arrive qu'à neuf heures du soir; on l'avait attendu pour dîner jusqu'à cette heure, ce qui ne laissait pas que d'être fort désagréable. Des domestiques portant des flambeaux attendaient, depuis une heure, au bas de l'escalier. Repas somptueux et gai, musique dans les jardins.

Le bourg de Ceccano est en plein pays, en terre natale du brigandage. La contrée est pittoresque, fertile et riche ; mais le voisinage de la frontière napoli-

taine augmente la hardiesse de la noble tribu des brigands en leur assurant presque l'impunité. Une compagnie française de chasseurs à pied occupe en ce moment Ceccano. Après leur départ, les propriétaires, notre excellent hôte, Berardi en tête, payeront régulièrement leur redevance annuelle aux bandits, et il en sera ainsi jusqu'à l'éternité. Berardi est intelligent, fin, très-actif comme tous les Italiens en général; mais de plus il est généreux, simple et fort charitable.

Ceccano, 17 mai 1865.

A six heures, nous nous mettons tous en route pour le *couvent de San-Martino*, au Mont-Cassin. A San Germano, on quitte la voie ferrée; là nous prenons des mulets et commençons l'ascension assez pénible du Mont-Cassin, qui dure bien une heure et demie; à mesure que nous avançons, se découvre devant nous un panorama magnifique; enfin, nous atteignons le but. Le lieu choisi pour le berceau de l'ordre des bénédictins a vraiment un aspect grandiose; les yeux embrassent un espace immense : voici toute la campagne de Rome, puis les villages, les châteaux, les villes. Les bâtiments du couvent, les cours sont fort belles, celle de l'entrée surtout. L'église est remplie de marbres et de sculptures, et la bibliothèque extrêmement riche. Nous y avons remarqué avec assez d'étonnement des collections de journaux français, des revues anglaises et nos publications les plus ré-

centes. Nous déjeunons au couvent, où nous recevons une hospitalité plus empressée et plus cordiale que succulente.

Au moment où nous arrivions au Mont-Cassin, nous trouvons M. de Martino, l'ancien ministre de François II, attendant l'ambassadeur qui lui avait donné rendez-vous sur terre italienne; mais M. de Sartiges, souffrant de son indisposition ordinaire nous avait quittés brusquement à Ceprano, frontière napolitaine, pour retourner à Rome. M. de Martino est un des hommes les plus intelligents du nouveau royaume; quoique fort libéral, il est demeuré aujourd'hui à l'écart des affaires, ce dont on ne saurait le blâmer, en raison de son intimité avec l'ex-roi François II.

L'abbé mitré du Mont-Cassin, le père de Véra, est, dit-on, un des esprits les plus distingués et les plus élevés que possède l'Italie, et, quoique très-indépendant, il est apprécié à Rome.

Nous sommes rentrés le soir même à Ceccano, et le lendemain, après un déjeuner non moins splendide que les repas précédents, retour à Rome.

Rome, 19 mai 1865.

A la gare, nous trouvons le colonel Bocher, qui nous apprend que la pauvre petite fille de la marquise Roccagiovine est mourante.

Les nouvelles d'Amérique sont graves. Le prési-

dent a mis à prix pour cinq cent mille dollars la tête de Davis, président des États confédérés. On laisse librement s'enrôler des volontaires pour soutenir Juarez au Mexique; ce dernier, dit-on, a pu contracter un emprunt de quarante millions. Quel effrayant horizon devant nous! Il nous eût été si facile de conjurer ces désastres en reconnaissant, il y a deux ans, les États confédérés! Que de fois j'y avais pensé! L'Angleterre et la France pouvaient alors terminer la guerre et prévenir ces dangers. Aujourd'hui nous aurions dans les États du Sud une bonne monarchie indépendante, et la situation de l'empire du Mexique serait consolidée.

Rome, 20 mai 1865.

On annonce une brochure de Persigny sur la question italienne; nous attendons avec impatience cette bouffonnerie. Mais, comme Français, nous sommes honteux; combien de gens ici et ailleurs, hélas! vont rire des vues politiques germées dans la tête du duc, après un voyage de trois semaines en Italie! Il a évidemment profité de l'absence de l'empereur pour exposer librement ses idées.

Rome, 21 mai 1865.

La fille de la princesse Julie Bonaparte, marquise Roccagiovine, est morte ce matin. Elle avait quinze

ans. Nous l'aimions beaucoup, quoique la connaissant depuis peu de temps; chaque matin nous la rencontrions dans notre rue solitaire. C'était une délicieuse enfant, remarquablement intelligente. La douleur de sa mère est horrible. Il y a deux ans, elle a perdu à Rome, de la même maladie, à la même époque, une fille de cet âge.

Le père Hyacinthe a prêché ce matin à *Saint-Louis des Français*, après la messe militaire. Il a un langage admirable et une véritable éloquence. C'est un des prédicateurs les plus éloquents que j'aie entendus. Son sujet était le rôle de l'épée en ce monde, et le rôle de la France à Rome, défendant la patrie, la civilisation et l'Église. Il a été très-net, très-courageux, tout en restant très-soumis lorsqu'il a parlé de l'accord nécessaire de la civilisation avec l'Église. Il s'est beaucoup appesanti sur la noble faiblesse de l'Église, de l'Église qui aujourd'hui, dans sa détresse, a le droit de revendiquer le secours de ceux qu'elle a élevés et rendus grands.

Rome, 22 mai 1865.

Nous avons lu ce matin à la chancellerie le discours du prince Napoléon en Corse; c'est insensé et odieux. Bovet nous rapporta alors un mot atrocement cynique du prince Napoléon à propos du roi François II, prononcé devant la princesse Clotilde. Ceci se passait à un dîner donné à Naples par le

prince Napoléon ; son ami M. Benedetti, et plusieurs Napolitains y assistaient.

Les nouvelles d'Amérique sont toujours de plus en plus mauvaises. Les enrôlements de Juarez sont autorisés aux États-Unis. Le président Johnson continue son système de vengeance et d'absolutisme ; il semble altéré de sang. Comment l'Angleterre et la France accepteront-elles cette politique ? Hélas ! l'Angleterre se taira et nous laissera nous engager. Dieu veuille que nous sachions nous arrêter à temps, et surtout ne plus rien entreprendre seuls !

Rome, 24 mai 1865.

Le discours du prince Napoléon fait du tapage. « A propos de ce discours déplorable, antireligieux, dit M. de Boissy au Sénat, il faut savoir si le gouvernement accepte des théories révolutionnaires qui ne seraient pas autre chose que le drapeau de l'insurrection et de la guerre civile levé par un prince de la maison impériale. » La harangue n'a pas été publiée dans *le Moniteur*, et ce journal n'en a même pas fait mention dans le compte rendu de la cérémonie d'Ajaccio.

La lettre de M. de Persigny au président Troplong est lue et commentée plus qu'elle ne le mérite. Elle prouve une fois de plus que le duc est un triste sire, et peu conséquent avec lui-même. Il élève, en effet, très-haut l'unité italienne, « œuvre d'intérêt fran-

çais, » et ce jeune peuple ardent. Puis, ces mêmes idées, il les concilie avec la nécessité de maintenir au Pape son pouvoir temporel, bien que le gouvernement soit exécrable, et les Romains d'excellents citoyens. Quel amalgame! quel galimatias! Et penser que ces gens-là sont ministres et que les la Valette, les Persigny et autres sont pris au sérieux!

Rome, 25 mai 1865.

Je viens de voir le Saint-Père; avant de rentrer en France, je désirais avoir une audience. Il a été question dans cet entretien de nos illustres voyageurs.

L'homme d'État touriste, dans sa récente brochure, prêche la réconciliation de l'Italie avec la Papauté, conseillant naturellement à la cour de Rome de céder sur tous les points et d'abandonner la partie, ajoutant avec naïveté que le Pape ne comprend pas assez ses véritables intérêts. Aucune idée neuve d'ailleurs, rien de saillant; le chapitre des compensations territoriales ou autres n'est même pas abordé. C'est un résumé de tous les lieux communs sur cette matière et l'on retrouve des phrases entières que le général de Montebello se plaît à répéter. J'ai été fort étonné, dès le début de l'entretien, d'être ainsi interpellé par le Saint-Père :

« Eh bien, M. de Persigny a donc profité de

son voyage pour publier un écrit ? L'avez-vous lu? »

Je répondis : « Non. »

« Ah ! vous le lirez! il nous donne déjà de grands conseils et il parle de Rome, qu'il ne connaît pas, comme s'il y avait vécu dix ans. Il est un peu imprudent, ce voyageur, et ne craint pas de publier son avis sur des questions que les plus sages n'osent pas régler. Enfin, nous sommes habitués à recevoir des leçons de n'importe qui ! Il est comte, n'est-il pas vrai, M. Fialin de Persigny? duc même, si je ne me trompe? L'empereur cependant, je l'espère, n'en fera pas un prince, pour avoir écrit ce petit livre. *Ah ! povero Persigny !* reprit le Pape en riant, il n'est pas méchant, cet homme et je l'aimais assez. » Puis le Pape me parla de la duchesse : « Elle est bonne, cette dame, dit-il, mais un peu exaltée ; je l'ai vue longtemps, elle a beaucoup pleuré et je lui ai donné ma bénédiction la plus tendre. Nous l'avons reçue, elle et son époux, du mieux que nous avons pu. On dit qu'il est un vieil ami de l'empereur ; vraiment je ne m'attendais pas à lire sitôt un écrit sorti de sa main ! »

Le Saint-Père m'a parlé également du discours insensé du prince Napoléon, qui sera, nous l'espérons, publiquement désavoué par l'empereur.

Rome, 2 juin 1865.

Armand est revenu de Naples.

Nous quittons Rome demain, et ce n'est pas sans une certaine satisfaction que je prends congé de M. de Sartiges ; c'est en octobre seulement que je compte revenir à Rome.

CHAPITRE XXXII

Retour à Rome. — Florence. — Disgrâce de Mgr de Mérode. — Mort de Lamoricière. — Duc de Bassano. — Le révérend père Régis. — Le soldat et le trappiste. — Une mort joyeuse. — Le duc de Bellune. — Le viaduc de la Farfa. — Arthur de Perrone et son cousin, Mgr de Mérode. — Le clergé romain. — Le cardinal Altieri. Sa mort héroïque. — Le choléra à Albano. — Force du catholicisme. — Les ambassadrices protestantes. — La marquise de la Valette et le cardinal Antonelli.

Rome, 12 octobre 1865.

Nous partons de Florence à dix heures, et nous arrivons avant midi à Livourne, où il faut rester la journée entière! C'est long. Après une promenade au bord de la mer et à l'Ardenza, je vais entendre à la cathédrale un sermon italien ; il faut avouer qu'il était bien médiocre. La journée passe lentement ; c'est aujourd'hui dimanche, et la ville, maussade par elle-même, semble encore plus triste.

Le lendemain, à l'aube, nous partons de Livourne. Le chemin de fer conduit jusqu'à *Nunziatella* seu-

lement. Paysage lugubre, à travers les maremmes. D'exécrables diligences transportent les voyageurs pour Civita-Vecchia, en passant par *Montalto*, *Cornetto*, etc. Toujours le même paysage sombre. A *Montalto*, il nous faut subir une longue fumigation au chlore, en compagnie de moines dominicains se rendant comme nous à Rome. Enfin, nous voici à Civita-Vecchia. Après une longue halte dans un bouge, nous subissons encore la même cérémonie du chlore. A deux heures du matin, nous débarquons dans la ville des papes, et retrouvons notre chère villa!

Rome, 25 octobre 1865.

Vers quatre heures, au moment où j'allais chez Mgr de Mérode, ministre déchu, le Pape sortait en voiture du Vatican, et, devant lui, était assis Mérode. C'est la première fois, depuis sa chute, qu'il a revu le Pape. Quant à moi, je crois que la disgrâce n'est pas définitive. Le soir, il est venu nous voir à la Villa. J'ai été bien heureux de lui serrer la main, à lui qu'on avait dit mort. Il n'est que blessé, mais il l'est vraiment au cœur et au corps. Je l'ai trouvé très-changé; la fièvre a laissé sur son visage de profonds sillons. Mais comme par le passé, toujours aussi vif, aussi franc; il m'a beaucoup parlé du général de Lamoricière. Cette mort l'accable!

Je lui ai rapporté les paroles que le général de la Marmora m'avait dites sur lui. Le général Kansler,

le nouveau ministre des armes, est un bon soldat, de nationalité badoise, et fort modeste. Voilà tout ce que j'en sais jusqu'ici.

Rome, 29 octobre 1865.

Dîner chez l'ambassadeur avec le duc et la duchesse de Bassano, le baron de Bach, le cardinal Antonelli, le comte Apponyi. Le cardinal est rajeuni et porte fièrement sa victoire.

Rome, 6 novembre 1865.

Voici quelques détails sur la chute de M. de Mérode.

Dans le courant du mois d'octobre 1865, au moment où il s'y attendait le moins, Mgr de Mérode fut mandé, un matin, par le Pape, qui lui annonça, avec un certain embarras, que, « le trouvant fatigué et malade, il avait décidé, pour ces raisons, de lui accorder le loisir de se reposer. » Il le relevait donc de ses fonctions de *pro-ministre des armes*.

En même temps, le gouverneur de Rome, Mgr Matteucci, prélat connu par son incapacité et d'autres défauts, était remplacé; quelques autres changements dans les charges et grandes fonctions de l'État furent publiés, le lendemain, dans le journal officiel de Rome.

Le coup inattendu qui frappait Mgr de Mérode

avait été de longue main et habilement préparé par ses ennemis. Patients, comme l'Italien du Midi, ils avaient attendu le jour de la vengeance, et Mgr de Mérode expiait alors certaine ingérence dans un procès qui avait eu du retentissement. On avait dirigé contre lui tout un plan d'attaques souterraines. Le correspondant du journal *l'Italie* parlait impudemment de déficit dans la caisse du ministre de la guerre. A Rome, où il n'eût pas été possible d'accréditer sur le prélat de telles calomnies, on laissait entendre qu'avec son goût pour les améliorations, sa manie de constructions, de percements de rues, d'acquisitions de terrains, rien n'était plus naturel qu'il eût épuisé sa fortune et ne fût tout à fait ruiné; d'ailleurs, disait-on, il est tellement violent, entier, absolu, que ses rapports avec le général et l'ambassadeur français sont devenus impossibles, et l'empereur a demandé, comme gage d'union et d'apaisement, la destitution de Mgr de Mérode. Il faut avouer que certaines réticences de M. de Sartiges avaient donné à cette opinion une sorte de vraisemblance.

Le 21 octobre, je me trouvais à Florence, où j'avais été contraint de m'arrêter quelques jours en quarantaine, avant de retourner à Rome. Le choléra, qui sévissait alors en France et dans certaines parties de l'Italie, ne parut point cette année à Rome, grâce à un surcroît de précautions prises sur les frontières. Je profitai de mon séjour pour aller à Florence chez le général de la Marmora, alors

président du conseil et installé au *Palazzo Vecchio*. Le général, que je connaissais depuis 1859, et que j'avais revu l'année précédente à Naples, m'avait toujours témoigné de l'amitié et une certaine confiance. Il me parla longuement de Rome et des élections au parlement, puis, venant Mgr de Mérode : « Savez-vous pourquoi, me dit il, le Pape s'est séparé de Mérode ? La nouvelle nous arrive de Rome. Nous en sommes enchantés quant à nous. Mais il faut que Pie IX ait des hommes bien dévoués et bien honnêtes autour de lui pour remplacer un tel ministre. J'ai connu en Afrique Mgr de Mérode, quand il servait dans votre légion étrangère. C'est un esprit exalté, mais c'est un homme de cœur et de grande honnêteté. » Je rapportai, à mon retour, ces paroles du général au ministre déchu.

Tout semblait l'accabler à cette heure. Quelques semaines auparavant, son ami le plus intime, son parent, le général de Lamoricière, était mort subitement. Aujourd'hui, le Pape lui retirait sa confiance et le traitait comme un serviteur indigne. Le ministre sacrifié supporta sa disgrâce avec une très-grande dignité. Lui, d'ordinaire si intempérant de langage, si franc dans ses appréciations, étonna tout le monde par son calme et sa résignation apparente. Il reçut avec beaucoup de tact les condoléances du cardinal, qui vint les lui offrir chez lui ; mais il est impossible de savoir l'étendue et la profondeur du coup qui l'a frappé au cœur. Il en est ulcéré profondément, car la façon dont il a été traité par le

Pape, les procédés avec lesquels on a agi à son égard au moment de sa disgrâce, lui furent plus sensibles que la perte de sa faveur et d'une situation où il dépensait, en somme, toute son activité aux dépens de sa santé et de sa fortune. Mais se croire abandonné par un maître qu'il aime du fond du cœur, en qui il a placé toutes ses affections, toutes les espérances de sa vie, n'est-ce pas une cause bien légitime d'amertume et de regrets?

Rome, 7 novembre 1865.

L'évacuation des troupes françaises continue sans désordre, sans bruit, mais les brigands, peu à peu aussi, envahissent les frontières, et le gouvernement pontifical est fort embarrassé, car il est impuissant pour les contenir.

Le duc de Bellune, ancien secrétaire à Rome, est arrivé avec sa femme et ses enfants. Il vient pour passer l'hiver. Le duc a été secrétaire de l'ambassade de France sous les ordres du marquis de la Valette. Il se trouvait à Rome au moment de l'invasion des États-Pontificaux par les troupes italiennes, et eut alors, avec le général de Montebello et M. de la Valette, des discussions politiques fort graves qui amenèrent la révocation du jeune secrétaire. Malgré ses instances auprès du gouvernement et ses énergiques réclamations, le duc de Bellune ne put parvenir à rentrer en grâce, et il lui fut impossible,

nous a-t-il dit, d'obtenir une audience de l'empereur. — Il a publié, au sujet de sa disgrâce, un mémoire fort curieux, et très-violent contre le général Montebello et M. de la Valette.

Rome, 26 novembre 1865.

A neuf heures, par un temps superbe, départ pour l'inauguration de la première section du chemin de fer d'Ancône. De Rome à Correse, la voie est déjà livrée au public. De Correse à Orte, nous pénétrons dans les montagnes de la Sabine. Visite au viaduc de la Farfa; déjeuner sous la tente : l'ambassadeur et sa famille, les Larderel, de la Haye, d'Haubersart et plusieurs ingénieurs. En l'absence de Résie, les honneurs étaient faits par des ingénieurs italiens.

La crise monétaire prend de grandes proportions; le louis vaut quatre écus dix baïoques. A notre arrivée, il y a trois ans, sa valeur était de trois écus soixante-douze baïoques; trente-huit baïoques de différence. Le gouvernement pontifical sera nécessairement amené à accepter notre système décimal. Cette réforme, il me semble, n'ébranlerait pas la foi catholique.

Rome, 27 novembre 1865.

Visite au bon père Régis à l'église de *Saint-Nicolas-des-Lorrains*. Le père Régis, de l'ordre des trappistes, a le rang d'évêque comme procureur gé-

néral de l'ordre. Il appartient à une excellente famille du Midi (de Martin d'Esplas). C'est lui qui fut le fondateur de la célèbre trappe de *Staouëli*, près d'Alger. Le maréchal Bugeaud avait pour lui une grande estime et lui fournit alors toutes les facilités pour fonder son abbaye. Le maréchal, dans sa haute sagesse, comprenait le parti qu'il y avait à tirer pour notre jeune colonie de l'introduction des trappistes en Algérie. Grâce au père Régis, premier abbé de *Staouëli*, l'agriculture fit de grands progrès dans ces contrées alors aussi riches qu'incultes.

« Le maréchal, me disait un jour le religieux, m'envoya d'abord deux cents soldats pour nous aider, et, ce qui vous étonnera peut-être, c'est que trente d'entre eux se firent trappistes. Croyez-le bien, ceci n'est point aussi surprenant qu'on se l'imagine ; entre le soldat et le trappiste il existe de grandes analogies et des points de contact frappants. Tous deux n'ont-ils pas la même règle : obéissance passive, travail, sobriété, renoncement, abnégation absolue? Leur genre de vie, en réalité, n'est-il pas la plupart du temps identique? »

Cette réflexion m'ayant frappé, à quelques jours de là, j'en parlai à Mgr Bastide, le père et l'ami des soldats, et j'appris de lui, à l'appui de la thèse du père Régis, des faits curieux et frappants. L'influence de l'abbé Bastide sur le soldat est vraiment singulière. Voici ce qui s'est passé la semaine dernière. Mais il fallait entendre le bon aumônier conter lui-même l'aventure.

« Cette méchante fièvre vient encore, nous dit-il, de m'enlever un jeune soldat ; mais, au moins, celui-là, j'ai réussi à le faire mourir presque joyeux. Le pauvre enfant m'avait fait écrire hier soir une longue lettre à sa famille ; ce matin je lui ai donné la communion. Il comprenait parfaitement qu'il allait mourir. Après la cérémonie, il eut un moment de calme et de bien-être et me remerciait des soins que je lui avais donnés. « Ce n'est pas moi, mon ami, « qu'il faut remercier, mais le bon Dieu !... Vrai-« ment, quand j'y songe, tu n'es pas trop à plain-« dre, toi ! Vois un peu ! toutes tes petites affaires « sont réglées, terminées, ta conscience est blanche « et bien pure ! Te voilà débarrassé de toutes les « misères, de toutes les corvées de la vie. Tu n'as « jamais pu te faire au régiment, n'est-il pas vrai ? « Aujourd'hui, voilà que tu t'en vas très-tranquille-« ment retrouver le bon Dieu. Je le crois, parbleu « bien ! que tu n'es pas à plaindre, et que bien d'au-« tres voudraient être à ta place. » Voilà mon homme tout remonté et ses yeux souriaient en même temps que je voyais les sanglots de l'agonie monter à ses lèvres. « Je voudrais bien une chose, murmura le « mourant. — Quoi, mon brave ? — Je voudrais « vous embrasser, monsieur l'abbé. — Rien de plus « facile, mon ami, lui dis-je en lui serrant la main « et m'approchant de ses lèvres. Un peu de courage, « ce n'est qu'un moment à passer. » Et au même instant, le pauvre garçon, tout joyeux, rendit son dernier soupir.

« Ah! quelle bonne race que ces soldats français! On ne saura jamais tout ce qui se cache de bonté, d'énergie et de résignation dans ces pauvres âmes, habillées de leur vivant d'un pantalon rouge. »

Rome, 20 novembre 1865.

L'idée d'un concile général œcuménique prend chaque jour plus de consistance. Ce serait un grand acte, qui couronnerait dignement la vie de Pie IX.

Rome, 25 novembre 1865.

Je viens de revoir le jeune Arthur de Perrone, capitaine d'artillerie dans l'armée italienne. C'est le plus jeune des quatre fils de la baronne de Perrone, née Latour-Maubourg, chez laquelle je demeurais à Turin et dont la maison était si hospitalière.

Le jeune capitaine est en disponibilité et profite de ses loisirs pour voyager. Je le conduis au Vatican chez son cousin, Mgr de Mérode, qu'il ne connaissait pas. Cette première entrevue a été fort piquante. Ainsi que tous ses frères et tous les membres de cette famille si bonne, mon jeune ami de Perrone se fait aimer de tous. Il est un peu sauvage, mais intelligent, modeste et fort instruit.

Rome, 13 décembre 1865.

A *Prima Porta*, on a découvert, à quelques mètres du sol, une chambre peinte à fresque encore assez bien conservée. C'est à cet endroit qu'on avait trouvé la statue d'Auguste, aujourd'hui au Vatican, mais on pense qu'elle y avait été cachée du temps des barbares. Nous sommes allés visiter ces fouilles avec les Beulé et M. Schnetz.

Rome, 22 décembre 1865.

J'écrivais ce matin au prince de La Tour-d'Auvergne à Londres, et me plaignais de n'avoir pas eu depuis longtemps d'émotion politique. Je regrette un peu, lui disais-je, la vie fiévreuse de Turin, ces crises parlementaires, ces orages imprévus, si intéressants au point de vue de l'observateur. A Rome, en effet, depuis que j'y suis, même politique expectante. Il est bien vrai aussi que je n'ai pas eu un jour d'ennui.

Le soir, *l'Osservatore romano* nous annonce la démission du ministère la Marmora. Après le vote de *Mancini*, *Crispi*, *Boggio*, le général avait menacé de dissoudre le parlement et, tout en se défendant de vouloir faire un coup d'État, avait déclaré qu'il était l'homme qui saurait les empêcher, de quelque côté qu'ils vinssent. Au même moment, dit-on, il regardait Crispi. Trouble et grands cris dans les tribunes et l'Assemblée.

Rome, 15 décembre 1865.

Mgr de Mérode attend son frère, le comte Werner de Mérode, ancien député du roi Louis-Philippe.

Rome, 20 décembre 1865.

Je ne sais ce qui se passait au temps jadis, mais ce que j'ai observé depuis trois ans que j'habite à Rome, c'est la régularité parfaite des mœurs du clergé romain. On prétend que le Saint-Père, si indulgent d'ordinaire, est d'une sévérité inflexible pour tout ce qui concerne ce chapitre, et dans ces cas ne pardonne jamais. Les cardinaux et les monsignori vont rarement dans le monde et on ne rencontre généralement dans les ambassades et chez les princes romains que quelques-uns d'entre eux, les cardinaux Altieri, Antonelli, di Pietro et di Luca, les prélats de Mérode, Berardi et Vecchiotti. Ce dernier, autrefois internonce à la Haye, y a beaucoup connu M. de Sartiges, alors son collègue. C'est un homme d'esprit, un peu mondain, et qui passe au Vatican pour trop libéral.

Le cardinal Altieri [1] est un des cardinaux qui

[1] Le cardinal Altieri, évêque d'Albano, est mort à Albano même pendant la cruelle épidémie de choléra qui sévit dans les environs de Rome durant l'été de 1867 ; le cardinal fut admirable de dévouement et de courage et ne quitta pas le lit des mourants.

Ce terrible fléau fit en quelques jours d'épouvantables ravages. La

appartiennent à la grande noblesse de Rome ; il est l'aîné des princes Altieri et frère du prince de Vianno. C'est un homme intelligent, aimable et très-grand seigneur. Je l'ai rencontré il y a peu de jours et j'ai été frappé de certaines paroles qu'il m'a dites et qui prouvent combien la Papauté, l'idée catholique a de force et de vitalité.

« A cette heure, me disait le cardinal Altieri, nous ne sommes plus même un État libre. Nous voilà, depuis la convention, réduits à la dernière extrémité. Plus d'armée, pour ainsi dire plus de gouvernement indépendant, un territoire de quelques lieues. Et cependant, tout petits, tout faibles que nous sommes, nous tenons en échec les grands gou-

reine mère de Naples fut emportée en quelques heures en soignant ses deux enfants, dont l'un mourut le soir même. Ses deux femmes de chambre et son chapelain étaient morts trois jours auparavant. Tout le monde avait fui ; on ne saurait donner une idée de la panique qui s'était emparée alors des habitants d'Albano et des villages avoisinants : les malades étaient abandonnés par leurs plus proches parents ; les morts, sans sépulture, gisaient dans les escaliers, dans les cours. Le choléra avait, en effet, frappé comme la foudre. A la première nouvelle, le cardinal Altieri était accouru de Rome pour relever les courages et soigner ses diocésains. Le jeune roi de Naples accourut, lui aussi, et s'établit auprès de sa belle-mère et de ses sœurs, dont il reçut le dernier soupir. Les zouaves pontificaux furent envoyés en toute hâte et s'installèrent dans les maisons pour soigner les malades abandonnés et ensevelir les morts. La princesse Colonna, qui habitait Genzano, fut atteinte et frappée en quelques heures, auprès de son enfant mourant, tandis que son mari était à Naples. Le lendemain, lorsque des serviteurs dévoués eurent enseveli la pauvre mère et sa fille, ils partirent pour les conduire à Rome, dans la sépulture de la famille. Sur la route, des paysans arrêtèrent le funèbre convoi et, après avoir frappé et renversé les serviteurs, se ruèrent sur les deux cercueils, qu'ils enfouirent dans un champ, sur le bord du chemin, tant ils tremblaient que le choléra ne fût introduit dans leur village ou dans Rome.

vernements, les grandes puissances qui s'agitent et font de vains efforts pour nous circonvenir et nous absorber. Comment se fait-il que Rome excite tant de désirs et de convoitises, que contre elle soit amassé tant de fiel et tant de haine? C'est que nous représentons une idée! Devant cette idée, qui ne peut s'écraser, quoi qu'en ait dit votre Voltaire, devant cette force invincible, mystérieuse, toutes les puissances éphémères, tous les gouvernements d'un jour, viendront tour à tour échouer. Nous représentons, nous personnifions, en effet, dans ce monde les seuls principes d'autorité, de justice et de droit ; au milieu du désordre des esprits, des convulsions des peuples, nous demeurons immuables, affirmant toujours et sans relâche la vérité. »

Rome, 24 décembre 1865.

Les paroles du cardinal Altieri sont bien vraies ; mais c'est à Rome surtout que l'on comprend la grandeur de la religion catholique et la mission providentielle de la Papauté.

En dépit des hésitations et des ordres mêmes de leurs gouvernements, la plupart de nos ambassadeurs n'ont pu résister à la voix de leur conscience et à cette attraction irrésistible de la foi. Le duc de Gramont, placé dans les situations les plus difficiles et les plus délicates, n'hésita jamais à dire la vérité à Paris, dût-elle même déplaire, et à conseiller de sa-

ges mesures. Il comprenait, lui aussi, comme M. de la Tour-d'Auvergne, comme M. de Sartiges, que l'avenir de la France et de toute monarchie est lié étroitement à la Papauté, et il fallait un esprit aussi léger, aussi superficiel que M. de la Valette pour oser conseiller à l'empereur une autre politique.

En écrivant le nom de ces trois personnages, successivement ambassadeurs à Rome, je fais cette remarque assez singulière : tous les trois étaient mariés à des protestantes. La duchesse de Gramont, très-fervente anglicane, s'est convertie à Vienne ; la comtesse de Sartiges reçoit en ce moment les instructions religieuses de Mgr Manning et est décidée à abjurer. Quant à la marquise de la Valette, citoyenne américaine, veuve de M. Welles, elle était trop éprise de son nouvel époux pour lui infliger la douleur et l'humiliation de devenir catholique. Aussi suivait-elle ardemment les phases de sa grande politique, et au besoin réchauffait-elle son zèle, cherchant même à le seconder.

J'ai entendu le cardinal Antonelli lui-même raconter devant moi le fait suivant.

Madame de la Valette étant venue un jour lui rendre visite se mit à discourir avec une animation singulière sur la politique, sur les fautes et l'inertie du gouvernement pontifical, sur les dangers qui le menaçaient, etc. etc. Le cardinal, sans l'interrompre et sans sourciller, écouta son long discours, puis quand elle eut terminé, il répondit ces seuls mots : « Je pense, madame la marquise, qu'il vous sera

agréable de jeter un coup d'œil sur ma collection de pierreries; ceci intéresse beaucoup les dames. »

L'ambassadrice, piquée et comprenant la leçon, se retira avec une noble dignité; mais en regagnant le palais Colonna, quelle fulminante dépêche elle dut ruminer pour le prochain courrier de Son Excellence!

CHAPITRE XXXIII

1er janvier 1866. — Allocution du Pape. — Lettres du ministère. — Mon remplacement. — Le comte de Pina. — Adieux à Rome. — M. de Maussabré. — Dernière audience du Saint-Père. — Départ. — Civita-Vecchia. — Séjour à Turin.

Rome, 1er janvier 1866.

A l'ambassade, la grande réception du matin a lieu selon l'usage. Tout le personnel en uniforme dans la salle du trône ; le général de Montebello présente les chefs de corps à Son Excellence.

A midi, en sortant du palais Colonna, les officiers du corps d'occupation sont allés présenter leurs hommages au Saint-Père. Les paroles répondues par le Pape ont été touchantes et fort dignes ; on nous les a rapportées presque textuellement : « C'est pour la dernière fois que je vous donne ma bénédiction, car on m'a dit que vous partiez. C'est pourquoi je veux vous accorder une bénédiction plus large, plus paternelle, plus *amoureuse* (sic). Après votre départ,

selon les paroles de l'Apôtre, viendront des bêtes farouches qui n'épargneront pas le troupeau. Mais je me fortifierai en songeant à ce qui s'est passé dans le jardin de Gethsémani. Notre-Seigneur y a été soutenu par un ange; si dans ma faiblesse, moi, son pauvre ministre, je ne puis compter sur un tel secours, je chercherai du moins à imiter Notre-Seigneur dans l'oraison et la prière. Oh! oui, je prierai pour vous, pour vos familles, pour l'armée tout entière, pour la France, pour toute la famille impériale, pour tous les catholiques qui, répandus sur la surface du monde, m'assistent dans mes peines par la charité et la prière. J'adresserai de ferventes prières pour la malheureuse Italie, qu'on a précipitée dans des abîmes de misère et d'impiété. Mais c'est assez, je sors de mon sujet, je ne veux pas être mélancolique en répandant sur vous les bénédictions divines. Que Dieu le Père vous bénisse; que son Fils, qui est la sagesse éternelle, vous communique cette sagesse si nécessaire au milieu des difficultés de la vie; que le Saint-Esprit, qui est l'union de l'amour du Père et du Fils, vous donne cet amour, afin que vous vous aimiez les uns les autres. Ainsi soit-il. »

Rome, 2 janvier 1866.

Le baron Ricasoli a quitté Rome, où il se trouvait avec une dizaine de députés italiens. Boggio a également passé vingt-quatre heures dans la Ville éternelle.

Que signifient ces allées et venues? En tout cas, les dévouements et les sacrifices viennent consoler et fortifier le Pape. De tous côtés il a reçu, à l'occasion de la nouvelle année, des sommes considérables. Une offrande importante, offerte avec une adresse significative de dix mille protestants, est à noter. Que pensent-ils honorer et défendre, si ce n'est le seul principe d'autorité, d'ordre et de morale qui reste en ce monde?

Dîner très-clérical à l'ambassade de France, les Mérode, le marquis de Montaignac, les princes Rospigliosi, Corsini, etc. Mardi prochain, naturellement nous verrons tous les libérâtres romains. Si j'étais M. de Sartiges, comme je trouverais plus digne et plus politique même de ne pas flatter ainsi tous les partis. Notre empereur le fait, très-bien! il y est forcé, puisque c'est grâce à ce système de bascule qu'il réussit à maintenir la paix. C'est sa politique et avant tout son goût. Mais son ambassadeur est-il absolument forcé d'agir comme le maître?

Le marquis de Montaignac, contre-amiral, était beau-frère de Lamoricière. Il m'a beaucoup parlé de mon frère qui, en 1848, était son second sur le *Rôdeur* au Havre, au moment du départ du roi Louis-Philippe, qu'ils ont accompagné en Angleterre.

Les officiers des zouaves pontificaux sont allés hier, en sortant de chez le Saint-Père, présenter leurs devoirs à leur cher et ancien ministre, Mgr de Mérode. L'entrevue a été touchante.

Rome, 4 janvier 1866.

Une lettre du ministère m'annonce qu'un arrêté, en date du 27 décembre, me place, selon mon désir, dans le cadre de disponibilité de mon grade, et m'invite à quitter Rome quand je le voudrai. Un de mes amis du ministère m'écrit en même temps de Paris que M. Drouyn de Lhuys n'aurait jamais songé à me placer en inactivité, et m'aurait, sans aucun doute, accordé ce que je demandais, c'est-à-dire une place de rédacteur au ministère, si un des jeunes attachés au cabinet, M. Chodron, depuis fort peu de temps secrétaire de troisième classe, n'avait très-vivement, pour obtenir ma place, obsédé le ministre, sur l'esprit duquel il a beaucoup d'empire. En effet, le nombre des secrétaires de première et de deuxième classe étant fort limité, le jeune M. Chodron a saisi l'occasion, sans m'en prévenir, de se nantir du grade effectif de secrétaire de deuxième classe, tout en restant à Paris au cabinet du ministre. Je ne connais même pas de vue ce jeune Chodron, qui depuis peu de temps, m'écrit-on, a obtenu l'autorisation de s'appeler M. de Courcelles, ne trouvant pas assez diplomatique le nom honorable de son père.

Rome, 5 janvier 1866.

La nouvelle de notre prochain départ a fait le tour de la grande-petite ville. Chacun vient apporter à

madame d'Ideville ses regrets. Ah ! notre villa, notre soleil et les horizons bleus des montagnes, n'y penserons-nous pas souvent par les temps brumeux et en pataugeant dans les rues de Paris?

Enfin, nous aurons des compensations, des parents, de bons amis à retrouver, et une vie plus modeste et plus animée nous empêchera de regretter le comte de Sartiges, les grandeurs de Rome et les honneurs du palais Colonna.

Mgr de Mérode, en apprenant notre départ que je reculerai jusqu'à la fin du mois, est venu ce soir avec son frère, le comte Werner. Il veut absolument voir dans cette décision du ministre une disgrâce : « Vous êtes renvoyé, comme moi ! » me dit-il. J'ai eu toutes les peines du monde pour l'assurer que je n'étais pas une victime, et que c'était pour de graves motifs de famille que j'avais pris, très-volontairement, cette détermination.

Nous étions occupés à faire une partie de piquet avec mon ami Beulé, le secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts, au moment où on a annoncé Mgr de Mérode et son frère. Beulé, lui aussi, a pour le prélat une grande sympathie ; il déplore que cette bonne et franche nature ait été méconnue et que ce soit pour avoir voulu porter la lumière et réformer le mal qu'il a été sacrifié. La présence auprès de Mgr de Mérode de son frère Werner et de son cousin, le marquis de Montaignac, lui a fait grand bien.

Rome, 7 janvier 1866.

M. et madame Beulé déjeunent à la Villa. De là nous allons visiter, près de Sainte-Marie-Majeure, l'atelier d'Overbeck. Le maître et ses œuvres me font la même impression que la première fois. Des cartons, des dessins au trait, art mystique et pâle. Il n'y a là ni génie, ni souffle, et si le vieillard de soixante-dix-huit ans n'a pas produit d'œuvres plus fortes, je m'irrite avec Beulé contre sa réputation usurpée.

Un de nos derniers dîners à la Villa avec nos bons amis de Résie et Mgr Bastide. De Rome, ce sont eux que je regretterai le plus. Quelles bonnes causeries intéressantes et animées dans ce salon! Retrouverons-nous jamais à Paris ce calme et cette existence si facile et si heureuse?

Le baron de Woillemont, aumônier de l'armée pontificale, Belge, ami de M. Mérode, a eu, il y a peu de temps, au sujet du ministre disgracié, une conversation assez vive avec le Saint-Père. Interrogé sur la santé de Mgr de Mérode, le brave aumônier, qui est en même temps camérier du Pape, laissa peu à peu son irritation longtemps contenue éclater et finit par dire à Pie IX : « Si vos ennemis, Saint-Père, ont déjà poignardé votre ministre Rossi, Votre Sainteté ne craint-elle pas qu'ils ne veuillent aujourd'hui, par d'autres mains, assassiner Mérode? »

Rome, 8 janvier 1866.

Un de mes bons amis, le comte de Pina, nommé consul à Civita-Vecchia, descend à la Villa. Il arrive de Sumatra, où il a séjourné longtemps, et nous intéresse vivement par les récits de ce pays lointain.

Rome, 9 janvier 1866.

Je déjeune au Vatican chez Mgr de Mérode avec les Montaignac, M. et madame de Reiset et Mgr Bastide.

Le soir, pour la dernière fois, nous assistons à la réception de l'ambassade de France; c'était un dîner italien; le dernier mardi ayant été un mardi clérical. On parle des troubles d'Espagne et de la révolte de Prim. Voilà un homme ambitieux, vaniteux et cruel, qui pour faire parler de lui brûlerait volontiers le monde. S'il est pris et fusillé, il aura le sort qui lui est dû.

L'ambassadeur rayonnait, il rayonne facilement, il est vrai. Les négociations à Rome, au sujet du payement de la dette pontificale, marchent assez bien et l'offre du bataillon de douze cents hommes fait par la France est accepté en principe.

Mgr Place a été reçu ce matin par le Pape : il va quitter ses fonctions d'auditeur de rote pour l'évêché de Marseille; c'est un excellent choix. J'aime beaucoup ce prélat; il est fin, modeste, très-intelligent et

bon Français. Il déplore que je quitte l'ambassade, mais il a bien compris les raisons de famille qui nous rappelaient en France.

Pour la dernière fois aussi, j'ai parcouru les salles de sculpture au Vatican. Quand nous serons à Paris, que de fois regretterons-nous amèrement de n'avoir pas assez vu et visité toutes les splendeurs de Rome! Mais notre Louvre ! n'avons-nous pas nos richesses et nos trésors, que certainement je connais moins que les musées de Rome ?

Notre départ est fixé au 25 janvier. Les jours qui vont s'écouler jusque-là seront pénibles. Répondre aux compliments de chaque indifférent m'est odieux.

M. Laffitte était ce soir à l'ambassade, il part demain, me dit-on; sa présence à Rome se rattache à la négociation d'un emprunt de cinquante millions. C'est son excellent ami M. de la Valette qui l'envoie, lui qui trouvait, d'après M. Benedetti, que la Papauté était une superfétation ; mais lorsqu'il s'agit de questions financières, l'avenir de la Papauté vaut bien l'avenir d'un autre gouvernement!

Rome, 10 janvier 1866.

Dîner intime, à notre occasion, chez mon collègue Armand. Avec celle de Résie, c'est la maison française que nous quitterons avec le plus de regret. Mgr Vecchiotti, l'aimable et très-rusé prélat habitué de l'ambassade, arrive de Florence, où il a trouvé

les choses au plus mal. Voilà du moins son impression.

Rome, 11 janvier 1866.

Lorsque notre départ fut fixé, je demandai pour la dernière fois une audience à Mgr Pacca, afin de prendre congé du Saint-Père, et le prier de me bénir une fois encore avec les miens.

Le Pape, ce jour-là, était soucieux, et même triste. Quant à moi, j'éprouvais une véritable douleur de quitter Rome, après trois années si heureusement écoulées. En nous voyant entrer, le Saint-Père s'approcha avec empressement de madame d'Ideville qui tenait dans les bras son petit enfant, et plaça ses mains sur la tête d'André. « Pourquoi vous éloignez-vous de Rome? dit le Pape ; vous m'abandonnez tous les uns après les autres! N'étiez-vous pas le dernier qui me restait de l'ambassade de la Tour-d'Auvergne? Celui-là m'était bien dévoué, mais on me l'a enlevé comme les autres. Dites-lui, quand vous le verrez, que je le regrette souvent. » Je parlai au Pape des sentiments très-sincères et très-chaleureux que l'impératrice manifestait pour lui, et de l'influence salutaire qu'elle avait sur l'empereur; je lui rappelai que l'intérêt et l'honneur de la France nous faisaient un devoir de ne jamais abandonner sa cause. « Vous me répétez, mon fils, interrompit-il, ce que me disent l'ambassadeur et le général; vous me conseillez, vous aussi, de compter sur

l'empereur ! Je vous répéterai, moi, que c'est sur Dieu seul que je compte. Voilà mon unique appui ! Quand je suis affligé, ce n'est pas à moi que je songe : je pense à ceux qui font le mal et dirigent leurs coups contre l'Église. Pour moi, je suis tranquille, je n'ai aucun souci, aucune préoccupation comme les rois, qui doivent songer à leur dynastie, à leur famille. Quand le moment sera venu, je m'en irai joyeux, avec confiance et avec sécurité. C'est Dieu qui se charge de ma dynastie, de mon héritage et de ma famille, l'Église. Je suis bien vieux, mes enfants, mais, croyez-moi, je redoute moins la mort et le jugement de Dieu que votre empereur, par exemple !

« Tous deux vous êtes jeunes. Pour vous la vie sera longue à parcourir. Sans me tromper cependant, je crois que c'est la dernière fois que vous me voyez. Avant longtemps peut-être, ne viendrez-vous pas à Rome ; alors, souvenez-vous de moi et de ce que je vais dire ; répétez-le souvent à ce petit enfant, dès qu'il pourra vous comprendre. A nous quatre qui sommes là, dans cette chambre, il survivra, lui ! Qu'il se souvienne donc, lorsque depuis longtemps nous serons morts ! » Et en même temps le Pape leva les yeux vers le crucifix placé auprès de sa tête ; sa voix était vibrante ; l'émotion qui s'était emparée subitement de Sa Sainteté nous avait gagnés. Frappant alors à plusieurs reprises sa poitrine, il regarda fixement l'enfant :

« Gravez profondément dans sa mémoire, dit-il,

le souvenir de cet homme aujourd'hui devant lui, habillé de blanc. Et quoi qu'il advienne de moi, qui ne suis rien, sachez qu'ici, là, à cette même place où je suis debout, lorsque l'enfant devenu vieux reviendra, un jour, avec ses fils et ses petits-fils, sachez qu'il trouvera là, toujours à cette même place, un autre homme, comme moi, habillé de blanc! »

L'impression profonde que nous causèrent ces paroles du Pape, prononcées avec une énergie singulière, un ton prophétique et inspiré, ne s'effacera jamais de ma mémoire; ma femme et moi les avons, à cette heure, présentes à l'esprit, comme au moment où nous descendions l'escalier du Vatican. Ce fut durant cette dernière entrevue que le Saint-Père m'accorda une faveur bien précieuse pour les miens et pour moi. « C'est en souvenir de ce que vous avez fait à Turin en protégeant mes pauvres prisonniers de Castelfidardo, me dit-il. Votre petit enfant, né auprès de moi à Castelgandolfo, n'est-il pas Romain et un peu à moi? » Le Saint-Père, en même temps, écrivit ces mots au-dessous d'un portrait que je lui présentai :

Adolescens, juxta viam suam, etiam cum senuerit, non recedet ab ea. « L'enfant, placé sur le vrai chemin, même lorsqu'il arrivera à la vieillesse, ne s'en écartera pas. »

« C'est pour le petit enfant que j'écris ces mots, dit le Pape; il est né à Rome, qu'il ne l'oublie jamais! Peut-être un jour commettra-t-il quelques fautes, ajouta-t-il en souriant, et peut-être fera-t-il pleurer

sa mère ; mais il retournera au bien, soyez-en sûrs, et sera un honnête homme. »

Après avoir quitté le Saint-Père, j'allai avec madame d'Ideville prendre congé du cardinal Antonelli. C'était la première fois qu'elle rendait visite à Son Eminence. Le cardinal, qui connaissait l'attachement particulier que j'avais pour Mgr de Mérode, nous reçut, pour cette raison sans doute, avec une amabilité excessive. Il offrit « en souvenir de Rome, plus qu'en souvenir de moi, » ajouta-t-il, un charmant bijou à madame d'Ideville, et m'exprima les regrets les plus polis de me voir partir. La conversation étant tombée sur Mgr de Mérode, il me parla de la santé de l'ex-ministre avec un intérêt marqué, et me répéta ce que je n'ignorais pas, combien notre ami était dévoué au Saint-Père et aux intérêts de l'Église.

Le soir, Mgr de Mérode, qui avait appris que le Pape venait d'accorder une distinction aux miens, me félicita d'avoir reçu un titre de noblesse du souverain le plus grand de ce siècle. « Vous portez déjà un titre, me dit-il, mais celui que vient de vous accorder le Pape, et surtout les circonstances dans lesquelles vous le recevez, doivent vous le rendre précieux. Quant à moi, vous savez si je préfère les dons faits par Pie IX à ceux des empereurs, me dit-il en riant. Croyez-moi, depuis longtemps déjà on aura oublié dans le monde les légendes et chroniques des Napoléon, alors que les papes régneront encore au Vatican. »

Le bref du Saint-Père me fut adressé quelques

mois après. Il contient plusieurs phrases dont mes enfants pourront être fiers, et qui font allusion aux circonstances pendant lesquelles j'ai fait mon devoir de Français et de chrétien.

Rome, 12 janvier 1866.

Pauvre Villa ! maintenant chaque fois que je rentre chez moi, j'éprouve un sentiment de tristesse. Les emballeurs encombrent le grand vestibule ; nous emportons plus de trente caisses ; les appartements sont dégarnis de leurs tableaux, de leurs tentures et de leurs meubles. Cependant le soleil remplit la maison de gaicté, et il faut bien avouer que le luxe du bon Dieu remplace avantageusement les toiles des maîtres et les objets d'art les plus précieux.

Mon cœur se serre en pensant aux bonnes années qui se sont écoulées ici. C'est sur cette pelouse que mon petit André a fait ses premiers pas et dans cette chambre que nous avons vu son premier sourire. Que de bons amis ont égayé notre table et parcouru avec nous les grandes allées et la promenade des vieux murs ! Le palmier, les orangers et les grands arbres de la longue avenue me rappellent tous de chers souvenirs. Enfin Dieu permet que je ramène en France tout ce que j'aime, je n'ai donc rien à regretter !

Rome, 13 janvier 1866.

Ce matin j'ai longuement vu Mgr Place, le nouvel évêque de Marseille, notre ancien auditeur de rote. Il a pris chaudement mes affaires en main et je compte fermement avec lui que M. Drouyn de Lhuys m'accordera la position que je demande aux affaires étrangères.

« La situation politique est meilleure que l'on ne croit ici, m'a-t-il dit, et à Paris on est tout à fait persuadé de l'indispensable nécessité de soutenir le Saint Siége. L'état du royaume italien donne la partie belle au gouvernement du Pape et il y a bon espoir pour l'avenir ! »

Rome, 18 janvier 1866.

Adieux à notre bonne ambassadrice, toujours si affectueuse pour les miens et pour moi. De là, nous passons la soirée chez la comtesse de Montebello, que nous regrettons sincèrement et dont nous n'oublierons jamais la grâce charmante et l'affabilité.

On parle beaucoup de l'emprunt romain fait, dit-on, à 64, par MM. Blount, Erlanger et M. de Kolb. Nous retrouvons chez madame de Montebello le marquis de Maussabré, arrivé depuis quelques jours avec sa charmante femme, mademoiselle de Bordesoulle, sœur de la baronne de Morel. Le prince de la Tour-

d'Auvergne m'avait écrit pour m'annoncer l'arrivée de Maussabré, qu'il aime beaucoup.

Rome, 19 janvier 1866.

Départ de Rome. Nous déjeunons chez nos amis les Résie. Tous mes collègues de l'ambassade viennent à la gare nous dire adieu.

A Civita-Vecchia, nous attendait le comte de Pina, avec lequel nous passons la soirée. Le pauvre garçon se trouve bien isolé dans son petit trou de Civita-Vecchia ; cependant il est si près de Rome ! Pour le consoler, je lui rappelle que Stendahl, lui aussi, était consul de France à Civita-Vecchia et qu'il savait utiliser le voisinage de la Ville éternelle.

Une voiture de poste nous conduit à Nunziatella, où nous reprenons la voie ferrée.

Turin, 21 janvier 1866.

Arrivée à Turin à dix heures du matin. C'est avec un véritable sentiment de plaisir que je me retrouve dans la bonne ville où j'ai passé jadis de si heureuses années, où j'ai assisté à de si grands événements. Malgré le temps froid, humide et désagréable, madame d'Ideville, grâce sans doute à mes récits et à mes souvenirs, gardera de Turin une bonne impression. Beaucoup d'agitation et de vie sous les portiques et dans les rues. Il me paraît singulier que, malgré le transfèrement de la capitale, la physionomie de Turin

ait si peu changé. Visite à la marquise de Rorà et à la baronne de Perrone, chez laquelle nous dînons. La pauvre maison, attristée depuis mon départ par la mort de mon ami Fernand et de madame Paul de Perrone, est toujours aussi hospitalière.

Le *club* reçoit aussi ma visite ; quelle solitude, mon Dieu ! Quelques Piémontais errent seuls dans les salons, où jadis on entendait les discussions politiques des diplomates et les lazzi des députés de toutes les provinces. Que de vides, hélas ! depuis le jour où je suis entré la première fois dans le salon en septembre 1859 ! que de gens dispersés, que d'événements ! Je n'avais rencontré personne de connaissance et j'allais partir, lorsque je trouvai dans le vestibule le comte de Cardenas qui me détermina à rentrer. Il n'a point changé celui-là ! toujours plein d'esprit, d'humour, Piémontais de la vieille roche détestant les idées nouvelles et catholique ultra !

Je reste un jour de plus à Turin pour voir quelques personnes et pour serrer la main à Ernest de Samburg. Ce soir Eynard de Cavour veut absolument nous avoir à dîner et réunit pour fêter notre passage quelques bons amis, débris épars du temps jadis ! Pauvre palais Cavour ! pauvre Turin ! pauvre Rome !

FIN

NOTES RECTIFICATIVES

I

Dans le courant du mois de novembre dernier, je reçus de sir James Hudson, ancien ministre d'Angleterre à Turin, la lettre suivante, que je me serais empressé de publier sur l'heure, avec la rectification demandée, si la seconde édition du *Journal d'un diplomate en Italie* (Turin, 1859-1862) n'avait déjà paru à la librairie Hachette.

A M. HENRY D'IDEVILLE, A PARIS

" Florence, 24 novembre 1872.

" Dear d'Ideville,

" In your Book entitled " *Journal d'un diplomate en Italie*," I find an error as regards myself which I feel convinced your usual loyalty will at once correct.

" You say (chap. IV) that I am the son of His late Majesty George IVth of England. Whoever induced you to believe this story did as much injury to you as an author, as you do to me

the thoroughly legitimate son of my late lamented and beloved Parents.

" I am equally convinced that I have but to make this declaration known to you, in order that you may take the necessary steps to do us both justice.

" Believe me to be, dear d'Ideville, your sincerely.

" JAMES HUDSON. "

TRADUCTION

« Cher d'Ideville,

« Dans votre livre intitulé *Journal d'un diplomate en Italie*, je trouve une erreur qui me concerne. Je suis convaincu qu'avec votre loyauté habituelle, vous la corrigerez sans retard.

« Vous dites (chap. IV) que je suis le fils de feu Sa Majesté Georges IV d'Angleterre.

« Quiconque vous a induit à croire cette fable, vous a causé autant de mal à vous, comme auteur, qu'à moi le fils bien légitime de feu mes regrettés et bien-aimés parents.

« Je suis également convaincu que je n'ai qu'à vous faire connaître cette déclaration pour que vous preniez les dispositions nécessaires pour nous rendre justice à tous deux.

« Croyez-moi, cher d'Ideville, à vous bien sincèrement.

« JAMES HUDSON. »

II

Au chapitre XV du *Journal d'un diplomate en Italie*, j'avais cru pouvoir reproduire une sorte de légende très-répandue à Turin en 1860, au sujet du baron Ricasoli, et qui attribuait au député florentin une sévérité excessive, laquelle semblait s'ac-

corder avec son caractère. Cette fable romanesque, que j'ai eu le tort d'accueillir comme la plupart de ceux qui vivaient à Turin à cette époque, ne repose sur aucun fondement. S'il avait été possible de rectifier cette erreur dans la seconde édition du *Journal d'un diplomate*, je me serais empressé de le faire. Malheureusement cela a été impossible. Le meilleur moyen de réparer aujourd'hui une faute involontaire et de rendre justice et hommage à une des familles les plus considérables et les plus estimées d'Italie, c'est de publier, sans en retrancher un mot, la correspondance échangée entre le baron Ricasoli et moi.

A M. LE COMTE HENRY D'IDEVILLE, A PARIS

« Monsieur le comte,

« J'ai lu votre *Journal d'un diplomate en Italie*, pendant les années 1859-1862. Pour tout ce qui me regarde personnellement comme homme public sur la part que j'ai eue dans les événements mémorables qui se sont accomplis dans ce temps-là, vous ne pensez pas que je veuille soulever aucune réclamation ni discuter les jugements que vous avez cru devoir prononcer. Sur ce rapport, je m'arrête à la constante bienveillance pour mon pays dont votre ouvrage est empreint et dont je vous remercie.

« Tandis qu'il m'est aisé d'abandonner sans conteste ma vie publique et mes actes d'homme politique à mes adversaires autant qu'à mes amis politiques, peu sensible, en vérité, soit au blâme, soit aux approbations quand ma conscience n'y peut pas consentir, la chose change entièrement au moment qu'on touche à la vie privée, pénétrant dans le sanctuaire de la maison, et qu'on blesse les plus chères et les plus saintes affections de famille.

« A la page 247 de votre livre, vous êtes entré, monsieur, dans des particularités de la vie intime qui ne devaient pas trouver place dans le *Journal d'un diplomate*, et quoique je sois persuadé que vous avez été induit en erreur par les cancans que

l'on colportait dans ce temps-là dans les cercles de Turin, je pense que vous auriez pu trouver dans votre bon sens et dans la délicatesse de votre esprit un avertissement suffisant pour vous mettre en garde contre des fables pareilles et pour éviter de devenir l'instrument innocent des malveillants instincts qui envahissent trop souvent le camp de la politique et dont les regrets tardifs ne pourraient que faiblement réparer les conséquences graves d'une imprudence involontaire.

« Profondément ému devant la mémoire outragée d'une personne si chère et si vénérée dans la famille et grandement estimée de tous ceux qui l'ont connue et appréciée et affligé par mon impuissance à y réparer, je n'ai aujourd'hui d'autre ressource, hors de l'envoi de ce document, déjà ancien, mais éloquent et capable à me procurer, au moins, la satisfaction de vous mettre devant la vérité et vous faire connaître ce que ma femme et moi nous faisions à Brolio et comment nous avons vécu pendant cette période de vie italienne, où les circonstances me permettaient encore de travailler directement au bien et à la résurrection de la patrie.

« Agréez, monsieur le comte, mes sentiments distingués.

« Signé : Ricasoli.

« Brolio, 31 août 1872. »

A MONSIEUR LE BARON RICASOLI

AU CHATEAU DE BROLIO, PRÈS SIENNE (ITALIE)

« Monsieur le baron,

« L'envoi que vous m'avez adressé de Brolio, le 31 août, est parvenu entre mes mains, il y a peu de jours seulement, et je me hâte de vous en accuser réception.

« Je regrette profondément, je vous l'avoue, d'avoir publié dans mon livre, *Journal d'un diplomate en Italie*, le passage qui a pu blesser votre juste susceptibilité. Toutefois, en relisant cette page, que j'eusse mieux fait assurément de ne pas écrire,

je constate que la légende répétée par moi et qui vous accuse de sévérité excessive, rend en même temps hommage à la vertu de celle que vous pleurez aujourd'hui.

« J'ai lu avec un vif intérêt la notice touchante que vous avez bien voulu m'adresser, et si j'osais, je vous demanderais l'autorisation de la traduire en français et de la faire imprmer dans une Revue ou dans un journal de Paris. Cette vie si pure et si bien remplie est un enseignement pour tous, et je serais doublement heureux s'il m'était permis ainsi de réparer une erreur invotaire et de rendre hommage à la compagne d'un homme pour lequel j'éprouve une estime sans borne et un profond respect.

« Signé : Henry d'Ideville.

« Boulogne-sur-Seine, 14 octobre 1872. »

A M. LE COMTE H. D'IDEVILLE, A BOULOGNE-SUR-SEINE

« Monsieur le comte,

« Votre réponse à ma lettre du 31 août est d'un digne, d'un loyal et d'un parfait gentilhomme tel que vous, et je vous en remercie vivement. Votre demande de publier, dans votre belle langue, cette vie si bien remplie et si pure comme un enseignement pour tous, m'a mis dans un bien grand embarras. Vous connaissez assez bien mon caractère, qui n'est pas du tout enclin à faire bruit dans le monde. Vous êtes à même d'apprécier les affections domestiques dont le culte aime le silence, le recueillement et lesquelles ont aussi leur pudeur qui les rend craintives aux manifestations du dehors. On voudrait bién honorer de plus en plus la mémoire sacrée de ceux qui nous ont été si chers et qui, par leurs vertus, ont laissé un souvenir ineffaçable à tous ceux qui les ont approchés ; mais on a peur qu'un sentiment pur et sincère puisse être taxé d'immodeste. Enfin, monsieur le comte, je ne veux plus vous ennuyer par mes doutes; vous avez l'âme délicate et capable d'apprécier au juste ces doutes, et puis-

que la vie de ma sainte femme est passée par les écrits de M. Lambruschini dans le domaine de la publicité, je vous laisse juge vous-même de la convenance et de l'opportunité d'effectuer le dessein dont vous me parlez dans votre lettre.

« Il sera toujours pour moi bien agréable de m'être rappelé à votre souvenir, et d'avoir eu l'occasion de vous exprimer la haute considération avec laquelle j'ai l'honneur de me signer

« Bien dévoué,

« Signé : RICASOLI.

« Brolio, 14 novembre 1872. »

NOTES ET PIÈCES JUSTIFICATIVES

NOTE A

SÉANCES DU CORPS LÉGISLATIF DES 14 ET 16 AVRIL 1865

Discussion du projet d'adresse. Paragraphe 19. *Amendement de MM. Kolb-Bernard et autres. Extrait du discours de M. Thiers et de sa réplique à M. Rouher, ministre d'État.*

. . . .

M. Thiers. — Pour moi, j'ai toujours été convaincu que l'unité italienne était une conception politique qui, tôt ou tard, serait très-regrettable pour la France. (Mouvement.) J'ai toujours été convaincu qu'une collision avec l'Église catholique était pour un gouvernement régulier un péril et un malheur ; j'ai toujours été persuadé qu'un changement considérable tel que celui dont il s'agit, apporté par notre fait au gouvernement de l'Église, était, à l'égard des catholiques eux-mêmes, la violation de l'une des libertés les plus précieuses : la liberté de conscience. (Nouveau mouvement.)

Ces opinions, messieurs, ont été de tous temps les miennes, indépendamment de toutes convictions religieuses, et je n'en pourrais faire le sacrifice à quelque considération que ce fût. (Très-bien !)

J'étais contraire à la guerre d'Italie, parce que j'étais convaincu que la guerre amènerait immédiatement une tentative d'unification, et que, pour moi, je pensais que l'unité de l'Italie n'était pas du tout désirable pour la France, était à peine désirable pour l'Italie elle-même.

Les yeux toujours fixés sur ce grand livre de l'histoire où l'on apprend tout ce qui intéresse la sûreté et la grandeur des États, je cherche l'exemple d'une puissance s'appliquant à élever sur sa frontière, à ses portes, une puissance presque égale à la sienne et avec laquelle il faudra tôt ou tard, ou lutter ou compter. Eh bien, cet exemple, je le cherche et je ne le trouve pas; je trouve même partout dans l'histoire des exemples contraires, et, sans remonter bien loin dans le passé, en remontant seulement aux deux derniers siècles, que trouvons-nous?

. . . .

. . . .

Non, ce n'est pas une vieille politique, c'est une politique éternelle que celle qui conseille de ne pas créer autour de soi de grandes puissances.

On me dira, il est vrai, que l'Italie doit être pour nous une puissance utile, dévouée.

Je dois l'avouer franchement, je n'en crois rien. Aujourd'hui que l'Italie a besoin de nous, qu'elle ne peut exister sans nous, oh oui! elle nous sera fidèle, mais sa fidélité aura tout juste la durée de sa faiblesse. Quand elle sera forte, elle voudra être indépendante, et elle aura raison. Il serait inique de vouloir créer une puissance pour qu'elle fût éternellement votre dépendante : cela ne se pourrait pas; cela ne serait pas.

Personne plus que la France n'a contribué à l'indépendance de la Hollande, et quelque temps après la paix de Westphalie, la Hollande était au nombre de nos plus cruels ennemis. Personne n'a plus contribué que la France à l'indépendance de l'Amérique, et quelques années après le traité de 1783, l'Amérique s'est conduite à l'égard de la France, vous savez comment.

Mais je n'en fais un reproche à personne; les États nouveaux qu'on crée, on ne les crée pas pour être esclaves. Aussi a-t-on soin de n'en pas créer, car il est inique de les vouloir dépendants,

et c'est une duperie de les mettre au monde pour qu'ils soient vos ennemis. (Très-bien! très-bien !)

D'ailleurs, messieurs, l'histoire future de l'Italie est écrite dans l'histoire de la maison de Savoie, qui, à toutes les époques, entre la France et l'Autriche, a usé de la politique la plus raffinée et qui s'est toujours décidée suivant l'intérêt du jour. Quand il s'agira de questions maritimes, l'Italie tiendra le balancier politique entre la France et l'Angleterre, et comme les ports de Trieste, de Naples, de Gênes, jalouseront non pas Liverpool, mais Marseille, le parti qu'elle prendra est presque indiqué d'avance. Mais ce sont là des vues d'avenir, laissons les vues d'avenir, parlons du présent.

. . . .

Mais si les protestants sont respectables dans leur foi, les catholiques ne le sont pas moins dans la leur ; et porter atteinte à leur foi, à leur principe qui est l'unité de la foi, maintenue par un chef étranger, souverain du pays qu'il habite, porter atteinte à leur foi est une violation de la liberté de conscience ! (Très-bien !)

J'ai pris les statistiques de notre pays : les israélites ne sont pas tout à fait 100,000, les protestants pas tout à fait 1 million, les catholiques sont 36 millions et quelques centaines de mille.

Eh bien, à mes yeux, tout cela est indifférent. Le nombre n'ajoute rien au droit ; mais, permettez-moi de le dire, il ne lui ôte rien non plus. (On rit.)

Je pourrais vous dire autre chose ; je pourrais vous dire que ce culte, après tout, est le vieux culte de notre patrie, que ce culte a béni les drapeaux de Clovis, les drapeaux de Turenne et de Condé, les drapeaux de Napoléon ; je pourrais vous dire qu'il a inspiré les plus sublimes œuvres du génie national : *Polyeucte*, *Athalie*, les oraisons funèbres de Bossuet, ces monuments immortels de l'éloquence humaine. Je pourrais vous dire tout cela : mais non, messieurs, il y a quelque chose de plus respectable que le nombre, que le génie, que la gloire, c'est le droit. (Très-bien ! très-bien !)

Ce n'est pas comme catholique, c'est comme citoyen que je

viens vous demander de respecter le principe des catholiques, qui est inviolable en eux, comme le principe des protestants l'est chez les protestants. (Très-bien !)

C'est le droit que j'invoque au nom des catholiques. . . .
. . . .
. . . .

On a dit et on a cherché à nous effrayer en disant dans une autre enceinte, en répétant dans celle-ci, que le parti ultramontain avait absorbé entièrement l'Église française, cette belle Église gallicane, une des gloires de notre histoire.

Eh bien, messieurs, pour moi qui regarde beaucoup à l'histoire, je dois dire que le sort de cette Église française me touche beaucoup, car, je le répète, elle est une des gloires de notre patrie. Son sort me touche non-seulement parce qu'elle a produit des génies comme saint Bernard, Gerson, Fénelon, Bossuet, Bourdaloue, mais par un motif plus élevé encore, c'est que cette noble Église française que j'appelle une des gloires de notre pays, a un grand mérite auquel je suis profondément sensible, — je vous dirai pourquoi tout à l'heure, — ç'a été d'être indépendante en restant unie, de ne pas verser comme l'Église espagnole vers l'inquisition, ou comme l'Église allemande vers la séparation, de rester unie et indépendante ; elle a prouvé par là que la nation française était capable de la liberté modérée.

Eh bien, cette grande Église, aujourd'hui, je le reconnais, elle tend vers l'ultramontanisme ; oui, je le reconnais. Mais savez-vous pourquoi? Parce qu'on menace son chef, et que quand on menace son chef, elle croit de son devoir de se serrer autour de lui ! (Adhésion et mouvements divers.)

. . . .
. . . .

Si vous voulez la modérer, la ramener à être la vieille Église gallicane, comme je l'ai vue dans ma jeunesse, savez-vous ce qu'il faut faire pour cela? Rendez-lui le repos, la sécurité, en la rendant à son chef, et elle reviendra ce qu'elle a toujours été, c'est-à-dire unie et indépendante. (Marques nombreuses d'assentiment et d'approbation.)

Mais, messieurs, laissons de côté ce triste incident, allons au fond des choses. Est-il vrai, — et moi j'y serais grandement sen-

sible, est-il vrai que la grande religion catholique soit une entrave pour l'esprit humain, qu'elle gêne la pensée humaine? Oh! ce serait bien grave. Mais voyons : jetons un regard sur la marche de l'esprit humain. Quel est le plus grand, le plus solide, le plus ferme penseur des temps modernes? C'est un Français, c'est l'immortel Descartes; c'est lui qui, j'ose le dire, a été le libérateur de la pensée humaine; c'est lui qui, en philosophie, en posant ce grand principe du doute, — non pas du doute pour aboutir au doute, car le doute est le naufrage de la raison humaine (Très-bien! très-bien), mais le doute pour arriver à la certitude, c'est lui qui, partant du doute pour arriver à la certitude dans cette œuvre immortelle, l'une des plus glorieuses de la nature humaine, *Discours sur la méthode*, c'est lui qui a affranchi l'esprit humain.

Eh bien, tout ce qu'on sait de Descartes prouve qu'il est resté catholique sincère et fervent. (C'est vrai! — Très-bien!)

Est-ce que le catholicisme a empêché Bossuet d'être l'un des plus vastes penseurs, Pascal l'un des plus intrépides et même des plus téméraires? Non, messieurs; et si je sortais de l'Église catholique, est-ce que Newton, Kepler n'étaient pas des chrétiens très-fervents?

Non, messieurs, le catholicisme n'empêche de penser que ceux qui n'étaient pas faits pour penser. (Très-bien! très-bien! — Rires d'approbation.)

Qu'on ne nous dise donc pas que l'Église catholique est une entrave pour la pensée humaine. C'est dans ce berceau que l'esprit humain a passé son enfance et une partie de son âge mûr. Mais, après tout, je le sais bien, on ne veut pas détruire l'Église catholique, on ne la détruira pas; mais voici ce qu'on fera : une révolution dans son gouvernement. . . . .

. . . .

. . . .

Le Pape est un souverain qui a son territoire, qui le possède très-régulièrement et au titre le plus légitime. C'est le plus ancien gouvernement de l'Europe; c'est un gouvernement qui a mille ans d'existence. Je ne parle pas de son existence morale, elle est beaucoup plus ancienne; je parle de son existence de fait : elle a mille

ans. C'est un gouvernement régulier, et il a droit qu'on le respecte.

Eh bien, que s'est-il donc passé? On lui a d'abord enlevé les Légations. On dit que c'est parce que les Autrichiens se sont retirés. Il fallait bien qu'ils se retirassent devant nos troupes; autrement ils se seraient trouvés débordés. Nous avons gardé quelque temps les Légations, et au lieu de les rendre au Pape, nous les avons transmises à l'Italie.

Quelles raisons a-t-on données pour cela? On a dit : C'est un pays trop avancé qui ne peut plus être gouverné par les représentants de la cour de Rome.

Eh bien, soit ! Mais voyons ce qui s'est passé ensuite.

Quelque temps après, on envahit les Marches, et quelles raisons a-t-on données pour envahir les Marches? « C'est la route, a-t-on dit, pour aller à Naples; il nous faut bien un territoire pour passer! » Sur ce motif, on a envahi les Marches.

Après avoir envahi les Marches, on s'aperçut qu'il y avait une armée composée en partie de Français, et qui occupait l'Ombrie avec le consentement du gouvernement français. — Que dit-on au Pape? On lui dit : « Vous avez une armée de mercenaires, — car c'est ainsi qu'on qualifiait les Français chez cette nation alliée et si dévouée à la France, — vous avez une armée de mercenaires, et nous ne pouvons pas en souffrir une semblable en Italie. » On a donc expulsé ces prétendus mercenaires, qui servaient le Pape avec le consentement de la France, et on a envahi l'Ombrie.

Que reste-t-il au Pape après ces trois envahissements? Il lui reste cette très-petite province que l'on appelle le patrimoine de Saint-Pierre.

Le Pape, dit-on, n'a pas fait de concessions, il s'est enfermé dans le *Non possumus*.

Y a-t-il, messieurs, deux justices? y a-t-il deux langues? y a-t-il une justice pour les uns? une justice pour les autres? y a-t-il une langue pour une nation et une langue pour une autre nation? Comment! voilà un souverain régulier, qui a tous les titres, à qui on prend successivement les quatre cinquièmes de ses États, et on dit : C'est un entêté ! il se renferme dans le *Non possumus*, il ne veut consentir à rien.

A quoi voulez-vous donc qu'il consente?

Et puis, cette fameuse conciliation, voyez sur quel terrain on prétend l'établir. Il reste au Pape quoi? Un cinquième de ses États. — Soit! il doit sacrifier les quatre autres cinquièmes, car on prétend qu'il doit revenir à la simplicité des apôtres! ce dont on ne lui donne guère l'exemple. (On rit.)

. . . .

. . . .

M. Thiers. Je reviens à la situation, et voici ce que je dis : vous êtes en présence d'un souverain reconnu, qu'on dépouille, permettez-moi de vous le dire, scandaleusement, car, ou les mots n'ont pas le même sens pour nous tous, ou il est permis d'appeler scandaleuse une spoliation comme celle à laquelle nous assistons, fondée uniquement sur ce prétexte de la conformité de langue, sur ce principe de la nationalité que je ne veux pas discuter aujourd'hui, mais qui, permettez-moi de vous le dire, n'est pas un principe qu'un gouvernement régulier puisse décemment invoquer. On épouvante le monde quand on invoque un principe qui n'entraînerait pas moins que la dislocation de tous les gouvernements existants...

Sur plusieurs bancs. (Très-bien! très-bien!)

M. Thiers... Quand on ose avouer qu'on agit au nom d'un principe aussi dangereux que celui des nationalités, au nom d'un prétexte aussi puéril que celui de la conformité de la langue; car enfin, au nom de la langue, que n'adviendrait-il pas? que n'irions-nous pas réclamer, et que ne viendrait-on pas nous demander?

Vous savez que tout le monde ne parle pas français en France, et vous savez aussi que, hors de France, il y a des gens qui parlent français.

Eh bien, quand au nom de ce principe ridicule de la langue, permettez-moi de l'appeler de son nom, je suis homme de bon sens et je parle le bon sens, quand, au nom de ce principe ridicule de la conformité de la langue, on vient dire à un souverain régulier : « Donnez-nous vos États! » quand on vient dire à un

Pontife auguste : « Donnez-nous votre foi ! » on est insensiblement amené, de conséquence en conséquence, à ce que nous voyons, à livrer Rome aux envahisseurs qui la convoitaient.
. . . .
. . . .

Au chapitre vi, page 48, se trouve la nomenclature des établissements religieux contenus dans Rome. Cette statistique a été faite tout récemment, et ce document a été emprunté à un livre fort intéressant : *Notes sur Rome et l'Italie*, de M. Louis Teste.

Tout à l'heure, en relisant mon livre, que malheureusement peut-être je n'ai pas encore assez relu, je me suis arrêté avec terreur sur le chapitre xxiv. Grâce à certaines négligences de style, à des dispositions typographiques vicieuses, les étranges théories de M. X... sur les moyens de réprimer le brigandage pourraient sembler en quelque sorte être partagées par l'auteur.

Si j'ai reproduit avec complaisance la conversation et les arguments sauvages de mon Romain, c'est que la conviction et la violence avec laquelle il exposait son projet m'avaient beaucoup frappé. Quelque passionné que je sois en matière religieuse et politique, je croirais faire injure au bon sens et à l'intelligence de mes lecteurs en supposant un instant qu'ils aient pu prendre ces théories pour miennes.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

CHAPITRE XIV

CHAPITRE XV

CHAPITRE XVI

CHAPITRE XVII

CHAPITRE XVIII

CHAPITRE XIX

CHAPITRE XX

CHAPITRE XXI

CHAPITRE XXII

CHAPITRE XXIII

CHAPITRE XXIV

CHAPITRE XXV

CHAPITRE XXVI

CHAPITRE XXVII

CHAPITRE XXVIII

CHAPITRE XXIX

CHAPITRE XXX

CHAPITRE XXXI

CHAPITRE XXXII

CHAPITRE XXXIII

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

BIBLIOTHÈQUE VARIÉE, FORMAT IN-18 JÉSUS, A 3 FR. 50 C. LE VOL.

About (Edmond). L'Alsace. 1 vol. — Causeries. 2 vol. — La Grèce contemporaine. 1 vol. — Le progrès. 1 vol. — Le turco. 1 vol. — Madelon. 1 vol. — Salons de 1864 et 1866. 2 vol. — Théâtre impossible. 1 vol. — A B C du travailleur. 1 vol. — Les mariages de province. 1 vol. — Le mari imprévu. 1 v. — Le fellah. 1 vol.

Barrau. Histoire de la Révolution française. 1 vol.

Bautain (L'abbé). La belle saison à la campagne. 1 vol. — La chrétienne de nos jours. 2 vol. — Le chrétien de nos jours. 2 vol. — Les choses de l'autre monde. 1 vol. — La religion et la liberté. 1 v. — Manuel de philosophie morale. 1 vol. — Étude sur l'art de parler en public. 1 vol.

Baudrillart. Économie politique populaire. 1 vol.

Belloy (De). Le chevalier d'Aï. 1 vol. — Légendes fleuries. 2 vol.

Bersot. Mesmer, ou le magnétisme animal. 1 vol. — Les tables tournantes et les esprits. 1 vol.

Boissier. Cicéron et ses amis. 1 vol.

Bréal (M.). Quelques mots sur l'instruction publique. 1 vol.

Busquet (A.). Le poëme des heures. 1 vol.

Byron (Lord). Œuvres complètes. Traduction B. Laroche. 4 vol.

Calemard de la Fayette (Ch.). Le poëme des champs. 1 vol.

Caro. Études morales. 2 vol.—L'idée de Dieu. 1 vol. — Le matérialisme et la science. 1 vol. — Les jours d'épreuve. 1 vol.

Cervantès. Don Quichotte, trad. Viardot. 2 vol.

Charpentier. Écrivains latins de l'empire. 1 vol.

Chateaubriand. Le génie du christianisme. 1 vol. — Les martyrs. 1 vol. — Atala, René, les Natchez. 1 vol.

Cherbuliez (Victor). Comte Kostia. 1 vol. — Paule Méré. 1 vol. — Roman d'une honnête femme. 1 vol. — Le grand-œuvre. 1 vol. — Prosper Randoce. 1 vol. — L'aventure de Ladislas Bolski. 1 vol. — La revanche de Joseph Noirel. 1 vol.

Crépet (E.). Le trésor épistolaire de la France. 2 v.

Cucheval (V.). Histoire de l'éloquence latine. 1 v.

Dante. La divine comédie, trad. Fiorentino. 1 vol.

Daumas (E.). Mœurs et coutumes de l'Algérie. 1 v.

Deschanel (Em.). Études sur Aristophane. 1 vol.

Duruy (V.). De Paris à Vienne. 1 vol. — Introduction à l'histoire de France. 1 vol.

Duval (Jules). Notre planète. 1 vol.

Ferry (Gabriel). Le coureur des bois. 2 vol.— Costal l'Indien. 1 vol.

Figuier (Louis). Histoire du merveilleux. 4 vol. — L'alchimie et les alchimistes. 1 vol. — L'année scientifique. 17 années (1856-1872). 16 vol. — Le lendemain de la mort. 1 vol.

Flammarion (C.). Contemplations scientifiques. 1 v.

Fléchier. Les grands jours d'Auvergne. 1 vol.

Fustel de Coulanges. La cité antique. 1 vol.

Garnier (Ad.). Traité des facultés de l'âme. 3 vol.

Garnier (Charles). A travers les arts. 1 vol.

Guizot (F.). Un projet de mariage royal. 1 vol. — Le duc de Broglie. 1 vol.

Houssaye (A.) Le 41e fauteuil. 1 vol. — Violon de Franjolé. 1 vol. — Voyages humoristiques. 1 vol.

Hugo (Victor). Notre-Dame de Paris. 2 vol. — Bug-Jargal, etc. 1 vol. — Han d'Islande, Discours. 2 v. — Littérature et philosophie mêlées. 2 vol. — Odes et ballades. 1 vol. — Orientales, Feuilles d'automne, Chants du crépuscule. 1 vol. — Les Voix intérieures, les Rayons et les Ombres. 1 v. — Théâtre. 4 vol. — Le Rhin ... Les Con-
... 1 vol.
... 1 vol.

Jouffroy. Cours de droit naturel. 2 vol. — Cours d'esthétique. 1 vol.—Mélanges philosophiques. 1 v. — Nouveaux mélanges philosophiques. 1 vol.

Jurien de la Gravière (L'amiral). Souvenirs d'un amiral. 2 vol. — La marine d'autrefois. 1 vol. — La marine d'aujourd'hui. 1 vol.

La Landelle (G. de). Le tableau de la mer. 4 vol.

Lamartine (A. de). Méditations poétiques. 2 vol. — Harmonies poétiques. 1 vol. — Recueillements poétiques. 1 vol. — Jocelyn. 1 vol. — La chute d'un ange. 1 vol. — Voyage en Orient. 2 vol. — Histoire des Girondins. 6 vol. — Confidences. 1 vol. — Nouvelles confidences. 1 vol. — Lectures pour tous. 1 vol. — Souvenirs et portraits. 3 vol.

Laveleye (Émile de). Études et essais. 1 vol.

Malherbe. Œuvres poétiques. 1 vol.

Marmier. (Xavier). Gazida. 1 vol. — Hélène et Suzanne. 1 vol. — Histoire d'un pauvre musicien. 1 vol. — Le roman d'un héritier. 1 vol. — Les fiancés du Spitzberg. 1 vol. — Mémoires d'un orphelin. 1 vol. — Sous les sapins. 1 vol. — La recherche de l'idéal. 1 vol. — Voyages. 3 vol.

Martha. Les moralistes sous l'empire romain. 1 vol.

Michelet. La femme. 1 vol. — La mer. 1 vol. — L'amour. 1 v. — L'insecte. 1 v. — L'oiseau. 1 v.

Nisard. Les poëtes latins de la décadence. 2 vol.

Nourrisson. Les Pères de l'Église latine. 2 vol.

Patin. Études sur les tragiques grecs. 4 vol. — Études sur la poésie latine. 2 vol.

Pfeiffer (Mme Ida). Voyages d'une femme. 3 vol.

Prévost-Paradol. Études sur les moralistes français. 1 vol. — Histoire universelle. 2 vol.

Quatrefages (De). Unité de l'espèce humaine. 1 v.

Sainte-Beuve. Port-Royal. 7 vol.

Saintine (X.-B.). Le chemin des écoliers. 1 vol. — Picciola. 1 vol. — Seul! 1 vol. — La mythologie du Rhin. 1 vol.

Sévigné (Mme de). Lettres. 8 vol.

Shakespeare. Œuvres, traduction Montégut. 10 v.

Simon (Jules). La liberté politique. 1 vol. — La liberté civile. 1 vol.— La liberté de conscience. 1 v. — La religion naturelle. 1 vol. — Le devoir. 1 vol. — L'ouvrière. 1 vol.

Taine (H.). Essai sur Tite Live. 1 vol. — Essais de critique et d'histoire. 1 vol. — Nouveaux essais. 1 vol. — Histoire de la littérature anglaise. 5 vol. — La Fontaine et ses fables. 1 vol. — Les philosophes français au XIXe siècle. 1 vol. — Voyage aux Pyrénées. 1 v. — M. Graindorge (notes sur Paris). 1 vol. — Notes sur l'Angleterre. 1 vol. — Un séjour en France de 1792 à 1795. 1 vol.

Topffer (Rod.). Nouvelles genevoises. 1 vol. — Rosa et Gertrude. 1 vol. — Le presbytère. 1 vol. — Réflexions et menus propos d'un peintre. 1 vol.

Traductions des chefs-d'œuvre de la littérature grecque. Anthologie. 2 vol. — Aristophane. 1 vol.— Diodore de Sicile. 4 vol. — Eschyle. 1 vol. — Hérodote. 1 vol. Homère. 1 vol. — Lucien. 2 v. — Plutarque. 9 v. — Strabon. 3 vol. — Thucydide. 1 vol. — Xénophon. 2 vol.

Traductions des chefs-d'œuvre de la littérature latine. Horace. 1 vol. — Plaute. 2 vol. — Les satiriques. 1 vol. — Sénèque. 2 vol. — Tacite. 1 v. — Tite Live. 4 vol. — Virgile. 1 vol.

Troplong. De l'influence du christianisme sur le droit civil des Romains. 1 vol.

Viardot. Musées d'Europe. 5 vol.

Viennet. Fables complètes. 1 vol.

Vivien de St-Martin. L'année géographique, 10 années (1863-1872). 9 vol.

Wallon. Vie de N.-S. Jésus-Christ. 1 volume. — La sainte Bible. 2 vol.

Wey (Francis). Dick Moon. 1 vol. — La haute Savoie. 1 vol. — Chronique du siége de Paris. 1 vol.

Würtz. Histoire des doctrines chimiques. 1 vol.

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.